



Origine de la Tragedie

C. N. Cochin filius delin. C. N. Cochin Sculp.

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY, *de la Compagnie de Jesus.*

TOME PREMIER.



A PARIS, *rue S. Jacques.*

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, ANTOINE BOUDET.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

Des Piéces contenues dans les ſix Volumes.

I. PARTIE & I. TOME.

II. TOME

III. TOME.

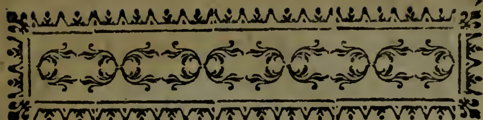
IV. TOME.

V. TOME.

III. PARTIE.

COMEDIES D'ARISTOPHANE suivant les dates de leur composition.

VI. TOME.



ARRANGEMENT

DES TRAGEDIES

Suivant l'ordre Hiſtorique des Sujets.

1. *PROMETHE'E au Mont Caucaſe, Tragédie d'Eſchyle.*
C'eſt le plus ancien de tous les Sujets Grecs qui nous reſtent. Promethée Egyptien & frere d'Atlas, auſſi déguiſé que lui par les fables, floriſſoit dans les tems de Joſué & de Cécrops, premier Roi d'Athènes.

2. *LES SUPPLIANTES, ou LES DANAIDES d'Eſchyle.*
Un ſiécle environ après Promethée, les cinquante filles de Danaüs refuſant d'épouſer leurs couſins germains, fils d'Egyptus, ſe réfugierent à Argos, où elles trouverent un aſyle contre leurs perſécuteurs.

3. *ION, Tragédie d'Euripide.*
Cent ans depuis les Danaïdes, Xu-

thus, Roi d'Athènes, étant allé à Delphes avec sa femme Creüse, pour demander à l'Oracle un héritier du thrône, Apollon lui donna Ion que ce Dieu avoit eu de Creüse, avant qu'elle eût épousé Xuthus.

4. *LES BACCHANTES, Tragédie d'Euripide.*

L'aventure de Penthée, mis en piéces par les Bacchantes à Thébes, est de peu postérieure aux tems qu'on vient de dire.

5. *MEDE'E, Tragédie d'Euripide.*

Vers les mêmes tems, Medée abandonnée de Jason, fit mourir sa Rivale, & se retira à Athènes, où elle épousa Egée 9e Roi d'Athènes.

6. *HIPPOLYTE, Tragédie d'Euripide.*

Thésée, fils d'Egée, livre son propre fils Hippolyte à toute la colère de Neptune, sur la fausse déposition de Phédre sa marâtre, qui s'étoit donné la mort, après avoir laissé une lettre, où elle accusoit Hippolyte d'avoir attenté à l'honneur de son pere.

7. *ALCESTE, Tragédie d'Euripide.*

Hercule florissoit avec Thésée. Un

de ſes premiers exploits fut de tirer du tombeau, & de dérober à la mort Alceſte, qui s'étoit ſacrifiée pour ſon époux Adméte, Roi de Phère, en Theſſalie.

8. *HERCULE furieux, Tragédie d'Euripide.*

Hercule revenant des enfers à Thébes, tua ſes enfans dans le délire d'une frénéſie, & fut conduit à Athènes par Théſée.

9. *LES TRACHINIENNES, Tragédie de Sophocle.*

Hercule meurt par une erreur de ſa femme Dejanire, qui lui avoit envoyé une robe teinte du ſang du Centaure Neſſus, dont elle ne connoiſſoit pas la force.

Les trois Tragédies qui regardent Hercule, ſont, comme on voit, contemporaines, quant au ſujet.

10. *OEDIPE Roi, Tragédie de Sophocle.*

Celle-ci, avec les cinq ſuivantes, & les quatre ou cinq ſupérieures, eſt encore du ſiécle de Théſée. Oedipe ſe reconnoiſſant inceſtueux & parricide, ſe perce les yeux.

11. *OEDIPE à Colone, Tragédie de Sophocle.*

Oedipe banni de Thébes par ſes propres enfans, Etéocle & Polynice, arrive à Colone, Bourg d'Athènes, réitère ſes terribles imprécations contre ſes fils, qui ſe diſputoient la Couronne, & meurt dans le lieu qu'il avoit choiſi pour aſyle.

12. *LES SEPT CHEFS au ſiége de Thébes, Tragédie d'Eſchyle.*

Polynice traîne après lui une armée d'Argiens, commandée par ſept Généraux, dont il étoit un. Après un ſiége opiniâtré, les deux freres combattent ſeul à ſeul, & s'entr'égorgent.

13. *LES PHENICIENNES, Tragédie d'Euripide.*

Ce Sujet eſt en partie le même que celui qu'on vient de voir. Polynice & Etéocle ſe tuent mutuellement. Créon, frere de Jocaſte, prend la Couronne. Euripide ſuppoſe Jocaſte encore vivante, durant cette révolution; au lieu que Sophocle (dans l'Oedipe Roi ſuppoſe que Jocaſte ſe donne la mort, après avoir reconnu que ſon fils étoit ſon

époux. De même, Oedipe eſt banni chez Sophocle (dans Oedipe à Colone) avant le combat de ſes deux fils, au lieu qu'Euripide ne le fait exiler qu'après la déciſion du combat. L'on trouvera beaucoup d'autres différences, qui montrent évidemment que les traditions fabuleuſes étoient fort différentes, quoiqu'également reçûes.

14. *ANTIGONE, Tragédie de Sophocle.* Antigone, ſœur de Polynice & d'Etéocle, rend les derniers devoirs au premier, contre la défenſe expreſſe de Créon. Celui-ci la fait enterrer toute vive.

15. *LES SUPPLIANTES, ou les ARGIENNES, Tragédie d'Euripide.*
Les Argiens entraînés à Thébes par Polynice, avoient été défaits & fort maltraités par les Thébains. Les veuves & les parentes des morts vont à Athènes avec Adraſte leur Roi, pour engager Théſée à forcer Créon Roi de Thébes, d'en permettre la ſépulture, qu'il leur avoit cruellement refuſée.

Voilà ſix Tragédies ſur Oedipe & ſa maiſon.

16. *IPHIGENIE en Aulide, Tragédie d'Euripide.*

Aux événemens qu'on vient de dire, ſuccéde de peu d'années la guerre de Troye. Les douze cens vaiſſeaux de la Gréce partent. Ils ſont retenus en Aulide. Agamemnon immole ſa fille pour obtenir les vents favorables.

17. *RHESUS, Tragédie d'Euripide.*

A la dixiéme année du ſiége de Troye, Rheſus arrive au Camp des Troyens, & y eſt tué par Dioméde & Ulyſſe qui enlévent ſes Chevaux.

18. *AJAX furieux, Tragédie de Sophocle.*

Cette même année, Achille combat & meurt. Ajax & Ulyſſe ſe diſputent ſes armes. Elles ſont adjugées à Ulyſſe. Ajax en devient furieux juſqu'à la frénéſie, & ſe donne la mort.

19. *PHILOCTETE, Tragédie de Sophocle.*

Sur un Oracle, les Grecs ont recours à Philoctéte : & on le conduit de Lemnos au ſiége de Troye, avec les fléches d'Hercule, dont dépendoit le ſort de cette Ville.

20. *LES TROYENNES, Tragédie d'Euripide.*

Troye priſe, Aſtyanax ſacrifié, & les Troyennes partagées au ſort, les Grecs ſe mettent en devoir de retourner dans leur patrie.

21. *HECUBE, Tragédie d'Euripide.*

Les Grecs arrivent dans la Cherſonèſe de Thrace. Ils y immolent Polyxene aux Mânes d'Achille. Polymeſtor, Roi du pays, avoit fait mourir Polydore. Hecube, mere de Polydore & de Polyxene, ſe venge de ce Roi barbare.

22. *LE CYCLOPE, Spectacle ſatyrique d'Euripide.*

Ulyſſe aborde au pays des Cyclopes; il aveugle Polyphéme, & ſe ſauve avec ſes compagnons.

23. *LES HERACLIDES, Tragédie d'Euripide.*

Environ ce même tems, les enfans d'Hercule, aidés des Athéniens, prennent Euryſthée leur ennemi dans un combat, & s'en vengent.

24. *AGAMEMNON, Tragédie d'Eſchyle.*

Agamemnon revenant de Troye à

Mycènes, eſt maſſacré par ſa femme Clytemneſtre.

25. *LES COEPHORES, Tragédie d'Eſchyle.*

26. *ELECTRE, Tragédie de Sophocle.*

27. *ELECTRE, Tragédie d'Euripide.*
Ces trois Sujets, à quelques différences près, ſont la même choſe. Oreſte, fils d'Agamemnon, venge ſon pere en tuant ſa mere.

28. *ORESTE, Tragédie d'Euripide.*
C'eſt la ſuite du même Sujet. Oreſte eſt condamné par les Argiens. Il ſe réfugie à Athènes.

29. *LES EUMENIDES, Tragédie d'Eſchyle.*
Oreſte pourſuivi par les Furies eſt abſous à Athènes.

30. *ANDROMAQUE, Tragédie d'Euripide.*
Pelée délivre Andromaque de la fureur d'Hermione, qui devient femme d'Oreſte.

31. *IPHIGENIE en Tauride, Tragédie d'Euripide.*
Oreſte va en Tauride, y reconnoît

ſa ſœur Iphigénie, & la raméne dans la Gréce avec la Statue de Diane.

32. *HELENE, Tragédie d'Euripide.* Menelas revenant de Troye, eſt re-jetté par la tempête en Egypte. Il y trouve la vraye Hélene, & retour-ne avec elle à Sparte.

La guerre de Troye & ſes ſuites, fourniſſent dix-ſept Tragédies.

33. *LES PERSES, Tragédie d'Eſchyle.* Six cens ans après le retour des Grecs, ou environ, Xerxès Roi de Perſe ſort de la Gréce, après avoir perdu ſa flotte à la journée de Sala-mine.

On a vû dans la Table précédente l'ar-rangement des onze Comédies d'A-riſtophane, ſelon l'ordre de leur com-poſition.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Le Théâtre des Grecs.* L'exactitude de la traduction des Piéces qui compoſent cet Ouvrage, l'Analyſe raiſonnée des autres, l'érudition répandue dans les Diſſertations & les Notes qui les accompagnent, développent parfaitement le caractère, le ſtyle & le deſſein des anciens Poëtes Dragmatiques : & je crois que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera utile au public. Fait à Paris le 20. Février 1730. *Signé*, GALLIOT.



LE



DISCOURS SUR LE THEATRE DES GRECS.

I. JE ne crois pas faire injure à un siécle aussi poli & aussi éclairé d'ailleurs que le nôtre, en disant que dans le tems même où le goût des Spectacles s'est extrêmement épuré par les grands génies qui y ont travaillé, on a peu connu, & que l'on ne connoît presque plus le Théâtre des Grecs. A la vérité, le peu qui nous en reste fait encore les délices de quelques Curieux que l'étude de la langue

Les Poëtes Tragiques Grecs peu connus, & pourquoi.

Grecque n'a pas rebutés : mais outre que le nombre en eſt très-borné, & que dans leur ſphère on ne voit pas toujours regner un goût égal à leur érudition, comme ſi ces deux choſes étoient rarement alliées ; le tour qu'on a donné au Théâtre François, & le haut degré de perfection où on l'a porté dans ſon genre, ont fait juger inſenſiblement qu'il étoit inutile de recourir à celui des Anciens : car il n'en eſt pas des Spectacles & des ouvrages de goût, comme du reſte des choſes faites pour le plaiſir, dont tout ce qui ſent l'antique ou l'étranger nous charme, au préjudice de ce que nous avons. L'idée avantageuſe du préſent, dont on joüit, & qui peint nos mœurs, a fait négliger la connoiſſance du paſſé, qui coûte trop & qui intéreſſe moins. On ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe y avoir rien de beau, en comparaiſon de Corneille & de Racine.

Il n'en a pas été ainſi de la Morale, de l'Eloquence, de l'Hiſtoire & de la Poëſie. Les Anciens qui nous en ont laiſſé des modéles, ont picqué beaucoup plus la curioſité des François. Xénophon, Ceſar, Tite-Live & Tacite en fait d'Hiſtoire; Démoſthènes & Cicéron pour l'Eloquence; Homère quoiqu'attaqué, Virgile & Horace pour la Morale & la Poëſie, ont encore le droit de citoyens parmi nous. Mais Eſchyle, Sophocle & Euripide n'ont pas eû le même ſort pour la Tragédie. Ces fondateurs du Théâtre ont le plus ſouffert de la guerre qui dure encore entre les Anciens & les Modernes. Le mérite des Hiſtoriens, des Orateurs & des Poëtes s'eſt fait jour à travers les nuages; & celui des Tragiques n'a pû entiérement diſſiper les ténébres qui les enveloppent.

De-plus, le génie philoſophique de Deſcartes répandu aujour-

d'hui dans tout ce qui eſt de l'appanage de l'eſprit, nous a fait croire peu à peu que nous avions chez nous des tréſors aſſez eſtimables pour nous paſſer des richeſſes étrangères, ſur-tout quand il les faut acheter par de pénibles voyages. Cet eſprit, ami de l'indépendance, en renverſant d'abord la Philoſophie ancienne, puis en nous faiſant les arbitres ſuprêmes de tout art & de toute ſcience, ſans égard au poids de l'autorité, nous inſpire je ne ſçai quel dédain pour tout ce qui ſe refuſe à l'examen de nos lumieres. Il eſt plus court & plus aiſé d'eſtimer peu, ou même de mépriſer ce qui coûte trop à connoître : & les débris du Théâtre ancien paroiſſent trop ſcabreux pour acheter un ſimple plaiſir de goût par une peine qu'on ne croit pas devoir être aſſez dédommagée.

Véritablement la Comédie Latine s'eſt reſervé encore une place

considérable dans l'estime publique. Les excellentes piéces de Moliere n'ont point fait oublier Plaute & Térence. On a eu pour ces Anciens l'indulgence de les considérer comme les auteurs d'une espéce de spectacle qui a son mérite particulier, quoiqu'elle ne roule que sur des caractères fort communs, & presque toujours les mêmes. Comme ces Poëtes sont à la portée du plus grand nombre, leur réputation s'est soutenue, & a été moins attaquée que celle des Poëtes Tragiques de la Gréce. Quant à ceux-ci, on a passé, sans presque y faire attention, d'un préjugé trop favorable à une espéce d'indifférence plus dangereuse encore que le mépris; de maniere qu'il s'est formé une autre sorte de préjugé, si-non dominant, au moins fort étendu, qui les a relégués comme par grace dans les Bibliothéques, ou dans les mains de ceux qu'on appelle adorateurs

aveugles de l'antiquité. Ces prétendus idolâtres ſont devenus eux-mêmes plus timides & plus réſervés à prodiguer leur encens ; & je ne doute point qu'ils n'ayent été plus d'une fois tentés de penſer tout-bas le contraire de ce qu'ils diſoient tout-haut, & de démentir leur culte par de ſecrétes impiétés, tant l'exemple eſt ſéducteur & courageux.

Le but de cet Ouvrage.

II. Cette indifférence a produit un oubli preſque général, qui ſans contredit fait plus de tort aux Poëtes Grecs, que tous les traits qu'on a lancés contr'eux en divers tems. Mon deſſein eſt de les tirer, du moins en partie, des ténébres où nous paroiſſons les avoir condamnés, & de les citer de nouveau au tribunal, non du petit nombre, mais du Public ; non pour arracher l'approbation en leur faveur, ou les livrer à la cenſure ; mais afin qu'ils ſoient jugés avec quelque connoiſſance de cauſe, ſans égard

aux autorités favorables ou contraires, & avec l'esprit Cartésien, autant qu'il peut s'appliquer aux choses de pur goût.

Si les autorités avoient lieu, je ferois une Préface fort étendue des louanges qu'on leur a prodiguées de siécle en siécle jusqu'à nos jours; & je n'aurois guère moins de matière, si j'alléguois ce que leurs ennemis ont écrit contre Homère leur modéle, & contr'eux. Mais en fait de goût, il n'est plus question d'autorités pour ou contre: on veut juger par soi-même, & cela est juste. Toutefois pour porter son jugement, il ne s'agit pas de comparer l'ancien avec le moderne, comme on le veut presque toujours. Entre deux genres différens la comparaison ne sçauroit être entiere, ni la préférence bien décidée : il suffit de s'instruire & de prononcer sans partialité en bien ou en mal; choses au reste qui sont susceptibles de

bien des dégrés : car quoiqu'il ſoit vrai que dans la Poëſie

* *Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire.*

Il eſt véritable toutefois que les œuvres Poëtiques peuvent avoir des beautés d'un ordre plus ou moins élevé, & plaire par des graces toutes différentes. Ainſi le Théâtre des Corneilles & des Racines peut, en charmant tous les eſprits, laiſſer encore lieu aux Anciens de mériter nos applaudiſſemens ſur ce qu'ils ont de beau, ſans préjudice de la critique ſur leurs défauts réels. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner en quoi & juſqu'où l'on doit comparer les anciens Tragiques avec les modernes; & je réſerve pour cet article un diſcours particulier.

Source des jugemens contre les Tra-

III. Après avoir inſinué mon deſſein, & les raiſons qui m'y ont porté, je paſſe à la ſource des ju-

* Boileau, *Art Poët.*

gemens pour & contre les Poëtes dont je parle, & à la régle qu'il semble qu'on doit suivre pour éviter également l'adoration & le mépris : car il est certain qu'à considérer, comme on le doit en toutes choses, les opinions extrêmes qu'on a eues sur les Poëtes Grecs, elles se réduisent à ces deux-là. En effet deux sortes de personnes regardent le Théâtre antique avec des yeux bien différens : C'est, disent les uns, le plus haut point de perfection où l'esprit humain puisse atteindre : à entendre les autres, ce n'est au plus que l'enfance & le bégayement de la Tragédie ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les uns & les autres combattent avec les mêmes armes, alléguent en leur faveur le goût de concert avec la raison, & se reprochent mutuellement l'esclavage de l'autorité & de la prévention.

gédies Grecques, & régle pour en juger sainement.

Si l'on prenoit l'autorité pour arbitre, on auroit bientôt fait le

procès aux Modernes trop critiques, ſans que les admirateurs outrés ſe puſſent glorifier d'avoir gagné entierement leur cauſe : car les Ariſtotes, les Cicérons, les Virgiles & les Quintiliens par leurs déciſions fermeroient la bouche à la malignité des uns, ſans autoriſer le culte ſuperſtitieux des autres. Et à dire le vrai, il eſt bien difficile de ne pas donner quelque poids à des ſuffrages ſi éclairés, ſi modérés & toujours ſi uniformes pour la gloire des Poëtes Grecs. Les Juges ont été compétens & déſintéreſſés : ils ne prévoyoient pas qu'on dût un jour les contredire au point de dégrader leur jugement, & d'en appeller au bon ſens ſur des choſes qui leur étoient plus connues & plus familieres qu'à nous. Mais encore une fois, qu'eſt-il beſoin de les conſulter, lorſqu'on peut juger par ſes lumieres ?

Quant au préjugé, il eſt aiſé à

dévoiler & à confondre de part & d'autre : il ſe trahit preſque toujours lui-même. Eſtime exceſſive, dédain ſans bornes, entêtement, partialité, intérêt de Commentateur ou d'ami, idées nées de l'éducation, & fortifiées par l'habitude, deſir d'élever les morts aux dépens des vivans, ou ceux-ci au préjudice de ceux-là, ſingularité dans la façon d'envisager les choſes ; voilà à-peu-près les marques de préjugé qui caractériſent les écrits des partiſans idolâtres de l'antique ou du moderne. Mais enfin le préjugé même, ſoit aveugle, ſoit éclairé, peut avoir raiſon en quelque choſe, ſans paroître l'avoir en tout : & la raiſon prétendue peut, ſi j'oſe ainſi parler, avoir véritablement tort. Hé ! ne voit-on pas tous les jours que le faux entre les mains d'un homme d'eſprit prend tous les traits de la vérité ? Auſſi le fruit le plus commun des diſputes littéraires, ainſi que des autres, c'eſt

de confirmer les deux partis dans leurs premieres opinions, sur-tout en matière de goût, où il s'agit plus de faire passer dans autrui des sentimens que des idées. Du moins la prévention bien ou mal fondée en faveur des Tragédies anciennes n'est-elle pas détruite en tout pays? Et peut-être en est-il d'elles & de l'Antiquité en général comme de la France, dont un homme d'esprit disoit en la comparant à la Religion, „qu'elle avoit été souvent „bien attaquée, quelquefois mal „défendue, & toujours triomphan-„te." Il est donc vrai qu'on gagnera peu quand on aura accusé, convaincu même de prévention les partisans des Anciens & des Modernes.

Mais on gagnera encore moins, & il n'y aura plus de régle fixe, si le goût & la raison qu'on allégue réciproquement en preuve sont variables selon les lieux, les tems & les personnes; si ce qui

plaît aux uns peut à bon droit déplaire aux autres, & si tout est arbitraire en fait de style, de pensées, de tours, & d'ouvrages d'esprit : car il s'ensuivra que chacun se livrant à sa maniere de sentir & de penser, pensera & sentira très-juste, guidé toutefois par des idées très-contraires & par des sentimens fort opposés. Mais il n'en va pas ainsi, & quoi qu'on en puisse dire, la vérité & la beauté sont unes : elles doivent donc faire la même impression sur tous les esprits que la science n'a point gâtés. Seroit-ce en cela seul que la nature cesseroit d'être uniforme ? Toute pensée belle & vraye, tout sentiment qui passe pour sublime dans un pays & dans un tems, sont les mêmes par-tout & toujours. Tel est le *qu'il mourût* de Corneille ; & qu'on ne dise pas qu'il en est des pensées, des sentimens, & des tours qui les expriment, comme des modes & des manieres qui

changent en changeant de climat, ou par la révolution des années. Diſtinguons la vérité & la beauté d'avec les circonſtances que l'éducation y ajoûte : & de ces circonſtances-là même tirons non-ſeulement une raiſon plauſible de tant de contradictions apparentes ou réelles dans le jugement qu'on porte des Anciens, mais encore une régle de précaution qu'on doit prendre dans la lecture de leurs ouvrages.

J'entends ici par vérité & beauté en fait de productions d'eſprit, telles que ſont les Tragédies, une imitation de la nature qui ſaiſit l'ame, & qui fait dire, ſuivant les idées reçûes dans une nation polie, *cela eſt vrai*, *cela eſt beau*. Je dis imitation de la nature ſuivant les idées reçûes dans un pays où regne la politeſſe : car autant que la nature eſt uniforme dans ce qui appartient aux hommes, en tant qu'hommes, dans le jeu des paſ-

ſions, par exemple; autant l'éducation varie-t-elle les intérêts qui meuvent les paſſions, & les manieres de penſer & d'agir. Or l'art doit peindre la nature telle qu'il la trouve, je veux dire, avec les appanages de l'humanité & de l'éducation.

Pour développer ma penſée, j'applique ceci à la Tragédie d'Alceſte, qui eſt celle qu'on a le moins épargnée de nos jours. Si Euripide dans cet Ouvrage me peint bien la nature; s'il me la rend ſenſible dans la tendreſſe d'une épouſe qui meurt volontairement pour ſon époux; s'il me trompe avec beaucoup d'art, ſans que cet art paroiſſe; s'il m'offre une grande action qui ſoit une, ſimple, continue, vraiſemblable, & pour cela bornée à un lieu & à un tems déterminés; s'il me fait ſuivre le fil d'une paſſion bien conduite & bien ſoutenue, qui aille toujours en croiſſant, juſqu'à ce que l'impreſſion

ſoit parfaite ; ſi à mon tour par un effort d'imagination que je lui dois, je me tranſporte au Théâtre d'Athènes pour voir agir ſes Acteurs, & me prêter à tout le ſpectacle, ſans faire attention que je lis, (car une Tragédie n'eſt point faite pour être lûe, elle eſt toute action ;) enfin ſi Alceſte renferme les principales conditions que le bon ſens exige dans un Poëme de cette nature, & ſi je deviens Athénien, comme ceux que le Poëte a eu en vûe de réjouir, je ne puis m'empêcher, malgré quelques défauts que j'apperçois avec le Parterre, de joindre mes applaudiſſemens aux acclamations de la Grèce aſſemblée, puiſqu'étant homme comme les Grecs, je ſuis néceſſairement touché des mêmes vérités & des mêmes beautés qui ont frappé ſi vivement leurs eſprits.

Mais d'un autre côté, ſi ſans tenir compte à Euripide des beautés générales qui ſaiſiſſent tous les

hommes, choqué tout-à-coup de ſes coûtumes & de ſes mœurs comme François, & comme éloigné de lui de pluſieurs ſiécles, je m'écrie d'abord: Que ſignifient ce Dieu eſclave d'un homme, cette Divinité infernale qui vient ravir ſa proye, cette foule de ſujets qui environnent toujours leur Souverain, cette eſpéce de loi ou de bienſéance autoriſée par Apollon, qui veut que le plus vieux meure pour le plus jeune, le pere pour le fils? Quoi! un fils perd le reſpect à ſon pere, parce que celui-ci n'a pas ſouſcrit à cette loi? Que veut dire cet acte de Religion qui rend ſacrés les devoirs de l'hoſpitalité, malgré l'embarras d'un deuil & de la plus juſte douleur? Que fait là le contraſte d'un Héros aſſis à un feſtin, tandis qu'on fait les funérailles d'Alceſte? Eſt-il ſenſé qu'Hercule lutte avec la mort, & lui arrache ſa victime? qu'Alceſte ſoit reſſuſcitée, & qu'elle demeure

muette durant trois jours? Que veut dire tout cela? En un mot, si semblable à un Chinois qui se trouveroit tout-à-coup présent à une Cérémonie Turque, je trouve tout cela risible, pour ne pas me servir des termes plus énergiques de M. Perrault & de ses partisans, les Spectateurs Grecs n'auroient-ils pas droit de rire eux-mêmes de mon étonnement, & de dire: Quelle est donc votre idée? de quel monde venez-vous? que trouvez-vous en ceci de si étrange, & que voyez-vous sur le Théâtre, que vous ne retrouviez dans Athènes? Ils auroient raison sans doute, & peut-être n'aurois-je pas tort; puisqu'après tout, le ridicule naît comme nécessairement d'une idée nouvelle, extraordinaire & bizarre, qu'on attache, ou qu'on trouve attachée à un objet sérieux.

Mais supposons aussi qu'Euripide revînt à son tour de l'autre monde, & qu'il assistât à la repré-

ſentation d'Iphigénie de M. Racine, ſans parler des autres Spectacles: il ſeroit certainement charmé de ſe reconnoître, & de ſe voir embelli, ou, ſi l'on veut, ſurpaſſé: il admireroit du moins dans la copie ce que la Gréce admira dans l'original. Ce ſont des beautés de tous les ſiécles & de tous les pays. Mais peu fait à nos manieres, s'il ne s'en inſtruiſoit ou n'y avoit nul égard, que diroit-il, je ne dis pas de l'Epiſode d'Eriphile, eſpéce de duplicité d'action & d'intérêt inconnue aux Grecs, mais de la galanterie Françoiſe d'Achille, beaucoup plus ignorée d'eux? Que diroit-il du duel auquel tendent les menaces de ce Héros, choſe trop autoriſée parmi nous, & inſenſée à leur gré? Que diroit-il des entretiens ſeul à ſeul d'un Prince & d'une Princeſſe? Ne ſeroit-il point révolté de voir Clytemneſtre aux pieds d'Achille qui la reléve, & de mille autres choſes, ſoit par

rapport à nos uſages qui nous paroiſſent plus polis que ceux de l'antiquité, ſoit par égard à nos bienſéances plus délicates ſelon nous, & à nos maximes de conduite, qui nous ſemblent plus épurées?

Il n'eſt pas queſtion de prononcer entre les Anciens & nous ſur la préférence des mœurs, des coûtumes, j'ai preſque dit, des vertus morales. Je veux que les choſes miſes en balance par un Juge équitable & déſintéreſſé, nous fuſſions aſſurés de l'emporter. Il eſt toujours certain que dans les ouvrages des Grecs, la peinture de leurs mœurs, de leurs coûtumes & de leurs vertus, (bizarres ſi l'on veut,) ne doit pas plus nous offenſer, que la réalité n'a choqué les Grecs; ou du moins que nous devons faire grace aux Poëtes Tragiques, pour avoir imité la nature telle qu'ils la voyoient de leur tems, ſi nous voulons que la poſtérité ait pour nous les mêmes égards;

enfin que par équité nous ſommes obligés de nous mettre, s'il eſt poſſible, dans le point de vûe où les Auteurs ont voulu nous placer en travaillant leurs Tragédies. C'eſt une juſtice qu'on ne refuſe point à la peinture, qui eſt une imitation de la nature pour les yeux, comme la Poëſie l'eſt pour l'eſprit. Cela ſans doute n'eſt pas aiſé; & quelques efforts que nous faſſions, il n'eſt pas moins certain que ces génies ſi admirés de leur tems & des ſiécles conſécutifs, perdront toujours infiniment, ou par le défaut de leur ſiécle, plus groſſier peut-être que le nôtre en ce qui eſt acceſſoire à la nature, ou par la difficulté que nous avons à nous dépayſer en leur faveur, ou plûtôt par le concours de ces deux choſes qui agiſſent enſemble & malgré nous: tant on donne naturellement au préjugé imperceptible de l'éducation, tandis qu'on refuſe tout à celui de l'autorité.

Cependant le premier, à l'examiner de près, eſt bien plus injuſte que le ſecond. Car celui-ci ſe fonde ſur des témoins légitimes qu'on ne peut récuſer, celui-là n'a pour appui que la coûtume qui eſt ſujette à l'inſtabilité. Et de-là vient la diverſité des jugemens ſur les Poëtes Grecs: on ne veut point les conſidérer en eux-mêmes; on veut les meſurer au niveau de notre ſiécle & de ſes mœurs. C'eſt comme ſi l'on jugeoit un Etranger ſur le Code François.

Au reſte je ne prétens pas juſtifier en tout les anciens Auteurs, mêmes Tragiques, ni diſconvenir de leurs véritables défauts, pourvû qu'on les montre indépendans de la différence des âges. Je prétends encore moins les préférer aux illuſtres Modernes qui ont fait tant de progrès nouveaux ſur leurs traces, quelquefois à peine ébauchées. Je n'ai en vûe que de ſauver le ridicule apparent de certains

traits qui auroient dû bleſſer la délicateſſe d'Athènes, & de Rome toujours admiratrice d'Athènes, ſi ces traits avoient eû en eux-mêmes un ridicule réel, & fondé ſur les idées reçûes.

Je conclus de tout ce que j'ai dit : 1°. Que les Poëtes en queſtion ſont peu connus, & que bien des raiſons ont concouru à les négliger, ou même à les dédaigner. 2°. Qu'ils méritent toutefois un autre ſort, & que j'ai peut-être rendu ſervice au Public en les ſoumettant à ſes lumieres autant que je l'ai pû, ou du moins en ranimant le deſir de les bien connoître. 3°. Que les jugemens extrêmes qu'on en a portés ne doivent point avoir lieu. 4°. Que la ſource de ces jugemens eſt la difficulté de ſe tranſporter au tems & au lieu où ils ont écrit, pour ne rien admirer ou critiquer ſans un fondement raiſonnable. 5°. Enfin que cette précaution eſt pourtant néceſſaire, afin

de ſe mettre en ſituation de les juger avec quelque ſorte d'équité.

Le plan & l'exécution de ce Livre.

IV. Je dois à préſent rendre compte de mon travail. Le Théâtre des Grecs, préſenté aux François ſous un jour capable de mettre tout le monde en état d'en porter un jugement aſſuré, eſt un ouvrage de goût, qui m'avoit toujours paru manquer à la République des Lettres. Quatre ou cinq Piéces, ſoit Tragiques, ſoit Comiques, données ſéparément par quelques perſonnes ſçavantes, ne rempliſſoient pas ce deſſein. Pour former une idée préciſe & complette du Théâtre ancien, il falloit en recueillir tous les reſtes ; faire un aſſemblage ſuivi ; comparer les Oeuvres de chaque Poëte entr'elles, & chacun d'eux avec ſes rivaux ; ſaiſir par cette comparaiſon leur caractère & leur génie ; en marquer avec juſteſſe les traits généraux & particuliers, mêmes les plus délicats ; réunir, confronter,

fronter, aſſortir, lier les parties, en compoſer un tout; débrouiller le cahos pour en tirer un corps vivant & animé avec ſes juſtes proportions ; en un mot, rebâtir le Théâtre ancien de ſes propres débris. C'eſt ce que j'ai (je n'oſe dire) fait, mais du moins eſſayé de faire : heureux ſi le ſuccès de l'exécution répond un peu à l'importance de l'entrepriſe, aux ſoins qu'elle a dû coûter, & à un travail aſſez pénible d'autant d'années, qu'en exige Horace avant que de permettre qu'on produiſe au grand jour un Oüvrage de quelque conſéquence.

J'ai diviſé le mien en trois parties. 1°. Comme j'écris moins pour les Sçavans de profeſſion, que pour le grand nombre de gens d'eſprit (je veux dire le Public) qu'il eſt important de mettre au fait, j'ai crû devoir commencer par des diſcours préliminaires tels que celui-ci, dont le but eſt de bien con-

vaincre le Lecteur, que dans le pays de l'antiquité il faut marcher avec de grandes précautions, quand il s'agit de prononcer sur les ouvrages de goût. S'il est des régles pour les exposer, il en est aussi pour en juger. Dans un voyage où il ne s'agit que d'érudition, on passe au voyageur tout ce qu'il rapporte, pour peu qu'il le garantisse par des preuves passables. Mais si le faiseur de rélations veut faire trouver beau le pays dont il parle, on ne le croit pas sur sa parole, ni même sur les autorités qu'il allégue. Il doit se défier de lui-même, & ne songer qu'à faire un exposé juste. J'ose assurer que telle a été ma pensée. Il en doit être de même à proportion, du Lecteur qui veut juger; il faut qu'il convienne de certains principes avec le voyageur qui expose.

C'est pour éclaircir de plus en plus l'idée qu'on doit se faire de la Tragédie Grecque, qu'il m'a pa-

ru néceſſaire de la reprendre dès ſon origine, de montrer ſes accroiſſemens, & de marcher pas à pas ſur toutes les traces anciennes de l'eſprit humain, plus ſûrement peut-être, qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent. On en jugera par le ſecond Diſcours. Et comme le préjugé légitime en faveur de notre Théâtre eſt un des plus grands reſſorts de nos préventions contre l'ancien, il a fallu dans un troiſiéme Diſcours faire voir l'étendue & les bornes de la comparaiſon entre le Théâtre antique & le moderne, établir des principes, en tirer des concluſions, & fonder le paralléle ſur le caractère des ſiécles & des génies, des Poëtes & des ſpectateurs.

Après cette triple Préface faite pour préparer les eſprits, ſans vouloir les ſurprendre, j'ai hazardé la traduction entiere de ſept Tragédies, dont trois ſont de Sophocle, & quatre d'Euripide. On verra ai-

ſément pourquoi je n'ai traduit en entier aucune piéce d'Eſchyle. Ce pere de la Tragédie a été celui des trois que le tems a le plus maltraité. De plus, ſon extrême ſimplicité & ſes défauts auroient pû d'abord dégoûter les Lecteurs, trop ou trop peu prévenus en ſa faveur. Enfin, » la hardieſſe de ſes » épithétes eſt telle, qu'il eſt im» poſſible, (comme l'a obſervé M. » Le Févre *,) de les repréſenter » en notre langue ſans lui faire » violence. " On n'en connoîtra pas moins ſes Oeuvres par la ſuite de cet Ouvrage. Quant aux Tragédies des deux autres Poëtes, je n'ai point choiſi exprès les plus belles pour les traduire; mais ſeulement celles qui m'ont paru avoir le moins de manieres Grecques, ſi capables de nous choquer. J'en excepte *Alceſte*, que j'ai traduite de deſſein formé toute entiere, parce

* Tann. le Fevre, *Abrégé des Vies des Poëtes.*

qu'elle m'a ſemblé ne pas mériter les critiques outrées qu'on en a faites par des traductions affectées de quelques Scènes. On jugera de ma bonne foi par la fidélité que j'ai tâché d'y apporter.

Voici ma penſée ſur la traduction de ces Poëtes. Les défigurer ce n'eſt pas les traduire. Il faut donc prendre un milieu entre l'exactitude trop ſcrupuleuſe qui les déguiſe, & la licence qui les altère. J'appelle déguiſer un Auteur, l'expoſer dans une langue étrangère avec une fidélité, ou folle, ou maligne, ou ſuperſtitieuſe. Toute la langue a ſes arrangemens d'idées, ſes tours & ſes mots, nobles ou bas, énergiques ou foibles, vifs ou languiſſans. C'eſt un principe qu'on ne ſçauroit nier. Qui voudroit traduire les Anciens mot pour mot en François, & ſuivant le tour Grec, les traveſtiroit ſans doute, & les rendroit ridicules à peu de frais. Voilà le premier de-

gré de cette fauſſe fidélité dont je parle. Le ſecond & le plus malin, qu'on peut appeller Parodie, eſt de changer les expreſſions reçûes dans le bel uſage de l'antiquité, en termes bas & populaires, comme le faiſoit M. Perrault. * Le

* Pour bien éclaircir ma penſée quant au ſecond degré, qu'on peut appeller *Parodie,* je prie les Lecteurs de pardonner dans une note la longue citation que je vais faire d'un morceau de la neuviéme Réflexion de DESPREAUX ſur LONGIN.

„ Un terme Grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en François que par un terme très-bas : cela ſe voit par les mots d'*Aſinus* en Latin, & d'*Aſne* en François, qui ſont de la derniere baſſeſſe dans l'une & l'autre de ces Langues, quoique le mot qui ſignifie cet animal n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en eſt de même du mot de *mulet,* & de pluſieurs autres. En effet les Langues ont chacune leur biſarrerie : mais la Françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots ; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre ; & il y a un très-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſçauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes elle nomme ſans s'avilir *un mouton, une*

troisiéme degré, c'est de s'asservir scrupuleusement à exprimer toutes

„ *chevre, une brebis*, elle ne sçauroit sans se „ diffamer dans un style un peu élevé nom-„ mer *un veau*, *une truye*, *un cochon*. Le mot „ de *genisse* en François est fort beau, sur-tout „ dans une Eglogue. *Vacke* ne s'y peut pas „ souffrir : *Pasteur* & *Berger* y sont du bel usa-„ ge ; *gardeur de pourceaux*, ou *gardeur de bœufs* „ y seroient horribles. Cependant il n'y a peut-„ être pas dans le Grec deux plus beaux mots „ que συβώτης & βουκόλος, qui répondent à ces „ deux mots François ; & c'est pourquoi Vir-„ gile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom „ de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en no-„ tre Langue à la lettre, *Les Entretiens des* „ *Bouviers ou des gardeurs de Bœufs*." ... Après quelques lignes M. DESPREAUX revient aux Traductions infidéles par une fidélité affectée : & parlant de M. PERRAULT. » Il change, „ dit-il, ce sage Vieillard qui avoit soin des „ troupeaux d'Ulisse, en un *vilain Porcher*. Aux „ endroits où HOMERE dit *que la nuit cou-* „ *vroit la terre de son ombre*, *& cachoit les che-* „ *mins aux voyageurs* : il traduit, *que l'on com-* „ *mençoit à ne voir goute dans les rues*. Au lieu „ de la magnifique chaussure dont Telemaque „ lie ses pieds délicats, il lui fait mettre les „ *beaux souliers* de parade. A l'endroit où Ho-„ MERE pour marquer la propreté de la mai-„ son de Nestor dit, *que ce fameux Vieillard* „ *s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies,* „ *& qui reluisoient comme si on les avoit frottées* „ *de quelque huile précieuse* : il met, *que Nestor* „ *s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de*

les épithétes, & à faire d'un beau

„ *l'onguent.* Il explique par-tout le mot *sus*, „ qui est fort noble en Grec, par le mot de *co-* „ *chon*, ou de *pourceau*, qui est de la derniere „ bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon „ dit *qu'Egisthe le fit assassiner dans son Palais* „ *comme un taureau qu'on égorge dans une éta-* „ *ble*, il met dans la bouche d'Agamemnon „ cette maniere de parler basse : *Egisthe me* „ *fit assassiner comme un bœuf.* Au lieu de dire „ comme porte le Grec, qu'*Ulysse voyant son* „ *Vaisseau fracassé & son mât renversé d'un coup* „ *de tonnerre, il lia ensemble du mieux qu'il* „ *pût ce mât avec son reste de vaisseau, & s'assit* „ *dessus :* il fait dire à Ulysse, *qu'il se mit à* „ *cheval sur son mât*, &c." Le troisiéme degré de fidélité dangereuse est celui que j'explique dans ce Discours.

Aristote dit encore très-bien au 23. Chap. de sa Poëtique, » Dans la plûpart des Vers „ d'Homere si au lieu des termes recherchés „ & métaphoriques, on s'avisoit de mettre les „ termes propres, on détruiroit toute leur „ beauté." Cela suffit pour faire voir la difficulté de traduire les Anciens, & l'impossibilité de tout traduire.

Pour les prétendues injures que se disent les anciens Héros, il est certain que l'usage des Langues changeant, on traduiroit mal aujourd'hui en tournant comme Amyot (chez Plutarq. *Tr. de la man. de lire les Poëtes*) ce Vers du 1. Liv. de l'Iliade.

Yvrogne aux yeux éhontés comme un chien
Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien.

mot Grec une méchante phraſe Françoiſe, ou un allongement vicieux qui amortit le feu des Poëtes, malgré tout le ſoin qu'ils ont eû d'animer leur Poëſie. On doit à l'équité de les faire parler François (autant qu'on le peut) comme ils parleroient eux-mêmes, s'ils faiſoient paſſer leurs penſées en notre langue. Pourquoi changer en monnoye de cuivre un dépôt que l'on peut conſerver en or? La verſification ancienne ſe rend heureuſement par une Proſe poëtique, qui joint ſes graces à celles des vers anciens. S'ils perdent beaucoup d'un côté, ils peuvent regagner un peu de l'autre; non pas que je me flatte d'y avoir entierement réuſſi, ni que je croye nonplus avoir tout-à-fait échoué. Dans un Ouvrage qu'on donne de propos délibéré au public, il ne faut ni préſomption ni fauſſe modeſtie. On ne gagne rien à demander grace ou juſtice au Lecteur, & il me

ſçaura gré au moins de ma ſincérité. Ma ſeule crainte eſt de paroître trop fidéle à mes Auteurs. La prévention où l'on eſt, qu'il faut plus d'exactitude reſpectueuſe pour traduire les Grecs, que pour rendre les Latins, m'a fait illuſion plus ſouvent que je n'aurois voulu, malgré le bel exemple de M. d'Ablancourt. Cependant, à ne rien celer, nous voyons que ce ſcrupule, qui s'étend juſqu'aux plus ſimples épithétes, a fait un peu languir Homère, le plus animé de tous les Poëtes, & deux Tragédies de Sophocle, qui apparemment par cette raiſon n'ont pas eû tout le ſuccès qu'elles devoient attendre. Je rends juſtice à l'érudition de leurs Traducteurs. Mais je crois auſſi devoir quelque choſe à la vérité. Il faut plus d'ame & de génie pour tourner ces ſortes d'ouvrages, que pour manier des œuvres philoſophiques. Le feu ſoutient juſqu'aux défauts, & la langueur

ſait expirer les graces mêmes. J'aimerois mieux faire paſſer dans le ſtyle, fût-il négligé, tout l'enthouſiaſme des Poëtes Grecs, que de leur donner un air froid, à force d'être concerté. Une traduction froide eſt un viſage en cire. Il reſſemble en quelque maniere : mais tout y eſt glacé, tout y eſt mort. Les traits de vie qu'employe ſi heureuſement la peinture dans ſes portraits, ne s'y retrouvent plus ou y paroiſſent éteints. Si j'ai donné par hazard dans cette reſſemblance fade, les Lecteurs verront que c'eſt au moins contre mon goût & malgré mes efforts.

Je n'en ai point épargné pour peindre ſur-tout le caractère particulier de chaque Poëte, & pour le repréſenter dans un ſtyle différent. Car quoique les trois maîtres de la Tragédie ayent quelque choſe de commun dans leur maniere, ils ont cependant un génie propre qu'il faut attrapper, ſemblables à

ces phyſionomies du même climat qui ſe rapportent en quelque choſe, ſans toutefois ſe reſſembler.

Il a fallu néceſſairement des Notes pour l'intelligence du Texte. J'en ai mis quelques-unes; mais le moins & les plus courtes qu'il m'a été poſſible, perſuadé qu'une Piéce de Théâtre doit être lûe de ſuite & ſans interruption, ſi l'on veut en ſentir le Tragique, & en voir l'œconomie. Je n'ai pas laiſſé d'inſérer dans *Hippolyte* & *Iphigénie* les imitations de Racine. L'un ſert à l'autre, & le tout conduit au même but par la même impreſſion.

Pour ne rien laiſſer d'obſcur, on verra à la tête de chaque Tragédie le Sujet expliqué autant qu'il eſt néceſſaire, ſans prévenir le plaiſir de la ſurpriſe, & à la fin quelques Obſervations critiques ſur le tour & le goût de chacune des Piéces.

2°. Je n'ai pas crû qu'il fût poſſible de traduire tout au long la

plûpart des Tragédies Grecques ; & je doute qu'en ceci M. & Madame Dacier eussent tenu la parole qu'ils sembloient avoir donnée au public. Ils auroient été rebutés, non-seulement par le préjugé invincible contre quelques fictions & certaines coûtumes anciennes trop choquantes pour nous ; mais encore par un très-grand nombre de morceaux dont toute la beauté consiste précisément dans l'expression originale : tels sont la plûpart des chœurs. L'urbanité Françoise ne peut rendre leur atticisme. C'est comme si l'on vouloit tourner nos chansonnettes en Grec. Un tour en toute langue vaut souvent une pensée, & en est véritablement une. Mais c'est une manne qui fond, un phantôme qui s'évanoüit, ou du moins une fleur qui se fanne dans une langue étrangère. Quand on vaincroit cette seconde difficulté, la premiere m'a paru un obstacle insurmontable à la traduction

totale des Tragiques Grecs. J'y ai ſuppléé en prenant une route peu différente, & peut-être plus agréable, & non moins inſtructive; je veux dire par des analyſes raiſonnées, où preſque tout eſt traduction, où nul trait conſidérable n'eſt omis, où enfin le Poëte ſe fait autant connoître que dans une traduction ſuivie. Je me ſuis moins étendu ſur Eſchyle par les raiſons que j'ai dites. Mais je crois ne laiſſer rien à deſirer ſur les Oeuvres de ſes deux concurrens. On en trouvera les expoſitions ſi détaillées, que je ne penſe pas qu'on me ſçache mauvais gré d'avoir mis quelquefois en langage indirect les endroits que je n'ai pas rendus en ſimple Traducteur. Une Analyſe qui eſt faite avec ſoin, & qui nourrie du ſuc du Poëte, préſente les principaux endroits du Poëme avec tout ſon plan, coûte ſouvent plus que la traduction même, & peut faire autant d'impreſſion que

la Piéce dont on veut donner l'idée. Elle épargne au Lecteur la peine de la critique, en lui faisant remarquer le fort & le foible de l'ouvrage : le dirai-je ? quelquefois elle ennuye moins ; & pour le dire encore, il est bien des Lecteurs que certaines Piéces de l'antiquité Théatrale, exposées trop nuëment, auroient ennuïés après avoir diverti Athènes. Or rien n'est si triste pour un livre, que l'ennui, prouvât-on qu'il est mal fondé. Ce n'est pas que je veuille cacher ce qui m'a semblé défectueux. Je le fais toujours sentir, & je le développe sans déguisement, au hazard de me brouiller avec ceux qui veulent que tout soit précieux dans l'antiquité, ou, si l'on veut, au risque de me tromper. N'importe : ce sera toujours à mes dépens, si je me trompe, & au profit de la vérité, si j'ai raison.

La nature de ces Analyses, & le desir de faire connoître à fond

le Théâtre Grec, m'ont porté à recueillir en chemin, & à enchâsser en passant, tout ce que j'ai trouvé y avoir quelque conformité, comme des traits d'histoire, des pensées de divers Poëtes, des caractères, & des tours imités exprès ou par hazard. Mais en ceci on trouvera que j'ai été assez réservé pour ne pas donner dans les deux extrémités, tandis que je fais profession de parler pour tout le monde. Il est un milieu sensé entre l'étalage fastueux d'une érudition déplacée, & le vuide d'un discours dénué des recherches nécessaires, & dépourvû des utiles dépouilles de l'antiquité.

Je me suis un peu plus attaché au Théâtre de Séneque, parce que la plûpart des Piéces Latines que nous avons sous ce nom sont tirées des Grecs. On en verra la confrontation critique; & sans doute on regrettera le Théâtre Romain du siécle d'Auguste, que le

tems nous a envié. On conclura toutefois que Séneque & Lucain ont été en partie l'origine du Théâtre François ; de même que de foibles ſources nées du ſein des rochers produiſent des fleuves majeſtueux dont les bords ſont enchantés.

Les illuſtres Modernes qui ont pris quelque Sujet de nos Poëtes Grecs, ne m'ont pas échappé. Leurs imitations comparées avec les modéles, ne peuvent que jetter une grande lumiere ſur les originaux qu'on veut connoître. Ainſi l'on trouvera que dans cet Ouvrage on rend compte d'environ ſoixante Piéces. Il y en a ſept d'Eſchyle, autant de Sophocle, dixhuit d'Euripide, & onze d'Ariſtophane, reſtes précieux de tant d'œuvres de même eſpéce, que la fécondité de leur génie avoit enfantées, & que l'ignorance & la barbarie, ſecondées du tems, ont enſevelies ſous les ruines de

leurs magnifiques Théâtres.

Je ne parle point du tout des Auteurs vivans qui ont tranſporté quelquefois les richeſſes de la Scène Grecque ſur la nôtre, en louant ou blamant les ſources d'où ils ont puiſé. C'eſt une police qui devroit être établie dans la République littéraire, de ne citer que les morts. L'adulation & la ſatyre y perdroient; la vérité ſeule y gagneroit. Je ne dis que peu de choſe du Théâtre des autres peuples de l'Europe. Outre qu'il ne s'agit point ici d'une hiſtoire complette du Théâtre, l'on ſçait aſſez en quoi s'accordent nos idées ſur cette matiere avec celles de nos voiſins, & en quoi elles en différent. Chaque peuple peut à ſon gré ſe vanter d'avoir atteint la perfection de quelque genre littéraire, & il n'eſt point de juge en ſituation de décider ſur la préférence, ſi ce n'eſt la poſtérité dans tous les climats. Elle ſeule donne le véritable prix aux pro-

ductions de l'esprit. Seule elle fixe à la fin l'idée & la régle du vrai goût dans les Oeuvres qu'elle immortalise, en réunissant tous les suffrages, comme la plûpart des Nations l'ont fait en faveur de l'antiquité Grecque & Romaine.

3°. Aux deux Parties du Théâtre ancien dont je viens de parler, j'en ajoûte une troisiéme qui concerne particulierement le Théâtre Comique. Elle comprend un long discours sur la Comédie Grecque, un exposé fort ample des onze piéces d'Aristophane, rangées suivant l'ordre de leurs dates, & une conclusion générale de tout l'Ouvrage. Le Discours roule sur la personne & les Oeuvres d'Aristophane, sur ses partisans & ses critiques; sur ce qu'on doit penser du sentiment des uns & des autres; sur la Comédie Romaine; sur une différence remarquable du goût tragique & du comique, par rapport à la durée; sur la question,

ſçavoir, s'il eſt plus difficile de réuſſir dans la Tragédie ou dans la Comédie, &c. On prépare enſuite le Lecteur à ce qu'on peut lire d'Ariſtophane, par des Obſervations néceſſaires, & par les Faſtes de la guerre du Péloponnèſe, à laquelle preſque toutes ſes Piéces font de fréquentes alluſions. Dans les détails des Piéces on explique tous les événemens hiſtoriques, avec leurs rapports qui méritent d'être expliqués, & l'on traduit tout ce qui peut être traduit, en ſe propoſant quatre principaux objets qu'on remet devant les yeux, particulierement le Gouvernement d'Athènes dévoilé dans les allégories du Poëte, & le génie de la Comédie antique. Enfin la concluſion générale retrace toutes les démarches, & tous les égaremens de l'eſprit humain dans l'invention, le progrès & les diverſes décadences du Théâtre. En un mot on a tâché de ne rien omettre, pour

faire connoître à fonds Ariſtophane, le tour de ſes railleries, ſes beautés, ſes défauts, ſes peintures allégoriques, & ſur-tout celles du peuple Athénien. On s'eſt attaché à tirer le même fruit de l'expoſition d'Eſchyle, de Sophocle, & d'Euripide. C'eſt cet aſſemblage complet, & cet enchaînement ſuivi, de traductions, de critiques, de raiſonnemens, & de comparaiſons de goût, qui compoſe une ſorte d'hiſtoire du Génie Théâtral, & une nouvelle eſpéce de Poëtique par les faits, que ſon principal objet m'a porté à intituler *le Théâtre des Grecs*.

On me pardonnera encore un mot avant que de finir; c'eſt qu'en évitant également l'éloge faſtueux & la ſatyre injuſte, je n'affecte pas de me voiler d'un faux air de modération pour rehauſſer plus adroitement les Anciens, ni pour les déprimer auſſi plus ſûrement. D'un côté on a voulu les faire paſſer

pour accomplis en tout genre. On a pris ſoin de tirer le rideau ſur leurs imperfections ; & ſi l'on a reconnu en eux de légéres fautes, ce n'a été que dans la vûe de gliſſer légèrement ſur des défauts viſibles qu'on vouloit ſe cacher, & plus encore dérober à la connoiſſance d'un public trop pénétrant. Voilà juſqu'où a conduit l'intérêt imperceptible qui lie par des nœuds ſecrets le Commentateur à l'Auteur, comme ſi la gloire de l'un réjailliſſoit toute entiere ſur l'autre. * D'autre part on a pris à tâche de fronder l'antiquité ſans épargner des débris que la barbarie a reſpectés ; on n'a fait grace à quelques beautés, que pour avoir droit de traiter le reſte avec mépris. On a mis tout ſon art & toute ſon

* En tout cet article qui regarde en général les ennemis des Anciens, je proteſte que je ne prétends point offenſer directement ni indirectement des perſonnes que j'honore, & dont je reſpecte les talens, qui font tant d'honneur à notre ſiécle.

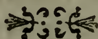
étude à louer le génie des Auteurs pour décréditer leurs ouvrages, & à faire ſouhaiter qu'ils euſſent écrit dans un ſiécle plus heureux, afin de jetter ſur leur tems le ridicule de l'ignorance & de la groſſiereté. A la vérité tout ouvrage d'eſprit eſt du reſſort de la raiſon & du goût. Mais eſt-il juſte d'employer ſes talens à ſéduire la raiſon & à déterminer le goût ſuivant ſes propres idées & ſes ſentimens particuliers ? une feinte modération eſt alors d'autant plus dangereuſe qu'on eſt moins en garde contr'elle, & qu'on ſe perſuade que ce n'eſt ni intérêt ſecret ni paſſion déclarée qui nous fait parler. A l'abri de ce voile on briſe reſpectueuſement les Autels, en feignant d'épargner l'Idole. Tel eſt le procédé inſinuant de la fine médiſance. Car je ne parle point des termes peu meſurés, pour ne rien dire de pis, qui malgré le ſage précepte de Quintilien, bon connoiſſeur des

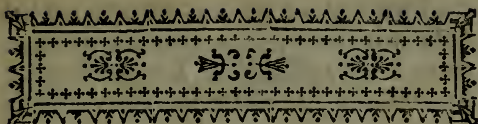
Anciens, ſont quelquefois échappés contr'eux. Ils en ont été vengés par le déſaveu des perſonnes intelligentes, & par la défiance du public, toujours précautionné contre les invectives & contre tout ce qui ſent la hauteur. Il faut montrer les Anciens tels qu'ils ſont, ſans affecter de s'extaſier ſur leurs penſées les plus ſimples, ni auſſi de leur donner un air de laideur, ſoit par des traductions parodiées & d'autant plus infidelles, qu'on y fait gloire d'une exactitude ridicule, ſoit par des applications malignes de leurs mœurs aux nôtres, ſoit par le retranchement de certaines circonſtances qui doivent être ſçûes pour bien juger de leurs écrits. Dans le deſſein d'approcher, s'il eſt poſſible, du degré précis d'eſtime où l'on doit les placer, je ne dirai rien par moi-même. Les Poëtes parleront pour eux. On a tant écrit ſur le Théâtre, qu'il ſemble difficile de rien dire de

de nouveau. Mais on ne l'a point encore fait, que je sçache, de la maniere dont j'entreprends de le faire aujourd'hui. On a donné beaucoup à la théorie sur les traces d'Aristote, & même à la pratique, comme M. l'Abbé d'Aubignac. Il y manquoit d'exposer le Théâtre ancien dans le point où il faut l'envisager pour le bien connoître, c'est-à-dire en lui-même, par l'exposition des œuvres Tragiques & Comiques, jointe à la maniere dont elles ont été composées, & aux conjonctures des lieux & des tems qui en sont inséparables. Car c'est sur le rapport de toutes ces choses qu'on peut & qu'on doit décider du prix de ces œuvres, soit en elles-mêmes, soit par égard aux Modernes. C'est ici, à proprement parler, une instruction de procès suivant les coutumes du pays Grec, chose nécessaire à des juges qu'on ne veut ni surprendre, ni solliciter à prendre parti. Le Pyrrhonis-

me en pareil cas vaudroit mieux encore qu'un jugement précipité. C'eſt un préſervatif contre l'erreur, & une diſpoſition à ne pas rejetter la vérité reconnue.

Sur ce qui me regarde je n'attends du public ni indulgence ni rigueur. J'ai eſſayé avec beaucoup de ſoin de peindre au juſte la maniere de mes Auteurs, & de faire un ouvrage un peu durable. S'il ne plaît point au grand nombre de ceux qui ſont capables d'en juger, je n'aurai pas pour les Anciens la ſuperſtition de prendre toute la faute ſur moi, (comme l'a fait M. Dacier,) ni pour moi aſſez de complaiſance pour ne m'en attribuer aucune. J'attendrai patiemment qu'un autre plus habile ou plus heureux ait plus de ſuccès, & je ſerai le premier à lui applaudir.





DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DE LA TRAGÉDIE.

COMME j'entreprends moins d'établir ici les dehors de la Tragédie, que d'exposer ses ressorts secrets, je ne m'étendrai pas sur des recherches de pure érudition touchant les premiers inventeurs de cet art, la construction des Théâtres, les personnages, les machines, les habits, les masques, la musique & la danse; toutes choses dont on peut s'instruire en partie dans les sources, ou dans différens traités particuliers. Je me propose principalement de faire une histoire succincte des démarches de l'esprit humain dans l'invention & la perfection du Théâtre.

Origine & perfection des Arts.

I. Le besoin ou le plaisir ont porté les hommes à chercher les arts. Mais

c'eſt au hazard & à la nature plûtôt qu'à nos ſoins qu'ils doivent preſque tous leur naiſſance. Les réflexions ſucceſſives & réiterées ont enſuite perfectionné ce que la fortune avoit comme offert d'elle-même ; & ces réflexions en meuriſſant, pour ainſi dire, & en ſe développant comme les germes de la nature, ſont enfin paſſées en art ; de ſorte qu'on s'en eſt ſervi comme d'autant de principes établis, ſoit pour la méchanique, ſoit pour les lettres. C'eſt ainſi qu'Ariſtote a ſuivi en Philoſophe le fil des penſées qui avoient roulé dans la tête des Poëtes Tragiques, & qu'il en a compoſé une Poëtique réduite en régles ; comme il a fait l'art de la Rhétorique pour l'éloquence, & celui de la Logique pour le raiſonnement, avec cette différence, que le bon ſens avoit appris aux hommes à raiſonner & à parler juſte long-tems avant qu'on ſe fût aviſé de donner des régles de penſer & de parler, au-lieu que la Tragédie & la Comédie, quoique fort antérieures à Ariſtote, n'ont pourtant pas été de tout tems.

Art de la Tragédie com-

II. Toutefois une preuve que la nature & le hazard en ſont les pre-

miers auteurs, auſſi-bien que des autres imitations, comme la peinture, la muſique, & la poëſie, c'eſt qu'on trouve de tems immémorial des traces d'œuvres Théatrales en diverſes nations polies qui ne s'étoient pas communiqué ce goût les unes aux autres. On voit que les Chinois, par exemple, qui n'ont rien emprunté des Grecs, ont eû, ſans ſçavoir comment, l'uſage d'une eſpéce de Tragédie & de Comédie à leur maniere. Ce qu'en rapporte * Acoſta eſt ſingulier. » Les Chinois, dit cet Auteur, » ont des Théâtres vaſtes & fort agréa» bles, des habits magnifiques pour » les Acteurs, & des Comédies dont » la repréſentation dure dix ou douze » jours de ſuite, en y comprenant les » nuits, juſqu'à ce que les ſpectateurs » & les acteurs las de ſe ſuccéder » éternellement en allant boire, man» ger, dormir, & continuer la piéce, » ou aſſiſter au ſpectacle ſans que rien » y ſoit interrompu, ſe retirent enfin » tous comme de concert. » Voilà des ſpectacles bien conformes au ſang froid & au caractère lent de cette

muns aux nations polies.

* Acosta *Amer. 9. parte, l. 6. c. 6.*

tranquille nation. » Du reste, ajou- » te-t-il, les Sujets sont tout-à-fait » moraux, & sur-tout relevés par les » exemples fameux des Philosophes » & des Héros de l'antiquité Chinoi- » se. » On voit de même chez les célébres Incas du Perou des piéces régulieres, à en croire * Garcilasso de la Vega. » Ils représentoient, dit-il, » aux jours de fêtes des Tragédies & » des Comédies dans les formes, en » les entremêlant d'intermédes qui » n'avoient rien de bas ni de rampant. » Les sujets des Tragédies étoient les » exploits & les victoires de leurs » Rois & de leurs Héros. Ceux au » contraire des Comédies se tiroient » de l'agriculture & des actions les » plus communes de la vie humaine: » le tout assaisonné de sentences plei- » nes de sens & de gravité. » Tant il est vrai que les hommes se ressemblent par-tout, & que par-tout les arts d'imitation se puisent dans la même source, qui est la nature !

Epoque incertaine de la Tragédie

III. Le hazard & Bacchus donnerent les premieres idées de la Tragédie en Gréce. L'historiette en est as-

* GARCILASSO DE LA VEGA *primera parte de los Commentarios reales. c.* 17.

ſez connue. Bacchus qui avoit trouvé le ſecret de cultiver la vigne & d'en tirer le vin, l'enſeigna à un certain Icarius dans une contrée de l'Attique, qui prit depuis le nom d'Icarie.* Cet homme un jour rencontrant un Bouc qui faiſoit du dégât dans ſes vignes, l'immola à ſon bienfaiteur, autant par intérêt que par reconnoiſſance. Des payſans témoins de ce ſacrifice ſe mirent à danſer autour de la victime en chantant les louanges du Dieu. Ce divertiſſement paſſager devint uſage annuel, puis ſacrifice

Grecque. Ce qu'elle étoit avant Eſchyle.

* „ *Icarie* montagne de l'Attique habitée „ autrefois par des peuples qui étoient de la „ tribu Egeïde. Ils furent des premiers qui „ ſacrifierent un Bouc à Bacchus pour avoir „ ravagé les vignes, & ce fut chez eux qu'on „ inventa l'ancienne Comédie ou Tragédie. „ SPON. *Voyage d'Italie.* Cette montagne avoit „ une ville de ſon nom, qui fut le lieu de la „ naiſſance de Theſpis ancien Poëte Grec. Il „ vivoit vers l'an du monde 3530. Comme de „ ſon tems la Tragédie ne ſe jouoit que par „ une troupe de muſiciens & de danſeurs qui „ chantoient des hymnes à la louange de Bacchus, Theſpis pour leur donner le tems de „ ſe repoſer introduiſit un Acteur, qui récitoit entre deux chants de ce Chœur un diſcours ſur quelque ſujet approchant de celui de la Tragédie, & ce diſcours fut appellé „ *Epiſode.* „ TH. CORNEILLE, *Dict. Geogr.*

public, ensuite cérémonie universelle, & enfin spectacle profane. Car comme tout étoit sacré dans l'antiquité payenne, les jeux & les amusemens se tournerent en fêtes, & les Temples à leur tour se métamorphoserent en Théâtres. Mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à se polir transporterent dans leurs villes une fête née du loisir de la campagne. Les Poëtes les plus distingués se firent gloire de composer des hymnes religieuses en l'honneur de Bacchus, & d'y ajouter tout ce que la musique & la danse pouvoient y répandre d'agrémens. Ce leur fut une occasion de disputer le prix de la poësie; & ce prix, au moins à la campagne, étoit un Bouc ou un oûtre de vin, par allusion au nom de l'hymne Bacchique, appellée depuis long-tems *Tragédie*, c'est-à-dire, chanson du Bouc ou des vendanges. Ce ne fut en effet rien autre chose durant un long espace d'années. On perfectionna de plus en plus le même genre; mais on ne le changea pas. Il fit entr'autres la réputation de plus de quinze ou seize Poëtes, presque tous successeurs les uns des autres. On voit assez que ni

dans ces hymnes, ni dans les Chœurs qui les chantoient, on ne trouve aucune trace de la véritable Tragédie, à en pénétrer l'idée plûtôt que le nom.

On peut toutefois conjecturer avec fondement que ces Poësies devinrent graves, touchantes & passionnées, telles à-peu-près que l'hymne des Persans qui est rapportée par * Chardin, & qu'on trouve distribuée en sept chants composés en l'honneur de Mahomet & d'Ali, avec des pensées & des sentimens qui ont quelque chose de l'esprit Tragique. Un † Sçavant à qui je dois bien des lumieres sur mon Ouvrage, porte la conjecture plus loin, & je lui ai souvent ouï dire qu'il croyoit que les premiers Chœurs n'avoient d'autre fonds que la mort de Bacchus ou d'Osiris tué par Typhon, & qu'ils avoient commencé d'être en usage chez les Egyptiens, d'où ils étoient passés chez les Grecs. Mais enfin sans nous arrêter à ces détails, il est constant que de simples Chœurs sur Bacchus n'étoient pas plus des Tragédies, que

* CHARDIN, *premiere Partie.*
† *Le R. Pere* TOURNEMINE.

les Poëmes féculaires des Romains.

Auffi les Poëtes fe lafferent-ils à la fin de ces éloges bacchiques, qui apparemment devenoient froids, comme les louanges réiterées fur le même fujet, & qui d'ailleurs tournoient plus au profit des Prêtres de Bacchus, qu'au plaifirs des fpectateurs. L'un de ces Poëtes, ce fut Thefpis, eut la hardieffe d'y changer quelque chofe, & le bonheur de réuffir. Il s'avifa d'interrompre le Chœur par des récits, fous prétexte de le délaffer. Cette nouveauté plût. Mais qu'étoit-ce que ces * récits ? l'unique Acteur qu'il introduifoit jouoit-il feul une Tragédie ? il eft vifible que non. Point de Tragédie fans dialogue; & point de dialogue fans deux interlocuteurs pour le moins. Je me figure que Thefpis fur l'idée d'Homère, dont on récitoit les livres dans la Gréce, crut que des traits d'hiftoire ou de fable, foit férieux, foit comiques, pourroient amufer les Grecs. Il barbouilloit même fes Acteurs de lie, dit † Horace, pour les rendre plus femblables à des Satyres; & il les prome-

* Arist. *Poët. c.* xi.

† Horat. *Art. Poët. v.* 277.

noit dans des chariots, d'où ils disoient souvent des paroles piquantes aux passans. Voilà l'origine des Tragédies satyriques: mais il y avoit quelque chose de plus dans les Tragédies sérieuses, dont il n'inventa pourtant que l'ébauche. Il y a lieu de croire que bien qu'un seul Acteur parût & récitât, il supposoit une action réelle, & qu'il venoit dans les intervalles du Choeur en rendre compte au spectateur, soit par voye de narration, soit en jouant le rôle d'un Héros, puis d'un autre, & ensuite d'un troisiéme. Je suppose par exemple que Thespis ou quelqu'autre de ses successeurs eût pris pour sujet, comme Homère, la Colère d'Achille. Je m'imagine que son Acteur représentant le Prêtre d'Apollon, venoit dire que vainement il avoit tâché de fléchir Agamemnon par des prieres & des présens; que ce Roi inflexible s'étoit obstiné à ne lui pas rendre sa fille Chryseïde; que sur cela Chrysès imploroit le secours du Dieu pour se venger. Dans un second monologue le même Acteur, ou un autre, si l'on veut, faisoit entendre qu'Apollon avoit vengé Chrysès, en répandant sur le camp des

Conjecture sur les Tragédies de THESPIS & de ses successeurs.

Grecs une peſte cruelle qui y cauſoit la déſolation. Selon les apparences, on continuoit de même juſqu'à la fin ; & voilà ce qu'on peut imaginer de plus vraiſemblable, en ne ſuppoſant avec Ariſtote qu'un Acteur.* Mais après tout, ces récits d'une action qu'on ne voyoit pas, n'étoient qu'une eſpéce de Poëme Epique. En un mot il n'y a point encore là de vraye Tragédie.

Il peut au plus y en avoir un léger crayon. Car outre que le ſujet des récits de l'Acteur étoit une action ſuivie, l'acceſſoire l'emporta peu à peu ſur le principal. Theſpis, Phrynicus, Chérilus & tous ceux qui compoſerent dans le goût de Theſpis, oublierent preſqu'entierement la deſtination du Choeur, & ne parlerent plus de Bacchus. De-là, dit Plutarque †,

* Les *Repues franches* ont quelque air de l'ancienne Tragédie ou Comédie. *Voyez les Oeuvres de* VILLON, *nouvellement réimprimées, Paris* 1723.

† „Tout ainſi donc comme quand PHRYNICUS & ESCHYLUS détournerent premierement la Tragédie (qui étoit à dire la chanſon du Bouc faite à l'honneur de Bacchus,) en des fables, & à émouvoir des affections paſſionnées, on commença à leur

il arriva que la Tragédie fut détournée de ſon but, & paſſa des honneurs rendus à Bacchus à des fables & à des repréſentations paſſionnées. Les Prêtres s'en plaignirent, & leurs plaintes fonderent un proverbe. » Cela eſt » beau, diſoit-on. Mais on n'y voit » rien de Bacchus. " L'embarras eſt de ſçavoir comment Theſpis imagina le premier cette ombre de la Tragédie, ſi les Chœurs ne lui en ont pas donné lieu. La nature va ordinairement de l'un à l'autre dans les arts, ainſi que dans ſes productions, & il arrive preſque toujours que l'idée nouvelle qui ſurvient a quelque rapport avec celle qui l'a fait naître. Il eſt ſurprenant que ni Ariſtote, ni ceux qui ont traité cette matiere, ne nous montrent pas avec préciſion les divers changemens que reçut la Tragédie depuis ſa naiſſance, juſqu'à ſa maturité en Gréce. Il ne l'eſt pas

,, dire, *à quel propos cela, quand il eſt queſtion* ,, *de Bacchus ?* auſſi m'eſt-il venu ſouvent en ,, penſée de dire à ceux qui attirent à un feſtin ,, le Sophiſme qu'ils appellent le maître, *mes* ,, *amis, à quel propos de Bacchus cela ?* " PLUTARQUE trad. d'AMYOT au I. Liv. des propos de table, queſt. I.

moins qu'ils ne nous disent point nettement, excepté * Philostrate & Quintilien, une chose qu'il faut toutefois nécessairement conclure de leurs écrits, à sçavoir, qu'Eschyle fut le véritable inventeur de la Tragédie proprement dite. Tous en effet s'accordent à dire, qu'il joignit un second Acteur à celui de Thespis. Voilà des interlocuteurs, voilà le Dialogue, & par conséquent un germe de la Tragédie. Avant lui rien de tout cela. C'est donc Eschyle † qui en est le Pere. Sophocle & Euripide coururent

Eschyle pere de la Tragédie.

* Philostr. *in vita Apollonii Tyan.* Quintil. *instit. orat. l.* x.

† » Eschyle fut le premier qui mit deux „ Acteurs sur la Scène ; car il n'y en avoit „ qu'un avant lui. » Arist. *Poët. c.* 4. „ Comme anciennement dans la Tragédie il n'y „ avoit qu'un Chœur qui jouoit tout seul, que „ Thespis vint ensuite, & inventa un per„ sonnage pour faire reposer ce Chœur ; qu'Es„ chyle ajouta un second personnage à ce „ premier ; que Sophocle en donna un troi„ siéme, & qu'ils acheverent ainsi de donner „ la forme à la Tragédie, il en est arrivé de „ même à la Philosophie. Il n'y eut d'abord „ que la Physique, Socrate inventa la Mo„ rale, & Platon y ajouta la Dialectique, „ & perfectionna la Philosophie par ce moyen. „ Diogen. Laer.

après lui la même carriere; & en moins d'un ſiécle la Tragédie Grecque, qui avoit pris forme tout d'un coup entre les mains d'Eſchyle, arriva au point où les Grecs nous l'ont laiſſée. Car quoique les Poëtes dont je viens de parler euſſent des rivaux d'un très-grand mérite, qui même l'emporterent ſouvent ſur eux dans les jeux publics, les ſuffrages des contemporains & de la poſtérité ſe ſont néanmoins réunis en leur faveur. On les reconnoît pour les maîtres de la Scène ancienne; & c'eſt uniquement ſur le peu de piéces qui nous reſte d'eux que nous pouvons juger du Théâtre des Grecs.

IV. C'eſt dans ce point de maturité que je vais déſormais conſidérer l'art de la Tragédie, pour en rechercher la vraye ſource dans l'eſprit humain. C'eſt ſans contredit Homère *, je veux dire le Poëme Epique. Car

Vraye ſource de la Tragédie.

* »HOMERE a été le premier qui ait donné comme un crayon de la Comédie, en „ changeant en plaiſanteries les railleries piquantes des premiers Poëtes. En effet ſon „ Margitès a le même rapport avec la Comédie, que ſon Iliade & ſon Odyſſée ont avec „ la Tragédie.» ARIST. *Poët. ch.* 4. *trad. de M.* DACIER.

quand même * Platon & Ariſtote ne le diroient pas en termes équivalens, la raiſon ſeule nous le feroit aiſément appercevoir en conſidérant le rapport de ces deux genres de Poëſie, & la maniere dont la nature agit ſur les eſprits dans l'invention des arts. En effet le paſſage de l'Epopée à la Tragédie eſt plus naturel, que celui des Choeurs ſimples de Bacchus à l'invention de Theſpis, ſi cependant cela même n'eſt pas dû à Homère.

† Ælien fait mention d'un Peintre qui s'aviſa de repréſenter ce Prince des Poëtes, de même à-peu-près qu'Horace nous peint le génie de Pindare. De la bouche d'Homère ſortoit une ſource féconde qui ſe partageoit en différens ruiſſeaux, où l'on

* Platon s'exprime plus nettement qu'Aristote. Car il dit au livre 8. de la Répub. *il eſt tems d'examiner la Tragédie, & Homère qui lui a donné lieu.*

† „ Ptolomée Philopator ayant bâti un Temple en l'honneur d'Homère, l'y plaça ſur un „ thrône environné des villes qui ſe diſputoient l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Le Peintre Galaton peignit ce Poëte „ avec une ſource qui jailliſſoit de ſa bouche, „ & où les autres Poëtes alloient puiſer. „ Ælien. *var. hiſt. l.* 13. *c.* 22.

voyoit puiser avec empressement une troupe de Poëtes, comme si ç'eût été pour eux la fontaine de Castalie. Ce n'est point ici une flatterie pittoresque en faveur d'Homère. C'est une justice que lui rendoit Eschyle lui-même, qui avoit coutume de dire que ses piéces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & l'Odyssée.

Pour développer avec netteté la suite des raisonnemens d'Eschyle & de ses contemporains dans l'art Tragique, voyons comment * Homère

* Dans le raisonnement que je fais faire ici à HOMERE, je ne prétends pas que seul & tout d'un coup il ait inventé l'art Epique. J'entends par HOMERE, l'esprit humain aidé des découvertes précédentes : je sçai qu'HOMERE n'a été ni le premier Poëte, ni peut-être le premier Poëte Epique ; & je me rends volontiers à la judicieuse réflexion du Pere SANADON, *Note 28. sur l'Epitre VII. d'*HORACE, *p.* 483. *édit. de Paris en* 1728.

On est persuadé que les Grecs attrapperent tout d'un coup la perfection de la Poësie, & que leurs premiers essais furent des chefs-d'œuvre. Au moins c'est le sentiment de M. DACIER. J'ose cependant dire que rien n'est moins assuré que cette idée. Si cela étoit, ce seroit un des grands prodiges qu'on puisse imaginer. Tel est le génie de l'homme qu'il tâton-

a dû raiſonner par rapport au genre Epique. Le voici.

Art d'Homère. V. Rien ne fait plus de plaiſir aux hommes, naturellement imitateurs, qu'une belle imitation de la nature. L'art de peindre eſt trop borné pour produire une ſatisfaction égale à celle de la Poëſie. Seule elle ſaiſit ce qu'il y a de plus délicat dans les ſentimens, & de plus vif dans les penſées. Elle ſeule entre juſques dans les entrailles, & va frapper ſûrement les reſſorts les plus cachés du cœur. Elle

ne long-tems avant que de bien rencontrer; & qu'il ne parvient à avoir les véritables idées du bon & du beau, qu'après avoir paſſé ſucceſſivement par bien des erreurs. Avant HOMERE la Gréce avoit porté un ORPHE'E, un MUSE'E, un LINUS, & pluſieurs autres Poëtes célébres dont les Auteurs font mention, ſans parler de ceux dont le nom s'eſt perdu avec les Ouvrages. HOMERE même n'étoit pas le premier qui eût entrepris de chanter la guerre de Troye, & employé la Mythologie dans ſes Poëmes. Mais c'eſt le plus ancien des Poëtes Grecs qui ont ſurvécu aux injures des tems; & il n'eſt le plus ancien que parce qu'il avoit apparemment mieux réuſſi que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il a écrit dans un ſiécle où ſa langue avoit atteint ſa plus grande pureté.

On verra dans la ſuite que c'eſt là ma penſée.

unit les charmes de la peinture & de la muſique ; mais elle en a d'ineffables qu'elle n'emprunte point d'ailleurs, & qui ne ſont connus que d'elle. La vérité nue ne ſe fait guère goûter. C'eſt à la Poëſie d'inſtruire les hommes en les divertiſſant. L'hiſtoire eſt agréable & utile. Mais la Poëſie en fixant l'hiſtoire lui donne un point de vûe plus attrayant, c'eſt-à-dire qu'en retranchant ce que l'hiſtoire peut avoir d'irrégulier, & en y ajoutant des traits plus hardis, elle la rend capable de produire encore de plus grands efforts pour l'inſtruction & pour le plaiſir. Si donc j'ai deſſein d'amuſer ma nation par un Poëme, je dois en chercher le fondement dans l'hiſtoire du pays, & l'orner de toutes les richeſſes de la poëſie. La colère d'Achille ſi funeſte aux Grecs, eſt un morceau très-propre à l'inſtruire & à lui plaire. Car pour atteindre à ce but, il faut un intérêt ; & rien ne nous intéreſſe plus que ce qui nous touche. De plus il me faut borner à une ſeule action, dont le commencement, le progrès & la fin, ayent une étendue, non pas énorme, elle dégoûteroit, mais aſſez conſidé-

rable pour ſatisfaire la curioſité des lecteurs. C'eſt un tableau que je dois tracer. Je dois donc régler l'ordonnance & les proportions, ſoit du tout, ſoit des parties, ſur la portée des yeux ; & pour ne les pas fatiguer, lui donner ces rapports fins & juſtes que la nature met avec tant de ſoin dans toutes ſes productions. Le Poëte eſt le Peintre de la nature. Or je trouve dans le courroux d'Achille un ſujet grand, un ſujet ſimple, un ſujet intéreſſant, & dont le but, ſi le Poëme eſt bien ordonné, eſt de faire voir aux lecteurs, en les réjouiſſant, que la diviſion entre les Chefs eſt toujours nuiſible à l'Etat. Ce ne ſera pas la ſeule leçon qu'on y trouvera pour les mœurs. Comme il faut toujours attacher ceux qui liſent, par les choſes qui ont le plus de liaiſon avec leurs idées, je ſémerai tout l'ouvrage de traits de morale, de philoſophie, & de vertu, qui ſont les idées les plus reçûes parmi les hommes, même vicieux.

Mais pour tracer le deſſein de tout l'Ouvrage, j'obſerverai d'abord que l'action ſoit vraiſemblable dans la conduite, comme elle eſt vraye pour

le fonds. La vraiſemblance de la fable qui ſéduit, jointe à la réalité de l'hiſtoire qui perſuade, fait une double impreſſion ; & les menſonges ingénieux ont alors tout le poids de la vérité avec tous les agrémens de l'erreur, pour tromper les hommes à leur profit. A cette vraiſemblance, qui doit regner par-tout ; je joindrai l'unité qui en fait partie. Car ſi je mêlois enſemble pluſieurs actions indépendantes, ce ne feroit plus un tableau : ce feroient pluſieurs peintures qui ne feroient pas un beau tout. Ainſi je m'en tiendrai à une action unique & dominante, de ſorte que celles qui s'y joindront par néceſſité y paroîtront tellement liées qu'on ne pourra les en ſéparer ſans défigurer l'ouvrage, comme on ne peut rien ôter du corps humain ſans en gâter l'œconomie & les proportions. Par-là mon action principale ſera une, entiere & parfaite. Sa durée dépendra non-ſeulement du nombre de ſes événemens, conformément à la vraiſemblance, mais encore de la portée des lecteurs, qui doivent être en ſituation de voir d'un coup d'œil & ſans fatigue les bornes & le fonds de l'action Telle

eſt la régle du tems que preſcrit la raiſon au Poëte, bien différent en ceci de l'Hiſtorien ou de l'Annaliſte, dont le devoir eſt de parcourir tout l'eſpace des années que ſa matiere lui fournit; tandis que le Poëte, maître de la ſienne & de ſon étendue, eſt obligé de meſurer l'une par rapport à l'autre, & de ſe renfermer dans des limites qui ne ſoient ni trop étroites, ni trop reculées. C'eſt au goût ſeul à en décider. L'Hiſtoire eſt un pays immenſe, & l'Epopée un payſage. L'Hiſtorien fait voyager ſes lecteurs; le Poëte les promène.

Je ne peindrai donc pas mon héros dans toute ſon étendue, pour en décrire ſimplement les exploits. Ce ſeroit être hiſtorien ou verſificateur. Je me bornerai à ſon courroux contre Agamemnon à l'occaſion de Briſeïde enlevée. Je me garderai même de reprendre cet événement de trop haût. Mais je commencerai, pour ainſi dire, au pied du mur, & j'expoſerai tout d'un coup la diſpute de ces deux Princes dans le camp, ſans m'arrêter à décrire la guerre de Troye, qui trouvera ſa place dans la ſuite pour paroître avec plus d'éclat. Cette

querelle ſera la premiere partie du Poëme, & l'ouverture des événemens qui doivent ſuivre. La ſeconde conſiſtera dans les combats des Grecs & des Troyens en l'abſence d'Achille irrité. Ce ſera l'intrigue. Jupiter dans ſa balance péſera les ſorts des deux nations. Il entretiendra ou rompra l'équilibre ſuivant les décrets du Deſtin, & le manége des Dieux, ou propices ou contraires. Les Grecs quelquefois vainqueurs, mais plus ſouvent vaincus, ſentiront enfin le beſoin extrême qu'ils auront d'Achille. Il ſera inexorable, & leur refuſera ſon ſecours juſqu'à ce que ſon ami Patrocle, tué par Hector, l'anime à la vengeance, & lui faſſe donner au reſſentiment ce qu'il ne vouloit pas accorder à l'équité. Il ſe déterminera à combattre contre Hector, & il le tuera. Voilà le dénouement & la fin de l'action.

Je dis que dans l'intrigue & le fonds de mon Poëme j'employerai des peuples, des chefs, & des Dieux oppoſés. C'eſt qu'on remue les hommes par l'image des paſſions, & qu'on les réveille par des objets merveilleux. Le çœur humain qui n'a d'autre guide

que l'amour-propre, aime à ſe trouver en tout, & par conſéquent à voir agir dans autrui la douleur, la joie, la crainte, la haine, ou l'amour dont il ſe ſent agité lui-même. Naturellement vain, inquiet, curieux de l'avenir, & amateur de l'extraordinaire, il cherche à ſe repaître d'idées conformes à ſes deſirs. Il lui faut donc des prodiges feints & des paſſions feintes, mais qui ayent l'air de la vérité. Ce qui lui paroît incroyable ou monſtrueux le choque. Je ſatisferai ces deux goûts en animant toute la nature, en donnant du mouvement & de la vie aux choſes même inanimées, & en paſſionnant les hommes & les Dieux. Mes Divinités, mes Rois, & leurs peuples agiront & parleront ſuivant les idées reçûes. Car il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi le ſyſtême de la fable & de la morale eſt bon ou mauvais en ſoi. Il eſt reçu, cela ſuffit, & ſi l'on veut être gouté, on doit peindre les objets tels que la nature & l'éducation nous les offrent. Grand principe qui doit me juſtifier aux yeux de la poſtérité la plus reculée, ſi elle daigne ſe rappeller que les mœurs du ſiécle où j'écris auront été

bien différentes des siennes. Quant aux caractères, je les diversifierai selon mes Acteurs; mais je sçaurai les marquer si bien dans chacun, & les soutenir jusqu'au bout avec tant de force, malgré les diverses situations, qu'on ne m'accusera pas d'avoir manqué la nature, ou de m'en être écarté.

C'est sur ce plan sans doute qu'Homère conçût & forma cette Iliade, qui fait l'entretien de tous les siécles; ou si la méchanique de l'art qu'il inventa ne lui vint pas tout-à-coup à l'esprit, telle à-peu-près que je l'ai exposée, elle y entra du moins successivement & en détail, à mesure qu'il méditoit ce grand ouvrage, d'où l'on a ensuite puisé toutes les régles de l'art Epique. Ce n'en est là que le méchanisme, ainsi que je l'ai dit. Car je ne parle point des réflexions ou développées, ou presque imperceptibles qu'Homère a dû faire sur la maniere d'exécuter son plan, quand il a été question de le mettre en œuvre, sur la rapidité, par exemple, la continuité & l'ordre de sa narration; sur la différence & le mélange heureux des récits avec les discours; sur le feu que ceux-ci répandent dans un

Poëme, & le charme qui ſe trouve dans les liaiſons inſenſibles de ceux-là ; ſur la pompe ou la naïveté des deſcriptions ; ſur le plaiſir attachant des images, tantôt nobles & magnifiques, tantôt riantes & légères, quelquefois ſombres & terribles ; ſur le paſſage du grave au doux, du ſublime au délicat, du tendre à l'héroïque, du gracieux à je ne ſçai quoi de fort, d'auſtère & de fier ; ſur la richeſſe, la variété, & la propriété des comparaiſons ; ſur l'application ſenſée des beaux traits de morale & des ſentences placées à propos ; enfin ſur l'harmonie des vers, l'enchantement des tours, & le génie de l'expreſſion convenable à la dignité du Poëme, & ſuſceptible de toutes ſortes de formes ſans ſe dégrader.

Il ne s'agit point ici de critiquer ou de juſtifier Homère contre les critiques, & il me ſuffit d'avoir tracé rapidement ſes principales démarches, pour en faire la comparaiſon avec celles des Poëtes Tragiques, & pour développer la penſée d'Ariſtote, qui fait entendre que la Tragédie doit ſa naiſſance à l'Iliade & à l'Odyſſée, comme la Comédie doit la

ſienne au * Margitès. Car de penſer que les Anciens ayent travaillé à l'aventure, & réuſſi par hazard, c'eſt ſe perſuader qu'un tableau dont on admire le deſſein, l'ordonnance & le coloris, s'eſt fait à l'aveugle & ſans réflexion. Le ſeul doute raiſonnable eſt de ſe demander ſi Homère lui-même n'a point eu de modéles, puiſqu'il eſt auſſi ridicule de croire avec ſes adorateurs, qu'il eſt inventeur de tout art littéraire & inimitable ; ſans avoir imité perſonne, que de s'imaginer avec d'autres qu'il n'a rien fait de fort extraordinaire, & que le caprice ſeul lui a ſervi de guide. La ſucceſſion naturelle des idées qui naiſſent les unes des autres, & le procédé ordinaire de la nature en toutes choſes, porte à croire qu'Homère a pû recevoir de ſes prédéceſſeurs les ſemences de l'art qu'il a porté à un ſi haut point, & que les trois degrés de la Tragédie deſquels j'ai parlé, ont pris quelque choſe de lui juſqu'à Eſchyle, qui par une étude plus profonde en tira enfin l'idée nette &

* Poëme d'HOMERE, où il peignoit Margitès comme un homme qui ne ſçavoit rien faire, & n'étoit bon à rien.

précise de l'art Tragique. Voici donc comment ce Poëte a dû raisonner à son tour.

Art d'Eschyle.

VI. Lire & voir une action sont deux choses fort différentes. Un Acteur touche plus les hommes qu'une simple lecture. D'où vient cela ? c'est que l'imitation est plus parfaite. Il parle en même tems aux yeux & à l'esprit. Thespis a donc été heureux d'imaginer un Acteur qui récitât des histoires ou des fables propres à émouvoir les auditeurs. Mais l'imitation seroit, ce semble, plus intéressante encore, si de même qu'Homère fait parler Achille & Agamemnon, je produisois deux Acteurs sur la Scène. Ce ne seroit plus une imitation simple. Ce seroit en quelque sorte une action véritable. Du moins les spectateurs plus agréablement trompés verroient en effet, ce qu'ils ne font qu'entendre & supposer, quand un seul & même Acteur fait l'un après l'autre le double rôle d'Agamemnon & d'Achille. Les yeux & l'esprit séduits par cette peinture si approchante de la vérité, oublieroient plus aisément que c'est une peinture. Ils croiroient voir la chose même.

Dans ce raisonnement si naturel, qui certainement a éclairé l'inventeur, (quel qu'il soit,) du dialogue Théatral, on voit luire le premier rayon de la Tragédie. Mais il en dut coûter à Eschyle bien d'autres réflexions pour former tout cet édifice lumineux dont il transmit tant de modéles à ses contemporains. Il observa d'abord que l'Iliade d'Homère n'étant qu'une vérité morale revêtue d'une fable pour amuser utilement le lecteur, il pouvoit plaire de même à des spectateurs, par une composition artificieuse d'événemens qui renfermassent quelque instruction, & dont l'esprit pût tirer une moralité. Mais comme ce sont deux choses bien différentes, d'être témoin & de lire, il vit bien que son ouvrage devoit avoir la même différence avec celui d'Homère, qu'un spectacle avec une simple lecture; l'Iliade ne pouvoit produire son effet qu'à diverses reprises. On interrompt & on reprend une lecture à son gré. Il n'en est pas ainsi d'un spectacle. Le bon sens veut qu'on le voye de suite, & qu'il ait son effet dans un tems assez court. Les représentations Chinoises dont j'ai parlé, & celles

du *Paſtor fido* faites en pluſieurs jours, ne prouvent rien autre choſe que l'abus du bon ſens, qui s'endort quelquefois chez les plus ſages nations. La fureur commune d'une fête continuée peut ſeule juſtifier une pareille folie. Eſchyle donc devoit ſenſément ſe borner à un ouvrage plus court, & par conſéquent plus animé. Car un ſentiment qui ne fait que paſſer doit être plus vif pour plaire, qu'une continuité de ſentimens dont le terme eſt plus éloigné. Auſſi les paſſions principales que touche Homère ſont-elles conformes à la durée de ſon Poëme & à la nature de l'homme conſideré comme lecteur. C'eſt la joie, la curioſité, & l'admiration, paſſions douces qui peuvent attacher longtems le cœur ſans le fatiguer, au lieu que la terreur, l'indignation, la haine, la compaſſion, & quantité d'autres dont la vivacité peut épuiſer l'ame, ne ſont traitées dans l'Iliade qu'en paſſant, & toujours avec ſubordination aux paſſions moderées qu'on y voit regner. Mais dans un ſpectacle qui doit peu durer, les paſſions vives peuvent jouer leur jeu, & de ſubalternes qu'elles ſont dans le Poëme

Epique devenir dominantes dans la Tragédie sans lasser le spectateur, que des mouvemens trop lents ne feroient qu'endormir. Ce raisonnement au reste est fondé sur la nature des passions mêmes. Un homme ne peut soutenir long-tems une violente agitation. La colère a ses emportemens, la vengeance a ses fureurs; mais leurs derniers éclats sont de peu de durée. Si ces mouvemens résident plusieurs années dans un cœur, ce n'est que comme un feu assoupi sous la cendre. Leur flamme cause un incendie trop grand pour être durable. Desir, effroi, pitié, amour, haine même, tout cela porté aux derniers excès s'épuise bientôt. La violence d'une tempête est un présage de sa fin. Les passions vives & courtes sont donc les vrais mobiles propres à animer le Théâtre. Car si ce que je viens de dire est vrai dans la nature, le spectacle qui en est une imitation, doit s'y conformer, d'autant plus que les passions, fussent-elles feintes, se communiquent d'homme à homme d'une maniere plus soudaine que la flamme d'une maison embrasée ne s'attache aux édifices voisins. Ne sentons-nous pas nos en-

trailles s'émouvoir à la vûe d'un malheureux, qui avec des cris pitoyables nous expose une extrême misère? la crainte ne pénétre-t-elle pas jusques dans la moëlle des os quand on voit une ville livrée à l'ennemi, des visages pâles, des femmes tremblantes, des soldats furieux, & tout l'appareil d'une prochaine désolation? que seroit-ce si l'on voyoit les traits de la rage & du désespoir, que la nature grave elle-même sur le front d'un homme ou d'un peuple destiné à périr sans ressource? & quels effets ne produit point une terreur même panique? une passion bien imitée trouve aussi aisément entrée dans le cœur humain, parce qu'elle va trouver les mêmes ressorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui a sans doute frappé Eschyle : c'est que les passions feintes nous procurent un plaisir pur, au lieu que les passions véritables ne nous donnent qu'une satisfaction légére & noyée dans une grande amertume. C'est une lutte de la joie & de la douleur. Mais la douleur l'emporte toujours. La nature, pour dédommager l'homme de ce qu'il souffre, & pour le soulager de

ſon poids, lui fournit des ſentimens conformes à ſa ſituation. Mais ces ſentimens, quoique mêlés de douceur, ne guériſſent pas la plaie du cœur ulcéré. Ils ne font même que l'aigrir; & cependant on les aime comme un remède au mal qu'on reſſent. De-là vient que rien n'eſt moins naturel que de prétendre tirer de la triſteſſe une perſonne affligée, en l'exhortant ſimplement à ne ſe point affliger. Son chagrin lui plaît. C'eſt la reſſource que l'Auteur de la nature lui a ménagée dans l'adverſité: & ſi vous n'en ôtez la cauſe, vous avez tort de vouloir lui en ôter l'effet le plus doux, à ſçavoir le plaiſir ſecret qu'elle trouve dans ſon affliction. Mais s'il eſt vrai que les paſſions, même les plus affreuſes, ayent un ſentiment mêlé d'amertume & de douceur, il n'eſt pas moins conſtant que ces paſſions naïvement imitées ne portent dans l'ame que de la douleur ſans amertume. Un monſtre horrible nous feroit ſécher de frayeur. Un miſérable que nous ne pourrions ſoulager nous déchireroit les entrailles. Mais ce monſtre & ce malheureux en peinture, l'un fût-il plus effrayant que l'Hydre

de Lerne, & l'autre plus à plaindre que Bélisaire, ne sçauroient manquer de faire un plaisir très-grand au spectateur, s'ils sont tracés par une main habile; & voilà pourquoi Boileau a si bien dit après Aristote,

* Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer la Tragédie en pleurs
D'Oëdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Lucréce avoit dit de même en Poëte Philosophe, † » qu'il n'est rien de » plus agréable que de considérer du

* DESPREAUX, *Art. Poët. chant.* 3.

† *Suave mari magno turbantibus æquora ventis*
E terrâ magnum alterius spectare laborem,
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.
LUCRET. l. 2. v. 1. & alibi.

» port une mer agitée, & des vaif-
» feaux luttans contre une violente
» tempête ; non qu'on prenne plaifir
» à voir autrui dans la peine ; mais
» parce qu'en effet il nous eft doux
» de voir des maux qui nous font
» étrangers. „ Ce n'eft pas la vûe de l'ennemi qui plaît, c'eft celle de l'ennemi éloigné, celle d'un ennemi qui nous nuiroit fi nous étions dans la fituation de ceux que nous voyons, dans laquelle heureufement nous ne nous trouvons pas. Or fi des maux réels dans des perfonnes qui ne nous intéreffent que par l'intérêt commun de l'humanité nous touchent fi agréablement par un retour de complaifance fur nous-mêmes, que fera-ce d'une peinture animée, qui en nous repréfentant des maux feints ménagera notre fenfibilité naturelle pour ne nous donner qu'un plaifir fans mélange ?

Paffions propres de la Tragédie.

VII. Mais fi toutes les paffions bien repréfentées produifent ce plaifir délicat, il n'en eft aucune qui le caufe avec plus de vivacité que la terreur & la compaffion. Ce font là proprement les deux pivots de l'ame. Comme nous fommes plus fenfibles au

mal qu'au bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre, & nous souhaitons moins vivement d'être heureux, que nous n'appréhendons d'être misérables. D'où il arrive que la crainte nous est plus naturelle, & nous donne des secousses plus fréquentes que toute autre passion, par le sentiment intime & expérimental qui nous avertit toujours que les maux assiégent de toutes parts la vie humaine. La pitié qui n'est qu'un secret repli sur nous à la vûe des maux d'autrui, dont nous pouvons être également les victimes, a une liaison si étroite avec la crainte, que ces deux passions sont inséparables dans les hommes, que le besoin mutuel oblige de vivre dans la société civile. C'est ce qui fait dire à Virgile, en parlant du bonheur inestimable d'un heureux loisir que goûte un Philosophe solitaire, * » il n'est point dans la nécessité de » compatir à la misère d'un vertueux » indigent, ou de porter envie au ri- » che coupable.

* *Neque ille*
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Georg. l. 2. v. 498.

La crainte & la pitié ſont les paſſions les plus dangereuſes, comme elles ſont les plus communes. Car ſi l'une, & par conſéquent l'autre, à cauſe de leur liaiſon, glace éternellement les hommes, il n'y a plus lieu à la fermeté d'ame néceſſaire pour ſupporter les malheurs inévitables de la vie, & pour ſurvivre à leur impreſſion trop ſouvent réitérée. C'eſt pour cela que la Philoſophie a employé tant d'art à *purger* l'une & l'autre, pour uſer du terme d'Ariſtote, à deſſein de conſerver ce qu'elles ont d'utile, en écartant ce qu'elles peuvent avoir de pernicieux. Mais il faut convenir qu'en ceci la Poëſie l'emporte infiniment ſur la Philoſophie dont les raiſonnemens trop crûs ſont un préſervatif trop foible, ou un reméde peu sûr contre les mauvais effets de ces paſſions; au lieu que les images poëtiques ont quelque choſe de plus flatteur & de plus inſinuant pour faire goûter la raiſon.

Ce qu'il y a de particulier & de ſurprenant en cette matiere, c'eſt que la Poëſie corrige la crainte par la crainte, & la pitié par la pitié; choſe d'autant plus agréable, que le cœur

humain aime ſes ſentimens & ſes foibleſſes. Il s'imagine donc qu'on veut les flatter, & il ſe trouve inſenſiblement guéri par le plaiſir même qu'il a pris à ſe ſéduire. Heureuſe erreur, dont l'effet eſt d'autant plus certain, que le remède naît du mal même qu'on chérit. A la vérité la vie humaine eſt un grand Théâtre, où l'on eſt ſpectateur de bien des malheurs de toute eſpéce. L'on y voit paroître tous les jours, (outre l'indigence, la douleur & la mort,) les deſirs fougueux, & les eſpérances trompées, les craintes déſeſpérantes, & les ſoucis dévorans. Mais tout ce ſpectacle n'inſpire qu'une terreur & qu'une pitié plus capables d'abattre le cœur que de l'affermir. On a beau dire ; la vûe des miſérables ne nous conſole point de l'être ; ſans compter que l'homme ſe porte avec ſoin à éviter, autant qu'il le peut, une ſi triſte vûe, pour joüir plus tranquillement des douceurs de la vie, ou qu'il ſe rend dur & inſenſible ſur les misères de ſes pareils, oubliant qu'il eſt homme comme eux, & qu'il payera chèrement de courtes joies par de longues douleurs.

Comment donc précautionner

l'homme contre des maux inévitables? comment le rendre ſenſible autant qu'il doit l'être ? comment le fortifier contre l'abattement où le jettent la crainte & la pitié : on le peut faire en le réjouiſſant par le ſpectacle même de ſes maux, en y attachant ſes regards malgré lui par un attrait de plaiſir dont il ne puiſſe ſe défendre, & en inſinuant dans ſon cœur ce que cette crainte & cette pitié ont d'agréable & de doux, non-ſeulement pour le rendre humain, mais encore pour lui apprendre à modérer ces paſſions quand des maux réels viendront les exciter. Car lorſqu'on s'apprivoiſe avec l'idée des maux, on ſe fortifie ſoi-même contr'eux, & on ſe porte plus vivement à les ſoulager en autrui par l'eſpoir du retour. Par ce moyen la Poëſie procure deux avantages conſidérables à l'humanité, l'un d'adoucir les mœurs des hommes, comme l'ont fait Orphée, Linus & Homère; l'autre, de rendre leur ſenſibilité raiſonnable, & de la renfermer dans de juſtes bornes, comme l'ont pratiqué les Poëtes Tragiques de la Gréce. *

* *J'ai traité encore cette matiere dans un Poë-*

L'on me dira peut-être qu'il n'eſt pas croyable que toutes ces réflexions ayent paſſé par l'eſprit d'Homère & d'Eſchyle, quand ils ſe ſont mis à compoſer, l'un ſon Iliade, & l'autre ſes Tragédies; que ces idées paroiſſent poſtiches & venues après coup; qu'Ariſtote, charmé d'avoir démêlé dans leurs ouvrages de quoi fonder le but & l'art de l'Epopée & de la Tragédie, a mis ſur le compte de ces Auteurs des choſes auſquelles, ſelon les apparences, ils n'ont pas ſongé; qu'enfin je m'efforce vainement moi-

me Latin de xij. chants ſur les paſſions. » ARISTOTE, (dit M. DACIER, remarque ſur le chap. VI. de la Poët.) n'eſt pas le ſeul qui ait eû cette idée de la Tragédie. L'Empereur Marc-Auréle, tout Stoicien qu'il étoit, en a jugé comme lui dans l'art. 6. de l'onziéme livre de ſes Réflexions. Ses paroles ſont conſidérables. *Les Tragédies*, dit-il, *ont été premierement introduites pour faire ſouvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie; pour les avertir qu'ils doivent néceſſairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la Scène, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le grand Théâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la cataſtrophe de toutes les piéces, & que tous ceux qui crient tant ſur le Théâtre*, O Cytheron, *ne ſe délivrent pas de leurs maux.*

même de leur prêter des vûes qu'ils n'avoient pas. Mais croira-t-on que ces grands hommes ayent travaillé ſans deſſein ? je l'ai déja dit d'Homère, & je dois le dire des Poëtes Tragiques ſes imitateurs. S'il eſt vrai qu'en effet l'art de la Tragédie réſulte de leurs ouvrages, leur refuſera-t-on le mérite de l'y avoir mis, & voudra-t-on leur ravir l'honneur d'avoir pû penſer ce que nous n'avons penſé qu'après eux & par eux ?

Mais je veux qu'ils n'ayent pas eû dans l'eſprit ces réflexions auſſi analyſées qu'elles l'ont été depuis. On ne peut au moins nier raiſonnablement, qu'ils n'en ayent eû le fonds & la ſubſtance, qu'ils ont développée peu à peu à meſure qu'ils voyoient le ſuccès bon ou mauvais de leurs ſpectacles. Car alors, non contens d'étudier la nature dans leur propre cœur, ils jugeoient de ce qui devoit plaire par ce qui plaiſoit en effet, & ſe conformoient au goût des peuples pour ſuivre de plus près la nature ; comme un ſculpteur habile & éclairé étudie l'antique qui a plû, pour approcher de plus près du vrai beau qui doit plaire.

Je vais encore plus loin, & je ſuppoſe qu'Eſchyle n'a pas connu tout d'un coup que le but de la Tragédie étoit de corriger la crainte & la pitié par leurs propres effets; du moins on doit convenir que puiſqu'il a tâché de les exciter dans ſes piéces, il a eû en vûe de réjoüir ſes ſpectateurs par l'imitation de la crainte & de la pitié, & que par conſéquent il a ſenti le prix de ces paſſions miſes en œuvre. S'il n'a voulu inſtruire, il a prétendu plaire. Et pouvoit-il imaginer deux moyens plus efficaces pour y réuſſir? ces paſſions ſeules, à les examiner de près, mettent en jeu tous les autres mouvemens de l'ame. Elles en ſont le nœud inviſible & le reſſort tout-puiſſant. Il ſe fait un commerce ſi étroit entr'elles, & les autres paſſions, que celles-ci les réveillent, & en ſont réveillées à leur tour. On deſire, on eſpère, on aime, on hait par crainte; & la crainte naît auſſi du deſir, de l'eſpoir, de la haine, & de l'amour. La crainte en un mot, & la pitié qui l'accompagne preſque toujours, ſont les premiers fruits de l'amour de nous-mêmes, parce qu'elles ont pour objet direct le mal pré-

ſent que nous voulons fuir ſur toutes choſes. Mais ce qui les rend encore plus agréables dans le ſpectacle, c'eſt que leur talent particulier eſt d'y remplir l'ame de cette triſteſſe majeſtueuſe que ne produiſent ni l'amour, ni la haine, ni l'admiration; & dont le ſentiment eſt plus exquis que tous ceux qui naiſſent des autres paſſions inſpirées par une repréſentation naïve. Les larmes qu'on verſe ſur le ſort d'Andromaque ou d'Iphigénie par le moyen de la crainte & de la pitié, ſont plus douces que le ſentiment d'indignation & d'étonnement, tout noble qu'il eſt, que nous laiſſe Cléopatre expirante dans Rodogune.

Enfin Eſchyle a conçû viſiblement que la Tragédie devoit ſe nourrir de paſſions, ainſi que le Poëme Epique, quoique d'une façon différente, c'eſt-à-dire, avec un air plus vif & plus animé, à proportion de la différence qui doit ſe trouver entre la durée de l'un & celle de l'autre, entre un livre & un ſpectacle. Il s'eſt repréſenté l'Epopée comme une Reine auguſte aſſiſe ſur ſon thrône, & dont le front chargé de nuages laiſſe entrevoir de

vaſtes projets, & d'étranges révolutions; au lieu qu'il s'eſt figuré la Tragédie éplorée & le poignard en main, telle qu'on la repréſente, accompagnée de la terreur & de la compaſſion, précédée par le déſeſpoir, & bientôt ſuivie de la triſteſſe & du deuil.

Action Tragique & ſes qualités.

VIII. Mais pour exciter ces mouvemens, il faut des intérêts, des changemens de fortune, des reconnoiſſances, des intrigues; & tout cela ſuppoſe une ou pluſieurs actions. Or Homère, guidé par la raiſon, n'en a choiſi qu'une ſeule qu'il a conduite juſqu'à vingt-quatre chants fort étendus. La raiſon veut donc beaucoup plus encore, qu'on n'en traite qu'une dans un ſpectacle de peu d'heures. L'Iliade & le bon ſens ont dû par le même motif déterminer Eſchyle à choiſir pour le ſujet d'une Tragédie une action grande, illuſtre & intéreſſante; une action entiere, parfaite, & dont les parties fiſſent un tout; une action ſimple ſans mélange d'actions indépendantes; une action qui ne fût qu'une vérité enveloppée dans un cercle d'événemens unis les uns aux autres, & tendans de concert à la dévoiler à l'eſprit, à meſure qu'ils

ſe montrent aux yeux. Il eſt aiſé de voir en effet que la Tragédie n'eſt que le Poëme Epique en racourci. Car l'action, l'enchaînement des faits, la fable, (comme l'appelle Ariſtote,) a chez Homère cette unité, cette ſimplicité, cette nobleſſe, cet intérêt, ce tout enſemble, cette continuité, cette intégrité, cette perfection, enfin toutes les qualités que les Grecs ont pris ſoin de faire entrer dans leurs Spectacles.

Durée de l'Action Tragique.

IX. Ils ont compris encore après Homère, que ce n'étoit là, pour m'exprimer ainſi, que le cadavre d'une Tragédie. L'ordre & la proportion des parties leur ont parû le point le plus eſſentiel de l'Iliade, & conſéquemment de la Tragédie. En effet puiſque le Poëme Epique fait un corps accompli avec ſes juſtes dimenſions, & que par-là il eſt conforme à la nature, il a fallu faire couler cet ordre & cet heureux arrangement dans le ſpectacle Tragique pour le rendre agréable. Il a fallu pour cela déterminer ſa véritable durée, mais d'une maniere plus préciſe que n'a fait Homère dans ſon Iliade, & dans ſon Odyſſée. Car un Poëme qu'on

doit lire peut prolonger ou accourcir la durée de ſon action un peu plus ou un peu moins ſans autre régle, ſinon que l'étendue n'en ſoit pas, ou trop conſidérable, ou trop petite. Un Poeme Epique eſt un édifice dont on doit voir les dimenſions d'un coup d'œil, après l'avoir examiné par parties & en détail. Que l'édifice ſoit plus ou moins grand, pourvû qu'il ſoit bien proportionné, & qu'il ne paſſe pas la portée de l'œil, il n'importe. Voilà la régle de la nature, telle qu'Homère l'a choiſie, ainſi que je l'ai déja inſinué, & je ne penſe pas qu'on puiſſe raiſonnablement en alléguer d'autres. Mais il n'en eſt pas de même d'une action miſe en ſpectacle. C'eſt une autre ſorte d'édifice, qui non-ſeulement doit avoir une étendue beaucoup moindre que le premier, mais encore qui ne peut ſouffrir qu'une meſure déterminée; pour ne pas rebuter le ſpectateur obligé de le parcourir ſans repos & ſans interruption. Il eſt donc naturel que la meſure de l'action ne paſſe pas de beaucoup celle de la repréſentation. Telle eſt la régle du bon ſens que la réflexion fit naître à Eſchyle, &

plus nettement à ses successeurs, en considérant qu'une action représentée doit essentiellement ressembler à l'action réelle dont elle est l'image. Car sans cela il n'y a plus d'imitation, plus d'erreur, plus de vraisemblance, & par conséquent plus d'enchantement.

Toutefois comme cette ressemblance ne sçauroit être toujours si parfaite, qu'elle n'admette quelque différence en faveur des beautés de l'art; l'art même, pour ménager ces beautés, peut faire illusion au spectateur, & lui montrer avec succès une action dont la durée exige huit ou dix heures, quoique le spectacle n'en employe que deux ou trois. C'est que l'impatience du spectateur, qui aime à voir la suite d'une action intéressante, lui aide à se tromper lui-même, & à supposer que le tems nécessaire s'est écoulé, ou que ce qui exigeoit un tems considérable s'est pû faire en moins de tems. Il ne va pas se chicaner lui-même, & il se prête si naturellement à son erreur, pour peu que l'art la favorise, qu'il lui faudroit bien des réflexions pour s'en tirer; tant son impatience est ingénieuse à

le séduire. Ainsi l'artifice joint à la nature justifie assez la conduite des premiers Poëtes Tragiques, qui n'ont passé que de fort peu la durée de la représentation dans l'espace qu'ils ont donné à l'action de leurs Tragédies.

C'est une chose bien remarquable qu'Eschyle ait trouvé cet heureux secret, & qu'il s'y soit conformé aussi-bien que ses successeurs, tandis que nos Tragédies Françoises, (je parle de l'enfance de notre Théâtre,) & les Espagnols encore aujourd'hui ne connoissent d'autre unité que celle d'un même personnage qui naît & qui vieillit en un jour. Je ne dis rien des piéces, même les plus belles, qui regnent sur notre Scène. J'observerai dans la suite combien elles sont éloignées en ceci de la régularité des Grecs, toutes régulieres qu'elles paroissent. On s'étonne qu'on se soit avisé si tard dans les divers renouvellemens du Théâtre de garder les trois unités, d'action, de tems, & de lieu. Quel mérite pour Eschyle de les avoir trouvées! ne lui dût-on que cela, c'en seroit assez pour le rendre respectable.

X. Je viens donc par degrés à l'unité

nité de lieu. Il n'a point pris celle-là d'Homère. Homère l'a dirigé pour l'unité d'action, & même pour l'unité de tems, quoique cette derniere ſoit, comme on voit, bien différente dans la Tragédie & dans le Poëme Epique. Mais il n'y a que la nature, qu'Eſchyle étudioit ſur les vûes d'Homère, qui ait pû lui faire appercevoir que les ſpectateurs étant fixés dans un parterre ou dans un cirque, il falloit que l'action, pour être vraiſemblable, ſe paſsât ſous leurs yeux, & par conſéquent dans un même lieu. Homère n'étant que narrateur, pouvoit faire voyager l'imagination avec ſes héros, & changer la Scène ſans dépayſer les lecteurs. Rien n'eût été plus facile aux Poëtes Tragiques & à Eſchyle, leur modéle, que de ſuivre un héros, tantôt dans le cabinet où il médite le plan de ſes entrepriſes, tantôt dans une plaine où il combat. Mais cela étoit-il dans la nature? non ſans doute. Le ſpectateur peut aider à ſe tromper ſur la durée, plus ou moins grande d'une action, pourvû qu'elle ne paſſe pas certaines bornes, & que les intervalles ſoient adroitement ménagés : mais il ne ſçauroit s'abuſer aſſez

grossierement sur le lieu de la Scène, pour s'imaginer qu'il passe d'un palais à une plaine, & d'une ville dans une autre, tandis qu'il se voit enfermé dans un lieu déterminé. Le changement de décorations au coup de sifflet est une puérilité que le bon sens désavoue, & qui ne rend supportable que la représentation d'une magie des Fées, qu'on suppose pouvoir changer au même endroit les cabanes en palais, & les villes en déserts. L'art même ne va point jusqu'à séduire le spectateur sur le plus ou le moins d'étendue de la Scène; il faut que la Scène se voye, & par conséquent qu'elle soit bornée, non pas en général dans l'enceinte d'une ville, d'un camp, d'un palais; mais dans un endroit limité d'un palais, d'une ville, ou d'un camp. La chose est si naturelle, qu'on auroit dû, ce semble, la trouver tout d'un coup de nos jours, ou se souvenir du moins qu'elle étoit déja inventée par les Grecs. Cependant nous voyons qu'au siécle passé il a fallu une infinité de sçavans & de longs discours pour montrer le besoin de cette exacte unité, dont toutefois Corneille n'a jamais voulu

entierement convenir. Regardera-t-on pour cela comme une bagatelle cette heureuſe découverte d'Eſchyle ? on auroit tort. C'eſt l'Oeuf de Chriſtophe Colomb. Rien n'étoit plus facile, lui diſoit-on, que de découvrir l'Amérique. » Et quoi de plus aiſé que » de faire tenir un œuf ſur ſa pointe, » dit-il en le caſſant : mais vous ne » l'avez point fait, & je m'en ſuis » aviſé le premier. „ Tout ce qui eſt naturel paroît aiſé quand il eſt une fois trouvé. La difficulté eſt d'être l'inventeur.

XI. Eſchyle l'a été quant aux choſes dont je viens de parler, & l'on voit avec quelle habileté il les a fait éclore d'Homère. Il en a tiré de même la maniere naturelle de diviſer l'œuvre Théatrale. En effet une action ne ſçauroit être racontée ni jouée ſans avoir ce qu'on appelle expoſition, intrigue & dénouement. Ariſtote nomme ces trois parties, *Prologue*, *Epiſode*, *Exode*, & les Grecs de profeſſion, *Protaſe*, & *Cataſtrophe*. Mais il n'eſt ici queſtion ni d'Ariſtote ni des termes. Je prends les plus intelligibles ſans affecter un air Grec. Cela revient au même ; & à l'égard d'Ariſ-

Diviſion de la Tragédie.

tote, il ne s'agit point de voir ce qu'il a remarqué d'après Eſchyle, Sophocle & Euripide. Je ne veux qu'examiner comment ces Poëtes ont imaginé tout cela d'après Homère. Les trois parties dont je parle ſe trouvent nettement dans l'Iliade. Le ſujet ſe développe d'abord par les prieres de Chrysès qu'on rebute, & qu'on écoute enfin, & par la querelle d'Agamemnon avec Achille qui en naît tout naturellement. Cette querelle donne lieu à de grands événemens qui font le nœud; & tout ſe dénoue par la mort de Patrocle, qui porte Achille à ſe venger des Troyens, & à ſe réconcilier en quelque ſorte avec les Grecs. Mais l'artifice de ces trois parties eſt une choſe qui a dû occuper extrêmement les inventeurs de la Tragédie. En effet l'expoſition du ſujet qui eſt la premiere, exige de grandes conditions pour plaire, ne fût-ce que la briéveté & la netteté.

Expoſition.

* Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du Sujet applaniſſe l'entrée.

* DESPREAUX, *Art Poët. chant* 3.

Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue
D'un divertiſſement me fait une fatigue...
Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

Quantité de nos meilleures Tragédies péchent extrêmement en ce point. Les entrées en ſont quelquefois ſi embarraſſées, & les chemins ſi raboteux, qu'on ſemble grimper ſur des rochers eſcarpés pour arriver à une maiſon de plaiſance. Il y faut des allées d'arbres avec une pente douce, & non pas des montagnes & des ravines.

Outre la briéveté & la netteté que la nature inſpira d'elle-même aux Grecs pour expoſer leurs ſujets, elle leur apprit que cette ouverture doit montrer en gros toute l'action déja commencée à un tel degré, qu'elle ſemble devoir finir bientôt; tandis qu'au contraire un incident, qui en apparence la conduit à ſa fin, ne fait que la reculer, & tromper l'attente du ſpectateur ſurpris. Il en eſt de cela comme d'un vaſte Temple dont l'architecture eſt bien proportionnée. La proportion fait qu'il paroît moins

grand, & qu'on voit l'eſpace d'un bout à l'autre, comme aſſez court, quoique fort long. Mais plus on avance, plus on apperçoit l'immenſe intervalle que la proportion avoit accourci à l'œil. C'eſt comme la fauſſe Ithaque qui fuyoit toujours devant Ulyſſe lorſqu'il ſe croyoit ſur le point d'y aborder. Le bon ſens apprit encore aux Grecs, du moins à quelques-uns, que l'ouverture de la Scène ne devoit pas découvrir tout le fonds de l'action; mais en laiſſer ſeulement entrevoir une partie, pour rendre le plaiſir de l'évolution plus piquant & plus nouveau.

Il eſt des faits qui ont précédé l'action, & qui ne ſçauroient être ignorés du ſpectateur ſans qu'elle en ſouffre. Ils ſont du reſſort de l'expoſition. Il en eſt auſſi qui appartiennent au corps de l'action même, & qu'il eſt néceſſaire de préparer. C'eſt l'expoſition qui les indique. C'eſt elle qui découvre habilement au ſpectateur le lieu où ſe paſſe la Scène, le tems où elle commence, les Acteurs qui jouent & qui doivent jouer; choſes dont il ſeroit inſtruit ſi l'action ſe paſſoit véritablement ſous ſes yeux; mais qu'il

ne sçauroit sçavoir, si dans la représentation on n'a soin de les lui dire, sans qu'il paroisse qu'on les lui dise de la part du Poëte. Le Poëte ne parle point, il doit être oublié : autrement il feroit un Poëme Epique. Les Acteurs seuls ont droit de parler & d'agir. Mais quel art n'est-ce pas que celui de faire dire vraisemblablement par des Acteurs des choses qui doivent sembler n'être dites que pour eux, & qui le sont pourtant en faveur des spectateurs ! Des trois Poëtes Grecs, Sophocle est le seul qui l'ait bien connu. Eschyle l'a ébauché ; & Euripide l'a souvent négligé dans ses expositions. Il a crû qu'un Acteur ne pouvoit trop tôt faire connoître qui il est, & de quoi il s'agit. Il aimoit mieux

* Qu'il déclinât son nom
Et dît, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.

Pour sauver ce défaut nous avons imaginé les Confidens. Ils sont d'un grand usage pour aider à l'exposition

* DESPREAUX, *ibid.*

du ſujet, & pour inſtruire le ſpectateur de ce qu'il ne peut voir. Mais ces perſonnages n'ayant d'ordinaire d'autre part à l'action que d'être les dépoſitaires des ſecrets de leurs Souverains, il faut convenir qu'ils ſont froids. Le Chœur des Anciens, qui a quelque air de nos Confidens, intéreſſe bien davantage. Nous en parlerons ailleurs. Je me contente de marquer, par ce que je viens de dire, la différence exacte des expoſitions du Poëme Epique, & de celles des Tragédies, afin qu'on diſtingue nettement ce qu'Eſchyle & les Tragiques Grecs ont emprunté de l'Iliade, & ce qu'ils y ont changé quant à l'expoſition du ſujet. Homère n'a pas été gêné dans la ſienne, n'étant que narrateur. Mais les Tragiques ont été obligés d'en rectifier l'art, pour l'ajuſter à la Tragédie. Il faut des coups de maître pour expoſer finement un ſujet ſur le Théâtre, au lieu qu'il n'eſt beſoin que d'une belle ſimplicité, qui toutefois eſt rare, pour commencer un Poëme Epique. C'eſt donc un effort d'eſprit conſidérable dans Eſchyle d'avoir le premier apperçû cette différence de l'Epique & du Tragi-

que, en faiſant naître l'un de l'autre avec tant d'art, que le diſciple en ceci l'emporte ſur le maître.

XII. Après cet effort, il lui étoit bien moins difficile de tranſporter de l'Epopée à la Tragédie, ce qui s'appelle intrigue ou nœud. Car on vient plus aiſément à bout de faire oublier le Pöëte ou le narrateur quand on vient à brouiller différens intérêts & à nouer le jeu de divers perſonnages, que quand on veut mettre les ſpectateurs au fait d'une action ſans paroître en rien, & ſans qu'ils s'apperçoivent qu'on ait eu deſſein de le faire. Le nœud eſt cependant la partie la plus conſidérable de la Tragédie. C'eſt ce qui lui donne cette eſpéce de vie qui l'anime, auſſi-bien que le Poëme Epique. Les Poëtes Grecs pleins du génie d'Homère y trouverent ſans contredit ce balancement de raiſons, de mouvemens, d'intérêts & de paſſions qui tient les eſprits ſuſpendus, & qui pique juſqu'à la fin la curioſité des auditeurs. Car Homère, comme nous l'avons déja vû, auteur de ces grands reſſorts, ſouléve Rois contre Rois, Peuples contre Peuples, & Dieux contre Dieux. Le deſtin Intrigue.

qui fait l'équilibre le maintient ou le rompt, comme il lui plaît, en faveur des uns ou des autres, mais presque toujours au détriment des Grecs; & la colère d'Achille, oisive en apparence, est l'ame de ces agitations & de ces tempêtes. Le contre-poids de l'intrigue balance tour-à-tour la terreur & la compassion dans les cœurs de ceux qui lisent ou qui écoutent. On ne lit plus; on n'entend plus. On est témoin de ces fameux événemens. L'esprit enlevé, transporté, ravi hors de lui-même, partage tous les périls des Troyens & des Grecs. Tel est l'effet que doit produire le nœud de la Tragédie; effet néanmoins plus prompt & plus vif, puisque le trouble doit moins durer: d'où il s'ensuit qu'à consulter la nature, comme le fit Eschyle, le nœud Tragique doit être moins intrigué, moins chargé, mais plus vivement conduit que l'Epique. Nous verrons dans la suite combien nous nous sommes écartés de l'ancienne simplicité en négligeant cette régle, & en donnant souvent plus de matiere à nos Tragédies qu'il n'en faudroit pour de longs Poëmes héroïques. Remarquons en passant le

vrai caractère qui doit distinguer ceux-ci de celles-là, & que les Anciens ont attrappé : caractère au reste fondé sur l'idée du spectacle, qui exigeant un tems assez court pour l'évolution de ses événemens, veut nécessairement être vif & simple pour être agréable.

Sur ce principe l'art de varier à l'infini les mouvemens de la balance du Théâtre se présente de soi-même à l'esprit. Deux ou trois incidens suffisent pour produire de grands effets, sans entasser, comme on fait souvent, un nombre prodigieux de machines qui marquent plus la disette que la fécondité. Un outrage vengé dans le Cid a enfanté seul ce chef-d'œuvre d'intrigue que le public révolté, comme dit Despreaux, s'est obstiné à toujours admirer, malgré une cabale puissante, des raisonnemens spécieux, & quantité de visibles défauts. Le goût aidé du bon sens & de l'exemple d'Homère, est la plus sûre régle pour faire croître le trouble de Scène en Scène, & d'Acte en Acte. Mais la beauté des intrigues dépend du choix des actions, & ce choix est souvent l'effet du bonheur plûtôt que du discernement. L'histoire & la fable en

fourniſſent d'intéreſſantes, mais en plus petit nombre qu'on ne peut penſer. Cependant c'eſt le fonds où il faut puiſer pour ſe rendre croyable. Un ſujet de pure imagination préviendroit le ſpectateur incrédule, & l'empêcheroit de concourir à ſe laiſſer tromper. Les changemens légers dont il peut ne pas s'appercevoir ſont les ſeuls qu'il permette au Poëte, & que le Poëte doive employer pour l'artifice de l'intrigue. Son adreſſe conſiſte à inventer des ſituations délicates, où le pere ſe trouve en compromis avec ſes enfans, l'amant avec la perſonne aimée, l'intérêt avec l'amitié, l'honneur avec l'amour. Plus la déciſion eſt embarraſſante, plus le trouble s'accroît. L'action tend toujours à ſa fin ſans qu'on devine quelle en ſera l'iſſuë, & ſe termine ſouvent d'une maniere bien différente de ce qu'on avoit attendu.

* L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé
D'un ſecret tout à coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévûe.

* DESPREAUX, *ibid.*

L'intrigue en un mot eſt un Dédale, un Labyrinthe qui va & revient toujours ſur lui-même, où l'on aime à ſe perdre, d'où l'on cherche pourtant à ſortir; mais où l'on rentre avec plaiſir, quand une fauſſe iſſue nous y rejette. Pour cela il faut que le fil qui conduit le ſpectateur ſans qu'il y penſe, ſoit en effet ſi délié qu'il ne le ſente pas. L'art une fois découvert fait évanouir tout le charme. C'eſt par le choc violent des paſſions qu'on vient particulierement à bout de ſauver l'art. Ainſi Homère l'apprit-il aux Grecs. Chez eux les paſſions roulent, ſe heurtent, ſe bouleverſent, & retournent ſans ceſſe ſur elles-mêmes, comme les vagues de la mer, juſqu'à la fin de la tempête, qui n'eſt autre choſe que le dénouement.

XIII. Ce dénouement, autre invention des Grecs ſur les pas d'Homère, réſout l'embarras & démêle peu à peu ou tout-à-coup l'intrigue, quand elle eſt portée auſſi loin qu'elle peut l'être. C'eſt encore la nature qui le veut ainſi. Car l'eſprit impatient court avidement à l'iſſuë. Piqué par le concours de différens projets & *Dénouement.*

de diverſes paſſions dont on a mêlé le jeu, il attend la main qui doit délier le noeud Gordien. Il veut enviſager tout l'objet. Quand donc on a ſçû réveiller ſa curioſité, il faut le ſatisfaire par un dénouement conforme à ſon attente. Il y en a de pluſieurs ſortes, ſuivant la qualité des actions Théatrales. Car où le héros de la piéce déja malheureux arrive inſenſiblement au comble du malheur, comme Phédre & Hippolyte; ou il paſſe de la félicité à l'infortune comme Oëdipe; ou enfin du ſein du malheur à une fortune heureuſe comme Nicoméde. De plus l'action peut être diſpoſée de maniere que de deux ſortes de perſonnages, les uns criminels, & les autres vertueux, ceux-ci & ceux-là renverſant la balance, reçoivent à la fin le prix dû à la vertu & au crime, les uns la punition, les autres la récompenſe. Je croirois volontiers que c'eſt en ce dernier cas qu'on peut appeller l'action compoſée, au lieu qu'elle paroît ſimple dans les trois premiers. * Ariſtote ne met toutefois point d'autre différence en-

* Arist. *Poët. chap.* 10.

tre les actions ſimples & les compoſées, ſinon que les premieres n'ont ni péripétie ou changement d'état, ni reconnoiſſance, mais ſeulement un paſſage uni de l'agitation au calme; tel eſt le Philoctéte de Sophocle, au lieu que les autres, comme Alceſte, & la ſeconde Iphigénie d'Euripide, ont la reconnoiſſance & le changement d'état, ou l'une de ces deux choſes. Quoi qu'il en ſoit de la ſimplicité ou de la compoſition des actions Tragiques, ſuivant l'idée du Philoſophe, il eſt certain que toutes ſe réduiſent aux quatre eſpéces que j'ai marquées, & par conſéquent donnent lieu à quatre ſortes de dénouemens. Car ſi le héros déja ſuppoſé malheureux tombe inſenſiblement dans le dernier malheur, le dénouement renverſe toutes les eſpérances qui le flattoient de s'en dégager, & l'y précipite ſur le champ ou par degrés ſans retour. S'il s'agit de rendre malheureux un homme comblé de bonheur & de gloire, le dénouement le fait en détruiſant toute cette grandeur par les moyens mêmes qui ſembloient devoir l'affermir. Si l'on veut tirer du malheur une perſonne infor-

tunée, le dénouement le fera par un retour d'événemens qui produiront un effet tout contraire à celui qu'ils annonçoient. Enfin s'il faut en même tems punir le coupable & ſauver l'innocent, le dénouement fait une double opération comme dans les deux cas précédens; de maniere qu'à le bien prendre le dénouement n'étant que le paſſage, ou du trouble à la tranquillité, ou d'un état à un autre, ſoit heureux, ſoit malheureux, il peut être réduit à ces deux eſpéces, de quelque façon qu'il ſe faſſe, par une reconnoiſſance ou autrement.

Eſchyle a dû obſerver que l'Iliade ſe dénoue par un événement qui léve les obſtacles oppoſés à la réconciliation d'Achille avec les Grecs. Cet événement eſt la mort de Patrocle, qui attire celle d'Hector, dont les funérailles terminent l'action. Il a vû de même que le dénouement de l'Odyſſée eſt le retour & la reconnoiſſance d'Ulyſſe après le carnage des amans de Pénélope. C'eſt d'un côté cette reconnoiſſance, & de l'autre cet événement, qui ont donné l'idée aux Poëtes Tragiques de faire entrer dans leurs ſpectacles le dénouement de l'E-

pique, comme ils y ont tranſmis l'expoſition & le nœud. La reſſemblance eſt trop marquée pour en douter. Auſſi voyons-nous qu'on n'a rien imaginé de plus pour dénouer une intrigue, que ce qu'a employé Homère, un incident nouveau, ou bien une reconnoiſſance.

Mais l'art de rendre les dénouemens heureux & naturels a été perfectionné ſur l'étude particuliere du Génie Tragique. En effet les maîtres de cet art ont trouvé en l'approfondiſſant qu'un dénouement ne pouvoit être conforme à la raiſon, s'il ne naiſſoit du fonds même du ſujet; & c'eſt ce qui a engagé Horace à condamner les Dieux en machine, à moins que le nœud ne fût de nature à ne pouvoir être autrement délié. On voit par exemple qu'une Tragédie ſur le ſacrifice d'Iſaac ne peut finir que par la machine, c'eſt-à-dire, par une voix du Ciel, n'étant pas permis de rien changer d'eſſentiel à une hiſtoire connue, ſur-tout à l'Ecriture, & d'ailleurs l'action étant de caractère à mériter une pareille iſſuë. Mais afin que le dénouement ſemble éclorre du ſujet même, il faut le préparer ſans le

prévenir, en jetter des fondemens sans le laisser conjecturer, & sans qu'on puisse dire qu'on l'ait vû avant qu'il ait paru en son entier. En un mot il veut être traité comme les autres incidens de la piéce, avec un rapport si juste à tout le reste du corps, qu'il paroisse qu'on ne pourroit, sans gâter l'ouvrage, le finir d'une autre façon. Le chef-d'œuvre des dénouemens est sans contredit celui de l'Oëdipe dans Sophocle Il commence avec le nœud même, & continue tellement à nouer ce qu'il dénoue, que le sort d'Oëdipe s'embrouille, même en se dévoilant, & n'est enfin éclairci que par un seul mot, qui comme un rayon perçant porte tout-à-coup la lumiere dans l'esprit d'Oëdipe, lui dessille entierement les yeux, & lui fait connoître qu'il est le meurtrier de son pere, & l'époux de sa mere.

Outre ce rapport & cette liaison avec l'intrigue, le dénouement veut encore une autre qualité non moins nécessaire, c'est une certaine équité qui réveille l'amour naturel que nous avons pour la justice. Les Anciens l'ont senti & pratiqué. C'est par-là qu'ils ont puni le vice & fait triom-

pher la vertu. Mais leur adresse a été admirable à le faire d'une façon, qui loin de diminuer le plaisir de la terreur & de la pitié, ne fît au contraire que l'augmenter. Quelle merveille y auroit-il à produire sur la Scène un scélérat qu'on rendroit malheureux, ou une vertu irréprochable que l'on couronneroit ? cela ne peut exciter aucune passion bien vive. Mais d'exposer au spectateur une personne peu coupable & beaucoup malheureuse, voilà le grand secret de la crainte & de la compassion. Ses malheurs nous touchent, sa peine nous pénétre. Mais la comparaison de ses vertus, de ses fautes & de ses malheurs nous enléve par un retour sur nous-mêmes, & nous fait sentir à la fin ce que les deux passions Tragiques ont de plus vif & de plus doux.

Je sçai bien que ce n'est pas d'Homère seul qu'Eschyle a pris ces observations, puisque le dénouement de l'Iliade & de l'Odyssée causent plûtôt une admiration pleine de joie, que les derniers effets de la crainte & de la pitié satisfaites. Mais lui & ses successeurs ont trop apperçû la différence de l'Epique & du Tragique

pour ne pas joindre leurs réflexions particulieres à celles d'Homère. On voit donc assez comment les premiers linéamens du Théâtre ont été tracés par ce Poëte, & imités par Eschyle. Il me reste à montrer de quelle maniere celui-ci a rempli ces premiers traits de la Tragédie sur le modéle de l'Iliade avec tant d'adresse, que la fille en conservant quelque air de la mere a toutefois son air propre & personnel. *

Les Personnages.

XIV. Eschyle après avoir discerné dans le Poëme Epique l'idée, la fin, l'exposition, l'intrigue & le dénouement du spectacle, a vû qu'une pareille entreprise supposant des interlocuteurs en présence d'une assemblée, il falloit examiner ce qui est convenable aux personnages & à leurs mœurs, à la Diction & à ses ornemens, au Théâtre & à ses décorations. Et pour commencer par les

* » Celui qui jugera bien d'une Tragédie, » & qui connoîtra bien sûrement si elle est » bonne ou mauvaise, pourra aussi juger d'une » Epopée. Car toutes les parties de l'Epopée » se trouvent dans la Tragédie ; mais toutes » celles de la Tragédie ne se trouvent pas dans » l'Epopée. » ARIST. *Poët. ch.* 3. *trad. de M.* DACIER.

personnages, il fit attention que les principaux devoient être illustres, comme dans Homère : car chez lui c'est Agamemnon, Menelas, Achille, Ulysse, les deux Ajax, qui jouent les premiers rôles. Voilà des héros pour une action héroïque. Mais on y voit aussi un Thersite, & des personnages d'un ordre inférieur contraster avec ceux du premier rang. On y voit même des armées, & des peuples en foule occuper le lointain & quelquefois le champ du tableau. Tous ces personnages furent transmis sur la Scène. On y vit, outre des Dieux, de grands Princes & des Rois démêler entr'eux des intérêts d'Etat, y perdre la couronne ou la vie, & étaler à une République jalouse de sa liberté, des malheurs d'autant plus intéressans pour elle, qu'ils flattoient son orgueilleuse compassion, & qu'ils n'excitoient dans des coeurs Républicains qu'une majestueuse & noble terreur à la vûe des têtes couronnées qu'on sembloit lui immoler. On ressuscita les héros d'Homère, & ils reparurent dans des situations Tragiques, parce qu'il étoit question de plaire à des Grecs, dont l'oreille étoit

faite aux noms auguſtes de tant de grands hommes de leur nation. A ces principaux rôles on en ajoûta de moins relevés & de ſubalternes, pour donner par le moyen des uns plus de luſtre, de ſaillie, & de jeu aux autres. On fit connoître aux ſpectateurs ce qu'ils ne pouvoient voir, par les narrations de ces moindres Acteurs. Ils animerent le Théâtre par des nouvelles peu attendues, par des reconnoiſſances ineſpérées, & par le ſecours qu'ils prêterent aux Acteurs plus conſidérables. L'intervention même & le miniſtère des Dieux entra dans l'expoſition, dans les nœuds, & dans les dénouemens.

Les Chœurs. XV. Les Chœurs auparavant occupés à chanter Bacchus ou quelqu'autre ſujet, ne chanterent plus que dans certains intervalles pour délaſſer le ſpectateur, & pour donner lieu au cours de l'intrigue. D'oiſifs qu'ils étoient ils devinrent agiſſans, tantôt Nymphes, tantôt Furies, quelquefois courtiſans, ſouvent peuple, mais toujours intéreſſés à l'action. On conçût après Homère qu'une action grande & illuſtre ne pourroit ſe paſſer ſans témoins, outre que ces témoins mê-

me ſont un magnifique ornement au ſpectacle, & donnent beaucoup plus aux yeux qu'aux oreilles. Le Chœur étant donc tout trouvé, puiſqu'il faiſoit ſeul, ou preſque ſeul, ce qu'on appelloit la Tragédie avant Eſchyle, ce Poëte ne l'exclut pas de la vraie Tragédie. Au contraire il crut devoir l'y incorporer comme Chœur pour chanter entre les Actes, & comme perſonnage mêlé dans l'action. Il jugea ſeulement qu'il étoit à propos d'abréger ſes chants qui ne devenoient plus qu'un délaſſement acceſſoire dans ſon idée, & ce fut par où il commença. Car à l'égard du nombre des perſonnes qui compoſoient le Chœur, nombre qui montoit juſqu'à cinquante, il ne le retrancha & ne le réduiſit à quinze que dans la ſuite & par ordre du Magiſtrat après le terrible effet de ſes Euménides dont je parlerai. Il fit donc un double uſage du Chœur. Le Coryphée, c'eſt-à-dire, la principale perſonne qui le conduiſoit, entra dans l'action à la tête des autres, au nom deſquelles elle prit la parole, ſoit pour donner d'utiles conſeils & de ſalutaires inſtructions, ſoit pour prendre le parti

de l'innocence & de la vertu, ſoit pour être le dépoſitaire des ſecrets, & le vengeur de la Religion mépriſée, ſoit enfin pour ſoutenir tous ces caractères enſemble, comme le dit * Horace. En effet le Choeur étoit à proprement parler l'honnête-homme de la piéce.

Quant à ſon autre fonction, qui conſiſtoit à chanter dans les intervalles, il s'en acquittoit comme auparavant, en mêlant des marches graves & majeſtueuſes au chant de toutes les voix réunies, avec cette différence, que depuis l'invention de la véritable Tragédie, ou même au tems de Theſpis, il ne chantoit rien qui ne fût lié à tout l'ouvrage. Il exprimoit ſes ſentimens, ou ceux des ſpectateurs, par des deſirs & des craintes pour préparer les événemens à venir. Et voilà de quelle maniere le Chœur ſans ceſſer tout-à-fait d'être ce qu'il avoit été, changea la matiere de ſes chants, & ne devint qu'une partie d'un grand tout.

Quelques perſonnes ont penſé, (& le Théâtre de nos jours eſt pour eux

* HORAT. *Art. Poët. v.* 193.

une

une preuve parlante,) que le Chœur étoit abſolument inutile. Ils ont crû même que les premiers inventeurs de la Tragédie ne l'avoient admis dans ce nouveau genre de ſpectacle, que parce qu'ils avoient reſpecté ſon antiquité ; raiſon trop puérile pour en faire le motif de ces grands génies, qui trouverent le moyen de ſubſtituer la Tragédie à un ſpectacle qui lui reſſembloit ſi peu avant eux. Certes, ſi le Chœur ne leur eût paru un ſecours néceſſaire pour la perfection de leur art, ils l'auroient rejetté avec la même facilité qu'ils en bornerent l'emploi. Je ſçai qu'il a quelques inconvéniens, & qu'il a jetté quelquefois les Anciens dans des fautes contre la vraiſemblance ; mais on verra par l'uſage qu'ils en ont fait le plus ſouvent, que les avantages l'emportent infiniment ſur les inconvéniens. Sophocle a ſçû écarter pour quelques momens ſon Chœur, quand il a eu beſoin de le faire, comme dans l'Ajax. C'eſt donc à ſoi-même, & non au Chœur, que le Poëte doit s'en prendre, quand le Chœur l'incommode, & le met à l'étroit. Quel avantage au contraire ne peut-il pas tirer

d'une troupe d'Acteurs qui remplissent sa Scène, qui rendent plus sensible la continuité de l'action, & qui la font paroître plus vraisemblable, puisqu'il n'est pas naturel qu'elle se passe sans témoins. On ne sent que trop le vuide de notre Théâtre sans Choeurs ; & l'essai heureux de M. Racine qui les a fait revivre dans Athalie & dans Esther, devroit, ce semble, nous avoir détrompés sur cet article. Mais telle est la force de la coutume. On a accoutumé les spectateurs, dès le rétablissement du Théâtre, à des piéces qui se passoient de Choeurs, & qui ne laissoient pas de plaire. On s'est fait un mérite de s'en passer, & l'on se feroit scrupule aujourd'hui de les reprendre. Voilà le génie des hommes. C'est assurément une perte considérable ; & le moins qu'on puisse dire, c'est que le Choeur rempliroit le vuide du Théâtre, comme le clavessin remplit celui de la musique dans les concerts. Je ne parle point de la vraisemblance que l'on choque, ni de la nature du spectacle dont on s'écarte par ce défaut. L'un & l'autre article ne touche plus, parce qu'on s'est mis dans

l'habitude de n'y plus faire de réflexion. Je ne dis pas ceci pour justifier les Anciens, & moins encore pour balancer le mérite de leur Théâtre & du nôtre; mais parce qu'il paroît injuste de condamner leurs Choeurs, uniquement par la raison que nous ne nous sommes pas avisés de nous en servir, comme s'il n'y avoit d'estimable en fait d'esprit, que ce qui est autorisé par nos usages & notre maniere de penser.

Ces Choeurs dansoient & chantoient comme avant Thespis. Il est à propos d'expliquer comment, autant qu'il est possible de le faire. Ils s'arrangeoient de maniere que quand il y eut quinze Acteurs, ils paroissoient sur trois rangs de cinq, ou sur cinq de trois, & de même à proportion lorsqu'on les réduisit à douze. Car l'arrangement rouloit alors sur les nombres trois & quatre. Ils faisoient ensuite diverses évolutions, & prenoient des airs différens, soit de joie, soit de tristesse, suivant l'impression que leur donnoit leur guide ou le Coryphée. Le mouvement le plus ordinaire étoit fort mystérieux, & venoit de la même superstition, qui

regne encore aujourd'hui chez les Turcs, & qui consiste à imiter les révolutions des Cieux & des Astres, en tournoyant comme eux. Le Chœur alloit de droite à gauche pour exprimer le cours journalier du firmament d'Orient en Occident. Ce tour s'appelloit *Strophe*. Il déclinoit ensuite de gauche à droite par égard aux planettes, qui outre le mouvement commun ont encore le leur particulier d'Occident vers l'Orient. C'étoit l'*Antistrophe* ou le retour. Les Latins & les François même ont retenu ces noms pour signifier les parties d'une Ode, parce que les Odes dans leur origine étoient faites pour le chant & la danse. Enfin le Chœur s'arrêtoit au milieu du Théâtre pour y chanter un morceau qu'on nommoit *Epode*, & pour marquer par cette situation la stabilité de la terre. Il est vraisemblable que ces évolutions accompagnées de chants & de danses, que l'on ne sçauroit bien figurer aux yeux, se varioient sur le Théâtre en mille formes différentes, comme il se pratiquoit dans les jeux. L'on sçait que Thésée en établit qui représentoient à l'œil, par le moyen des danses, le

labyrinthe dont il avoit eu le bonheur de s'échapper. Quoiqu'il ſoit aſſez difficile de donner une idée bien nette de ces marches & contre-marches, on comprend aiſément par les diverſes figures des nôtres, qu'elles devoient être fort variées & fort agréables ſur les vaſtes Théâtres d'une République polie, qui n'épargnoit rien pour l'agrément & la ſplendeur des ſpectacles.

Un eſprit trop philoſophique pourroit objecter ici que les Grecs n'ont pas dû puiſer dans la nature l'uſage qu'ils ont fait de la danſe & de la muſique dans la Tragédie. Mais cette objection s'évanouit d'elle-même, lorſqu'on fait réflexion que la danſe n'eſt qu'une démarche plus gracieuſe, & la muſique une façon de parler plus agréable. Or tout l'art conſiſte à imiter la nature d'une maniere qui plaiſe. Si l'on condamne l'uſage de la muſique & de la danſe, il faudra blâmer celui des vers, qui ne ſont qu'un langage plus meſuré. Toutefois les hommes ſont convenus dans tous les tems, que l'imitation faite pour le plaiſir avoit beaucoup plus de grace lorſqu'on exprimoit ſes penſées en vers.

Il en eſt de même à proportion de la muſique & de la danſe, avec cette reſtriction, que l'une & l'autre ne peuvent s'employer avec quelque ſorte de vraiſemblance pour exprimer une action continue & entiere, au lieu que la Poëſie le peut faire, & le fait ſans choquer les ſpectateurs. Quelle en eſt la cauſe? c'eſt que la Poëſie ne frappant que légerement les oreilles, organes d'ailleurs plus lents que les yeux, on oublie inſenſiblement que les Acteurs parlent en vers : on regarde la langue des Dieux comme leur langue ; ou ſi l'on y fait une attention particuliere, elle va au profit des auditeurs, plus touchés de l'harmonie des vers que de celle de la proſe, & trop peu frappés de cette cadence pour en être bleſſés ; tandis que la danſe qui ſe produit aux yeux les choqueroit ſi elle étoit employée à exprimer toutes les ſituations des Acteurs dans une même action. Pour la muſique elle participe de la poëſie & de la danſe. Car quoiqu'elle ne frappe que les oreilles, elle s'empare néanmoins des ſens avec plus de force que la poëſie, mais beaucoup moins que la danſe avec qui elle s'allie, &

qui par son moyen saisit ensemble les deux sens, l'ouie & la vûe. De-là vient que bien qu'on souffre de nos jours les Opera, on a pourtant quelque peine à entendre certains morceaux qui devroient être plûtôt déclamés que chantés. Que seroit-ce si la danse s'en mêloit encore? le ridicule seroit accompli. Le chant & la danse ont donc leurs bornes beaucoup plus étroites que la versification: mais ces trois choses ne sont qu'un agrément nécessaire pour embellir la nature, & capable d'atteindre à ce but, quand on le place à propos. Une imitation trop exacte seroit choquante. Que deviendroit un tableau, si un peintre rendoit les visages précisément tels qu'ils sont? si une action d'hommes, ou même de héros, qui ne sont après tout que des hommes, se montroit précisément à nos yeux telle qu'elle s'est passée? rien de tout cela ne plairoit. Peut-être même tout nous offenseroit. Tant il est vrai que l'esprit humain, qui cherche le beau & le parfait, veut le trouver dans l'imitation embellie. Voilà le nœud secret qui unit l'art & la nature. Celle-ci fournit les principaux traits: mais

c'eſt à l'autre de les orner pour plaire. Tel eſt le but des Poëtes, des Muſiciens, & des Peintres. Tous ſont imitateurs, chacun a ſa maniere ; & pour nous reſſerrer dans le ſpectacle d'une Tragédie, tous doivent y contribuer à propos, comme l'avoit conçû Eſchyle. J'avouę qu'en ceci il n'eſt pas inventeur ; mais comme nous parcourons la route qu'il a tenue, il s'agit de voir, non-ſeulement ce qu'il inventa, mais encore comment il employa ce qu'il trouva déja tout fait avant lui. Il retint les Choeurs avec le chant & la danſe. Mais il abrégea l'un & l'autre, & ne les fit ſervir qu'aux intervalles de ſes piéces, perſuadé que l'imitation ſeroit plus gracieuſe par ce mélange, & qu'elle n'auroit rien d'outré au moyen de cette reſtriction. Il en abuſa cependant entr'autres une fois, & ce fut dans ſes Euménides, où les Acteurs du Choeur parurent ſi bien imités d'après les Furies, que le ſpectacle en fut troublé, des femmes enceintes en ſouffrirent, & des enfans moururent de frayeur. C'eſt que l'imitation étoit trop parfaite, & par conſéquent vicieuſe. C'eſt peut-être par cette raiſon que

les ſtatues peintes & les poupées Allemandes ne peuvent être goûtées. Les unes avec leur mouvement ſans ame, les autres immobiles, font également peur, parce qu'elles reſſemblent trop. De même une reſſemblance trop vraie dans la Tragédie ſeroit comme un corps inanimé, plus capable d'effrayer que de produire le véritable plaiſir qu'on attend de l'art. La muſique & la danſe contribuent donc à ce plaiſir du ſpectateur, ſans compter qu'elles le délaſſent en continuant doucement l'impreſſion déja commencée; & c'eſt à quoi principalement les Anciens eurent égard. Ils n'expoſerent ſur la Scène aucune choſe qui ne conduisît au même but; & ils ſçûrent non-ſeulement accommoder leurs ornemens à leurs ſujets, mais encore leur donner cette variété admirable que demandent les ſujets différens dans le genre uniforme de la Tragédie. C'eſt ainſi qu'en liant ce que leurs Ancêtres leur avoient laiſſé avec ce qu'ils inventerent eux-mêmes, je veux dire, deux ſpectacles très-diſtingués par leurs caractères, ils trouverent le ſecret d'en former la Tragédie, & de l'enrichir d'un ornement

que nous avons crû inutile, peut-être parce qu'ils cesserent eux-mêmes de s'en servir dans la derniere forme qu'ils donnerent à la Comédie.

Je me suis un peu étendu sur les Choeurs, tant pour donner une idée complette du Théâtre ancien, que pour faire voir jusqu'où les Grecs porterent l'attention pour plaire au spectateur ; & c'est dans cette vûe que je dirai un mot dans la suite des autres ornemens, qui sont comme les dehors de la Tragédie. Reprenons seulement ici ce que nous avons observé sur les personnages, à sçavoir, que c'étoient des Acteurs illustres, des Dieux & des Rois toujours accompagnés des Choeurs, tels que l'action les demandoit : qu'à ces personnages on en joignoit d'autres moins considérables pour faire agir les premiers ; qu'enfin tout cela venoit originairement d'Homère, même les Choeurs, quoiqu'à les considérer par rapport à l'Hymne Bacchique, ils fussent peut-être plus anciens que lui.

Mœurs. XVI. Les personnages une fois inventés, il fallut les mettre en action, & pour le bien faire on songea d'abord à donner à chacun ses verita-

bles traits. Voilà ce qu'Ariſtote appelle les Mœurs. Car il compare l'action à l'ordonnance & au deſſein d'un tableau ; & quant aux mœurs qui diſtinguent chaque perſonnage, il dit qu'elles ſont ſemblables aux couleurs qui donnent de la ſaillie à l'eſquiſſe d'un deſſein tracé. En effet Eſchyle a pû voir dans Homère que les mœurs de ſes Héros ont un éclat frappant & pareil à celui d'un beau coloris. Mais il a dû concevoir que dans un ſpectacle le coloris des mœurs devoit être plus fort. Car de même que les couleurs montrent aux yeux l'âge, la condition, les ſentimens, les paſſions, les vertus, les défauts même d'un perſonnage peint ; ainſi dans un ſpectacle où tout parle aux yeux & à l'eſprit, il faut faire ſaillir les mœurs, moins par les paroles que par les actions. Hé, Homère même ne l'a-t-il pas fait dans le Poëme Epique ? ne croit-on pas voir agir Achille ? attend-on ſes diſcours pour comprendre qu'il eſt emporté, inexorable & ſupérieur aux loix ? par quels traits ce héros n'eſt-il pas repréſenté ? mais combien plus devroit briller ſon caractère dans un ſpectacle qui doit eſ-

ſentiellement être court & animé ; c'eſt là ſans difficulté la partie du Théâtre que les premiers Auteurs Tragiques étudierent le plus dans l'Iliade & l'Odyſſée. Ils remarquerent d'abord que les moeurs devoient être convenables aux perſonnes ſelon l'âge, la condition, & l'intérêt qui les fait agir. Un jeune homme n'agit pas comme un vieillard, ni un Roi comme un particulier, ni un homme paſſionné comme un homme tranquille & ſans intérêt préſent. Horace a pris plaiſir à nous marquer ces délicateſſes ; & ſur la différence des âges il nous a laiſſé un portrait achevé. Ariſtote s'étend auſſi ſur cette matiere. Mais je trouve que les anciens Poëtes ont porté plus loin qu'eux leurs réflexions ſur la convenance des moeurs. Car outre les obſervations générales ſur l'âge, les conditions & les intérêts perſonnels, ils en ont fait ſur des bienſéances inimitables, & aſſez difficiles à exprimer. Pour l'âge, les enfans ne parlent pas chez eux. Ils feroient dégénérer un ſpectacle auſſi noble que la Tragédie ; ils paroiſſent ſeulement, ainſi que dans l'Oëdipe de Sophocle, pour augmenter le trouble

& l'agitation de la Scène. A l'égard de la dignité, quelle décence dans nos trois Poëtes Grecs! non-seulement un Roi y parle & se conduit en Roi, mais il n'y paroît jamais en second, & pour des intérêts étrangers peu dignes de son rang. Il entraîne à lui toute l'action, & en fait l'ame, comme le bon sens l'exige dans la peinture & dans la poësie. C'est un point auquel nos meilleurs Poëtes n'ont pas toujours pris garde. Quel rôle fait dans le Cid le Roi de Castille? ce n'est qu'un témoin presque oisif d'une action qui ne l'intéresse que peu. Rodrigue & Chiméne attirent toute l'attention du spectateur, tandis que le Roi & l'Infante, qui devroient faire les principaux rôles, ou ne point paroître du tout, paroissent à peine en second pour ennuyer. Corneille le sentit bien : mais il ne fit qu'après coup cette importante remarque, qui fut mise en pratique par les Auteurs Grecs dès la naissance du Théâtre. Enfin quant à l'intérêt qui anime les Acteurs, avec quelle justesse de différences les Poëtes Grecs n'ont-ils pas tracé les moeurs diverses d'un même personnage en

différentes ſituations ! Chez Euripide Clytemneſtre éplorée exhale ſes fureurs contre un barbare époux devenu le bourreau de ſa fille Iphigénie. Que ſes fureurs ont une autre face dans *Electre*, où l'intérêt eſt tout autre ! ces changemens ne ſont point du reſſort de la peinture ; elle ne peut attraper qu'une ſituation unique, & tout au plus elle laiſſe deviner celle qui a précédé & celle qui ſuivra. Mais la Poëſie dramatique peut & doit garder exactement ces différences fines, ſur-tout dans le cours d'une même Tragédie, ſuivant le changement d'intérêts. Autre eſt le courroux de Philoctéte contre les Grecs qui l'ont abandonné dans une iſle déſerte, lorſqu'il raconte ſes malheurs ; autre ſa rage contre Ulyſſe, lorſqu'il voit l'auteur de ſes maux, & qu'il eſt la victime d'une ſeconde perfidie. Cela n'empêche pas que les mœurs n'ayent une autre qualité qu'Homère & les Tragiques Grecs leur ont donnée, c'eſt d'être les mêmes, & de ne pas ſe démentir. Car nos Poëtes obſerverent qu'Achille paroît toujours dans l'Iliade tel qu'il a paru dès le commencement. A la vérité ſa colère

a divers aſpects ; mais elle ſubſiſte toujours pour le fonds dans ſes différens effets, auſſi-bien que tout le reſte du caractère de ce Héros. Ces deux qualités, à ſçavoir la convenance & l'égalité, ſont tout l'art des mœurs dans la Tragédie. Car pour ce qui concerne les deux autres qu'Ariſtote ajoute, elles ſe réduiſent à la premiere. Il veut que les mœurs, ſurtout du perſonnage ſur qui tout roule, ſoient bonnes, c'eſt-à-dire, qu'il ait cette probité commune qui le faſſe plaindre dans ſes malheurs ; ou bien, diſent quelques-uns, (car le paſſage eſt équivoque,) il demande en général que les mœurs ſoient bien marquées. Il veut de plus que celles des perſonnages tirés de la fable ou de l'hiſtoire, ne ſoient pas contraires à l'idée que l'hiſtoire ou la fable nous en donnent ; qu'Ulyſſe, par exemple, ne paſſe pas pour un brave, & Achille pour un politique. Or cela ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt ce qu'il a déja dit, que les mœurs doivent être convenables. Car le feroient-elles ſi le héros de la piéce étoit un mal-honnête-homme, ou n'avoit pas des traits bien marqués, & ſi les perſon-

nages connus n'étoient représentés tels qu'on les connoît déja ? mais sans entrer dans ces chicanes d'érudition, où il est assez indifférent de prendre l'un ou l'autre parti, puisque cela ne méne à rien dont on ne convienne d'une & d'autre part, je remonte à la source, & je retrouve par-tout Homère, particulierement dans ce qui concerne les mœurs; tant le Poëme dramatique doit à l'Epopée!

Diction. XVII. On l'en a vû naître & se développer peu à peu. Il s'agit à présent de le revêtir de la diction qui lui convient. Les vers parurent à Eschyle plus propres à cela que la prose. Il crût qu'un ouvrage né d'un poëme, & poëme lui-même, devoit n'être énoncé qu'en langage des Dieux, sans doute parce qu'il remarqua la dignité & la grandeur qu'Homère avoit données à l'Iliade en l'écrivant en vers. Néanmoins pour suivre toujours la différence qu'il imagina entre l'Epique & le Tragique, il se persuada que le vers Iambe convenoit au second, comme le vers héroïque au premier, non-seulement parce que le vers Iambe a une noblesse Théatrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle

ne s'exprime ; mais parce qu'approchant plus de la prose, il conserve assez l'air de la Poësie pour flatter agréablement l'oreille, & trop peu pour faire songer au Poëte qui doit être compté pour rien dans un spectacle où d'autres que lui sont censés parler & agir.

Avant Eschyle lorsque la Tragédie n'étoit encore qu'un simple Choeur, ou qu'un récit sérieux ou burlesque, mêlé avec le Choeur, on se servoit, au moins pour ce dernier genre, des vers tetrametres, c'est-à-dire, composés de pieds d'une longue & d'une bréve, vers sautillans, comme s'exprime M. Dacier, & si propres au mouvement, à la danse, & à la satyre, que les Auteurs des piéces Atellanes le retinrent dans leurs Choeurs. »Mais, »(ajoute * Aristote,) après que la »diction qui étoit propre à la Tra- »gédie se fut établie, la nature in- »venta sans peine le genre de vers »qui lui convenoit. Car l'Iambe est »de tous les vers le plus propre pour »la conversation, & une marque très- »certaine de cela, c'est que nous fai-

* Arist. *Poët. ch.* 4. *Trad. de M.* Dacier.

» ſons fort ſouvent des vers Iambes
» en parlant les uns avec les autres,
» & très-rarement les hexametres, qui
» ne nous échappent que lorſque nous
» franchiſſons les bornes du diſcours
» ordinaire pour changer d'harmonie
» & de ton. „ En effet le vers héroïque eſt plus harmonieux que les autres. Sur quoi M. Dacier fait une réflexion bien ſenſée : c'eſt que notre Tragédie eſt malheureuſe de n'avoir qu'une ſorte de vers, qui ſert en même tems à l'Epopée, à l'Elégie, à l'Idille, à la Satyre, à la Comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins ſimple, & plus ou moins majeſtueux : outre que cette ſoupleſſe à changer de tour eſt beaucoup plus facile au vers hexametre des Latins & des Grecs, dont les cadences ſont ſuſceptibles d'une extrême variété, elle ne ſuffit pas, ce ſemble, pour diverſifier des Poëmes d'un goût ſi diſſemblable ; du moins elle ne nous dédommage pas de tant d'eſpéces de verſification que les langues ſçavantes ont pardeſſus la nôtre. Certes cette attention des Poëtes Grecs à chercher une eſpéce de vers aſſez ſimple pour convenir à la Tragédie,

qui n'étant qu'une imitation de l'histoire doit être très-ſimple, nous marque bien, comme dit Ariſtote, qu'ils étudierent la nature, & que la nature elle-même leur dicta cette ſorte de vers qu'ils choiſirent. Inſtruits par le même maître, ils adopterent pour les Chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la Poëſie doit étaler ſes richeſſes, & qu'il ne s'agit plus d'une pure converſation entre de véritables Acteurs. C'eſt un embelliſſement au ſpectacle, & un délaſſement pour le ſpectateur. Ainſi il a fallu de la Poëſie plus relevée pour la marier avec la danſe & la muſique. Ce ſont là de ces attentions dont on ne ſçait nul gré aux Anciens. Elles diſparoiſſent preſque dans les traductions : & pour moi je n'ai pas crû qu'il fût poſſible de les faire ſentir, même en tournant les Chœurs en vers, choſe d'ailleurs très-difficile, & qui au jugement de ceux qui ſçavent un peu manier la Poëſie Françoiſe, paſſera toujours pour ne pouvoir réuſſir qu'aux dépens des originaux ou du traducteur. Il étoit cependant juſte de ſuppléer à ce défaut dans ce diſcours, en fai-

ſant voir juſqu'où Eſchyle pouſſa la pénétration dans les premieres Tragédies qui ayent jamais paru.

Outre la verſification, je comprends encore ſous le nom de diction les penſées & les ſentimens qui en ſont inſéparables, puiſqu'on ne les enfante qu'en les revêtant de l'élocution. Les ſentimens & les penſées ſont en partie l'expreſſion des mœurs, & par conſéquent un des articles auquel les Poëtes Tragiques ont eu un égard particulier. Homère leur a ſervi de guide en ceci, comme en tout le reſte. Car comment établit-il les mœurs de ſes Héros? c'eſt en leur donnant des penſées & des ſentimens conformes à leurs caractères. Ils penſent & ſentent tous de la même maniere qu'ils agiſſent: Agamemnon en Roi fier & jaloux de ſon autorité, Achille en Prince offenſé & irrité, Ulyſſe en médiateur prudent & politique. Du mélange de tous ces caractères réſulte un conflit de ſentimens & de penſées qui en ſe croiſant mutuellement forment ces conteſtations ſi propres du dramatique, ou ces paſſions qui en ſont tout l'eſprit. Je ne m'arrêterai point ici à ſuivre pas à pas l'artifice

de ces deux choſes, ni à montrer comment une penſée, ou un ſentiment, prennent leur naiſſance, leur progrès, & leur accroiſſement juſqu'au comble, comme Corneille nous l'a ſi bien fait voir dans la belle ſcène de Sertorius & de Pompée. Je ne veux que faire appercevoir comment cet artifice a paſſé de l'Epique au Tragique, toujours avec cette différence, qu'on ne peut trop répéter, à ſçavoir, que le Tragique doit être non-ſeulement parſemé, comme l'Epopée, de penſées fortes, & de ſentimens pouſſés au ſuprême degré; mais encore qu'il doit en être entierement nourri : différence en effet d'autant plus remarquable, qu'elle a été ſaiſie par Eſchyle & par ceux qui l'ont ſuivi. Un ſpectacle tel que j'ai peint la Tragédie ne pouvoit vivre que d'idées grandes, majeſtueuſes, énergiques, & de ſentimens qui répondiſſent à ces idées. De-là ſont nées ces penſées graves ou vives dont les œuvres de nos anciens Poëtes ſont remplies. Tantôt ce ſont des traits naïfs qui finiſſent un caractère en un ou deux mots. Tantôt ce ſont des diſcours étendus, des ſentences

raiſonnées, diſcutées, prouvées. Tantôt enfin ce ſont des gradations de mouvemens produits par tout ce que la paſſion a de plus animé. Tout cela eſt d'ailleurs ſi propre de la Tragédie, que bien que l'art en ſoit puiſé d'Homère, il ſemble toutefois n'appartenir qu'au Tragique. Je ne fais qu'effleurer légerement cette matiere. Elle demanderoit ſeule de longs volumes pour la mettre dans tout ſon jour. Car il ne faut pas croire que les premiers maîtres, les crût-on fort imparfaits, ayent marché à l'aventure en faiſant agir ou penſer leurs Acteurs. Il eſt évident au contraire qu'ils ont fait ce qu'Ariſtote & Horace conſeillent, qu'ils ſe ſont mis à la place de leurs perſonnages & dans leurs mêmes ſituations, qu'ils ſe ſont demandé à eux-mêmes comment ils agiroient & penſeroient en telle ou telle conjoncture, qu'enfin ils ont alors fait paſſer leurs penſées & leurs ſentimens dans les ames des Héros qu'ils évoquoient des enfers, pour leur faire jouer ſur la Scène les mêmes rôles qu'ils avoient ſoutenu ſur le théâtre du monde.

L'élocution d'Homère eſt propor-

tionnée aux ſentimens & aux penſées qu'il veut exprimer. C'eſt ſur-tout par l'élocution qu'il eſt véritablement enchanteur. Si la forme de ſes vers n'a pas été tranſmiſe à la Tragédie, au moins les graces de ſon expreſſion, graces tantôt terribles, tantôt aimables, & preſque toujours charmantes, paſſerent dans la bouche de ſes héros reſſuſcités & produits ſur le Théâtre d'Athènes. La Tragédie, à l'aide d'Eſchyle ſon premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade. C'eſt le *magnum loqui* dont parle * Horace. Peut-être même Eſchyle qui avoit conçû toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'eſt point la trompette d'Homère, c'eſt quelque choſe de plus. Sa diction trop fiere, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois giganteſque, ſemble plûtôt imiter le bruit des tambours & les cris des Guerriers que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de ſon Génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son eſprit Tragique paroît

* *De Art. Poët. v.* 280.

souvent se soutenir plûtôt sur des échasses que sur le cothurne qu'il inventa. Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du Théâtre. Aussi imita t-il de plus près celle d'Homère, en versant sur son style, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, assez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme s'exprime * Horace. Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble; & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance, que de la force & de la grandeur. Les autres qui les suivirent, & que cite Aristote, se firent apparemment un style, chacun le sien, conformément à leur génie. Mais depuis Eschyle jusqu'à la décadence de la Tragédie en Gréce, elle se soutint par une maniere d'écrire qui lui fut propre, quoique diversifiée par les diverses plumes qui se mêlerent d'écrire pour le Théâtre. Ce style ne sçauroit aisément se définir. En général il est, chez les Anciens qui nous

* HORAT. *de Art. Poët. v.* 232.

restent,

reſtent, naturel, magnifique, nombreux, rempli d'expreſſions fortes, de couleurs vives, de traits hardis, de figures énergiques. Mais cette naïveté, cette pompe, ce nombre, cette force, cette vivacité, cette hardieſſe, & cette énergie ne reſſemblent point à ces mêmes qualités quand elles regnent dans l'Epique & dans les autres Poëſies où elles ont lieu. C'eſt un je ne ſçai quoi que le goût ſeul rend ſenſible ; choſe ſi peu aiſée à attrapper, qu'une Tragédie bien écrite paſſe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre, ſi d'ailleurs il n'y a rien qui bleſſe trop le bon ſens, au lieu qu'une Tragédie réguliere & pleine de beaux traits tombera sûrement, ſi elle manque du côté du ſtyle & de la verſification. Cette délicateſſe deviendra palpaple pour peu qu'on veuille ſe donner la peine de comparer certaines piéces d'Auteurs morts qui ont eu un ſuccès paſſager, que l'impreſſion & le tems ont fait oublier, avec d'autres piéces peut-être moins fortes, mais écrites plus correctement, & qui par cette raiſon attirent les applaudiſſemens ou l'indulgence des ſpectateurs, & même des lecteurs. Ce n'eſt

donc pas un léger mérite pour les Anciens d'être parvenus en ſi peu de tems au vrai goût du ſtyle Tragique ſur les traces d'Homère ; & c'eſt en même tems un grand malheur pour eux de ne pouvoir être univerſellement & aiſément entendus dans leur langue. Combien ne les jugent avec trop de rigueur, que parce qu'ils les voyent dépouillés de ce coloris précieux ! combien peu de ceux même qui les liſent dans la langue originale la ſçavent aſſez à fonds pour en ſentir toutes les fineſſes ! les traductions les plus ſupportables ne ſçauroient dédommager entierement les Grecs de ce qu'ils perdent de ce côté-là, ſi le lecteur intelligent ne s'y prête pas ; & je ſens trop que les miennes ont beſoin de cette précaution, quelque ſoin qu'elles m'ayent coûté.

Le Théâtre & ce qui le concerne.

XVIII. Avant que de montrer par les Oeuvres de ces Poëtes comment ils s'y prirent pour la pratique dès qu'ils eurent ſaiſi la Théorie, il eſt bon de dire un mot du Théâtre & de ſes ornemens, puiſque c'eſt une des inventions d'Eſchyle. Avant lui Theſpis n'y entendoit point d'autre fineſſe, ſi nous en croyons Horace, que de

promener ſes Acteurs ſur un Théâtre ambulant, qui n'étoit autre qu'un chariot, ſpectacle ſur lequel les Italiens & les Allemands ont raffiné. Eſchyle s'aviſa le premier de conſtruire un Théâtre plus ſolide, & de l'orner de décorations convenables au Sujet. * Il maſqua le viſage des Acteurs, il les hauſſa ſur le cothurne, & les revêtit de robes traînantes pour paroître avec plus de majeſté. Voilà l'ébauche extérieure de la Tragédie. Mais ce ne fut qu'une ſuite de la principale invention d'Eſchyle, qui eſt la Tragédie même, & qu'on ne balancera plus à lui accorder, ſi on joint à ce que j'ai dit le témoignage de Philoſtrate, † qui aſſure qu'Eſchyle introduiſit ſur la Scène les héros & tous les perſonnages qu'on y voit d'ordinaire. Sophocle depuis perfectionna les décorations ; il augmenta les Chœurs juſqu'au nombre de quinze perſonnes, après qu'Eſchyle les eût bornés à douze, ſelon Voſſius & quelques autres. Il inventa une chauſſure blanche pour les danſeurs, afin de

* Horat. *de Art. Poët. v.* 279.
† Jul. Caes-Buleng. *de Theat. l.* 1. *c.* 2.

rendre leurs mouvemens plus ſenſibles & plus brillans aux yeux des ſpectateurs. Enfin il étudia les talens de ceux qui jouoient ſes piéces pour accommoder ſes rôles à leur portée, adreſſe digne de remarque, puiſqu'un rôle compoſé ſur le goût & le jeu d'un acteur ne peut manquer d'être bien joué.

* Pour revenir à l'appareil Tragique, le Théâtre d'Athènes fut d'abord compoſé de planches auſſi-bien que les Amphithéâtres, qui s'élevoient par degrés. Mais un jour qu'un certain † Pratinas donnoit au public une de ſes piéces, l'Amphithéâtre trop chargé ſe briſa & fondit tout-à-coup. Cet accident engagea les Athéniens, déja fort entêtés de ſpectacles, à élever ces Théâtres ſuperbes, qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Leur enceinte étoit cir-

* *On peut voir un détail plus étendu de tout ceci dans deux diſſertations de M.* Boindin, *l'une ſur les Théâtres des Anciens, T. I. des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, p.* 136. *l'autre ſur les maſques T. IV. p.* 132. Voyez encore le Jeſuite Tarquinius-Gallucius. *De Trag. & Com. Romæ an.* 1621. & avant eux Vitruve.

† Suidas *in Pratina.*

culaire d'un côté, & quarrée de l'autre. Le demi-cercle contenoit les ſpectateurs rangés par étages les uns au-deſſus des autres, & le quarré long ſervoit aux Acteurs & au ſpectacle. Il y avoit des machines de toutes les ſortes pour les Divinités des eaux, du ciel & des enfers. On y voyoit des palais, des temples, des places en perſpective, & des villes dans l'enfoncement. Les changemens de décorations, les vols, les Gloires, & tout ce qu'étalent les Théâtres d'Europe y étoit employé, mais avec plus de dépenſe & de grandeur. Car ſans recourir à Vitruve & à ceux qui ont détaillé toute cette pompe des Grecs & des Romains, il ſuffit, pour en juger, de ſe rappeller que les frais du Théâtre & des piéces ſe faiſoient aux dépens de l'Etat chez les Athéniens, & qu'ils dépenſerent plus pour ces ſortes de divertiſſemens, que pour pluſieurs de leurs guerres. *

* PLUT. *trad. d'Amyot au Traité intitulé*, *Si les Athéniens ont plus excellé en armes qu'en lettres*, dit en parlant d'eux, » qui voudra faire » le compte combien leur a coûté chacune » Comédie, il ſe trouvera que le peuple Athé- » nien a plus dépendu à faire jouer les Tra-

Sous les demi-cercles concentriques où étoient les ſpectateurs, on avoit ménagé des portiques pour ſe retirer en cas de mauvais tems. Car il eſt remarquable que les anciens Théâtres fuſſent preſque entierement découverts. Pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil on étendoit des voiles, quelquefois précieux, ſur des cordages attachés aux extrémités, & afin qu'il ne manquât rien à la commodité & au plaiſir des ſpectateurs, on porta la délicateſſe & le luxe juſqu'à pratiquer dans les ſtatues qui faiſoient le couronnement, de petits canaux ſans nombre, d'où tomboit une roſée d'eaux parfumées.

L'emploi de Comédien fut longtems en honneur chez les Grecs. Leurs Poëtes repréſentoient eux-mêmes les principaux rôles, & Sophocle qui s'en diſpenſa le premier ne le fit que par le défaut de voix & de talent. Eſchine & Ariſtodeme, ces

» gédies des Bacchantes, ou des Phœniſſes,
» ou des Oëdipes, ou Antigone, ou à faire
» repréſenter les Actes d'une Médée, ou d'une
» Electra, que non pas à faire la guerre aux
» Barbares, pour acquérir empire ſur eux, ou
» pour défendre la liberté contr'eux.

deux grands Orateurs Athéniens, dont le dernier fut envoyé en ambaſſade à Philippe, n'avoient pas rougi de monter ſur le Théâtre. Eſchyle avant eux n'en fit pas difficulté. Auſſi voit-on par tout ce que je viens de dire, qu'il ennoblit la Scène, après en avoir été, pour ainſi parler, le créateur. Il fut le premier qui au lieu de défigurer avec la lie les viſages de ſes Acteurs, les *habilla*, comme s'exprime Boileau, *d'un maſque plus honnête.* Il faut toutefois convenir que ce maſque joint à tous les autres ornemens devoit ôter en partie la grace de l'action. Mais d'un autre côté les ſpectateurs éloignés n'auroient pû en appercevoir les traits délicats. Ainſi ce fut un ſacrifice devenu néceſſaire à meſure que les Théâtres s'augmenterent. Un homme qui repréſentoit un Dieu ou un héros paroiſſoit un Géant. Il avoit une tête, des jambes, des bras poſtiches; & tout le reſte répondit à cette énorme grandeur pour égaler la taille des héros, ſurtout d'Hercule, qu'on dit avoir été de huit pieds. Car tel étoit le préjugé populaire que les grands hommes des tems héroïques avoient eû

une taille extraordinaire. Auſſi Juvenal nous peint-il des enfans effrayés à la vûe de ces perſonnages, & ſe cachans dans le ſein de leurs meres. Le maſque avoit quelque choſe de ſingulier. L'immenſe ouverture de la bouche étoit tellement figurée, qu'elle augmentoit le ſon de la voix, vrai porte-voix en effet, néceſſaire d'ailleurs pour remplir la capacité du lieu, auſſi-bien que les vaſes d'airain placés dans les intervalles de l'amphithéâtre. Ces vaſes ajuſtés aux différens tons de la voix humaine & des inſtrumens rendoient par leur conſonnance les ſons plus agréables, plus forts, & plus diſtincts. La voix étoit le principal objet du ſoin des Acteurs. Ils n'omettoient rien pour ſe la rendre ſonore. Dans le feu même de l'action ils ſuivoient le ton que leur donnoient les inſtrumens, pour le hauſſer ou le baiſſer à propos, & pour marquer juſte les éclats que demandoient les paſſions. C'eſt apparemment ce qui a fait croire à quelques-uns que les Tragédies Grecques ſe chantoient entierement, ou du moins que c'étoit une déclamation modulée & notée dans les formes,

Il n'y a nulle apparence à ceci. Tout cet assemblage, comme on voit, étoit trop machinal, & n'avoit point le naturel de l'action toute nuë. Mais c'est un article que j'ai crû devoir indiquer en passant, pour donner une idée complette du Théâtre des Grecs.



DISCOURS
SUR LE PARALLELE
DES THEATRES.

Comparaison des écrits plus difficile que celle des autres arts de goût.

I. ON ne fait aucune difficulté de comparer la peinture ou la sculpture moderne avec l'ancienne; ceux même qui excellent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces arts conviennent sans en rougir, que malgré les efforts des plus sublimes Génies dont les œuvres feront l'admiration de tous les siécles qui les verront, l'antique Grec conserve toujours la supériorité sur ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Il n'y a pas deux voix là-dessus: mais il n'en est pas ainsi des ouvrages d'esprit. La

comparaiſon du moderne avec l'ancien ſemble odieuſe à quelques-uns, téméraire à pluſieurs, hardie à ceux qui ſans être idolâtres de l'antiquité, ne laiſſent pas de la reſpecter encore. Le goût, qui doit être le ſouverain juge dans ces deux genres, n'eſt-il donc pas le même? il l'eſt ſans doute. Mais il va plus sûrement en fait de peinture & de ſculpture, étant guidé par les yeux, & plus timidement en matiere d'écrits, où il n'a pour guide qu'une vûe toute ſpirituelle, qu'une lumiere ſi épurée, ſi fine & ſi déliée, (s'il eſt permis de parler ainſi,) que les moindres ombres du préjugé la brouillent ſur le champ, & la changent en ténébres. Oſons toutefois hazarder l'uſage de cette lumiere, & confronter le Théâtre ancien avec le moderne, pour atteindre du moins à marquer à-peu-près l'étendue & les limites que le goût donne à ce parallele, & pour tirer en faveur de l'un & de l'autre des conſéquences ſi nettes que la partialité ne puiſſe les déſavouer.

Néceſſité de connoître le Génie des

II. Comme les ſpectacles ont été faits pour les ſpectateurs & ſuivant leur goût, que l'on a eû grand ſoin

d'étudier, il faut avant toutes choses se bien repréſenter le génie des ſpectateurs anciens & modernes. On connoît aſſez ceux-ci; il eſt juſte de ſe faire une idée préciſe de ceux-là. Pour y réuſſir, reprenons les choſes de plus haut; & loin de nous écarter de notre ſujet, tout ce que nous dirons ne ſervira qu'à nous faire entrer plus profondément dans l'eſprit des Tragédies Grecques: eſprit qu'on ne reconnoîtroit plus en elles ſans tous les préparatifs que j'apporte pour le rallumer, pour le tirer de ſes cendres, & pour en remplir mes lecteurs, avant que de les introduire dans le Cirque des Grecs. Spectateurs Grecs.

III. A la naiſſance de la Tragédie ſous Eſchyle, ſuivant l'époque déterminée dans le ſecond Diſcours, Athènes s'éleva au plus haut point de ſa gloire. Elle avoit eû des Rois dès ſon origine; mais des Rois tels que Sophocle & Euripide peignent * Théſée, c'eſt-à-dire, des Rois qu'une autorité très-bornée faiſoit plûtôt regarder comme les premiers citoyens que comme les chefs de l'Etat. Ces Sou- Idée générale d'Athènes.

* Voyez l'Oëdipe à Colone, & les Suppliantes d'EURIPIDE.

verains populaires faifoient confifter leur autorité à partager avec le peuple, ou plûtôt à lui conferver l'autorité fouveraine. C'étoit fe conferver eux-mêmes ; tant la Démocratie avoit toujours eû d'appas pour les Grecs ; je dis pour tous les Grecs ; car * les Rois de Thébes & de Lacédémone n'étoient pas beaucoup plus privilégiés que ceux d'Athènes. Ceux de Lacédémone fe faifoient honneur d'obéir aux loix, jufqu'au point d'abandonner des conquêtes avancées, fur un feul mot des Ephores. La Royauté dans toutes les parties de la Gréce n'étoit guère que l'appui de la liberté ; & jamais la liberté Grecque ne fut fi heureufe ni fi entiere que fous les aufpices de cette efpéce finguliere de Monarchie. Les révolutions arrivées depuis, montrerent bien que c'étoit là le point fixe de la véritable liberté, & le milieu précis entre la licence Républicaine, & le defpotifme tyrannique des Denys. C'eft fous ce point de vûe qu'il faut envifager les Rois que nous repréfen-

* Ceux-là étoient pourtant Monarques ; & c'eft pour cela qu'Athènes méprifoit leur gouvernement. Voyez les Suppliantes d'Euripide.

tent nos Poëtes Tragiques, Rois dont les moeurs & la popularité cesseront de choquer quand on aura bien conçû comment & à quel prix ils étoient Rois. Creon chez Sophocle, & Hippolyte chez Euripide, dédaignent la couronne. Cela paroîtroit incroyable de nos jours. En effet, suivant les idées reçûes, cela passe la vraisemblance du Théâtre; la modération du cœur humain ne va point là. Mais les idées étoient bien différentes, parce que la chose l'étoit. Le rang seul distinguoit les Rois Grecs, & presque rien au-delà. Toutefois ce rang, tout stérile qu'il étoit, ne laissoit pas de flatter extrêmement l'ambition humaine, comme il paroît par l'histoire * d'Eteocle & de Polynice. Régner en un mot, ce n'étoit qu'être parmi les Grecs, l'homme de l'Etat, la tête dans le cabinet, & le bras dans la guerre. La guerre même faisoit le capital de cette souveraine dignité, qui en tiroit toute sa grandeur, à-peu-près comme le titre de Général d'armée de nos jours, titre si approchant de la Royauté, au gré des Ro-

Dans l'Oëdipe Roi.

Dans l'Hippolyte.

* Aussi étoit-ce à Thébes, non à Athènes. Voyez les *Phéniciennes* d'EURIPIDE.

mains, que par une défiance politique ils ne manquerent preſque jamais de révoquer leurs plus habiles Généraux avant la fin de la plus brillante campagne. Telle eſt l'idée de la Royauté dont jouïrent les dix-ſept Rois que l'on compte pour Athènes depuis Cécrops juſqu'à Codrus, dont on ſçait le généreux dévouement pour ſa patrie.

Après lui, cette ombre de dignité fut convertie en Magiſtrature ou Préture, ſous le nom d'*Archonte*, qui parut moins odieux, & plus propre à diſſiper les ombrages attachés à la qualité de Monarque. Ces Magiſtrats ou Archontes étoient perpétuels, & il y
316. ans. en eut treize qui remplirent ſucceſſivement un peu plus de trois ſiécles, à compter depuis Medon juſqu'à Alcméon. Mais comme la perpétuité parut encore avoir un air trop impérieux à un peuple devenu chatouilleux ſur la liberté à force d'être libre, on réduiſit la durée de cette charge à dix années, & il y eut de ſuite ſept Archontes décennaux. Enfin la licence croiſſant avec la liberté, on les rendit annuels * dans la vingt-

* Année 2. de la 23. Olympiade : de la fondation de Rome 67. avant notre Ere 687.

troisiéme Olympiade, & ceux-ci continuerent long-tems.

Il eſt remarquable que les Athéniens ne ſoient arrivés que par degrés à la forme de gouvernement qui fut depuis établie tout d'un coup par les Romains après qu'ils ſe furent défaits des Rois. Cette différence même eſt d'autant plus conſidérable, que les Romains n'établirent & ne prolongerent l'adminiſtration extraordinaire de leurs Dictateurs, que dans les beſoins preſſans de l'Etat, au contraire des Athéniens, qui allerent toujours en diminuant celle de leurs Archontes, à meſure que la néceſſité croiſſoit; comme ils n'avoient guère d'ennemis au-dehors, la liberté mal entendue leur en ſuſcitoit au-dedans. Les diſſenſions domeſtiques produiſirent preſque les mêmes effets dans Athènes que dans Rome. Mais les Athéniens, naturellement plus inconſtans que les Romains, ſe déterminerent à changer la forme de leur Gouvernement. Ils crurent que des loix écrites, (& écrites avec le ſang,) ſeroient plus reſpectées que la voix des hommes. Dracon fut choiſi pour Légiſlateur, & leur en fit de ſi rigides,

qu'elles ne durerent que 26 ans jusqu'à Solon. Celui-ci prié d'en faire d'autres, étudia avec soin le génie de sa nation, médita beaucoup, fit de son mieux, & réussit peu. Toutefois durant les 24 années ou environ qu'Athènes se régla par ses loix, elle sentit la différence qu'il y a entre une autorité raisonnable, & une rigidité inflexible, ou une licence effrénée. Mais comme l'empire de la raison n'est pas ordinairement plus durable que celui de la sévérité, cet empire si doux ne survécut pas dans toute sa pureté à son auteur. Solon ne put prévenir les factions au sujet du gouvernement. Il s'en forma plusieurs : & Pisistrate profitant habilement de cette division intestine, se servit d'une de ces factions pour s'établir un thrône. Cette usurpation imprévûe réunit tous les partis, & fit ouvrir les yeux aux Athéniens. Mais il n'étoit plus tems. Trois fois le Tyran fut chassé ; sa constance l'emporta enfin sur les efforts redoublés. Il regna : son regne fut long : mais il le rendit heureux par sa modération & par son exactitude à observer les loix. Cependant les Athéniens, secondés

des Spartiates, & ſe rappellant le goût de leur ancienne liberté, ſecouerent le joug pour toujours. Ils chaſſerent Hippias, fils aîné de Piſiſtrate, & ſon ſucceſſeur. Il ſe réfugia en Perſe chez Darius fils d'Hyſtaſpes; il revint même avec des troupes: mais inutilement. Les négociations entre Athènes & Darius furent ſuivies d'une guerre ouverte; & voilà le commencement du ſiécle le plus brillant d'Athènes, du ſiécle de la grandeur, de la magnificence, des richeſſes, des monumens & des ſpectacles; du ſiécle des Poëtes, * des Philoſophes, des Orateurs, des Hiſtoriens, des Héros, & des grands hommes en tout genre. C'eſt celui de la Tragédie ſur-tout, & de ſes trois Auteurs qui l'éleverent au point où nous la repréſentons aujourd'hui dans cet ouvrage.

Après avoir coulé légerement ſur les ſiécles antérieurs d'Athènes, il me paroît néceſſaire d'inſiſter un peu plus ſur celui qui fut la ſource de tant de merveilles, ſoit en paix, ſoit en guerre. Il ſemble que le deſtin de chaque

* ANAXAGORAS, SOCRATE, PERICLES, THUCYDIDE, &c.

nation ſoit d'avoir ſon bel âge & ſon comble de grandeur où elle arrive par des progrès inſenſibles, & dont elle deſcend enſuite imperceptiblement & par degrés. Tel fut le ſiécle d'Auguſte; & tel a été long-tems auparavant celui d'Athènes. Athènes oſa compter ſur ſes forces qui n'étoient rien en comparaiſon de celles de la Perſe & du grand Roi; ainſi nommoit-on le Roi de Perſe. Une République très bornée eut la hardieſſe de porter ſes armes dans le ſein d'une vaſte Monarchie, & mit toute ſa politique à empêcher l'ennemi de la pénétrer elle-même. Elle y réuſſit. Datis, Général des Perſes, voulut par répréſailles entrer bien avant dans l'Attique. Les Athéniens le prévinrent. Ils allerent à ſa rencontre. Secondés ſeulement de ceux de Platée; & conduits par Miltiade, ils gàgnerent la célébre bataille de * Marathon, où ſe trouva Eſchyle auſſi grand guerrier que bon Poëte. Cette victoire qui coûta la vie à Hippias, 6400 hommes aux ennemis, & moins de deux

* La 3. année de l'Olymp. 72. & 400. ans devant notre Ere, de la fondation de Rome an. 264.

cens aux Athéniens, enfla extrêmement le cœur de ces peuples redevenus libres & républicains. La terreur qu'elle répandit chez les Perses, les préparatifs de trois années ausquels elle les engagea pour réparer cet échec, l'estime où elle mit Athènes dans toute la Gréce & chez les nations voisines, lui inspirerent ces sentimens de grandeur & de fierté dont les Tragédies d'Eschyle sont remplies. Les Athéniens se crurent les arbitres suprêmes de la Gréce qu'ils défendoient, & par cette orgueilleuse opinion ils se frayerent peu à peu une route pour le devenir en effet. Ce fut alors qu'Eschyle, nourri dans les idées & dans les exercices de la guerre, forma & enfanta la véritable Tragédie, comme nous l'avons expliqué. Ses exemples lui susciterent des rivaux. Mais l'inventeur l'emporta souvent par le succès de l'exécution. Tandis qu'il florissoit, on vit naître Sophocle qui devoit l'imiter & le surpasser. Quinze ans après nâquit Euripide, concurrent de ces deux grands Poëtes, & qui a laissé la victoire indécise entre Sophocle & lui. Il vint au monde dix ans après la bataille de

Marathon, l'année même que se donna sur mer celle de * Salamine, où Léonidas commandoit en chef à la tête des Lacédémoniens, tous les alliés Grecs, quoique les Athéniens, sous la conduite de Thémistocle, eussent mené la plus grande partie des vaisseaux. Aussi s'en attribuerent-ils tout l'honneur. Cette journée si honteuse pour Xerxès, & si glorieuse pour eux, fut suivie de celle de Platée. Mardonius que Xerxès avoit laissé en Gréce à sa place y fut tué; & pour dernier effort de gloire & de succès, un combat naval à Mycale délivra entierement les Grecs de l'inondation des Perses. Les Athéniens célébrerent à Salamine ces éclatantes victoires par un trophée & par des hymnes que † chanta Sophocle, encore jeune, à la tête de la jeunesse Athénienne. Athènes ¶ de plus en plus énor-

* An. 1. de la 75. Olymp. avant notre Ere 480. de la fondation de Rome 274.

† Athene'e *Deipnosoph. l.* 1.

¶ » Athenes fut très-florissante, tant que le » luxe y regna. Ce fut le regne des héros. Ils » étoient revêtus de manteaux de pourpre, & » ils portoient dessous des vestes rayées de di- » verses couleurs. Ils avoient les cheveux » noués décemment, & ils y mettoient de pe-

gueillie par ses succès redoublés, prit un nouvel éclat de cet orgueil même, dont elle anima le génie de ses guerriers, de ses Orateurs, & de ses Poëtes. Elle possédoit l'empire de la mer par ses nombreux vaisseaux ; & ce point seul lui faisoit regarder les autres villes de la Gréce, comme des Etats destinés à devenir ses provinces. Lasse de céder le pas, elle affectoit une émulation dédaigneuse avec Lacédémone, & avec Thébes ; & cette émulation dégénéra en haine pour l'une, & en mépris pour l'autre. Ce fut là dans la suite la source de sa perte ; mais elle en tira d'abord sa suprême grandeur. Cependant ces sentimens n'éclatoient pas encore ouvertement. Elle mit toute son attention à se bien fortifier, sous le prétexte réel & non suspect de se mettre en état de n'être pas insultée par les Perses, & d'oser continuer la guerre

» tits ornemens d'or en forme de cigales, qui » environnoient la chevelure & le front. Des » valets portoient derriere eux des siéges » plians, pour s'arrêter plus commodément » quand il leur plaisoit. Tels furent les héros » de Marathon, &c.

ATHENE'E *Deipnosoph. l.* 12. ÆLIEN *Var. Histor. l.* 4. *c.* 22. *& autres avant eux.*

à leurs dépens. La guerre fut en effet résolue. Xerxès qui avoit trop éprouvé les forces d'une République dont les citoyens naissoient guerriers, eut recours à la négociation. Il offroit même de réparer le dégât dont il avoit laissé de tristes vestiges dans l'Attique ; & ces offres de la part d'un ennemi puissant, quoi qu'humilié, paroissoient n'être pas à dédaigner. On y prêtoit l'oreille. Mais Themistocle s'y opposa si vivement, qu'il fit changer les avis, & conclure à la guerre. Jusques-là toute la Gréce avoit déféré le commandement de ses armées aux Lacédémoniens. Pausanias leur chef avoit commandé dans l'affaire de Platée. Mais depuis il devint suspect ou coupable de trahison ; & ce fut un prétexte aux Athéniens pour lever le masque. Ils saisirent avidement ce prétexte ; ils le firent valoir dans toutes les villes Grecques ; & après les avoir gagnées, ils obtinrent le commandement de la guerre de Perse. C'en fut assez pour aller plus loin. De la primauté ils passerent à la souveraineté, & de la souveraineté à la tyrannie. Leur délicatesse s'offensoit de tout, & alloit jusqu'à trai-

ter les Grecs moins en alliés qu'en ſujets. Cependant ils amaſſoient des richeſſes ſans nombre, & ils acquéroient une autorité ſans bornes. Car ſuivant la convention chaque ville Grecque leur payoit une ſomme annuelle ; & ils l'exigeoient moins à titre de quote-part pour la guerre dont ils s'étoient chargés, qu'à titre de tribut. Dans les commencemens ce n'étoit qu'un dépôt conſacré au bien public, & que l'on cachoit avec ſoin dans le Temple de Delphes. L'on n'y touchoit qu'avec de grandes précautions pour les frais de la guerre, ſoit pour l'écarter, ſoit pour la prévenir. Mais bientôt les Athéniens s'en firent les arbitres ſans ſe rendre comptables ; & la République, ſous prétexte qu'elle étoit ſeule le bouclier & l'épée de la Gréce, diſpoſa à ſon gré du tréſor commun. Ainſi trouva-t-elle le moyen de fournir, non-ſeulement aux frais des guerres, mais encore & beaucoup plus à ſon luxe, qu'elle porta au degré ſuprême, tandis que Lacédémone, quoique très-riche, s'en tenoit encore à la frugalité ordonnée par les loix de Lycurgue. C'eſt à la faveur de cet argent & de ſes grands

revenus qu'Athènes s'orna de Temples, de Théâtres, de Cirques, de Colonnes, de Statues, de Portiques, de Bains & d'une quantité prodigieuſe d'édifices, où toute la délicateſſe des arts, & toute la ſomptuoſité d'un grand & riche Etat s'immortaliſerent pour ſervir un jour de modéle au luxe des Romains, & à celui des autres nations futures, en fait de magnificence & de goût.

Un demi ſiécle ſe paſſa ainſi depuis les victoires remportées ſur les Perſes, ſans que Lacédémone renfermée dans ſa vertu philoſophique, osât réprimer ouvertement la fierté d'une République qui l'emportoit ſi fort ſur le reſte de la Gréce par la ſplendeur, les richeſſes, & la ſupériorité d'un Empire uſurpé. Mais le terme de la patience arriva enfin. Ces reſſentimens de Sparte, ſecondés de pluſieurs villes Grecques, éclatterent tout-à-coup contre Athènes, & donnerent le branle à la guerre du Péloponnèſe, qui commença à la cinquantiéme année d'Euripide. * Athènes, ſoutenue par ſes armées navales & par les Etats

* L'an 2. de la 87. Olymp. avant notre Ere. 431. de la fond. de Rome 323.

Grecs

Grecs que sa puissance & la crainte retenoient dans ses intérêts, soutint durant 20. ans cette guerre sans beaucoup d'embarras, & sans presque se ressentir de ses pertes qu'elle étoit en état de supporter. Mais le siége de Syracuse, témérairement entrepris, l'épuisa d'hommes & d'argent. La peste acheva ce que la guerre avoit commencé. Ses alliés mirent bas toute crainte, & l'abandonnerent. Véritablement son nom & son courage la maintinrent encore sept années. Mais il lui fallut enfin succomber sous les efforts des Lacédémoniens, qui appellerent les Perses à leur secours. Athènes * fut prise par Lysander, un an après la mort de Sophocle, & perdit son empire qui passa aux Lacédémoniens, pour y durer peu. Car trente ans après, Athènes, avec le même secours dont on s'étoit servi contr'elle, reprit le dessus, & tira du moins les Grecs de l'esclavage de Sparte, qui n'avoit pas mieux usé de son pouvoir qu'elle. Thébes parut à son tour sur la scène avec son Epaminondas; & depuis, la balance pan-

* L'an 1. de la 94. Olymp. avant notre Ere, 404. de la fond. de Rome 350.

cha tantôt d'une part, tantôt de l'autre, juſqu'à ce que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fixa enfin à la Macédoine l'empire ſur la Gréce, que ces trois Etats s'étoient ſi long-tems & ſi opiniâtrément diſputé. En voilà aſſez pour donner une idée générale de la ſituation où étoit la Gréce dans le ſiécle de nos Poëtes tragiques.

Revenons au génie de leurs ſpectateurs. L'orgueil fomenté par les victoires & les grandes richeſſes, l'indépendance, fruit d'une liberté portée à l'excès, & je ne ſçai quoi d'impérieux dans l'air & les manieres que donne ordinairement à ſes moindres citoyens la ſupériorité de ville ſouveraine, tout cela formoit d'Athènes une aſſemblée de gens qui ſe regardoient comme autant au-deſſus des autres hommes, que l'homme eſt au-deſſus de la bête. Cette vanité alloit juſqu'à traiter de barbares, non-ſeulement les Etrangers, mais les Grecs mêmes qui n'étoient pas de l'Afrique. L'Attique, idolâtre d'elle-même, ne ſonge qu'à s'encenſer, & folle de ſes chimères, elle les transforme en divinités. C'eſt Minerve, la Déeſſe des

beaux arts, qui lui accorde ſon nom & ſa protection. * La ſtatue de Diane ne peut reſter chez les Thraces, barbares indignes d'elle. Oreſte la vole de concert avec Iphigénie, & la tranſporte dans l'Attique ſon véritable ſéjour. Le célébre Aréopage ſoumet à ſes déciſions, non-ſeulement des héros, mais des Dieux. Mais lui-même eſt obligé de ſubir ſon jugement. Les Euménides, toutes fières qu'elles ſont, perdent leur procès contre Oreſte à ce tribunal, trop heureuſes d'accepter des autels à Athènes pour faire leur paix. L'Attique ſeule poſſede les monumens les plus redoutables à ſes ennemis, tels que le corps d'Oedipe, qui lui ſert de boulevart contre les entrepriſes des Thébains, & les corps des chefs Argiens qui la maintiennent contre Argos. Tout ſon terrain eſt illuſtre par des prodiges. Tout en un mot eſt grand & divin chez les Athéniens. L'abondance & la proſpérité y produiſent le goût des arts & des ſciences. La Tragédie & la Comédie y naiſſent ſucceſſivement, & y ſont

* *Iphigénie* en Tauride, d'EURIPIDE. Les *Euménides*, d'ESCHYLE. Les *Electres*, des trois Poëtes. *Oedipe* à Colone, de SOPHOCLE, &c.

reçûes avec une eſpéce d'idolâtrie. Les cérémonies ſacrées ſe changent en divertiſſemens. L'émulation multiplie les Poëtes, & leur nombre fait établir des diſputes, des prix, des couronnes. Le peuple paſſionné pour les amuſemens du Théâtre, en devient inſatiable. Les Théâtres s'agrandiſſent, l'emportent ſur les Temples, & toute Athènes ſe trouve raſſemblée dans leur enceinte. On s'infatue de vers juſqu'à apprendre par cœur les Tragédies entieres, à meſure qu'on les joue; manie, qui devint utile aux ſoldats faits priſonniers dans la défaite de Sicile. C'étoit aſſez de ſçavoir des vers d'Euripide pour enchanter les Siciliens, ce qui fonda ce proverbe, *il eſt mort en Sicile, où il y récite des vers.* Les Rois même des Etats voiſins combloient de careſſes les bons Poëtes Athéniens, & ſe croyoient heureux de pouvoir les attirer à leur Cour. Euripide éprouva ſouvent leurs faveurs; mais la plus flatteuſe étoit l'applaudiſſement d'un peuple auſſi éclairé qu'avide de ſpectacles & de nouveautés. Car ce n'étoit pas ſeulement la Poëſie qui faiſoit fortune à Athènes. La Philoſophie y tenoit un

rang diſtingué. Socrate ne parut ſur les rangs qu'après quantité d'autres qui y avoient joué de grands rôles. L'Eloquence ſur-tout, y tenoit la premiere place. Athènes en un mot, paſſoit (comme le dit Cicéron) pour l'inventrice & la mere de tous les arts.

Caractère des Athéniens.

IV. L'inconſtance & la légéreté, défauts ſi naturels à une multitude libre & indocile, étoient particulierement ceux des Athéniens de ce ſiécle. Leurs Héros guerriers, les Miltiades, les Thémiſtocles, les Ariſtides, les Periclès, l'éprouverent à leurs dépens, & à la honte de leur patrie. Nos Poëtes même en reſſentirent quelquefois de triſtes effets. La ſuperſtition étoit à la mode, comme elle le fut depuis à Rome. Mais il paroît par les ouvrages de nos Poëtes, qu'elle n'y dominoit pas au point de s'allarmer de quelques railleries. Il eſt vrai qu'Eſchyle, accuſé une fois comme impie, auroit été victime de la vengeance Athénienne, ſi un de ſes freres, qui avoit perdu un bras à la bataille de Salamine, n'eût redemandé au peuple un frere qui avoit luimême ſi bien payé de ſa perſonne en faveur de la patrie. Mais d'un autre

côté il eſt difficile d'accorder les riſées de ce peuple au ſujet des railleries ſur les Dieux, qu'Ariſtophane met dans la bouche de Socrate, avec la condamnation de ce même * Socrate.

* Dans la Comédie des Nuées & ailleurs, voyez la troiſiéme partie, & l'explication de ce Probléme à la fin de tout l'ouvrage. En attendant, je prie le lecteur de faire attention à cette Note. PLUTARQUE (*traité de la maniere de lire les Poëtes, traduct. d'Amyot*) parlant des fictions des Poëtes bien différentes de la religion payenne, cite entr'autres choſes le bel endroit où HOMERE dit de Jupiter, qu'il peſa dans la balance les ſorts d'Achille & d'Hector. » ESCHYLUS, continue-t-il, a ajouté à cette fiction toute une Tragédie entiere, laquelle il » a intitulée, le poids ou la balance des ames, » faiſant aſſiſter à l'un des baſſins de la balan- » ce, d'un côté Thétis, & de l'autre l'Aurore, » lorſqu'elles prient pour leurs fils qui com- » battent : & néanmoins il n'eſt homme qui » ne voye clairement que c'eſt choſe feinte, » & fable controuvée par HOMERE pour don- » ner plaiſir & apporter ébahiſſement au lec- » teur, &c. » Voilà, je crois, la ſolution d'une difficulté très-grande qui ſe rencontre dans les Ecrits des Poëtes Grecs, ſur-tout d'ARISTOPHANE, ſçavoir leur extrême liberté à railler les Dieux. La préciſion eſt aiſée à faire. Il avoit une Religion ſérieuſe, & une fabuleuſe, l'une de pratique, & l'autre de Théâtre. Celle-ci ne laiſſoit pourtant pas de nuire à celle-là : c'eſt pourquoi PLATON, l. 2. de la Républ. blâme ESCHYLE d'avoir admis une

Généralement parlant, les Athéniens d'alors étoient vains, diſſimulés, pointilleux, intéreſſés, médiſans, & grands amateurs des choſes nouvelles. Quant à leurs mœurs populaires, elles ſont peintes dans les Tragédies Grecques. L'égalité qui regnoit entre des citoyens libres, les faiſoit tous marcher de pair ſans attirail, ſans cérémonie, ſans pompe, ſans eſclaves, ſans armes. On voyoit le Magiſtrat aller acheter lui-même au marché les choſes dont il avoit beſoin. Les rues & les places publiques étoient remplies de gens oiſifs en apparence, & ſouvent en effet. On les eût pris pour tels dans tous les tems, à les voir s'entretenir par groupes dans les rues, ou s'attrouper dans les Amphithéâtres pour y raiſonner des affaires d'Etat, de Philoſophie, ou de nouvelles. La ville entiere étoit à la République & au particulier, comme une maiſon eſt à l'égard d'une nombreuſe famille.

fable indigne des Dieux. Il condamne en partie HOMERE par la même raiſon. Mais ſon ſentiment particulier ne conclut rien contre l'uſage. La fable en un mot étoit reçûe pour la Poëſie & le Théâtre, malgré ſes inconvéniens.

Ils auroient été bien ſurpris de voir un Paris où l'on paſſe rapidement ſans ſe connoître, & ſans ſe parler. Rien de plus ſimple que leurs manieres : mais rien de plus rafiné que leur goût. L'Atticiſme dont ils étoient ſi jaloux, ſe communiquoit aux derniers du peuple. Chacun dans le commerce ordinaire ſe piquoit de parler juſte & poliment, témoin cette femme qui vendoit des herbes, & qui reconnut Théophraſte pour étranger, à je ne ſçai quoi d'Attique qui lui manquoit, ſoit dans quelques expreſſions, ſoit dans l'accent, dont un long ſéjour à Athènes n'avoit pû le corriger.

Cet Atticiſme, qui devint urbanité chez les Romains, paſſa plus tard chez eux à proportion. Ils ne l'acquirent qu'à force d'années & de travail. Mais la nature en fit préſent aux Grecs. Les Romains s'aviſerent tard des piéces Théatrales, & ils eurent de la peine à y réuſſir. Ce ne fut que du tems d'Auguſte que la Tragédie exilée d'Athènes reprit tout ſon éclat, au lieu qu'elle s'étoit perfectionnée chez les Athéniens dès ſa naiſſance. Ciceron contribua des premiers à attirer la Philoſophie d'Athènes à Ro-

me. Enfin tous les arts se transporterent lentement de l'une à l'autre République, ce qui fait bien voir la différence de leurs génies, quoique l'indépendance & la fierté fussent également l'ame de ces deux Etats. Mais cette liberté & cet orgueil étoient choses fort différentes de part & d'autre. Les vieux Romains approchoient plus des Spartes que des Athéniens. Chez ceux-là on alloit plus au solide qu'au brillant : & chez ceux-ci on trouvoit le secret d'allier la politesse à l'utilité publique. On peut regarder Rome comme un plan d'arbres tardifs, mais dont les fruits devinrent exquis ; & Athènes comme un verger de plantes & de fleurs qui forment un printems perpétuel.

Conformité des Tragédies Grecques au caractère des Athéniens.

V. Par le caractère du peuple Athénien, l'on peut marquer celui des Tragédies Grecques. Les Athéniens étoient fous de la liberté, idolâtres de leur patrie, adorateurs de leurs usages, dédaigneux ou indifférens pour tout ce qui n'étoit point d'eux. C'est par-là principalement qu'Eschyle & ses successeurs les ont flattés. Les Rois représentés sur leur scène sont plus souvent immolés à l'orgueil

Athénien qu'à leurs infortunes. Quels éloges d'Athènes ! il n'y a presque pas une piéce de celles qui nous restent, où elle ne soit encensée, soit pour la sagesse de sa politique, soit pour la prééminence des arts, soit pour la primauté sur le reste de la Gréce. Tout semble tendre à la flatter. Il y a des Tragédies entieres dont c'est l'unique but. A l'égard des coutumes & des usages, on les voit imités dans tous ces spectacles. Même façon de contester, de haranguer, de se défendre, de pleurer les morts, d'avoir recours aux Dieux ; même liberté dans les chœurs, images du peuple ; même choix de sentences ; en un mot même tour d'esprit, & toujours Athénien. Non pas que tous les héros des trois Poëtes soient purement Athéniens, comme on nous a reproché de rendre tous les nôtres François. Ils ne démentent ni leur caractère, ni leur pays. Mais comme ils sont tous tirés de la fable ou de l'histoire Grecque, il a été plus aisé de leur donner un air Attique, sans les déguiser tout-à-fait, qu'il ne l'a été à Corneille de peindre de vieux Romains devant les François, sans

leur donner un peu les manieres Françoises, ou du moins un air uniforme. L'air des héros tragiques de l'antiquité n'est diversifié qu'autant qu'il faut pour les reconnoître. Ils devoient en effet être peu différens, puisqu'ils étoient tous Grecs. Car les trois Poëtes n'ont point cherché leurs sujets ailleurs que dans la Gréce. Les Grecs étoient trop fiers pour goûter le spectacle des mœurs barbares qu'ils méprisoient, à moins qu'il ne fût question des Perses avec qui ils s'étoient mesurés, & qu'Eschyle leur sacrifia, pour ainsi dire, dans la piéce qui porte ce nom. D'ailleurs l'amour naturel pour ce qui touche de plus près, portoit les Grecs à n'estimer que ce qui venoit de leurs fonds, bien différens en ceci des François, qui contens d'eux-mêmes pour l'esprit & le goût, préférent ordinairement, en fait de plaisir, ce qui est étranger & rare à ce qui naît chez eux. Nous parlerons bientôt de cette différence de goût qui caractérise les sujets des Tragédies Grecques & Françoises. Remettons-nous seulement ici devant les yeux l'amour-propre d'Athènes dont les Poëtes étudioient le foible, & qui

vouloit des éloges éternels pour elle; des Rois humiliés par contraſte à la liberté Républicaine, des perſonnages tout Athéniens, ou du moins tout Grecs, des origines Romaneſques de leurs fêtes, de leurs jeux, de leurs villes; choſes dont les Tragédies Grecques ſont remplies. Car tous les Poëtes ſuivirent ce goût juſqu'à nous peindre Athènes & ſes mœurs, telles que je viens de les ébaucher.

Ils allerent plus loin. Non-ſeulement le Théâtre Comique, mais le Tragique même, devinrent une ſatyre des peuples ou des perſonnes qui déplaiſoient au public. Je ne parle pas ſeulement d'Ariſtophane qui épargna ſi peu nos trois Poëtes avec leurs partiſans ou leurs cenſeurs, & dont la Muſe Parricide fit périr (dit-on) * le plus ſage des Grecs. Je parle encore du Théâtre ſérieux, dont les ſujets ſemblent prêter moins à la ſatyre ou à la politique. L'une & l'autre fit pourtant couler pluſieurs traits de la plume des Eſchyles, des Sophocles, & ſur-tout d'Euripide. On y voit un progrès d'émulation & de rivalité en-

* SOCRATE. On verra en ſon lieu le dénouement de ce *dit-on*.

tre Athènes & Sparte, très-bien marqué. On éléve Athènes aux Cieux; on met Sparte, par grace, au second degré, parce qu'Athènes aſpiroit au ſouverain. Quelquefois la haine ſe découvre, & on lance ſur les Lacédémoniens des mots extrêmement piquans. L'on n'épargne pas plus les Thébains, quand ils commencent à faire parler d'eux pour la primauté. Diſons un mot de ces deux Etats. Ce ſera la clef de ce qu'on trouvera ſur leur compte dans les Tragédies, à meſure qu'on les lira.

Idée de Lacédémone.

VI. Sparte fut long-tems l'arbitre de la Gréce. La vertu, le déſintéreſſement, & la confiance qui en réſulte, lui procurerent cet empire. Sa dureté & la jalouſie d'Athènes le lui enleverent. Les Lacédémoniens ſoumis à des Rois, ou, pour mieux dire, à des Loix ſouveraines, prirent de Lycurgue le caractère qui leur eſt reſté depuis. Il leur dicta ſes Loix, les obligea par ſerment de les garder juſqu'à ſon retour, & diſparut pour toujours. Ces Loix, à quelques articles près, ont toute la ſévérité de la vertu la plus épurée. On y bannit le luxe & le plaiſir, au point de porter la mo-

deſtie & la frugalité à quelque ſorte d'excès ; ce qui faiſoit dire à Alcibiade : *Ils expoſent volontiers leur vie : j'en ſuis peu ſurpris ; la mort eſt un préſent pour eux*. L'argent s'y introduiſit ſans les corrompre ; c'eſt la pierre de touche pour la vertu. L'Etat étoit riche, * & le particulier laborieux. La fourmi avoit été ſans doute le modéle que Lycurgue s'étoit propoſé pour faire de Sparte une communauté de citoyens uniquement appliqués au travail, & jaloux de l'épargne juſqu'à la pratiquer dans les paroles. Le ſtyle Laconique a paſſé en proverbe. Par cette ſimple ébauche on voit qu'il y avoit entre les Lacédémoniens & les Athéniens, la même différence qu'y trouva Diogène, quand il dit à ſon retour de Sparte dans l'Attique, qu'il paſſoit de l'appartement des hommes à celui des femmes. Les Athéniens polis, doux, amis d'une joie modérée & de l'humanité, ne pouvoient ſouffrir la vertu trop pure, pour

* Dans le 1. Alcibiade de PLATON, SOCRATE dit qu'on peut appliquer la fable d'Eſope à Lacédémone, & qu'on voit les traces de l'argent immenſe qui y entre, mais nul veſtige d'argent qui en ſorte.

ne pas dire, un peu trop ſauvage, des Spartiates. Les Poëtes qui amuſoient ſi agréablement les uns, devoïent être fort mal ſatisfaits des autres, qui avoient banni les ſpectacles. L'ambition & la ſoif de l'empire ſouverain ſe mêla à l'antipathie, & la fortifia de plus en plus. Mais on uſoit de ménagemens; & ce n'étoit pas l'affaire d'un jour pour Athènes, de délivrer la Gréce de la dépendance de Lacédémone pour l'aſſervir à ſon tour. Ainſi les traits qui échappent à nos Poëtes ſur le compte de Sparte, font voir, ſelon qu'ils ſont plus ou moins acérés, le degré de haine ou de crainte qui regnoit dans le cœur des ſpectateurs Athéniens, & la diſpoſition préſente d'Athènes à l'égard de ſes voiſins.

VII. Il en eſt de même de Thébes. Car Thébes voulut auſſi jouer ſon rôle & prétendre à l'Empire. Ce fut aſſez tard, & après les Poëtes dont nous parlons: mais de leur tems même elle ſe préparoit les voyes, & ne laiſſoit pas de figurer dans la Gréce, & de mériter l'attention d'Athènes, en bien ou en mal. Son ancienneté la rendoit reſpectable, auſſi-bien que les

Idée de Thébes.

événemens, tant vrais que fabuleux, de ses premiers siécles, comme l'aventure de Cadmus & celle d'Oedipe. Elle comptoit des Dieux pour citoyens, sur-tout Bacchus & Hercule. Le siége qu'elle avoit soutenu contre les sept Chefs, est célébré par Eschyle: & c'est le plus ancien des siéges de la Gréce. La fin tragique d'Eteocle & de Polynice, les malheurs de leur sœur Antigone, & de toute la postérité d'Oedipe, les crimes involontaires de ce dernier, & son tombeau à Colone,* outre quantité d'autres particularités, sont la matiere brillante des plus belles Tragédies Grecques. Toutefois l'air épais de Béotie, qui passoit quelquefois jusqu'à l'esprit, rendoit les Thébains un objet de raillerie, & un sujet de proverbe aux Athéniens, dont la fine politesse se choquoit aisément de la grossiéreté & de la rudesse Béotienne. Thébes avoit pourtant des Pindares à opposer aux Sophocles. Loin de paroître aspirer au premier rang dans le siécle dont nous parlons, elle se contentoit, en apparence, de se maintenir, & de s'appuyer tantôt d'Athènes contre

* Bourg de l'Attique.

Sparte, & tantôt de Sparte contre Athènes. C'eſt par ces différens intérêts de liaiſon, qu'on peut expliquer ce qu'en diſent nos Poëtes, tantôt en bien, tantôt en mal, ſur-tout Sophocle dans ſon Oedipe à Colone. Ce malheureux Prince dit à Théſée, comme par un eſprit prophétique, que Thébes & Athènes auront un jour des démêlés cruels : * mais que le tombeau d'Oedipe ſera ſouvent rougi du ſang Thébain, & deviendra le plus ferme rempart d'Athènes. Il eſt viſible que dans cette piéce Sophocle fait alluſion aux guerres des deux Etats, & que ſon but eſt de faire enviſager le tombeau d'Oedipe comme un épouventail pour les Thébains, ce qui rend cette Tragédie toute politique, ainſi que quelques autres dont la lecture nous deviendroit plus agréable, ſi nous ſçavions au juſte les anecdotes d'Etat ſur leſquelles on les faiſoit rouler à mots couverts.

VIII. En effet la Tragédie même ne laiſſoit pas d'avoir ſes vûes † politi- Tragédie politique, ainſi

* Il fut joué durant la guerre du Peloponnèſe, *Voyez T. III. Act. II.*

† *Voyez T. V. Diſcours & Comédies d'*ARISTOPHANE.

que la Comédie.

tiques chez des Républicains qui mettoient tout à profit pour donner des avis énigmatiques & colorés. Il y a quantité de Sentences dans les Tragédies Grecques, dont le ſens naturel ne nous frappe plus ; mais qui en avoient un très-fin, quoi qu'enveloppé, par l'application qu'en faiſoit le parterre qui n'étoit rempli que de bons entendeurs. C'eſt ce que les Romains n'ont pas compris, eux qui ne firent des Tragédies que pour imiter les Grecs, & pour faire des Tragédies. Les Sentences éternelles de Sénéque ſont des lieux communs qui ne diſent rien, ou qui n'ont qu'une morale philoſophique & guindée. Celles des Grecs, quoique générales en apparence, avoient leurs alluſions en effet. Il en eſt de ces traits comme des Epigrammes de Martial, dont pluſieurs nous paroiſſent vuides de ſens & de ſel, parce que le ſens délicat & vrai nous eſt inconnu aujourd'hui ; ou, (pour faire une comparaiſon plus propre à notre ſujet,) il en eſt de ces traits comme de quelques vers de Corneille ou de Racine, qu'on ſçait avoir été faits par alluſion aux mœurs du tems, & qui ne s'entendront plus

que dans un ſens plus général par la poſtérité. Si nous ne pouvons rendre raiſon par-tout des alluſions Grecques dont je parle, c'eſt parce qu'on ne les a pas toutes conſervées juſqu'à nous, & qu'il ſeroit ridicule de deviner. Mais il eſt ſenſé, & il ſuffit de remarquer que les Grecs étoient extrêmement amateurs de ces alluſions,* parce que cette obſervation ſeule nous porte à ne pas blâmer dans eux ce que nous n'entendons pas, & contribue à marquer le caractère de leur Tragédie, but unique qu'il faut ici ſe propoſer. On comprendra aſſez quelques-uns de ces traits, quand il ne ſera queſtion que de l'éloge de l'Etat Républicain, & de ſes avantages prétendus ſur l'Etat Monarchique, choſes qu'on trouvera ſemées dans ces écrits, & quelquefois traitées à fonds, même aſſez malignement. Mais on aura plus de peine à démêler les petits traits particuliers & malins ſur le gouvernement même des Athéniens, traits qui coûtoient quelquefois plus d'un repentir à l'auteur, quand ils étoient décochés trop ouvertement,

* Nous en verrons bien nettement la preuve dans les Comédies d'ARISTOPHANE.

& ſans adreſſe ; mais qu'on paſſoit lorſqu'ils partoient avec fineſſe & avec art. Car les ſpectateurs Athéniens avoient cela, qu'ils ne s'offenſoient pas d'un bon mot, même contr'eux, quand il étoit aſſez fin & aſſez voilé pour les ſaiſir d'abord, & pour enlever leurs premiers applaudiſſemens. Ils aimoient mieux rire d'eux-mêmes, que de ne point rire du tout. Ainſi paſſerent-ils à Euripide le portrait qu'il fait aſſez évidemment d'eux dans
p. 332. ſon *Hippolyte*, & qu'il met dans la
v. 380. *Act. II.* bouche de Phédre. Ainſi firent-ils grace à la préférence que le Chœur donne à l'Etat Monarchique * ſur le
v. 464. Républicain, dans *Andromaque*, ou du moins à la peinture ſatyrique de ce dernier Etat. Ainſi ne ſe formaliſerent-
v. 1694. ils pas de voir dans l'*Hélene* le gouvernement des Spartiates finement préféré à celui d'Athènes : c'eſt-à-dire, l'Ariſtocratie à la Démocratie. Mais il falloit que le Poëte étudiât bien ſon parterre, & meſurât bien ſon coup pour ne pas le porter à faux.

* PLATON, l. 9. de la République, loue EURIPIDE comme un Poëte excellent. Mais il lui reproche d'avoir loué les Rois & la Monarchie.

Ceci ſuffit pour montrer à quel point le génie Grec étoit monté par rapport à la Tragédie. Nous viendrons à un détail plus circonſtancié, quand nous aurons dit quelque choſe de perſonnel des trois Poëtes Athéniens qui nous reſtent. On ne ſera pas fâché de les connoître ſur le peu de faits que nous en ont laiſſé les Anciens : mais on les connoîtra mieux encore par leurs propres écrits. Je commence par Eſchyle.

IX. Eſchyle nâquit à Athènes la premiere année de la 60. Olympiade, 540. ans avant notre Ere. * Il nâquit brave, & il embraſſa la profeſſion des armes dans un tems où les Athéniens comptoient autant de héros que de citoyens. Il avoit deux freres guerriers & braves comme lui. Avec l'un, nommé Cynegire, il ſe trouva à la journée de Marathon, & depuis à celles de Salamine & de Platée avec l'autre, appellé Amynias, & avec Cynegire. Tous trois firent bien leur devoir. Cynegire fut tué à la journée de Salamine, & Amynias y perdit un bras. L'air militaire paroît bien dans Eſchyle.

* De la fond. de Rome 214.

les piéces d'Eſchyle. Tout y reſpire les combats ; & il ſemble, en le liſant, que l'imagination ſoit frappée d'un bruit de guerre. Ce pere de la Tragédie, confus d'avoir été vaincu par Sophocle encore jeune, ou, ſelon d'autres, par Simonide, dans un combat d'Elégie ſur les braves de Marathon, ſe retira de dépit en Sicile chez le Roi Hiéron, le protecteur & l'ami des Sçavans mécontens d'Athènes. Il y fit même, à ce qu'on dit, une Tragédie au ſujet d'une ville qu'Hiéron avoit bâtie & nommée *Ætna.* Quelques-uns diſent qu'il y vécut trois années comblé d'honneurs, & qu'il y mourut * enfin à l'âge de 65. ans, d'une maniere fort ſinguliere, ſuivant un prétendu Oracle, qui diſoit qu'il ne mourroit que d'un trait du Ciel. En effet, ajoute-t-on, un Aigle qui avoit enlevé une tortue lâchant ſa proye, ou par hazard, ou pour la briſer ſur un rocher, la tortuë tomba malheureuſement ſur la tête d'Eſchyle, & lui fracaſſa le crâne. On lui fit de magnifiques funérailles, & l'on grava ſur ſon tombeau une Epitaphe

* La 2. année de l'Olymp. *76* : avant notre Ere la 475. de la fondation de Rome 279.

Grecque, qu'un traducteur de la vie d'Eſchyle, faite par un Auteur incertain, a rendue en cette maniere :

Euphorione patre, & patriâ Æſchylus ortus Athenis
Mortuus ad læti conditur arva Gelæ.
Virtutis ſpecimen, Marathonie campe, fateris,
Atque experte tuo, Mede comate, malo.

Cette Epitaphe donne à Eſchyle un Euphorion pour pere, Athènes pour patrie, Marathon pour champ de bravoure, & les Etats d'Hiéron pour tombeau. On y dit que les Médes, (ainſi appelloit-on les Perſes dans le cours de la guerre contre les Grecs,) avoient éprouvé ſa valeur à leurs dépens. Mais on ne parle point de ſes Tragédies. * C'eſt qu'elles étoient aſ-

* ATHENE'E (*Deipnoſoph.* l. 14.) dit que » bien qu'ESCHYLE ſe fût acquis une gloire » immortelle par ſes Tragédies, il préféra les » honneurs de la bravoure à ceux de la Poëſie, » & voulut lui-même qu'on gravât cette Epi» taphe ſur ſon tombeau. » Il faut donc joindre l'Auteur incertain avec ATHENE'E.

Le même ATHENE'E (*Deipnoſ.* l. 8.) dit » que ce Poëte étoit un grand Philoſophe, & » qu'ayant quelquefois été vaincu par d'indi» gnes concurrens, (ſelon le témoignage de » THEOPHRASTE ou de Chemæleon, au liv.

ſez connues. Elles furent plus applaudies après ſa mort que durant ſa vie. Dans la carriere tragique il remporta treize victoires de ſon vivant, & quantité d'autres étant mort. Car l'eſtime des Athéniens pour ce Poëte, alla juſqu'à porter un decret par lequel l'Etat s'engageoit à fournir le Chœur, c'eſt-à-dire, les frais du ſpectacle qui alloient très-loin, à quiconque voudroit repréſenter les piéces d'Eſchyle. Honneur unique, & qui confirme, pour le dire en paſſant, ce que j'ai avancé ſur l'origine de la Tragédie entierement dûe à Eſchyle. C'étoient quelquefois des particuliers qui faiſoient généreuſement ces dépenſes.

» du plaiſir,) il diſoit qu'il conſacroit ſes » œuvres à la poſtérité, ſçachant bien qu'on » leur rendroit un jour la juſtice qu'elles mé» ritoient.

» Æschylus (dit *Plutar.* traité de la man. » de lire les Poëtes, trad. d'Amyot) étant un » jour à regarder l'ébattement des jeux Iſtmi» ques, l'un des combattans à l'eſcrime des » poings ayant reçû un grand coup de poing » ſur le viſage, l'aſſemblée s'en écria tout haut; » & lui ſe prit à dire : Voyez ce que fait l'ac» coutumance & l'exercitation : ceux qui re» gardent crient, & celui qui a reçû le coup ne » dit mot.

Thémiſtocle

Thémistocle la fit une fois pour Phrynicus.

X. Sophocle, fils de Sophile, nâquit à Colone, Bourg de l'Attique, la deuxiéme année de la 71. Olympiade. * Il célébra sa patrie par son Oedipe à Colone. Son pere, selon quelques-uns, étoit forgeron, & selon d'autres, maître d'une forge. C'est par la différence de ces mêmes emplois que les uns ont avili, & les autres un peu relevé Démosthène, qui se trouva dans le même cas que Sophocle. Quoi qu'il en soit de leur origine, comme Démosthène devint depuis le plus ferme appui d'Athènes contre Philippe Roi de Macédoine, ainsi Sophocle devint-il avant lui un citoyen considérable, un guerrier distingué jusqu'à commander une armée † avec Périclès. Mais le plus grand lustre qui lui reste, est celui de son mérite Poëtique, qu'il porta jusqu'au suprême degré. Après avoir été écolier d'Eschyle, il se mit en état de lutter avec

Sophocle.

* Avant notre Ere la 495. de la fond. de Rome 259.

† PERICLE's disoit de SOPHOCLE, qu'il étoit bon soldat & mauvais Capitaine. ATHEN. *Deipnos. l.* 14.

lui, & même de le furpaffer. Il ne repréfenta pas toujours fes piéces, comme faifoient les autres Poëtes, à caufe de fon peu de voix. Mais il donna tout un autre air à la Tragédie. * Il eut plufieurs enfans, dont un entr'autres fe fignala dans le talent de fon pere. Il éprouva leur ingratitude vers la fin de fes jours. Comme ils s'ennuyoient d'une dépendance trop longue à leur gré, ils s'aviferent de le déférer en juftice, comme incapable de gouverner fes biens & fa famille. Sophocle les confondit par un trait auquel on ne s'attendoit pas. Pour tout plaidoyé il pria les juges de lui permettre de lire la derniere Tragédie qu'il avoit compofée. (C'étoit Oedipe à Colone.) Ils en furent fi charmés qu'ils le renvoyerent comblé d'éloges, & fes enfans chargés de confufion. A cette petite hiftoire que rapportent Cicéron † & Plutarque, l'Au-

* » SOPHOCLE difoit qu'il vouloit changer » la hauteffe de l'invention d'ESCHYLUS, puis » fa fâcheufe & laborieufe difpofition, & en » tiers lieu l'efpéce de fon élocution. » PLUTARQ. *tr. du profit dans la vertu, trad. d'Amyot.*

† » SOPHOCLE étant appellé en juftice par » fes propres enfans, qui lui mettoient fus qu'il

teur incertain de la vie de Sophocle, ajoute que ce Poëte fit une espéce de Comedie où il peignoit au naturel cet événement. Je ne m'arrête point aux petites fables que rapporte cet Auteur sur une vision d'Hercule, & choses semblables. Il en résulte seulement que Sophocle étoit un parfaitement honnête-homme, &

» radotoit & étoit retourné en enfance pour » son grand âge, afin que par autorité de » justice il lui fût baillé un curateur, leut devant les juges l'entrée du Chœur de sa Tragédie, que l'on surnomme Oedipus en Colone, qui se commence ainsi :

Estranger, tu as fait entrée
En cette fertile contrée
Par le Bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du Rossignol fait le bocage
Des vaux verdoyans resonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oit soner.

» Et pour ce que le Cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, chacun se leva, » l'accompagna, & le reconduisit jusqu'à sa » maison avec de grandes acclamations de » joie, & battemens de mains à son honneur, » comme l'on faisoit au sortir du Théâtre, » quand il avoit fait jouer quelqu'une de ses » Tragédies. » PLUTARQ. *tr. si le vieillard doit encore se mêler des affaires publiques.*

qu'il craignoit les Dieux, quoi qu'Athenée * ne le peigne pas d'une maniere si favorable. Il fut couronné 20. fois; & nul mécontentement ne l'obligea d'écouter les propositions des Rois voisins qui vouloient l'attirer à leur Cour. Il fit en cela plus qu'Eschyle & qu'Euripide. On raconte sa mort différemment. Les uns veulent qu'il soit mort étouffé d'un grain de raisin qui ne put passer; d'autres, qu'il ait rendu l'ame en récitant son Antigone, faute de pouvoir reprendre son haleine, après un effort violent pour prononcer de suite une longue période; d'autres enfin, que la joie de se voir un jour couronné le fit expirer sur le champ. On mit sur son

* SOPHOCLE & EURIPIDE étoient fort débauchés dans le particulier. ESCHYLE & ARISTOPHANE aimoient le vin, & ne composoient jamais que dans le vin, ce qui fit dire à SOPHOCLE : » Je sçais, ESCHYLE, que vous réussissez, mais vous faites bien sans le sçavoir.» ATHEN. *Deipnos.* l. 10. & ailleurs. Cependant PLATON, l. 1. de la République, dit que SOPHOCLE étant interrogé sur ce qu'il pensoit de l'amour, répondit, » qu'il s'en étoit » échappé comme d'un maître dur & impi» toyable.» PLATON est plus digne de foi qu'ATHENÉE.

tombeau la figure d'un essain d'Abeilles, pour perpétuer le nom d'Abeille, que la douceur de ses vers lui avoit procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées sur ses lévres, lorsqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90. ans, * après avoir survécu à Euripide, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

XI. Ce dernier nâquit, comme j'ai dit, à Salamine, † où Mnesarque son pere, & sa mere Clito, s'étoient retirés, quand Xerxès préparoit sa grande expédition contre la Gréce. Il vint au monde au milieu de la pompe, des trophées & des triomphes, au sujet des batailles de Salamine & Platée. Il n'avoit pas le génie guerrier comme ses deux prédécesseurs. Son pere & le train des affaires le porterent à s'attacher aux Philosophes. Son maître principal fut le célébre Anaxagoras, de la Philosophie duquel Cicéron, après d'autres Anciens, nous dit Euripide.

* La 4. année de la 93. Olymp. avant notre Ere la 405. de la fond. de Rome 349. D'autres marquent leur mort la même année.

† La 2. année de la 75. Olymp. avant notre Ere la 479. de la fond. de Rome 275.

tant de belles choſes. La Philoſophie en effet devint plus brillante & plus éclairée au tems d'Euripide. Mais l'attachement de ce Poëte aux Philoſophes répandit ſur ſes œuvres je ne ſçai quel air d'école que les Critiques anciens & modernes lui ont un peu reproché. Comme Anaxagoras penſa être la victime de ſes ſentimens Philoſophiques, & qu'il eut de la peine à ſauver ſa vie par l'exil, (même en employant la faveur de ſon diſciple Périclès,) pour avoir avancé que le ſoleil n'étoit qu'un globe de feu, Euripide, effrayé de ce traitement, abandonna la profeſſion de Philoſophe, qu'il changea en celle de Poëte. Il ſe trouva pour le Théâtre un talent qu'il ignoroit, & il le mit ſi heureuſement en œuvre qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous venons de parler. Socrate même, le ſage Socrate qui n'avoit point la folie des ſpectacles comme les autres Athéniens, ne manquoit guère d'aller aux nouvelles repréſentations des piéces d'Euripide, par pure eſtime pour ſa ſageſſe & pour ſa vertu, que Socrate, (au rapport *

* ÆLIAN, *Var. Hiſt. c.* 13. Voyez ce chap. dans les *Nuées* T. V.

d'Ælien) croyoit voir exprimées dans les piéces de ce Poëte Philosophe. Aussi le P. Thomassin y a-t-il plus trouvé de matiere pour son dessein que dans aucun autre Poëte de l'antiquité ; & pour citer une autorité plus ancienne, Cicéron, par cet endroit, étoit sur-tout épris d'Euripide. On l'a accusé d'avoir trop maltraité, outre les Lacédémoniens (nous en avons apporté la raison,) Menelas leur Roi, les femmes en général, & sur-tout Medée. On veut même qu'il ait reçû des Corinthiens cinq talens pour jetter sur cette Princesse l'horreur du meurtre de ses fils, dont les Corinthiens même étoient les auteurs. D'autres le justifient de cette accusation. Mais sans discuter cent choses pareilles, qui sont peu importantes pour le but que nous nous proposons, attachons-nous à ce qui regarde la personne d'Euripide. Athenée, après Ion & Theopompe, ne dit pas grand bien des mœurs de ce Poëte. Il traite aussi mal Sophocle & Socrate, le tout à cause de Socrate. Mais tous les trois ont aussi leurs défenseurs qui paroissent plus croyables. Euripide ne remporta que cinq vic-

toires ſelon * Aulugelle, & quinze ſuivant d'autres qui corrigent ſon texte. Auſſi étoit-ce une multitude ſouvent paſſionnée qui prononçoit, de ſorte que † Menandre, loin de rougir d'avoir été vaincu par un certain Philémon, n'en avoit tenu compte, & lui demandoit froidement à lui-même, s'il ne rougiſſoit pas d'avoir été ſon vainqueur. Euripide, dans ſa jeuneſſe, ſe brouilla avec Sophocle, choſe peu ſurprenante entre beaux eſprits qui couroient la même carriere. Mais ils devinrent depuis fort amis. Cette amitié & cette brouillerie ſont détaillées dans une des cinq lettres attribuées à Euripide. Mais comme il eſt bien difficile de décider qu'elles ne ſont pas ſuppoſées, nous n'y inſiſterons point. On ſçait par d'autres ſources qu'Euripide fut ſi bien reçû d'Archelaüs, Roi de Macédoine, qu'il devint ſon favori & ſon confident. L'honneur eſt preſqu'égal pour la mémoire, & d'un Poëte de ce mérite, & d'un Roi qui tâchoit d'attirer à ſa Cour tout ce qu'il y avoit de meilleur, en fait d'arts & d'eſprits,

* AUL. GELL. *noct. Art. l.* 17. *c.* 4.
† *Idem. Ibid.*

dans Athènes. Euripide paſſoit pour être fort déſintéreſſé, quoiqu'à en croire ſes lettres il fut accuſé par ſes ennemis d'avoir quitté Athènes pour s'être laiſſé éblouir de la faveur & des préſens d'Archelaüs. Ce Prince l'en avoit en effet comblé. Il lui fit entr'autres un préſent plus honorable que précieux. * Un courtiſan lui demandoit en termes aſſez clairs un vaſe d'or dont il avoit envie, *Qu'on le porte*, dit Archelaüs, *à Euripide : vous méritez de le demander, & il mérite de le recevoir ſans l'avoir demandé.* Un jour le Roi lui fit reproche en badinant de ce que, contre l'uſage des courtiſans, il ne lui avoit rien apporté au jour de ſa naiſſance : *Vous donner*, repartit le Poëte, *ce ſeroit vous demander.* Archelaüs avoit envie que le Poëte le célébrât par quelqu'œuvre Tragique. Mais Euripide répondit ingénieuſement : *Plaiſe au Ciel qu'il ne vous arrive jamais rien qui vous rende le ſujet d'une Tragédie.* Un brutal lui reprocha une fois d'avoir l'haleine forte. *C'eſt*, dit-il, *que j'ai bien des ſecrets enſevelis dans mon ſein.*

* Plutarq. traité de la mauvaiſe honte.

Après trois ans de séjour en Macédoine, il eut le malheur de se trouver seul dans un lieu écarté, où des chiens furieux se jetterent sur lui & le déchirerent à belles dents, de maniere qu'il mourut quelques tems après, âgé de 75. ans. * Aulugelle dit que les Athéniens envoyerent en Macédoine pour demander le corps d'Euripide; mais que les Macédoniens le refuserent constamment, afin d'honorer leur contrée par le tombeau magnifique † qu'ils lui firent dresser: ce qui obligea Athènes de se contenter d'un monument vuide sur lequel on grava le nom d'Euripide.

Il est certain que malgré la Comédie d'Aristophane, intitulée les *Grenouilles*, ¶ où cet ancien Comique, contemporain des Auteurs de la Tragédie, traite assez cavalierement nos

* Un Auteur de sa vie assure que ce genre de mort lui fut procuré par un Poëte jaloux.

† Il mourut en Macédoine, & fut enterré près de la ville d'Aréthuse. La foudre tomba sur son tombeau, comme elle avoit fait sur celui de Lycurgue. *Voyez* PLUTARQ. *dans Lycurgue*, *voyez aussi* AMMIEN MARCELLIN, *l.* 27.

¶ Voyez-la dans la III. Partie de cet Ouvrage.

trois Poëtes, on rendit alors & depuis, tant à leurs ouvrages qu'à leur mémoire, des honneurs très-distingués. On leur érigea des statues par Edit, & l'on conserva leurs ouvrages, la plûpart autographes, dans les archives publiques. Ce fut apparemment ceux qu'un Roi d'Egypte vouloit avoir, au rapport de Galien, surtout les manuscrits d'Euripide, qui contenoient 75. Tragédies, pour embellir sa Bibliothéque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens, qui les refuserent. Il leur refusa à son tour des bleds dans un besoin, jusqu'à ce qu'ayant enfin reçû ce qu'il demandoit, il oublia le refus & la mauvaise grace du présent, témoigna noblement sa reconnoissance, & permit aux marchands d'Athènes d'emporter autant de bled qu'il leur plairoit, sans payer le tribut ordinaire. Il est inutile de rapporter tous les éloges que les Grecs & les Romains ont prodigués aux trois Poëtes.

XII. Tels étoient les maîtres de la Scène Athénienne. Mais le caractère de leurs Ecrits nous intéressant beaucoup plus que celui de leurs personnes, c'est ici le lieu de le marquer si

Distinction du caractère général & particulier des Oeu-

vres Poë-tiques. bien qu'on puisse ne le perdre pas un moment de vûe dans le parallèle que nous entreprenons. Faisons d'abord attention que les hommes contemporains & citoyens du même pays ont dans leur caractère quelque chose de général qui s'étend à tous, & quelque chose de personnel qui les distingue entr'eux. On reconnoît un Italien, un Anglois, un Espagnol, un François d'un coup d'œil. Tous marchent, tous pensent, tous agissent. Mais ils n'agissent, ni ne pensent, ni ne marchent du même air. La différence saute aux yeux. Une différence plus fine & moins apperçûe est celle qui se trouve dans chaque homme de la même nation. Car le caractère universel se sous-divise presqu'à l'infini; & plus cette division est étendue, plus a-t-on de peine à la déchiffrer. Le livre immortel de la Bruyere, nos bonnes fables, & nos meilleures Comédies ne sont que des ébauches de ces chiffres nombreux qui caractérisent les hommes d'un même climat. Il en est de même des ouvrages poëtiques. Eschyle, Sophocle, & Euripide, ont un air Athénien, sans se ressembler. Corneille & Racine ont la

physionomie Françoise, sans aucun autre rapport. Il y a plus. Car les Théâtres de la Gréce, de l'ancienne Rome, de l'Italie moderne, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, ont quelque chose de commun; mais ils ont en même tems des différences si marquées, qu'une seule scène suffit pour les faire sentir aux moins connoisseurs, même en supprimant le nom du pays. Le terroir se fait d'abord reconnoître au fruit. Il y a un tour d'esprit qui frappe aussi vivement l'imagination qu'un accent étranger frappe l'oreille. Or c'est, eû égard à ces différences, que le paralléle devient difficile. On peut le porter jusqu'à un certain point, au-delà duquel le fil de la comparaison se perd. C'est qu'il y a une régle fixe, & une régle arbitraire, dont l'une est inséparable de l'autre quand il s'agit de comparer le moderne avec l'ancien. Presque toute comparaison a ce défaut; mais particulierement celle dont nous parlons, dans laquelle le goût universel n'est le souverain juge que jusqu'aux limites, où le goût arbitraire commence son empire avec un despotisme qui empiéte le plus

ſouvent ſur la juriſdiction du premier. Entrons dans le détail, & déterminons, autant qu'il eſt poſſible, les bornes de ces deux goûts.

Principe du parallèle. XIII. Les Poëtes Grecs, ainſi que les nôtres, avoient à divertir & à inſtruire des hommes raiſonnables par un ſpectacle majeſtueux; car il ne faut conſidérer d'abord les ſpectateurs que comme des hommes. Les Anciens & les Modernes s'y ſont pris par les mêmes voyes générales pour leur plaire. Même but, mêmes ſujets, même œconomie, pour le fonds: c'eſt-à-dire, deſſein d'émouvoir une agréable triſteſſe, ſujets grands & nobles de part & d'autre, œconomie réguliere, ſelon l'idée de régularité que chacun s'eſt formée. Tout cela mérite un examen ſérieux. Mais pour ne pas répéter ce que nous avons dit au ſecond diſcours ſur les parties principales de la Tragédie, ne les conſidérons ici que du côté qui touche les ſpectateurs, je veux dire par les rapports qu'elles ont avec des hommes, & des hommes de telle ou telle nation.

Sujet. XIV. Il n'eſt pas ſurprenant que le but de la Tragédie ayant été bien

conçû dans les divers tems de sa splendeur, on se soit accordé à ne choisir que des sujets nobles. Quoique l'architecture soit différente selon les tems, la grandeur & la magnificence y sont toujours égales pour les Temples & pour les Edifices publics. On n'a point varié là-dessus, non plus que sur l'idée d'une grande & riche taille. Mais il paroît d'abord étonnant que la Tragédie n'ait jamais souffert de sujets feints. Car combien peu d'Auteurs modernes l'ont tenté, & avec quel succès? la Comédie toutefois donnoit quelque lieu de le faire; au moins la nouvelle. On sçait que les sujets étoient réels dans l'ancienne, aussi-bien que les noms; qu'il n'y avoit que les noms de supposés dans la moyenne, & qu'enfin la nouvelle se servoit de noms & de sujets supposés. Cela, dis-je, a dû souvent faire naître l'idée de donner des Romans au lieu de Tragédies. Cependant aucun siécle n'en a été duppe; & la Tragédie ne s'est point sous-divisée en Tragédie réelle, & Tragédie de pure imagination. Je crois en trouver une raison dans la nature de l'esprit humain. Il n'y a que la vraisemblance

dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vraiſemblable, que des faits auſſi grands que ceux de la Tragédie, des faits qui n'arrivent que dans les maiſons des Rois, ou dans le ſein des Empires, ſoient abſolument inconnus. Si donc le Poëte invente tout ſon ſujet juſqu'aux noms, l'eſprit du ſpectateur ſe révolte; tout lui paroît incroyable, & la piéce manque ſon effet faute de vraiſemblance. Mais comme la Comédie ne touche que la vie commune & ſes ridicules, le ſpectateur peut ſuppoſer & ſuppoſe en effet, en ſe laiſſant aller à l'enchantement du ſpectacle, que le ſujet qu'on lui préſente eſt un fait réel, quoiqu'il ne le connoiſſe pas. Il n'en ſeroit pas de même ſi le ſujet comique avoit du merveilleux. Car il faudroit alors l'autoriſer ſur des fables connues, qui font le même effet que l'hiſtoire, parce que l'habitude nous les a fait ranger dans l'ordre du vraiſemblable. Il eſt aiſé de tirer de cette raiſon une régle ſûre pour ſçavoir comment & juſqu'où l'on peut inſérer des changemens dans un ſujet connu pour ajuſter la piéce au Théâtre.

Outre que le ſujet Tragique n'eſt

pas feint chez les Grecs, non plus que chez nous, il eſt tiré de l'hiſtoire ou autoriſé par les traditions populaires, qui ſont des annales vivantes. Mais en ceci nous commençons à appercevoir une différence notable entre nous & les Grecs. Nous puiſons à la vérité dans la ſource de l'hiſtoire, comme ils y puiſerent. Mais cela même fait la différence dont je parle. Car les Grecs ne tiroient point leurs ſujets hors de l'enceinte de la Gréce. L'hiſtoire ou les fables de leur pays étoient pour eux des fonds inépuiſables, & leurs uniques fonds. Le reſte du monde étoit preſque auſſi étranger à leur Théâtre qu'à eux-mêmes. Nous faiſons tout le contraire. Notre Théâtre tragique emprunte d'ailleurs ſa matiere, & très-rarement la prend-t-il dans l'hiſtoire du pays. L'Italie & la Gréce, voilà nos mines les plus fécondes; l'Univers entier nous en fournit. Quant à nos Rois & à nos événemens, ils ne nous plaiſent guère ſur le Théâtre. Et c'eſt ici qu'il faut commencer à regarder les ſpectateurs François & Athéniens, non plus comme de ſimples hommes, mais comme des peuples dont les

idées ordinaires ne se ressemblent plus. L'orgueilleuse Gréce n'estimoit qu'elle, & comptoit les autres nations pour rien. Athènes sur-tout, se regardoit comme le centre de l'esprit & de la politesse des Grecs. A peine croyoit-elle qu'il y eût du sens commun ailleurs. Tout étoit barbare à son égard. Ce double orgueil détermina les Poëtes à servir les Athéniens & les Grecs à leur gré. Leurs nombreuses Tragédies ne furent que l'histoire fabuleuse ou véritable de la Gréce, matiere propre à flatter & à nourrir la vanité Athénienne. La nôtre, quoiqu'elle soit la même à certains égards, ne va pas à exclure de notre Scène ce qui est étranger. Elle ne va qu'à lui donner un air François. Auguste & Mécene, tels que nous les peint Horace, ne nous plairoient pas. Il faut qu'ils prennent un peu nos manieres. Pour l'antiquité de notre Monarchie, la grandeur de nos événemens, & les exploits de nos héros, ces sujets nous font plaisir dans l'histoire. Ils nous intéressent nécessairement par l'amour naturel de la patrie. Mais nous ne les souffrons pas aisément sur le Théâtre, soit que

notre vanité se choque de voir des vérités prendre l'air de la fable dans un pur spectacle ; soit que notre curiosité veuille une sorte de merveilleux que nous ne trouvons pas dans la simplicité de nos annales ; soit enfin qu'une longue habitude, née d'une tradition presqu'immémoriale, ait comme consacré au Théâtre des faits étrangers, dont l'antiquité ou l'éloignement impose beaucoup plus que des objets nouveaux ou présens. Encore une raison imperceptible, quoique réelle, c'est que la plûpart de nos noms antiques, tout respectables qu'ils sont, portent à l'oreille je ne sçai quoi de barbare & de gothique qui la choque & qui gâte la plus belle Poësie. C'est par ces raisons secrétes que le siége de Troye, qui au fonds n'approche pas de nos moindres siéges, fait pourtant sur notre esprit une impression de respect qui nous enchante & qui enléve nos suffrages. Il en est comme des médailles. Les étrangères nous sont plus précieuses que les nôtres. Chez les Grecs le goût étoit bien différent, parce que la Tragédie étant née Grecque, ils lui donnerent la destination qu'ils vou-

lurent, & la tournerent en intérêt domestique. Aussi voyons-nous qu'il n'y a pas une ville, pas une fête, pas un monument chez eux dont l'origine n'ait été célébrée par un ou plusieurs spectacles. Il n'a donc pas été inutile de montrer d'abord, comme nous l'avons fait, quel étoit le génie des spectateurs Grecs, & de les rapprocher des spectateurs d'aujourd'hui, qui n'ont hérité de la Tragédie, (aussi-bien que les Romains,) que comme d'un plaisir étranger dont l'ame par conséquent devoit être toute étrangère. A la vérité la Comédie que nous avons aussi reçûe par imitation n'a pas eu le même sort. Elle a pris les moeurs & les manieres de tous les peuples qui l'ont adoptée. Mais c'étoit son unique destination : sans cela elle n'auroit jamais pû atteindre à son but, qui est de rendre ridicules les vices populaires. Cependant combien n'a-t-il pas fallu de tems pour la rendre toute Françoise? Ce n'est que par Moliere qu'elle l'est devenue.

Personnages. XV. Après avoir réfléchi sur les sujets, jettons les yeux sur les personnages que présentent la Scène Grecque

& celle de nos jours. Ce ſont des héros & des Rois de part & d'autre : mais les idées de l'héroïſme & de la Royauté ont ſi fort changé, qu'Agamemnon & Achille, l'un Roi des Rois, & l'autre héros des héros, (s'il eſt permis d'uſer de cette expreſſion,) ne ſont plus les mêmes hommes dans Euripide & dans Racine, quoique le fonds de leur caractère ſoit le même ; & il a fallu ſans doute que cela fût ainſi, parce que le point de vûe & les yeux étant tout différens, les objets ont auſſi dû l'être. Imaginons-nous une aſſemblée innombrable de Républicains d'un côté ; & de l'autre une foule aſſez petite de citoyens habitans de la plus riche Monarchie. Ceux-là n'ont eû l'idée que de petits Rois dont l'Empire avoit ſouvent les mêmes bornes que leur ville, Rois ſi peu Monarques, qu'ils n'en avoient pas même le nom. Ceux-ci, après une longue révolution d'années, ont vû paſſer ſous leurs yeux des Empires & des Monarchies redoutables par leur pouvoir & par leurs richeſſes, particulierement l'Empire Romain devenu preſque Monarchique. Les premiers ne veulent de Rois ſur la Scène que

pour jouir de leur abaissement, par une haine implacable de la dignité suprême : les seconds ne peuvent les voir humiliés que pour rehausser la majesté ou plûtôt la tyrannie Romaine. Les uns ne connoissent de héros que des hommes distingués du vulgaire par les qualités personnelles autant du corps que du cœur, par la force & la taille autant que par la valeur & la prudence. Les autres accoutumés à une espéce de bravoure plus fine, regardent les héros par les sentimens & par les paroles beaucoup plus que par les effets. Les Rois & les héros ne sont que des hommes chez les premiers, ou du moins ils ne cessent pas de l'être. L'égalité Républicaine les raméne à leur condition naturelle. Ils sont un ordre à part chez les seconds : ce ne sont plus des hommes, ce sont des Dieux, & même quelque chose de plus. Ils ne ressemblent aux Dieux & aux hommes que par les foiblesses de l'amour. Du reste ils sont infiniment au-dessus des hommes ; & sur la Scène ils s'arrogent le droit d'insulter les Dieux. De ces idées contradictoires des spectateurs anciens & modernes, nous ti-

terons des conclusions bien précises. Car il faut juger des autres personnages subalternes par ce que nous venons de dire des plus considérables. Je ne dis rien ici des Esclaves & des Divinités qui paroissoient sur la Scène Grecque. Le changement d'idées est visible en ce point. Nous en apporterons bientôt la raison. Poursuivons le paralléle des spectateurs, & passons à l'œconomie des Tragédies.

Oecono-mie des piéces Tragi-ques.

XVI. Celle qu'avoient imaginé les Grecs étoit si naturelle & si conforme au bon sens, qu'on n'a pû se dispenser de la suivre, ou plûtôt d'en approcher, autant que le génie des spectateurs, qu'il a fallu contenter, a pû le permettre. On a conçû de part & d'autre, tout-à-coup en Gréce, & peu-à-peu en France, que le vraisemblable seul devoit régler & arranger le spectacle. On s'est donc fixé à disposer tellement son sujet, qu'il y eût au moins une apparence d'unité de tems & de lieu, une ombre d'action ou une action réelle, une sorte de commencement, de progrès, & de fin; une exposition, une intrigue, & un dénouement. Nous nous sommes assez étendus à ce sujet au second

diſcours; & il ſuffit qu'on ſente que les Poëtes de tous les tems n'ont fait que reſſerrer ou étendre les bornes de ces principes. Les Grecs, par une raiſon ſcrupuleuſement exacte, les ont rendues très-étroites. Les Eſpagnols les ont reculées tant qu'il leur a plû. Mais les autres nations chez qui le Théâtre a le plus éclatté, & (pour venir au vrai point de ſa ſplendeur,) les Corneilles & les Racines ont cherché plus ou moins à entrer dans ces bornes, ſans ſe mettre à l'étroit. On ſçait aſſez combien l'un vouloit plus que l'autre ſe réduire à la ſévérité des Grecs. On verra de combien les Grecs l'emportent de ce côté-là ſur eux. Mais il ne ſera pas hors de propos de rechercher comment & pourquoi nos grands maîtres avec tant de lumieres ſe ſont crû obligés de pécher contre l'art pour embellir l'art. Il en réſultera une différence eſſentielle entre le Théâtre ancien & le moderne, tirée encore du côté des ſpectateurs.

Simplicité des Grecs; & multiplicité d'événe-

XVII. Les Grecs avoient un goût conforme à leurs mœurs; & la ſimplicité de ces mœurs faiſoit celle du goût. Un objet ſimple, mais conſidéré

déré dans toutes les ſituations, ſuffi-ſoit pour les réjouir ou pour les oc-cuper. La variété chez eux conſiſtoit moins dans la multitude des objets, que dans les manieres diverſes de les envisager. Une queſtion agitée à fonds, ſoit dans les entretiens ordinaires, ſoit dans le barreau, ſoit dans le Lycée, attachoit leur eſprit ami de l'application. Le génie Républicain les rendoit attentifs, & par conſéquent capables de contempler longtems un même objet ſans ſouhaiter de paſſer rapidement de l'un à l'autre. Notre génie eſt fort différent, quelle qu'en ſoit la cauſe, qui peut venir, ou de la nature du climat, ou de notre pareſſe naturelle, entretenue par l'éducation un peu molle, ou enfin d'une certaine légéreté attachée au caractère vif de la nation, qui nous porte à effleurer divers objets ſans nous arrêter à un ſeul. De ces deux caractères naît la diverſe conſtitution des piéces antiques & modernes en fait de Théâtre. Car les Poëtes ont ſuivi le goût dominant.

mens dans le Théâtre moderne.

Rien de plus ſimple que les actions des Tragédies Grecques. Nul Epiſode, nul perſonnage étranger, nul reſ-

ſort pour ménager ce qu'on appelle aujourd'hui des ſituations ; non qu'il n'y en ait, & des plus intéreſſantes : mais le progrès tout uni de l'action les améne ſans machine, & ſans recherche affectée. Ce ſont des fleurs qui naiſſent ſous les pas. On ne les verſe point à pleines corbeilles. Nos grands maîtres ont crû devoir prendre un tout autre procédé pour piquer leurs ſpectateurs, ou trop lents à ſe paſſionner, ou trop amateurs d'une grande multiplicité d'événemens. Ils ont fait ce que Térence fit des Comédies de Ménandre, dont deux lui ſuffiſoient à peine pour en faire une. Chaque perſonnage a ſouvent chez nous ſon intérêt & ſon action à part ; & nous avons vû des piéces où il a été difficile de démêler l'action principale d'avec les actions ſubalternes, dont elle étoit compoſée, pour ne pas dire accablée. Du moins n'y en a-t-il preſqu'aucune, & même des plus brillantes, où il n'y ait tourbillon dans tourbillon, événement ſur événement, complication d'intérêts, c'eſt-à-dire, ce qu'on eſt convenu de nommer *Epiſodes*. Athalie eſt la ſeule, que je ſça-

che, où il n'y en ait point, non plus que de Confidents. Mais pour y ſuppléer, l'Auteur a ſous-diviſé ſon événement, & l'a multiplié avec tant d'art, qu'il a joint en quelque ſorte la ſimplicité Grecque avec toute la vivacité Françoiſe.

Il ne faut pourtant pas croire que les Grecs manquent de feu. Tout s'anime au contraire, tout parle, tout agit dans leurs Ecrits. Mais c'eſt plus l'action & le ſpectacle que les paroles, & plus la paſſion & le ſentiment que le diſcours ; au lieu que les François ont ſouvent donné dans le diſcours & les paroles pour ſuppléer au ſpectacle ou à la paſſion. Combien de portraits, de ſentences, & de lieux communs bien frappés, ont arraché des applaudiſſemens qui devoient être réſervés à l'émotion Théatrale qu'on ne ſentoit pas ? ce n'eſt que le ſang froid qui applaudit à la beauté des vers dans un ſpectacle.

Revenons aux Scènes de ſurpriſe & de ſituation ; pour les faire éclore coup-ſur-coup, il a fallu lier pluſieurs incidens, & pour venir à bout de les coudre, il a été néceſſaire de ſe relâcher de la rigueur des régles. Com-

ment aurions-nous ſans cela un Cid, un Cinna, & des Horaces? verroit-on Rodrigue & Chimène s'entretenir deux fois dans le même lieu où s'eſt paſſé la querelle du Comte de Gormas, & où ſe prononce la ſentence du Roi? verroit-on une conjuration tramée dans l'appartement d'Auguſte, & preſque ſous ſes yeux? verroit-on dans l'eſpace de peu d'heures des amours, des combats, des meurtres, un jugement dans les formes, & cent choſes qui demanderoient une longue ſuite de tems; en un mot verroit-on tant de beautés raſſemblées, ſi l'on s'étoit fixé à faire un Tout-enſemble bien proportionné? il n'y avoit point de milieu. Il falloit opter entre l'exactitude & la variété; & l'on a cru devoir ſacrifier l'une à l'autre, & devenir moins ſévère, afin d'être plus agréable à des eſprits aſſez vifs pour voltiger d'objets en objets, & trop peu attentifs pour ſe choquer du paſſage ſubit des uns aux autres, ou d'un manque de régularité.

Le Chœur. XVIII. Le retranchement du Chœur a été encore une ſuite néceſſaire de l'attention des François à prendre toutes ſortes de ſujets, & à charger

toute l'action d'événemens & de surprises. Car comment ces sujets, ces surprises, & ces événemens auroient-ils pû avoir lieu dans un endroit public exposé à la vûe des Courtisans ou du peuple, tandis que le fonds de la plûpart de nos Tragédies ne roule que sur des affaires particulieres, où la Cour & le peuple n'entrent souvent pour rien ? Les spectateurs Athéniens, accoutumés à se mêler des affaires publiques avoient sur cela un tout autre goût que les spectateurs François, qui ne se mêlent de rien dans une Monarchie heureuse & tranquille.

Je ne parle point d'une autre raison pour retrancher les Choeurs. C'est la trop grande régularité qu'ils exigent pour la constitutiou d'une Tragédie. La nécessité d'un Choeur nous auroit certainement privés de quantité de magnifiques sujets, que nous voyons si heureusement & si noblement traités. L'on s'est ôté un bien pour s'en procurer un autre qu'on juge plus solide. Sans examiner ici si l'on a bien ou mal fait, ni si l'inconvénient des confidens, & la perte de la partie la plus pompeuse du spectacle sont assez

dédommagés par d'autres avantages, il faut nous contenter de faire quelque attention à ce retranchement des Choeurs, à ſa cauſe, & à ſon effet, afin de ſçavoir où s'en tenir dans la comparaiſon des deux Théâtres.

L'Amour. XIX. Une autre différence très-conſidérable, priſe entierement du côté des ſpectateurs, c'eſt la galanterie & l'amour. Il n'y en a preſque point chez nos Poëtes Grecs. Les ſpectateurs plus politiques & plus ambitieux que tendres & galans, s'en ſeroient choqués comme d'une foibleſſe indigne de la majeſté du Théâtre Tragique. Le renverſement des Etats, la ſplendeur des Républiques, le jeu des grandes paſſions, étoient pour eux des objets conformes à leur caractère orgueilleux & fier, quoique poli. La politeſſe Françoiſe devenue moins fière & moins ambitieuſe dans l'Etat floriſſant du gouvernement Monarchique, s'eſt fait par habitude un goût tout contraire, que les faiſeurs de Spectacles & de Romans ont eû grand ſoin d'entretenir par leur attention à gagner les ſuffrages des ſouveraines arbitres du goût. Les ſpectatrices Athéniennes n'étoient pas celles qui

donnoient la vogue. Différence si marquée, que l'amour occupe souvent les trois quarts des Tragédies Françoises, au lieu que les Grecques se soutiennent d'un bout à l'autre par la seule force de l'action qui en est le fonds.

XX. L'étude égale des Poëtes de différens tems à plaire à leurs spectateurs, a encore influé dans la maniere de peindre les caractères. Ceux qui paroissent sur la Scène Angloise, Espagnole, Françoise, sont plus Anglois, Espagnols, ou François, que Grecs ou Romains, en un mot que ce qu'ils doivent être. Il ne faut qu'un peu de discernement pour s'appercevoir que nos Césars & nos Achilles, en gardant même une partie de leur caractère primitif, prennent droit de naturalité dans le pays où ils sont transplantés, semblables à ces portraits qui sortent de la main d'un Peintre Flamand, Italien, ou François, & qui portent l'empreinte du pays. On veut plaire à sa nation, & rien ne plaît tant que la ressemblance de manieres & de génie. Les Poëtes Grecs n'ayant eû presque à peindre que des Grecs ou des Barbares voi- Caractères.

ſins, ont eû moins de peine à donner des caractères tout-à-fait vrais, & ſans mélange ni altération. Peut-être auſſi ont-ils pris plus à tâche d'attrapper cette partie eſſentielle du ſpectacle.

Caractère commun des Poëtes Tragiques.

XXI. Reprenons nos briſées, & après avoir diſtingué ce que le Théâtre moderne & ancien ont de commun & de particulier par rapport au goût des ſpectateurs anciens & modernes, voyons d'abord ce qui frappe le plus les mêmes hommes, (les François par exemple,) dans les Tragédies Grecques & Françoiſes, ſoit en bien, ſoit en mal. Ce ſera là le caractère commun des unes & des autres.

L'intervention des Dieux eſt un des pivots du Tragique Grec, comme de l'Epique. Preſque point de piéces où les Dieux mêlés avec les hommes ne faſſent leur rôle; &, (ce qui choquoit le plus M. de Saint Evremond,) les Dieux y jouent avec des paſſions toutes humaines. Ils n'ont pardeſſus les hommes que leur dignité de Dieux, &, à cela près, ce ſont de véritables hommes diviniſés. La Scène Françoiſe ne les a point admis, ou les a rélégués à l'Opéra & aux Comédies. Elle a eû égard au vraiſemblable du

ſiécle avec grande raiſon. Les mœurs & les idées ayant changé, il auroit été ridicule de prétendre faire enviſager aux François les Divinités payennes avec des yeux Grecs. Racine même qui étoit ſi fort amateur du goût Grec, ne les a employées qu'indirectement & ſans les faire paroître, comme Neptune & Venus dans Phédre. Mais ſi l'on accorde que ces Dieux feroient un mauvais effet aujourd'hui, il ne faut pas croire qu'il en fût ainſi autrefois. La penſée même de M. de Saint Evremond & de ſes partiſans eſt trop forte, quand ils blâment généralement les Poëtes Chrétiens d'avoir perpétué la fable payenne. Le pays de la fable conſidérée comme fable, eſt ſi fertile en beautés poëtiques, que d'en vouloir bannir la Poëſie, ce ſeroit la dépouiller de ſon plus riche domaine. D'ailleurs ce pays fabuleux eſt un climat univerſel, où les Poëtes de toutes les nations devenus contemporains peuvent ſe raſſembler en citoyens, & s'entendre ſans avoir beſoin d'interpréte. La Religion Chrétienne eſt trop reſpectable, & ſes myſtères ſont trop ſublimes pour fournir à la Poëſie un ſupplément à la

fable, comme le ſouhaitent M. de Saint Evremond, & quelques-uns après lui, auſſi peu Poëtes que lui. Car les vrais Poëtes ſont bien éloignés d'admettre cette réforme chimérique. Il vaut mieux écouter * Boileau, qui dit très-bien,

De la Religion les myſtères terribles,
D'ornemens égayés ne ſont pas ſuſceptibles.

Et qu'on ne diſe pas, après avoir examiné en Philoſophe ou en Géométre la plûpart des fables anciennes, qu'elles péchent contre le bon ſens. Elles ont ſans doute peu de ſolidité à les regarder avec la ſévérité Philoſophique. Mais leur merveilleux a l'air d'un enchantement, & cet enchantement eſt reçû de tout le monde. C'eſt un ſtyle, & cela ſuffit pour les juſtifier du crime de choquer la raiſon, & beaucoup plus pour ne les pas trouver étrangères dans les Tragédies Grecques, où elles ſe ſont incorporées, après avoir regné dans le Poëme Epique, ſource unique du Tragique. Quelle que ſoit enfin l'impreſſion qu'elles nous font, il eſt toujours cer-

* Boileau, *Art. Poët. chant* 3.

tain que le Théâtre ancien les admettoit comme un ornement, & que le moderne ne les souffre plus qu'avec beaucoup de précaution.

Ce n'est pas que nos Tragédies Françoises, dépouillées de ce merveilleux, en ayent moins de noblesse & de grandeur. C'est au contraire par ce point là même qu'elles se font remarquer. Quelle pompe que celle de notre Théâtre élevé, ce semble, au-dessus même de la grandeur Romaine par le grand Corneille! les merveilles éteintes revivent pour nous, & revivent d'autant plus divinement, que leur nouvelle vie a quelque chose de plus magnifique encore que la premiere. Les Romains furent-ils jamais si majestueux dans leurs sentimens & dans leurs idées qu'ils le sont sur notre Théâtre? quelle profondeur de politique! quel raffinement de fierté! sont-ce des héros de ce monde? sont-ce des génies d'un monde supérieur? tout tremble, tout s'abbaisse devant eux; & ils croyent faire honneur aux Rois de les fouler aux pieds. Mais quelle autre espéce de noblesse élégante dans Racine: s'il nous rappelle au monde que nous voyons, sans

nous élever à cet autre Univers qui n'appartenoit qu'à Corneille, avec quel charme nous fait-il retrouver nous-mêmes dans ceux qu'il nous présente ! de quelles couleurs ſçait-il relever & embellir les objets ſans les rendre méconnoiſſables ! les héros de l'antiquité, ſi célébres dans les Tragédies Grecques, ne ſeroient-ils point agréablement ſurpris de ſe trouver ainſi rehauſſés par de nouvelles mœurs, qui à la vérité leur étoient inconnues, mais qui ne leur meſſiéent point ? Il faut l'avouer, en mettant à part des défauts ſouvent néceſſaires, le Théâtre François a un air de dignité & d'élégance qui lui eſt propre, qui le caractériſe : & cet air couvre ſi bien ſes défauts qu'ils diſparoiſſent preſqu'entierement ſur la Scène, quelques viſibles qu'ils ſoient d'ailleurs au moyen d'une lecture réfléchie. C'eſt ce que devroient obſerver les cenſeurs étrangers, dont la critique ne s'attachant qu'aux défauts, ſans mettre les beautés dans la balance, ſe trouve démentie aux repréſentations des piéces de Corneille ou de Racine. Ces Poëtes n'ont en effet qu'à ſe remontrer pour faire de leurs

critiques autant d'admirateurs & de partisans.

Il en étoit autrefois ainsi des Poëtes Grecs. Mais ils ne peuvent plus espérer la même grace aujourd'hui que les moeurs anciennes sont devenues aussi odieuses & aussi barbares que les modernes nous sont chères & personnelles. Le caractère singulier qui perce à travers ces moeurs antiques, & que l'on ne peut s'empêcher de sentir, si l'on n'est entierement dépourvû de goût, n'est véritablement pas cette noblesse, cette pompe, cette magnificence élégante & recherchée des sentimens de notre Théâtre. On y voit tout cela, mais réduit aux bornes de la simple nature, & dépouillé de cet éclat qui est propre des Monarchies, & de cet art que l'éducation ajoute à la nature. En récompense la simplicité, la régularité, la vérité, la justesse de la conduite, & des passions sont le coin auquel sont marquées les Tragédies anciennes. Tout l'appanage de la pure & belle nature y est étalé, mais avec une précision, une délicatesse, & une naïveté qui semblent ne tenir rien de l'art. Qu'on mette à part les moeurs

& les coutumes, Oedipe, Philoctéte, Iphigénie, Hippolyte, ſont des ouvrages divins ; & Scaliger n'en aura point trop dit en les qualifiant de ce nom. Je ne crains pas même d'en être déſavoué par des lecteurs judicieux, qui auront la tête aſſez forte pour ſe mettre au-deſſus du préjugé des moeurs. Ils reconnoîtront la belle antiquité à ce caractère général, caractère ſimple & noble par la ſimplicité même, dénué d'ornemens empruntés & d'épiſodes, régulier juſqu'au ſcrupule, vrai comme le naturel, & ſi juſte dans le jeu des paſſions, qu'elles vont frapper l'ame du ſpectateur à coup ſûr, & jamais à faux, comme le font beaucoup de Scènes Françoiſes.

Caractère particulier.

XXII. Ce caractère général laiſſe toutefois entrevoir dans les trois Poëtes Grecs des différences qui font leur caractère particulier, comme les maîtres de la Scène Françoiſe ont chacun le leur. Car de même que Corneille, après s'être ouvert une carriere toute nouvelle, &, (ſi j'oſe parler ainſi,) un nouveau Ciel & des routes inconnues aux Anciens, ſemble un aigle qui s'élance juſqu'aux nues

par la sublimité, par la force, par la suite non interrompue, & par la rapidité de son vol; de même que Racine, en suivant les traces des Anciens d'une maniere nouvelle, imite les Cignes qui tantôt planent, tantôt s'élevent, tantôt s'abbaissent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux, ainsi voit-on qu'Eschyle, Sophocle & Euripide ont leur marche & leur conduite toute particuliere. *

* CICERON, au troisiéme Livre de l'Orateur, dit: » La sculpture n'est qu'un même » art. Mais Myron, Polyclete & Lysippe, qui » y ont excellé, ont été très-différens dans » leur maniere, quoique si semblables à eux-» mêmes, qu'on ne peut s'empêcher de les » reconnoître. Il en est de même de la pein-» ture. Zeuxis, Appellès, Aglaophon ne se » ressemblent point, & ils paroissent parfaits » dans leur genre. Or si cela est aussi mer-» veilleux que véritable dans des arts muets, » pour ainsi parler, combien l'est-il plus dans » le discours qui admet ces différences, quoi-» qu'il soit composé de mêmes paroles & de » mêmes sentimens? différences qui ne font » pas que l'un soit bon, l'autre mauvais; mais » que tout soit bon & louable dans des gen-» res différens. Rien de plus sensible dans les » Poëtes. Car on voit combien ESCHYLE, » SOPHOCLE & EURIPIDE sont différens, & » cependant on les loue presque également » chacun dans son genre. *Una fingendi est ars*

Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, eſt un tor-

» *in quâ præſtantes fuerunt Myro, Polycletus,* » *Lyſippus, qui omnes inter ſe diſſimiles fue-* » *runt; ſed ita tamen ut neminem ſui velis eſſe* » *diſſimilem: una eſt ars ratioque picturæ. Diſ-* » *ſimillimi tamen inter ſe Zeuxis, Apelles,* » *Aglaophon; neque eorum quiſquam in arte ſuâ* » *deeſſe videtur. Et ſi hoc in his quaſi mutis* » *artibus eſt mirandum, & tamen verum, quan-* » *tò admirabilius in oratione & linguâ quæ* » *cum in iiſdem verbis ſententiiſque verſetur* » *ſummas habet diſſimilitudines? non ſic ut alii* » *vituperandi ſunt, ſed ut ii quos conſtet eſſe* » *laudandos, in diſpari genere laudentur. Id-* » *que primùm in Poëtis cerni licet quam inter* » *ſe Æſchylus, Sophocles, Euripides diſſimiles* » *ſint quanquam omnibus par pænè laus in diſſi-* » *mili ſcribendi genere tribuatur.* » Ce paſſage eſt le dénouement de toutes les difficultés ſur le goût, & montre bien qu'il n'eſt pas purement arbitraire. Toutes les manieres de peindre ſont bonnes. Oui, quand elles participent également du bon goût. Il en eſt de même des ſtyles. Auſſi quand on dit qu'il faut imiter pour l'éloquence le ſtyle de Ciceron ou de Demosthene, ce n'eſt pas à dire qu'il faille copier groſſierement leur maniere; mais il faut prendre le goût périodique, nourri & ſenſé des beaux ſiécles où ils vivoient, ce qui n'empêchera pas qu'on n'ait une maniere propre. Ainſi l'ont pratiqué les Patru, les le Maître, les Pelisson, &c.

» On reproche ſouvent aux Poetes qu'ils » ne ſuivent pas la vérité dans les caractères

rent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices. Le second est un canal qui arrose des jardins délicieux; & le troisiéme, un fleuve qui ne suit pas toujours sa course de droit fil, mais qui aime à serpenter dans des prairies émaillées de fleurs. Tous les trois ont fait pour la Tragédie ce que les Dieux firent en faveur de Pandore, suivant la fable. Eschyle qui fit éclore la Tragédie lui donna un air un peu rude, des traits trop forts, une démarche trop fougueuse, & un port de Géante plûtôt que d'Héroïne. Sophocle la réduisit, selon l'expression d'Horace que nous avons déja citée, à paroître avec la décence d'une matrone. Euripide enfin, en lui donnant de nouvelles graces, la fit quelquefois un peu philosophe.

Tous ces caractères une fois sup-

» qu'ils forment : mais on fait voir qu'ils les » forment comme ils devroient être, ou com» me ils sont. Et c'est ainsi que Sophocle & » Euripide répondirent à leurs censeurs, So» phocle en disant, qu'*il faisoit ses héros com» me ils devoient être*, & Euripide qu'*il les* » *faisoit comme ils étoient*, &c. » Arist. *Poët. chant 26*. On a appliqué ce mot à Corneille & à Racine.

posés, & bien établis par les piéces qu'on verra traduites, il est aisé d'appercevoir jusqu'où l'on peut pousser la comparaison, & quel en doit être le résultat. J'ai touché légérement tous ces articles pour n'en pas laisser perdre le fil ; & pour les rapprocher du paralléle.

Paralléle des deux Théâtres.

XXIII. 1°. L'ancien Théâtre & le moderne s'accordent à ne point admettre de Sujets feints & nés de l'imagination du Poëte. Mais ils différent essentiellement dans le choix des Sujets historiques & fabuleux. Tous les Sujets sont bons aux François, pourvû qu'ils soient Tragiques, & capables de la sorte de régularité que l'usage a jugé suffisante. Pour les Grecs ils ne veulent de Sujets que ceux qui peuvent s'allier avec la rigueur des trois unités & des Chœurs. Les premiers ne souffrent guère que des Sujets étrangers : les seconds n'en veulent que de domestiques, tirés de leurs annales vieilles ou nouvelles. L'un & l'autre goût est fondé en raison par la diversité des esprits, & par la différence d'intérêts qui se trouve entre un Etat Monarchique & un Etat Républicain. Il n'est donc pas

queftion d'abord de faire le procès aux uns ou aux autres dans la comparaifon des Sujets. Nos fources fontelles plus fécondes que celles des Grecs ? cela paroît être au premier coup d'œil, puifque l'Univers entier, (fur-tout depuis le rôle que les Romains y ont joué,) fournit, ce femble, beaucoup plus au Théâtre qu'un coin de la terre, tel que la Gréce & fes environs. Mais fi l'on confidère le nombre prodigieux de Tragédies tirées de ce feul fonds, qui font forties de la feule plume des trois Poëtes Grecs, & dont il nous refte au moins une partie des titres, on fufpendra un peu fon jugement. Il eft des pays plus fertiles en or que le refte du monde. Telle étoit la Gréce par rapport aux Sujets tragiques. Sa fable mêlée à fon hiftoire eft une fource intariffable. Mais fans infifter fur ce point, tout ce que l'on peut accorder au Théâtre moderne au-deffus du Théâtre ancien à l'égard des Sujets, c'eft la variété prife du côté des moeurs. En mettant fur la Scène divers peuples, des Grecs, des Romains, des Efpagnols, des Turcs, on eft obligé de varier au moins les ha-

bits. C'eſt pour le Théâtre un profit auquel les Anciens ſembloient avoir renoncé.

2°. Quant aux perſonnages, comme les Dieux, les Rois, les Héros & les ſubalternes, c'eſt encore un article qui ne peut nullement entrer dans la comparaiſon, vû le changement des idées de fable, d'héroïſme & de diadême. Qui ſçait ſi dans le tems que devenus ſeuls juges entre nous & les Grecs, nous les condamnons ſi fièrement ſur le défaut de nobleſſe dans les mœurs, eux-mêmes revenant au monde ne nous condamneroient pas à leur tour ſur la folle hauteur de nos idées qui paroît dédaigner la nature & l'humanité ? hé qui en devroit être crû ? mais ne chicanons point ſur le paralléle des idées & des mœurs. Si l'on s'obſtine à comparer les deux Théâtres par cet endroit, le moderne l'emportera ſans difficulté ſur l'ancien au jugement des idées préſentes.

3°. Il n'aura pas le même avantage pour l'œconomie & la conduite des piéces. Ses défauts fréquens d'unité, de liaiſon, & d'art à faire entrer ou ſortir les Acteurs ; ſes Epiſo-

des éternels ; & ſes caſcades dont les degrés ſont ſouvent briſés & interrompus, donnent à cet égard une ſupériorité inconteſtable au Théâtre Grec.

4°. D'où il s'enſuit une autre ſupériorité qui n'eſt pas moins précieuſe. C'eſt la ſimplicité qui la lui donne. L'imagination n'y eſt point détournée, comme dans le nôtre, de l'objet principal; & ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt que par cela même le jeu de la paſſion y eſt conduit avec plus de préciſion, de ſageſſe, & de vérité. Cela eſt trop frappant pour n'en être pas touché dès une premiere lecture.

5°. Comme le Chœur a ſes avantages & ſes inconvéniens, c'eſt encore une choſe qu'on devroit exclure de la comparaiſon. Le Théâtre moderne, en s'en paſſant, y gagne un plus grand nombre de beaux Sujets: mais, outre qu'en revanche il ſe charge de confidens, il y perd la continuité de l'action, & un ſpectacle magnifique qui ſert à la ſoutenir, & qui eſt, pour ainſi dire, le fonds ou l'accompagnement du tableau.

6°. Pour ce qui eſt de la galante-

rie que le Théâtre ancien rejettoit, & dont le François fait ſon capital, le bon ſens & la raiſon, en dépit du goût dominant, ſe mettent du côté des Grecs. Car outre le ſcandale inconcevable que donnent des Chrétiens moins ſcrupuleux ſur la pureté du Théâtre que des Païens, peut-on avoir quelque élévation dans les ſentimens, ſans être choqué de voir la Tragédie dégradée par une tendreſſe vaine qui n'a rien de ſérieux, & dont tout l'art, vû la maniere dont on l'employe, eſt d'arrêter à chaque pas l'impreſſion que devroient faire la terreur & la pitié, ou la paſſion principale de la piéce. Cette paſſion peut-elle produire un effet durable, & laiſſer d'elle *un long ſouvenir*, comme s'exprime Boileau, tandis qu'on l'interrompt par des huit ou dix Scènes de galanterie? Le jeu d'une paſſion Théatrale conſiſte à ſe développer par un enchaînement d'impreſſions qui la ménent inſenſiblement à ſon comble. Mais cette chaîne ſe rompt à chaque inſtant. Auſſi l'impreſſion primitive s'efface-t-elle par les Scènes galantes. Les Grecs n'ont eu garde de troubler ainſi leur action par

des tendresses doucereuses. C'est pour cela qu'il leur en coûtoit beaucoup plus pour nourrir une piéce de son propre suc, & pour lui donner ses justes proportions, qu'il n'en coûte d'ordinaire aujourd'hui, pour ajuster une action simple au moyen d'Episodes & d'événemens d'amour. Loin de leur en sçavoir gré on s'obstine à les blâmer par l'endroit même qui les rend plus estimables. Hé, la force du génie ne paroît-elle pas davantage à suivre le fil d'une passion durant cinq Actes, & toujours en croissant, qu'à y coudre divers morceaux étrangers, pour remplir cette étendue ? certainement l'on pourroit dire que cette méthode nouvelle seroit venue de défaut d'haleine & de force dans les Poëtes, si Corneille le plus fort & le plus ferme des génies tragiques ne l'eût suivie par déférence pour son siécle beaucoup plus que par goût : & quels ménagemens n'y a-t-il pas apportés ! si l'amour fait un grand rôle dans ses piéces, du moins il n'y fait pas le principal ; & il y est subordonné à l'ambition, dont souvent il devient le ministre & l'esclave.

7°. Enfin pour finir par les caractères, on ne ſçauroit diſconvenir que les Grecs les ont marqués avec plus de vérité que les François, quoique ceux-ci ayent peut-être dû en uſer comme ils ont fait, pour plaire à leurs ſpectateurs. Je n'en répéterai point la raiſon.

Concluſion. XXIV. C'eſt donc par la nature, qui eſt la même dans tous les tems, & non par les choſes que l'éducation & l'habitude y ajoutent de ſiécle en ſiécle, qu'il faut comparer le Théâtre ancien avec le moderne. Sur ce pied-là on les regardera comme deux genres tout différens à certains égards, & par conſéquent peu ſuſceptibles d'une comparaiſon fort exacte, puiſque l'impreſſion réſulte d'un certain total qui comprend l'imitation, tant de la nature, que des choſes qui y ſont ajoutées, ou qui en ſont retranchées par la diverſité des ſiécles. Quiconque aura l'oœil aſſez fin pour démêler les reſſorts de cette impreſſion, trouvera ſans doute que ſi notre Théâtre eſt plus noble par les mœurs, le Théâtre Grec ne l'eſt pas moins par la nature, que l'un eſt plus chargé, l'autre plus ſimple; l'un moins régulier,

régulier, l'autre plus exact; le premier plus intéressant, le second plus touchant, celui-là plus fougueux & plus sublime, celui-ci plus animé & plus naturel. Le Théâtre Grec sera regardé comme une statue antique avec ses linges mouillés, peu ornée à la vérité, mais où tout est naïf & vrai; & le François, comme une statue moderne dont les attitudes & les drapperies ont plus de dignité & de richesse, moins d'agrément & de vérité. Si nous en croyons M. de Saint Evremond, » chez nous ce qui doit » être tendre n'est souvent que doux, » ce qui doit former la pitié fait à » peine la tendresse; l'émotion tient » lieu du saisissement; l'étonnement » de l'horreur. Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond; les passions à demi touchées » n'excitent en nos ames que des » mouvemens imparfaits, qui ne sçavent ni les laisser dans leur assiette, » ni les enlever hors d'elles-mêmes. » Cela n'est pas généralement vrai. Car qui jamais poussa plus loin une passion que Corneille, sur-tout celle des dialogues particuliers où il s'agit de contestation? l'on pourroit se plain-

dre au contraire que ſouvent la paſſion eſt outrée. Où ne la porte pas Cléopatre dans Rodogune? » nos hé-» roïnes ſe lamentent trop, ou s'ex-» halent ſouvent en des ſentimens » trop beaux pour une douleur véri-» table, » autre reproche de M. de Saint Evremond. Ce trop ou ce trop peu ſont les appanages du goût où l'on a monté le Théâtre moderne. La juſteſſe & la vérité, choſes ſi chéries des Anciens, ſont le partage du leur. Il ſe paſſionne; mais ſa paſſion a ſon origine, ſon étendue, ſes bornes & ſes expreſſions, comme dans la nature. C'eſt un tableau dont la ſimplicité, la vie & la reſſemblance ſont le principal mérite. Le nôtre eſt un tableau plus brillant, & dont les traits ſont plus hardis. Si ce dernier frappe & ſaiſit davantage, le premier n'a pas moins droit d'attacher & de plaire. Ce que l'un perd dans l'examen rigoureux de la raiſon, l'autre le gagne par ce même examen, & c'eſt le ſort des belles choſes. Plus on les voit avec des yeux critiques, plus on les trouve belles. Mais comme il ne s'agit point ici de préférence, ni même de comparaiſon rigide entre deux

Théâtres qui ont ſi peu de rapport, c'eſt aſſez d'avoir fait connoître comment & en quoi on peut les comparer pour juger mieux de l'un, qui eſt moins connu, par le contraſte de l'autre, qui l'eſt plus. C'eſt tout l'avantage que j'ai prétendu procurer au Théâtre Grec, ſans aucun préjudice pour le François. Ce ſeroit beaucoup d'avoir mis par ce moyen les lecteurs en goût & en ſituation de juger par eux-mêmes du degré d'eſtime qu'on peut accorder aux inventeurs de la Scène Grecque, ſans intéreſſer le moins du monde l'admiration ſi juſtement dûe aux grands Maîtres de notre Scène.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.



AVERTISSEMENT.

OUTRE l'Oedipe de M. Dacier, qui ne m'avoit pas rebuté malgré mon respect sincère pour la mémoire de ce Sçavant, il en a paru un autre en 1729. de feu M. Boivin. Comme le mien étoit fait plusieurs années avant le sien, j'ai crû devoir le donner tel qu'il étoit, avec la scrupuleuse attention de n'y rien changer, sans prétendre pour cela me comparer, & moins encore me préférer à un homme de ce mérite.



SUJET.

POUR l'expofer il fuffit de citer les paroles de M. Dacier, qui a traduit Oedipe avant moi. Il démêle très-bien en peu de mots ce que l'Hiftoire a fourni au Poëte, & ce que le Poëte y a ajouté.

„ Le Royaume de Thébes * étant
„ défolé par une pefte très-cruelle,
„ on envoya confulter l'Oracle
„ d'Apollon, qui répondit qu'elle
„ ne cefferoit qu'après que l'on au-
„ roit vengé la mort de Laïus fur
„ Oedipe, qui étoit fon fils & fon
„ meurtrier. On vérifia cet Oracle,
„ & l'on trouva en effet qu'Oedipe
„ étoit ce même fils de Laïus &
„ de Jocafte, qui ayant été expofé
„ par l'ordre de fes parens avoit été
„ fauvé par des Pafteurs, & porté à
„ Polybe, Roi de Corinthe, † qui

* Capitale de Béotie, Province la plus voifine de l'Attique.

† Ville célébre dans l'Ifthme du Peloponèfe.

„ l'avoit élevé comme ſon fils....
„ Après cette reconnoiſſance, Jo-
„ caſte ſe pendit de déſeſpoir, Oe-
„ dipe ſe creva les yeux, & on le
„ chaſſa du Royaume. Voilà ce
„ que l'Hiſtoire Grecque a fourni à
„ Sophocle : voilà ce qu'il y a de
„ propre. Le reſte ſont les Epiſo-
„ des, c'eſt-à-dire, les circonſtan-
„ ces des tems, des lieux, & des
„ perſonnes, dont Sophocle ſe ſert
„ pour étendre & amplifier ſon ac-
„ tion. Ces circonſtances ſont l'aſ-
„ ſemblée des Sacrificateurs, qui,
„ ſuivis d'un très-grand nombre
„ d'enfans, vont ſe proſterner aux
„ pieds d'un Autel qu'on avoit éle-
„ vé à Oedipe dans la cour de ſon
„ Palais, les Sacrifices qu'on fait
„ dans toutes les places, l'ambigui-
„ té de l'Oracle, * l'emportement
„ d'Oedipe contre Tiréſias, ſes in-
„ juſtes ſoupçons contre Créon, la

* Celui de Delphes, ville & temple d'Apollon, au pied du mont Parnaſſe dans la Phocide.

„ querelle de ces deux Princes, la „ ſortie de Jocaſte qui veut les ap- „ paiſer, le trouble qu'elle jette „ dans l'eſprit d'Oedipe en voulant „ calmer ſes inquiétudes, l'arrivée „ du Paſteur de Corinthe, qui vient „ lui apprendre la mort de Polybe, „ & qui, pour guérir ſes frayeurs, „ croyant lui donner une très-bon- „ ne nouvelle, lui découvre que le „ Roi & la Reine de Corinthe n'é- „ toient pas ſes parens, l'opiniâtre- „ té d'Oedipe, qui veut éclaircir ſa „ naiſſance malgré les efforts de Jo- „ caſte; la dépoſition du Paſteur de „ Laïus, qui étoit le même qui „ avoit eû ordre de l'expoſer; enfin „ toutes les circonſtances de la „ mort de Jocaſte, & de la puni- „ tion d'Oedipe. .. Le but du Poë- „ te eſt de faire voir que la curio- „ ſité, l'orgueil, la violence, & „ l'emportement précipitent dans „ des malheurs inévitables les hom- „ mes qui ont d'ailleurs de fort „ bonnes qualités.

PERSONNAGES.

OEDIPE, Roi de Thébes en Béotie.
LE GRAND PRETRE de Jupiter.
CRÉON, frere de Jocaſte.
LE CHŒUR composé des Anciens de la Nation Thébaine. *
TIRESIAS, Prophéte.
JOCASTE, veuve de Laïus Roi de Thébes, & femme d'Oedipe.

* M. DACIER veut que le Chœur ſoit composé des Sacrificateurs de divers Temples. Il ſe fonde ſur deux paſſages de Sophocle; l'un où le Grand Prêtre dit à Oedipe, Act. I. Sc. I. *Voici des Sacrificateurs courbés ſous le poids des années.* οἱ δὲ τ' σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς. L'autre, Scène IV. Acte IV. où Oedipe dit, en parlant au Chœur, *O Vieillards*, πρέσβεις. Celui-ci prouve ſeulement que ce ſont des Vieillards, outre que HENRI ETIENNE lit πρέσβυν, ce qui fait un autre ſens. Quant au premier paſſage, il montre ſeulement que le Théâtre eſt rempli de Sacrificateurs & de Prêtres à la premiere Scène : mais ce paſſage ne prouve pas que ces Vieillards qui paroiſſent d'abord ſoient le Chœur, non plus que les enfans qui les accompagnent. Un autre endroit plus décifif me fait pencher à croire que le Chœur eſt formé des plus notables Thébains; car Jocaſte les appelle, χώρας ἄνακτες, *les principaux du pays.* J'oſe aſſurer que j'avois fait cette remarque avant que d'avoir lû M. BOIVIN.

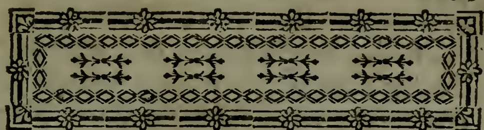
UN OFFICIER de la Cour d'Oedipe.
UN VIEUX BERGER qui vient de Corinthe.
PHORBAS, Berger des Troupeaux de Laïus.

PERSONNAGES MUETS.

UNE TROUPE D'ENFANS qui suivent le Grand Prêtre.
DEUX FILLES d'Oedipe.

La Scène est à Thébes devant le Palais d'Oedipe.





ŒDIPE,
TRAGÉDIE
DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE. *

OEDIPE, Suite, LE GRAND PRETRE, UNE TROUPE D'ENFANS.

OEDIPE.

INFORTUNÉS Enfans, tendre race de l'antique Cadmus, quel ſujet de triſteſſe vous raſſemble en ces lieux ?

* Rien de plus ſuperbe que l'ouverture de cette Scène. Elle préſente aux yeux une Place, un Palais, un Autel à la porte du Palais d'Oedipe, des Enfans & des Vieillards proſternés ; on apperçoit même, ſuivant le texte, tout un peuple qui paroît au loin environner les deux Temples de Pallas, & l'Autel d'Apollon.

que veulent dire ces * bandelettes, ces branches, ces ſymboles de ſupplians ? Thébes fume d'encens : tout retentit de cris & de prieres. Quel ſpectacle pour Oedipe ! oui, cet Oedipe votre Roi, ſi célébre par tout le monde, a voulu en être le témoin. Je pouvois envoyer vers vous pour apprendre la cauſe d'une ſi triſte cérémonie ; je viens moi-même m'inſtruire par votre bouche. Mais non, c'eſt à vous, ô Vieillard, de parler pour eux. Quelle eſt votre deſſein ? quelle crainte, quelle calamité, quel malheur préſent ou futur, vous réunit autour des Autels ? parlez, me voici prêt à vous ſecourir : je ſerois inſenſible ſi je n'étois émû d'un ſpectacle ſi touchant.

LE GRAND PRETRE.

Vous voyez, Grand Roi, cette troupe inclinée au pied de vos Autels. Voici des Enfans qui ſe ſoutiennent à peine, † des

* Les Anciens portoient, ou à la main, ou ſur la tête, des rameaux & des bandelettes quand ils alloient demander quelque faveur conſidérable ou aux Dieux, ou aux hommes.

† M. DACIER, auſſi-bien que les autres, a raiſon de s'écarter du Scholiaſte, qui prétend que ce paſſage *οἱ δὲ σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς*, *Voici des Sacrificateurs courbés ſous le poids des années*, ne doit s'entendre que du Grand Prêtre qui parle de lui ſeul au pluriel, & qu'ainſi il eſt

Sacrificateurs courbés ſous le poids des années, & de jeunes hommes choiſis. Pour moi je ſuis le Grand Prêtre du Souverain des Dieux. Le reſte du peuple orné de couronnes eſt diſperſé dans la place; les uns entourent * les deux Temples de Pallas; les autres ſont autour † des Autels d'Apollon ſur les bords du fleuve. La cauſe d'une ſi vive douleur ne vous eſt pas inconnue. Hélas! Thébes preſqu'enſevelie dans un océan de maux, peut à peine lever la tête audeſſus des abyſmes profonds qui l'environnent. Déja la terre a vû périr les moiſſons naiſſantes, & les tendres troupeaux. Les enfans expirent dans le ſein de leurs meres. Un Dieu ennemi, un

le ſeul Vieillard avec les Enfans, cela eſt inſoutenable. La penſée de M. Dacier eſt conforme à celle du Seigneur Italien Orsatto Giustiniano, qui traduit.... *alcuni poi ſon ſacerdoti d'anni gravi.*

* Il y avoit à Thébes deux Temples de Pallas, l'un qu'on appelloit Minerve *ſecourable*: l'autre nommé Minerve l'Iſmeniene, à cauſe du fleuve Iſmenus, & Cadméene à cauſe de Cadmus.

† Au lieu *des Autels*, le grec dit, *les cendres fatidiques d'Iſmenus*; *cendres*, parce que l'avenir ſe dévoiloit dans ce Temple en conſultant le feu; *d'Iſmenus*, parce que ce Temple étoit ſur le bord du fleuve.

feu dévorant, une peſte cruelle ravage la Ville, & enléve les habitans. Le noir Pluton enrichi de nos pertes, ſe rit de nos gémiſſemens & de nos pleurs. Tournés vers * les Autels de votre Palais, nous vous invoquons, ſinon comme un Dieu, du moins comme le plus grand des hommes, ſeul capable de ſoulager nos maux, & d'appaiſer la colère du Ciel. C'eſt vous, grand Roi, qui affranchîtes Thébes du tribut fatal qu'elle payoit au Sphinx; vous que les Dieux, ſans le ſecours des hommes, inſpirerent alors; vous enfin que les Thébains honorent comme leur libérateur & leur pere. En vous ſeul eſt notre reſſource. Proſternés à vos genoux, hélas! nous vous conjurons tous de trouver quelque remède à nos calamités. Intéreſſez à notre ſecours le Ciel & la terre; conſultez les hommes & les Dieux, en un mot ſauvez-nous. La prudence des Sages, tels que vous, eſt ſupérieure aux événemens. Hâtez-vous donc, ô le meilleur des Rois, hâtez-vous de ſauver Thébes.

* On le regarde comme un homme divin dont la ſageſſe avoit déja délivré Thébes du Sphinx. Cela augmente le Tragique, puiſque cet Oedipe adoré de ſon peuple doit bientôt en devenir l'exécration.

Rendez-lui ſon ancien éclat, & ſouvenez-vous de l'obligation que vous impoſent vos premiers bienfaits. Libérateur de cette contrée, ce beau titre ne s'effacera-t-il point des cœurs de vos Sujets, ſi déja délivrés par vos ſoins ils ſont replongés dans de plus grands malheurs? Encore une fois, Seigneur, ſauvez-nous. Rappellez cette prudence qui nous a gouvernés ſous de plus heureux auſpices, ſoyez toujours ſemblable à vous-même, & ſongez que ſi le Ciel vous conſerve pour regner encore ſur ces climats, un Royaume dépouillé de citoyens eſt un bien auſſi inutile pour un Roi, qu'une fortereſſe ſans ſoldats, & un vaiſſeau ſans matelots.

OEDIPE.

* Déplorables enfans, je n'ignore pas vos douleurs; oui, Thébains, votre triſte ſituation ne m'eſt que trop connue. Tout pleure, tout gémit; mais dans cette affliction générale, croyez-moi, je ſouffre comme vous, & plus que vous; les malheurs publics retombent ſur votre

* Oedipe parle en cet endroit non-ſeulement aux enfans, mais aux Sacrificateurs & au peuple. Il parle en pere, c'eſt pourquoi il ſe ſert du terme παῖδες qui d'ailleurs s'attribue aux hommes auſſi-bien qu'aux enfans.

Roi ; Oedipe seul en porte tout le faix : j'ai vos maux, ceux de mon peuple, & les miens à supporter. * Ma prudence, vous le sçavez, ne s'endort point sur ce qui vous touche ; vos cris ne l'ont pas réveillée. Témoins de mes larmes & de mes inquiétudes, vous n'ignorez pas combien j'ai tenté de voyes pour vous soulager. Il restoit un reméde, je ne l'ai pas négligé. † Créon mon beau-frere est allé par mon ordre au Temple de Delphes. Il doit apprendre du Dieu comment je puis procurer le salut de mon peuple. Je compte les momens. Hélas ! il ne revient point. Funeste délai ! cruelle inquiétude ! il a déja passé le tems espéré du retour. Mais quand il sera revenu, regardez-moi comme le dernier des humains, si je n'exécute de point en point les ordres d'Apollon.

LE GRAND PRETRE.

Heureux événement ! ces enfans m'apprennent l'arrivée de Créon.

* Il me semble que c'est là le sens fin de SOPHOCLE, & qu'il a échappé à M. DACIER qui s'est contenté de traduire, *Ne croyez pas que vos cris m'ayent éveillé.*

M. ORSATTO a suivi le sens que je donne.

† Grec, *Fils de Ménécée.*

OEDIPE.

O Apollon, juſtifiez par le ſuccès l'allégreſſe qui paroît ſur ſon viſage.

LE GRAND PRETRE.

* La couronne de laurier qui pare ſa tête nous annonce un ſuccès fortuné.

SCENE II.

CRÉON, les mêmes.

OEDIPE.

Contentons notre impatience. Il approche ... ah, cher Créon, quelle eſt la réponſe de l'Oracle ? parlez.

CRÉON.

Raſſurez-vous, Seigneur, la voici. † Si nous écartons la cauſe de nos malheurs, nous ceſſerons d'être malheureux.

OEDIPE.

Quoi ? que dites-vous ? ce diſcours ne peut ni m'intimider, ni me raſſurer.

CRÉON.

M'expliquerai-je en préſence de cette aſſemblée ; ou entrerons-nous dans le Palais ?

* La couronne de laurier qu'on portoit en revenant de Delphes, marquoit qu'on avoit reçû une réponſe favorable.

† La maniere énigmatique, dont parle d'abord Créon, excite la curioſité & l'attention.

OEDIPE.

Non, parlez devant ce peuple. Son intérêt me touche beaucoup plus que le mien.

CRÉON.

Ecoutez donc la réponſe du Dieu. Il déclare nettement qu'il faut exterminer de cette terre le monſtre qu'elle nourrit depuis trop long-tems.

OEDIPE.

Quel eſt ce monſtre ? quelle expiation demande le Dieu ?

CRÉON.

L'exil ou la mort du coupable. Un ſang injuſtement répandu crie vengeance.

OEDIPE.

Quel eſt donc ce coupable ! quel eſt l'objet du courroux d'Apollon ?

CRÉON.

Seigneur, il fut un Roi qui gouverna ce pays avant vous. Laïus....

OEDIPE.

Je le ſçai. Jamais mes yeux n'ont vû ce malheureux Prince.

CRÉON.

Il fut tué. Sa mort n'eſt pas vengée. C'eſt ce crime en un mot, dont Apollon exige qu'on puniſſe les auteurs.

OEDIPE.

Comment découvrir les traces obſcu-

res d'un crime ſi ancien ? où ſont les meurtriers ?

CRÉON.

Dans cette contrée, (a dit le Dieu.) N'alléguez point, Seigneur, la difficulté de remonter aux veſtiges de ce crime. On trouve ce qu'on cherche avec ſoin. La négligence ſeule ſert de voile aux attentats impunis.

OEDIPE.

Mais quoi ? le meurtre de Laïus s'eſt-il commis à la ville ou dans un voyage, dans ces climats ou ailleurs ? répondez. *

* » Il faut abſolument que dans tous les incidens qui compoſent la Fable, il n'y ait » rien qui ſoit ſans raiſon, ou ſi cela eſt impoſſible on doit faire enſorte que ce qui eſt » ſans raiſon ſe trouve toujours hors de la » Tragédie, comme Sophocle l'a ſagement obſervé dans ſon Oedipe. » ARIST. *Poët. chap.* 16. Sur quoi M. DACIER dit : » Il étoit *ſans* » *raiſon* qu'Oedipe eût été ſi long-tems marié » avec Jocaſte, ſans avoir ſçû de quelle maniere Laïus avoit été tué, & ſans avoir fait » une recherche exacte de ce meurtre. Mais » comme ce ſujet qui eſt d'ailleurs le plus » beau du monde ne pouvoit ſubſiſter ſans » cela, SOPHOCLE n'a pas laiſſé de l'employer, » & il l'a mis ſagement hors de l'action qu'il » a priſe pour le ſujet de la piéce. Cet incident y eſt rapporté, comme une choſe déja » faite & qui a précédé le jour de l'action. Le » Poëte n'eſt reſponſable que des incidens qui

CRÉON.

Laïus partit pour aller, diſoit-il, conſulter l'Oracle, & depuis il n'a plus reparu.

OEDIPE.

Ne revint-il perſonne de ſa ſuite, qui puiſſe nous donner des lumieres ſur cet attentat ?

CRÉON.

Tout périt, hors un ſeul homme que la crainte fit fuir, & qui de tout ce qui s'eſt paſſé n'a rapporté qu'un ſeul fait peu conſidérable.

OEDIPE.

Quel fait ! ne négligeons rien : ſouvent la moindre lueur conduit à d'importantes découvertes.

CRÉON.

A l'entendre, Laïus étoit tombé entre les mains d'une troupe de brigands, & il fut accablé par le nombre.

» entrent dans la compoſition de ſon ſujet, » & non pas de ceux qui le précédent ou qui » le ſuivent. » Il me ſemble que c'eſt là jetter de la pouſſiere aux yeux pour excuſer un défaut viſible, quoique néceſſaire. J'aime mieux croire qu'ARISTOTE loue SOPHOCLE d'avoir ſauvé ce défaut du mieux qu'il a pû, en le rendant en quelque ſorte ſi étranger à ſon action, qu'on ne s'aviſe pas de l'y trouver ſans y réfléchir.

OEDIPE.

* Comment des brigands auroient-ils eû l'audace d'attaquer un Roi, ſi quelque intérêt ſecret n'eût conduit leur main ?

CRÉON.

On ſoupçonna des intrigues & des embuches... Mais enfin, le Roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux.

OEDIPE.

Quel ſi grand malheur a donc pû empêcher qu'on ne recherchât les auteurs d'une mort ſi déplorable ?

CRÉON.

† Le Sphinx & ſes piéges cruels. Les

* Il paroît ici qu'Oedipe ſoupçonne déja Créon d'avoir trempé dans le meurtre de Laïus pour s'emparer du Thrône.

† On ſçait l'hiſtoire du Sphinx, ce monſtre *aigle*, *femme*, *lion*, qui égorgeoit tous ceux qui ne pouvoient expliquer ſes énigmes. Des auteurs diſent que ce fut une flotte qui s'empara de la Béotie, & infeſta le pays Thébain ſous la conduite d'une méchante femme qu'Oedipe tua. D'autres prétendent que *Sphinx* étoit une fille naturelle de Laïus, laquelle fit mourir ceux des Thébains qui alléguoient l'oracle d'Apollon à Cadmus ſur la ſucceſſion de ſes enfans, pour empêcher les bâtards de monter ſur le Thrône ; que cette fille voulut qu'on produisît cet Oracle ; qu'Oedipe inſtruit en ſonge le *récita*, *& fit mourir ſa ſœur*.

maux présens & sensibles firent oublier un crime obscur & passé.

OEDIPE.

Hé-bien, je sçaurai moi le découvrir dès son origine. Les ordres d'Apollon & vos conseils sont justes. Je vous seconderai. La Patrie trouvera en moi un libérateur, l'Oracle un Prince obéissant; & Laïus un vengeur. Mon intérêt propre m'y engage. Cet attentat me regarde, si je ne prends en main la cause de Laïus, j'enhardis contre mes jours des sujets perfides & rebelles. Assurons ma couronne en le vengeant. Çà, levez-vous, enfans, & reportez ces rameaux sacrés. (*A quelqu'un de sa suite.*) Vous, qu'on assemble ici le peuple. Je veux tout tenter, & ce jour, si les Dieux nous sont favorables, terminera ou nos maux, ou nos vies.

LE GRAND PRETRE.

Allons, chers enfans, levons-nous. Nos vœux sont exaucés. Puisse Apollon, auteur de l'Oracle, finir nos peines & sauver nos jours.



PREMIER



PREMIER INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Divin Oracle, que nous annoncez-vous? Venu récemment du * Temple de Delphes à Thébes, vous tenez nos esprits en suspens. Je tremble, je frémis dans l'incertitude du destin que vous nous préparez. Puissant Dieu des maladies, j'adore vos impénétrables decrets. Qu'ordonnez-vous de notre sort présent & à venir? Daignez m'en instruire, Oracle, fils immortel de l'Espérance. C'est à vous que d'abord j'adresse mes vœux, ô Minerve fille de Jupiter: O Diane, Déesse tutélaire de cette terre, qui êtes assise sur un thrône au milieu de Thébes, & vous, ô Apollon, qui perçâtes le serpent Python de vos inévitables traits, Divinités secourables, qui remédiez à tous les maux des humains, montrez-vous sensibles à ceux dont nous sommes accablés. † Si vos mains salutai-

* Le Temple de Delphes étoit enrichi de dons innombrables, dit le Scholiaste, & depuis, le lieu de l'Oracle fut bâti de mille tuiles d'or qu'envoya Crésus.

† En inspirant Oedipe qui délivra Thébes du Sphinx.

res ont éteint le ſeu qui commençoit à embraſer notre Ville, c'eſt maintenant, grands Dieux, que vous devez nous ſecourir. Hélas, nos maux ſont innombrables. Vous voyez tout un peuple victime de la mort, deſcendre dans le tombeau. Plus d'eſpoir, plus de reſſource. La terre ferme ſon ſein & ſe refuſe à nos travaux; les meres meurent dans les douleurs de l'enfantement: Pluton, le fier Pluton voit tomber les morts ſur la rive du Styx plus promptement que les éclairs, & comme une foule d'oiſeaux qui ſe précipitent les uns ſur les autres. Des monceaux de cadavres privés des derniers devoirs couvrent la campagne. On voit de tous côtés de jeunes épouſes & des matrones reſpectables par leur vieilleſſe, embraſſer les autels * comme un aſyle ſacré, & percer les airs de leurs gémiſſemens. On n'entend de toutes parts que de lugubres accens; & le nom d'Apollon mille fois répété ſe confond avec les cris douloureux. Témoin de tant de miſères, Minerve, volez à notre ſecours. Mettez en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui

* Ou bien, embraſſer les autels qui ſont ſur le rivage, ἀκτὰν παρὰβώμιον. Ce ſens eſt peut-être le plus vrai, l'autre eſt plus beau.

plus redoutable que le Dieu des combats, nous fait impitoyablement périr ſans armes, ſans Egide, ſans appareil de guerre. Ecartez-le de nos climats, précipitez-le ou dans le vaſte ſein d'Amphitrite, ou dans les abyſmes profonds de la mer Thracienne & du Pont-Euxin. Hélas! ce qu'une nuit a épargné devient la proie du jour ſuivant. Grand Jupiter, qui faites gronder le tonnerre, écraſez ce génie de vos foudres. Dieu de Lycie, Apollon, préparez pour nous ſecourir, votre arc, votre carquois d'or, & vos fléches: Et vous, * Diane, lancez ſur lui, comme des traits enflammés, ces rayons & ces feux que vous dardez ſur les montagnes de Lycie. † Recevez enfin nos vœux, ô Dieu qui portez le nom de Thébain, & que nous parons d'une Thiare d'or, chef des Menades, puiſſant Bacchus, ¶ venez avec vos tor-

* Diane, ou Hécate, étoit cenſée agiter les hommes par des fureurs, auſſi-bien que Bacchus. Ce ſens eſt plus naturel que celui qu'y donne M. Dacier.

† Province d'Aſie entre la Carie & la Pamphilie. Elle tira ſon nom de Lycus, un des fils de Pandion.

¶ M. Dacier dit que le Chœur appelle ici Bacchus avec ſes flambeaux, parce que le vin & le feu ſont des préſervatifs contre la peſte.

ches allumées, écarter loin de nous cette horrible Divinité.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, Suite, LE CHŒUR, le Peuple assemblé. *

OEDIPE au Peuple.

J'ai entendu vos demandes, écoutez-moi à mon tour, secondez mes soins, & je réponds d'un heureux succès. Etranger en ces lieux, & libre de tout soupçon sur le meurtre de Laïus, dont le détail n'étoit pas même venu jusqu'à moi, je vais déclarer avec liberté mes sentimens. Croyez que je n'irois pas réveiller

Mais sans y entendre autrement finesse, il suffit de dire que Bacchus étoit honoré à Thébes d'un culte particulier, & que le Chœur l'invoque comme les autres Dieux du pays.

* L'ouverture de cet Acte n'est pas moins magnifique que celle du premier. Le peuple en foule est assemblé, comme l'avoit ordonné Oedipe, pour entendre sa derniere résolution & ses ordres touchant l'exécution de l'Oracle, & touchant la recherche du meurtrier de Laïus.

un crime enſeveli dans l'oubli, ſi je n'avois des indices certains. Sçachez donc, Thébains, qu'Oedipe autrefois étranger, à préſent votre concitoyen & * ſoumis aux loix qu'il preſcrit, ordonne à tous les habitans de dénoncer l'aſſaſſin de Laïus. † Si la crainte du châtiment empêche le coupable de ſe déclarer, qu'il mette bas toute frayeur; il en ſera quitte pour l'exil. Si l'aſſaſſin eſt un étranger, qu'on le déclare: cet important ſervice ſera récompenſé. Que ſi malgré mes ſoins, la crainte ou l'amitié plus fortes que le devoir nous cachent ce fatal ſecret, écoutez les imprécations ¶ & les ordres de votre Roi. Je défends qu'en toute l'étendue de mes Etats le malheureux ſoit reçû dans les ſacrifices ou dans les converſations: je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la

* J'ai ajouté ce mot au texte pour en expliquer le ſens. SOPHOCLE en effet veut nous faire entendre qu'Oedipe ſe ſoumet aux ordres qu'il va donner, & aux imprécations qu'il va prononcer.

† Grec, *fils de Labdacus*, *petit-fils de Cadmus*.

¶ Ces imprécations & ces ordres nous peignent au naturel l'excommunication des Anciens; châtiment terrible dans le Paganiſme. EURIPIDE entre encore en un plus grand détail dans ſon Iphigénie en Tauride.

participation de * l'eau luſtrale ; & j'ordonne qu'on le banniſſe des maiſons où il ſe retireroit, comme un monſtre capable d'attirer le courroux du ciel. Ainſi le commande l'Oracle : ainſi commençai-je d'accomplir ſes ordres, & de prendre en main la cauſe de Laïus & des Dieux. Puiſſe le coupable, ſoit qu'il ait commis ſeul cet horrible forfait, ſoit qu'il ait eû des complices, éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui ! qu'il traîne une vie miſérable, ſans feu, ſans lieu, ſans eſpoir, ſans ſecours ! Si je le cache volontairement dans mon Palais, puiſſent retomber ſur ma maiſon & ſur moi ces funeſtes imprécations ! Enfin, Thébains qui m'écoutez, je vous ordonne en Roi, par l'obéiſſance que vous me devez, par le reſpect dû à l'Oracle, par l'intérêt de la patrie ſi triſtement défigurée, d'exécuter ponctuellement les ordres que vous venez d'entendre. Hé quand même les Dieux n'auroient pas parlé, convenoit il de laiſſer impuni un attentat ſi criant ? Le ſang du meilleur des hommes & des Rois ne

* L'eau luſtrale ſervoit à purifier le peuple dans les ſacrifices. On s'en lavoit les mains ; on y mettoit un tiſon ardent ; & on la répandoit ſur l'aſſemblée.

parloit-il pas assez ? ah, n'auroit-il pas dû être déja vengé ? successeur d'un si bon Roi, possesseur de son thrône & de son épouse, * pere & tuteur de ses enfans, si les destins ne les eussent ravis, je veux à mon tour le regarder comme mon pere. Oui, je vais redoubler mes efforts, & je ne ferai point tranquille, que je n'aye découvert le barbare meurtrier du précieux reste † des Labdacus, des Polydores, des Cadmus, & des Agenor. Je dois cette vengeance à leurs mânes. Puissent ceux qui refuseront de souscrire à mes volontés, trouver la terre

* Il parle sans le sçavoir, de lui-même, c'est-à-dire, du fils de Laïus. M. DACIER reprend à propos le Scholiaste de trouver ces sortes de pensées moins nobles. Il est vrai que le Scholiaste ajoute qu'elles sont très-propres aux mouvemens du Théâtre, & qu'EURIPIDE en est plein, au lieu que SOPHOCLE les employe sobrement, & uniquement pour émouvoir. Rien en effet n'est plus capable d'exciter ces mouvemens que la pensée d'Oedipe. Il veut venger comme son pere un Roi dont il se trouve à la fin le fils & le meurtrier.

† Il paroît que le peuple se retire après avoir reçû les ordres du Roi. Le Chœur composé des plus anciens & des plus respectables de la nation, reste & répond pour le peuple.

ingrate & rebelle à leurs travaux, voir expirer leurs femmes ſans enfans, & mourir eux-mêmes d'une mort plus affreuſe encore, (s'il eſt poſſible,) que celle qui déſole nos climats? pour nous qui ſouſcrivons à cette équitable ſentence, daigne la juſtice combattre toujours pour nos intérêts! daignent tous les Dieux nous être toujours favorables!

LE CHŒUR.

Je me ſoumets ſans peine à vos imprécations, Seigneur; mais, hélas! innocent du meurtre de Laïus, j'ignore le coupable. C'étoit au Dieu, qui a rendu l'Oracle, d'expliquer ſa penſée, & de marquer l'aſſaſſin.

OEDIPE.

Il eſt vrai: mais quel mortel peut contraindre les Dieux à dévoiler leurs ſecrets?

LE CHŒUR.

* Voici une autre reſſource qui luit à mon eſprit.

OEDIPE.

Parlez; ne me cachez aucun des expédiens que vous pourrez imaginer.

* Mot à mot. Voici un ſecond conſeil, &c. Oedipe répond, Dites-m'en un troiſiéme ſi vous l'avez. M. ORSATTO GIUSTINIANO traduit, *Giungi la terza anchora ſe in pronto l'hai.*

LE CHŒUR.

Ce qu'eſt Apollon entre les Dieux, * Tiréſias l'eſt parmi les mortels : ſçavant devin, ne pourra-t-il pas nous prêter le ſecours de ſes lumiéres ſi sûres & ſi pénétrantes ?

OEDIPE.

Ce moyen n'eſt pas échappé à ma prévoyance. † Deux fois, par le conſeil de Créon, j'ai envoyé vers lui; & je m'étonne qu'il tarde à ſe rendre en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut le conſulter : car les bruits anciens, mais frivoles, qui ont couru ſur cette mort, ne méritent nulle attention.

* Tiréſias étoit de Thébes en Béotie, fils d'Evere & de Cariclo. Il vit Pallas au bain, diſent CALLIMAQUE & PROPERCE : en punition il fut privé de l'uſage des yeux, ſupplice moindre que celui d'Actéon. La Déeſſe même en eut compaſſion, & lui donna la ſcience de l'avenir. OVIDE dit qu'il devint aveugle au ſujet d'un différend entre Jupiter & Junon, laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en ſa faveur, & que Jupiter, pour le dédommager de la perte de la vûe, lui accorda le privilége de lire dans l'avenir.

† Il y a dans le Grec, *j'ai envoyé deux hommes... Par le conſeil de Créon.* Ce mot n'eſt pas inutile ; car il jette les fondemens des ſoupçons d'Oedipe contre Créon, & prépare les auditeurs à les voir naître ſans ſurpriſe.

OEDIPE.

Quels bruits ! Parlez. Je ne veux rien négliger.

LE CHŒUR.

On a dit que des voyageurs avoient aſſaſſiné le Roi.

OEDIPE.

Je l'ai oui-dire comme vous : mais il n'a póint encore paru de témoins oculaires.

LE CHŒUR.

La crainte des malédictions ſorties de votre bouche en fera bientôt paroître, & ſans doute le coupable effrayé viendra lui-même ſe déclarer à vos yeux.

OEDIPE.

Ah, quand on ne craint pas de commettre un crime, on craint peu les imprécations.

LE CHŒUR.

Voici qui découvrira le criminel. Je vois qu'on améne le divin Prophéte, qui ſeul voit & montre la vérité dans ſon jour.

SCENE II.

Les mêmes, TIRESIAS.

OEDIPE.

O vous, qui privé de la lumiere, ne laiſſez pas de pénétrer les choſes les plus

ecrettes, ſoit dans le ciel, ſoit ſur la terre, vous ſçavez la déplorable ſituation de Thébes : c'eſt à vous qu'elle a recours : vous ſeul pouvez la délivrer de ſes maux : Apollon, ſi vous l'ignorez, nous a répondu que la fin de nos malheurs dépendoit de la mort ou de l'exil des meurtriers de Laïus. Employez donc pour les découvrir les myſtères ſacrés de votre art. N'enviez pas à vos concitoyens le ſecours qu'ils attendent de vous. Conſultez le vol des oiſeaux, & tous les ſecrets de la divination. En vous eſt notre eſpoir : ſauvez-vous, ſauvez-moi ; vengez un Prince dont le ſang indignement répandu, fait réjaillir ſur nos têtes la vengeance des Dieux, & ſouvenez-vous que rien n'eſt plus beau que de ſecourir les miſérables.

TIRESIAS *à part.*

Dieux ! qu'il eſt dangereux de trop ſçavoir ! je ſuis perdu, malheureux ! Pourquoi ſuis-je venu ?

OEDIPE.

Quoi ? qu'avez-vous ? d'où vient cette triſteſſe ſubite !

TIRESIAS.

Laiſſez-moi partir, Seigneur. Croyez-en Tiréſias. Votre ſort & le mien en ſeront plus ſupportables.

OEDIPE.

Ah, que vous êtes injuste! avez-vous donc oublié que Thébes est votre patrie? lui refuserez-vous l'interprétation de l'Oracle?

TIRESIAS.

Vous êtes plus injuste que moi, Seigneur. Je me tais pour ne pas répondre témérairement à vos téméraires demandes.

LE CHŒUR.

Au nom des Dieux, Tirésias, ne nous cachez rien de ce que vous sçavez. Prosternés à vos pieds nous vous en conjurons.

TIRESIAS.

Ah, vous ignorez tout ce que vous demandez. Laissez-moi mon secret. Je ne dévoîlerai point vos maux.

OEDIPE.

Quoi? vous sçavez tout, & vous gardez le silence. Voulez-vous donc nous trahir & nous perdre?

TIRESIAS.

Que ce reproche est inique! c'est pour vous, c'est pour moi que je me tais. Epargnons-nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

OEDIPE.

O le plus méchant de tous les hom-

mes, (car enfin tes refus irriteroient les rochers :) jusqu'à quand garderas-tu ce silence obstiné ? jusqu'à quand seras-tu inflexible ?

TIRESIAS.

Vous me reprochez ma dureté : & vous comptez pour rien la colère qui vous transporte : j'en suis la victime.

OEDIPE.

Mais qui ne seroit pas indigné d'un pareil discours, & de l'outrage que tu fais à la patrie ?

TIRESIAS.

Vos malheurs arriveront assez tôt sans que je les révéle.

OEDIPE.

Et moi je veux apprendre ces malheurs de ta bouche.

TIRESIAS.

Je ne parlerai point, dussiez-vous m'accabler de tout votre courroux.

OEDIPE.

Hé-bien, je suivrai les mouvemens de ma fureur. Je te déclare donc que tu parois à mes yeux le complice, ou même l'auteur de cet attentat. Si tu n'étois privé de la lumiere des Cieux, je te croirois le seul capable de l'avoir accompli.

TIRESIAS.

* J'entends : & moi je vous déclare que vous avez prononcé vous-même votre arrêt. Oui, depuis ce moment fatal nul Thébain ne peut plus vous parler ni vous entendre.... Vous êtes le coupable.

OEDIPE.

Moi ! quelle impoſture, O Dieux ! traître, crois-tu échapper à mon juſte reſſentiment ?

TIRESIAS.

Je le crains peu. La vérité plus forte que l'injuſtice combat en ma faveur.

OEDIPE.

La vérité ! d'où la ſçais-tu, malheureux ? ce n'eſt pas dans ton art que tu l'as puiſée.

TIRESIAS.

Je la ſçai de vous. C'eſt vous qui m'avez contraint de rompre le ſilence.

* La liberté du Prophéte eſt juſtifiée par la colère d'Oedipe ; & toute cette ſcène eſt ſi adroitement conduite que Tiréſias parle à découvert, & annonce au Roi toute ſa deſtinée, ſans qu'Oedipe doive le croire, puiſqu'il a ſujet de penſer que tout ceci eſt l'effet de la colère & du complot de Tiréſias, d'autant plus qu'il ſe croit fils du Roi de Corinthe, & non de Laïus.

OEDIPE.

Que t'ai-je contraint de dire ? parle derechef : peut-être comprendrai-je mieux ce diſcours ſurprenant.

TIRESIAS.

Vous m'avez trop entendu. * Eſt-ce pour me tendre un piége que vous m'interrogez !

OEDIPE.

Non, mais je t'ordonne de parler.

TIRESIAS.

Hé-bien, je le répéte ; le meurtrier que vous cherchez, c'eſt vous.

OEDIPE.

Moi ! ah, miſérable, tu ne m'auras pas deux fois outragé impunément.

TIRESIAS.

Ciel ! que feroit-ce donc ſi je diſois tout ?

OEDIPE.

Dis, parle, je ne crains rien.

TIRESIAS.

Vous le voulez, je parlerai. Oedipe, ſans le ſçavoir, eſt uni par d'horribles nœuds... Il ignore l'abyſme où il eſt plongé.

* *Eſt-ce pour me tendre un piége...* C'eſt-à-dire, eſt-ce pour voir ſi je ne varierai point, ſi je ne changerai point de langage ?

OEDIPE.

Penſes-tu que je ſouffre plus long-tems ces outrages redoublés ?

TIRESIAS.

Je n'appréhende rien. Telle eſt la force de la vérité.

OEDIPE.

Oui, mais non pas ſur tes lévres. Doublement aveugle, tu ne peux ni la voir, ni la dévoiler.

TIRESIAS.

Ah, malheureux Prince, vous me reprochez ce que bientôt on aura droit de vous dire à vous-même.

OEDIPE.

Rends grace aux Dieux de ton aveuglement. Tu verrois le jour pour la derniere fois.

TIRESIAS.

Mon ſort n'eſt pas entre vos mains. Apollon eſt mon garand, il * aura ſoin de mes jours.

* J'ai préféré ce ſens à celui que donne JOACHIM CAMERARIUS au Grec, comme ſi Tiréſias diſoit, *Apollon aura ſoin de terminer mon ſort.* Tiréſias en effet, au rapport de PAUSANIAS, mourut en allant à Delphes après avoir bû de l'eau d'une fontaine. Cette circonſtance ne juſtifie point le ſens de CAMERARIUS. L'autre eſt plus ſimple & plus vrai.

OEDIPE.

Ce cruel artifice eſt-il de Créon ou de toi ?

TIRESIAS.

N'accuſez ni Créon, ni moi. N'imputez vos maux qu'à vous ſeul.

OEDIPE.

O Sceptre, ô Couronne, ô tréſors, ô ſageſſe ſupérieure à tous les arts pour rendre la vie heureuſe, que vos avantages trop expoſés à l'envie ſont ſujets à de triſtes retours ! quoi ? j'arrive dans Thébes ſans ambition, ſans deſſein ; on m'offre le thrône, je regne ; & Créon, ce Céron qui paroiſſoit d'abord mon fidéle ami, forme de ſecrettes brigues pour me déthrôner ! il ſuborne ce miſérable devin éclairé pour ſes intérêts, & aveugle dans ſon art. Créon s'en ſert, met en œuvre ſes preſtiges & ſes artifices, contre qui ? contre Oedipe ſon ami ! car enfin, dis-moi, qui t'a rendu Prophéte ? pourquoi n'as-tu pas délivré Thébes des captieuſes queſtions & des cruautés du Sphinx ? alors, certes, alors

Je le trouve encore dans la traduction de M. ORSATTO :

. . . . il poſſente Appollo cura
Havrà de la mia vita.

il étoit beſoin d'un homme plus qu'ordinaire, d'un homme qui eût je ne ſçai quoi de divin. Où étoient tes oiſeaux & les Dieux? Oedipe ſurvient, & par la ſeule force de ſon eſprit, ſans le ſecours des oiſeaux, Oedipe qui ne ſe pique point d'être devin, développe l'énigme, & confond le Sphinx. Avoue-le, malheureux, le deſir de regner ſous Créon te dévore. Voilà l'intérêt ſecret qui t'anime à ma perte. Mais, crois-moi, ton ambition te coûtera cher, auſſi-bien qu'à l'auteur de cette intrigue; & ſans un reſte d'égard que j'ai pour ta vieilleſſe, je te ferois ſentir à quel prix tu abuſes de ton art pernicieux.

LE CHŒUR.

Témoins de vos diſcours, nous voyons de part & d'autre trop de chaleur. Songez, Seigneur; ſongez, Tiréſias, qu'il n'eſt queſtion que de penſer à trouver l'interprétation de l'Oracle.

TIRESIAS.

Vous êtes Roi, Seigneur; mais ici la liberté d'entendre & de répondre tour-à-tour nous rend égaux, & d'ailleurs ſujet d'Apollon, je ne ſuis point le vôtre. Sçachez que je n'ai pas beſoin d'être juſtifié par Créon. Libre & incapable de crainte, je parlerai moi-même en ma

faveur. Je ſuis aveugle, j'en conviens; mais tout éclairé que vous êtes, vous ne voyez pas les maux qui vous aſſiégent, vous ignorez quel air vous reſpirez, avec qui, & comment vous êtes lié. Sçavez-vous qui vous a donné le jour? ſçavez-vous quel crime vous rend exécrable à tous vos proches, ſoit dans les enfers, ſoit ſur la terre? déja les Furies vengereſſes d'une mere & d'un pere vous pourſuivent. Bientôt, privé du jour comme moi, elles vous chaſſeront de ces climats. Alors quelles mers, quelles * montagnes, quel endroit du monde ne retentira pas de vos cris lugubres, quand vous ſçaurez l'hymen fatal dont vous avez allumé le flambeau, quand vous verrez l'écueil affreux que vous crûtes un port aſſuré, quand un eſſain de maux ignorés qui vous mettra vous-même au rang de vos enfans, viendra fondre ſur vous & ſur eux. Alors, Prince, accablez d'injures & Tiréſias & Créon. Vous nous vengerez, & jamais mortel plus coupable ne perdra la lumiere du jour.

* Grec, *Quel Citheron?* c'eſt une alluſion pour la ſuite qui n'a pû paſſer dans le François. Oedipe ignoroit qu'il eût été expoſé ſur le mont Citheron.

OEDIPE.

Ah ! faut-il qu'Oedipe entende & souffre de pareils outrages... Va, misérable, dérobe-toi à ma fureur, & ne montre plus un visage odieux.

TIRESIAS.

Je ne serois pas venu, si vous ne m'aviez appellé.

OEDIPE.

On ne t'auroit pas appellé, si l'on eût prévû ces discours insensés.

TIRESIAS.

Vous me traitez d'insensé. Votre pere ne jugeoit pas ainsi de moi.

OEDIPE.

Qui ? arrête. Quel est mon pere ?

TIRESIAS.

Ce jour, oui ce jour vous donnera la naissance & la mort. *

OEDIPE.

Quelle obscurité, quel embarras dans ses discours !

TIRESIAS.

Ne vous piquez-vous pas de deviner de pareilles énigmes ?

OEDIPE.

Ce que tu me reproches fait ma véritable gloire.

* C'est-à-dire, qu'il se connoîtra lui-même.

TIRESIAS.

Dites plûtôt votre perte.

OEDIPE.

J'ai ſauvé Thébes. Qu'importe à quel prix ?

TIRESIAS.

Je me retire donc. (*A ſon Valet*) qu'on me reméne.

OEDIPE.

Adieu, ta préſence nous trouble. Laiſſe-nous.

TIRESIAS.

Oui, je vous laiſſe, content d'avoir déclaré mon ſecret ſans redouter votre préſence. Ma vie & mon ſort ne dépendent point de vous. Je vous le dis pour la derniere fois, cet homme que vous cherchez, & que vous accablez de malédictions, ce criminel, ce meurtrier eſt dans Thébes. Etranger en apparence, on verra bientôt qu'il eſt Thébain. Bientôt ſa fortune ſi belle, ſi riante, s'évanouira comme un ſonge. Aveugle, réduit à l'indigence, courbé ſur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle confuſion quand il ſe reconnoîtra frere de ſes fils, époux de ſa mere, coupable en même tems d'inceſte & de parricide. Allez, Prince, éclairciſſez ces terribles paroles, & ſi vous

me trouvez menteur, je consens de passer pour un faux Prophéte. Adieu.

II. INTERMEDE.

CHŒUR.

* STROPHE I. Quel est donc celui que désigne Apollon du fond de sa grotte sacrée? quel

* DEMETRIUS TRICLINIUS dans son ouvrage, sur les vers de SOPHOCLE, dit que la strophe se chantoit par le Chœur, qui marchoit tourné vers la droite, qu'il se tournoit vers la gauche pour chanter l'antistrophe, & qu'enfin il chantoit l'Epode après la strophe & l'antistrophe en se tenant immobile. On prétend que par ces évolutions prises des Egyptiens, les Grecs vouloient comme eux marquer le cours des astres, de façon que la strophe & le tour à droite signifioit le mouvement des étoiles fixes. L'antistrophe & le tour à gauche indiquoit le cours des planetes. Enfin l'Epode & sa situation montroit l'état fixe de la terre. PINDARE a fait passer les mêmes tours & retours dans ses Odes, apparemment parce qu'en les chantant on faisoit les mêmes évolutions. Thésée revenu de Créte inventa une danse, qui consistoit à tournoyer en différentes manieres, en mémoire du Labyrinthe. A l'égard des mouvemens du Chœur à droite & à gauche, ils sont assez difficiles à concevoir. » Je crois, *dit* » *M.* DACIER, que le Chœur étoit partagé en

eſt ce monſtre qui a ſouillé ſes mains par un crime inoui ? Il eſt tems qu'il ſe dérobe au ſupplice qui l'attend, & qu'il fuye auſſi promptement que les éclairs. Déja le fils de Jupiter s'arme contre lui de carreaux & de foudres. La Parque cruelle & inévitable le pourſuit.

Des neiges même du Parnaſſe l'Oracle eſt parti comme une flamme pour avertir les Thébains de découvrir le criminel. Semblable à un taureau qui va cacher ſa défaite & ſa honte, il a beau s'enfoncer dans les antres & dans les forêts, vainement il erre en des lieux ſolitaires. En vain il tâche d'éviter l'arrêt prononcé du milieu de la terre.* Cette voix immortelle le pourſuivra toujours. *ANTI-STR. I.*

Le ſage Tiréſias a dit des choſes horribles. Dois-je les croire, dois-je les rejetter ? que dire, que penſer ? qui d'Oe- *ANTI-STR. II.*

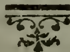
» deux bandes, comme chez les Hébreux ; la
» troupe à droite commençoit s'avançant vers
» la gauche, juſqu'à la moitié du Théâtre,
» c'étoit la ſtrophe. L'autre troupe faiſoit le
» même, c'étoit l'antiſtrophe.

* Delphes, qui étoit au pied du Parnaſſe, paſſoit pour être le milieu du monde. Voyez les notes ſur l'*Iphigénie en Tauride*.

dipe ou de Tiréſias l'emportera ? l'un me fait craindre ; l'autre m'ordonne d'eſpérer. Je n'ai jamais oui-dire, & il n'eſt pas croyable que le fils de Polybe * ait eû rien à démêler avec Laïus. Dois-je donc ſouſcrire à un reproche odieux, qui accuſe Oedipe d'un meurtre dont on ignore l'auteur ?

ANTISTR. II. Jupiter & Apollon liſent dans les cœurs. Tel eſt le privilége des Dieux. Mais eſt-il bien conſtant que les devins ſoient plus éclairés que les autres hommes ? un mortel ſurpaſſe un autre mortel en ſageſſe ; mais tous ſont ſujets à l'erreur. Quelle témérité ſeroit-ce d'ajouter foi aux accuſateurs d'Oedipe ſans avoir des preuves plus fortes ? Non, je ne regarderai point comme un meurtrier celui dont l'utile ſageſſe fut avouée même du Sphinx.

* Oedipe étoit crû fils de Polybe, voilà ce qui rend incroyable le diſcours de Tiréſias, & ce qui ſuſpend & prépare le dénouement.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON.

Qu'entends-je ? Thébains ? Le Roi, dit-on, m'accuſe de la plus noire des perfidies. Pénétré d'une douleur profonde, je viens m'éclaircir avec vous : car ſi dans les malheurs publics j'ai encore celui de voir mes paroles & mes actions ſuſpectes, ſi Oedipe enfin me croit coupable, c'en eſt trop, je ne puis ſupporter la vie. Quelle tache pour mon nom ! couvert d'un pareil opprobre je dois être regardé de vous, de mes amis même, comme un citoyen pernicieux.

LE CHŒUR.

Ah, Prince, la colère, non la vérité, aura ſans doute formé ces injuſtes ſoupçons.

CRÉON.

Mais qui a porté le Roi à dire que j'avois apoſté le devin pour ſemer de faux diſcours ?

LE CHŒUR.

Il l'a dit, mais j'ignore quelle étoit ſa penſée.

CRÉON.

A-t-il pû de ſang froid m'imputer un crime ſi atroce & ſi noir ?

LE CHŒUR.

Je ne pénétre point dans les actions des Rois... Le voici lui-même : vous pouvez vous inſtruire.

SCENE II.

Les mêmes, OEDIPE.

OEDIPE.

De quel front oſes-tu paroître à mes yeux ? * convaincu d'avoir conſpiré contre moi, pour m'ôter la vie & la couronne, viens-tu m'inſulter dans mon pa-

* M. DACIER a traduit ainſi ces paroles du texte, *φονεὺς ὢν τοῦδε τἀνδρὸς ἐμφανῶς*, *toi qui es aſſurément le meurtrier de Laïus.* C'eſt une mépriſe, qui en a produit une autre d'un Poëte moderne, comme ſi Oedipe reprochoit à Créon d'avoir tué Laïus, reproche qui ſeroit impertinent, comme il le dit, & ſans nul fondement. Mais on voit que ce n'eſt point là le ſens de SOPHOCLE. *Vous êtes le meurtrier de cet homme*, c'eſt-à-dire, *de moi ;* vous en voulez à ma vie. Cette façon de parler eſt uſitée chez les Poëtes Grecs & Latins.

lais ? dis-moi, m'as-tu crû, ou assez foible, ou assez insensé pour ne pas découvrir, pour ne pas punir tes criminelles intrigues ? quelle étoit ta pensée ? comment seul, sans amis, sans troupes, sans argent, as-tu espéré te frayer un chemin au thrône ?

CRÉON.

Vous avez parlé, Seigneur. Ecoutez-moi à votre tour, & ne me condamnez pas sans m'entendre.

OEDIPE.

Je connois ton éloquence & tes artifices ; je ne t'écoute plus ; ton crime est avéré.

CRÉON.

Ah, souffrez du moins qu'en un mot...

OEDIPE.

Tais-toi, ou conviens que tu es le plus méchant des hommes.

CRÉON.

Votre erreur est extrême, Seigneur, si vous prenez pour raison un aveugle préjugé.

OEDIPE.

Tu t'abuses si tu penses que je laisse impuni l'attentat d'un allié contre son Roi.

CRÉON.

J'y consens ; mais de grace, dites-moi quel est mon crime.

OEDIPE.

* N'eſt-ce pas ſur votre conſeil que j'ai envoyé chercher cet Interpréte tant vanté ?

CRÉON.

Je vous l'ai conſeillé, & je le ferois encore.

OEDIPE.

Depuis quel tems Laïus....

CRÉON.

Quoi, Seigneur ? expliquez-vous.

OEDIPE.

Je demande depuis quel tems eſt arrivé le meurtre de Laïus.

CRÉON.

Depuis un tems fort long; mais on peut aiſément en rappeller le ſouvenir.

OEDIPE.

Tiréſias faiſoit-il alors profeſſion de deviner ?

CRÉON.

Sa ſcience & ſa réputation étoient auſſi célébres dès-lors qu'à préſent.

OEDIPE.

Vous parla-t-il en ce tems-là d'Oedipe ?

CRÉON.

Non, Seigneur; jamais en ma préſence.

* Voilà l'origine des ſoupçons formés contre Créon.

OEDIPE.

Ne fit-on pas la recherche de ce crime ?

CRÉON.

On la fit, mais en vain.

OEDIPE.

Que ne parloit-il donc alors, comme il parle aujourd'hui ?

CRÉON.

La raiſon ne m'en eſt pas connue. Je me tais ſur ce que j'ignore.

OEDIPE.

Vous ſçavez au moins ce qui vous touche. Vous ferez ſagement de l'avouer.

CRÉON.

Qu'avouerai-je ? je ne refuſe point de m'expliquer ſur ce que je ſçais.

OEDIPE.

M'auroit-il jamais imputé la mort de Laïus, s'il n'eût été d'intelligence avec vous ?

CRÉON.

Quant à Tiréſias, s'il vous a parlé ; vous ſçavez ce qu'il vous a dit. Pour moi, je voudrois apprendre de vous ce que vous voulez ſçavoir de moi.

OEDIPE.

Interrogez-moi, j'y conſens : mais n'eſpérez pas réuſſir à me perſuader que je ſois le meurtrier de Laïus.

CRÉON.

N'avez-vous pas épousé ma sœur ?

OEDIPE.

Sans doute.

CRÉON.

Ne partage-t-elle pas avec vous le souverain pouvoir ?

OEDIPE.

Il est vrai, & mes complaisances pour elle sont sans bornes.

CRÉON.

Ne suis-je pas le premier du Royaume après elle & vous ?

OEDIPE.

Ah, perfide ! & voilà ce qui rend ton infidélité plus noire.

CRÉON.

Vous verrez, Seigneur, qu'il n'y en a point, si vous daignez m'écouter comme je vous ai écouté moi-même. Dans le choix du thrône, avec toutes les frayeurs dont il est environné, ou d'un rang égal à la Royauté avec un repos glorieux, pensez-vous, je vous prie, qu'il y ait à balancer ? * Quel est l'homme sensé qui

* Cette morale, & par conséquent la justification de Créon ne seroient pas reçûes aujourd'hui. Mais le Sceptre n'étoit pas alors en Gréce ce qu'il est parmi nous. Hippolyte parle de même dans la Phédre d'EURIPI-

ne choisira pas le dernier parti? telle est mon inclination & celle des sages. Né sans ambition, je préfère le titre de Sujet à celui de Roi. Heureux particulier, & libre d'inquiétude, ne trouvai-je pas en vous mon bonheur & le comble de mes souhaits? plus esclave que Roi, que trouverois-je sur le thrône! une source intarissable de soucis. Comment donc pourrois-je préférer la couronne avec ces tristes appanages, à un pouvoir sans bornes, sans envie & sans chagrin. Non, non Oedipe, croyez-moi, je n'ai pas le goût assez dépravé pour ne pas sentir le prix de ma félicité. Je sçai ce qui me convient. Tout prévient mes desirs: caressé, recherché de tout le monde, je sers d'appui à quiconque vous implore. C'est par mon canal que coulent vos bienfaits: quoi, devenu le plus insensé de tous les hommes, j'irois sacrifier tous ces avantages! vous connoissez mon cœur. Des sentimens tels que les miens ne sont point ceux d'un rebelle & d'un perfide. Non, jamais cet affreux projet n'est entré dans mon sein. Loin d'être

DE. Voyez la Scène V. de l'Acte IV. Ces deux morceaux de différens Auteurs montrent évidemment que cette morale étoit alors celle des Sages.

le chef d'une conſpiration contre mon parent & mon Roi, je rougirois d'en être le complice. Si vous n'en croyez pas mes ſermens, croyez-en l'Oracle de Delphes : conſultez le Dieu : informez-vous ſi mon récit n'a pas été fidéle. Enfin ſi vous vérifiez le complot entre Tiréſias & moi, je conſens de mourir. Vous ne ſerez pas mon ſeul juge, & je me condamnerai le premier. Mais ne me noirciſſez pas d'un crime odieux ſur un ſimple ſoupçon. Il eſt également injuſte de prendre les méchans pour les bons, & les bons pour les méchans. Perdre injuſtement un ami, c'eſt s'arracher le jour. Que dis-je? un ami eſt plus précieux que la vie. C'en eſt aſſez, Seigneur, le tems dévoilera tout. Un jour ſuffit pour déceler un méchant homme. Le tems ſeul juſtifie l'innocence.

LE CHŒUR.

La ſageſſe éclate dans ſon diſcours. Gardez-vous, Seigneur, d'un jugement aveugle. Une réſolution précipitée ne ſçauroit être ſage.

OEDIPE.

Une trahiſon précipitée exige une prompte vengeance. Quoi, tranquille & raſſuré par de vains détours, attendrai-je qu'il achéve ſa trame, & qu'il perde ſon Roi?

CRÉON.

Hé-bien, Seigneur, qu'ordonnez-vous? eſt-ce à l'exil que vous me condamnez?

OEDIPE.

A la mort. Il n'eſt pas juſte qu'un traître échappe au ſupplice.

CRÉON.

J'y vole, ſi vous me faites voir que je ſuis coupable. *

OEDIPE.

Quoi, tu parles en rebelle!

CRÉON.

Et vous en injuſte Roi.

OEDIPE.

Je pourvois à ma couronne en te faiſant périr.

CRÉON.

Et moi à ma vie & à l'équité en refuſant d'obéir.

OEDIPE.

† Mais tu es criminel.

* Créon commence à parler avec quelque fierté; mais c'eſt celui à qui le Royaume appartenoit de droit après la mort de Laïus. Il étoit de la famille Royale. Oedipe étoit étranger. L'aventure du Sphinx avoit élevé l'un ſur le thrône au préjudice de l'autre. Tout cela rend Créon plus excuſable, & ſert à augmenter les ſoupçons d'Oedipe.

† Je ne ſçai pourquoi M. DACIER a omis ce mot & la réponſe.

CRÉON.

Je ne ſuis pas convaincu.

OEDIPE.

Un ſujet ne doit-il pas obéir à ſon Roi ?

CRÉON.

Non, ſi ſes ordres ſont iniques.

OEDIPE.

O Thébes, ô Citoyens....

CRÉON.

Maître comme vous de ces peuples, & leur concitoyen, j'ai droit d'implorer auſſi leur ſecours.

LE CHŒUR.

Ah ! Princes, que faites-vous ? voici la Reine Jocaſte. C'eſt à elle à terminer vos différends.

SCENE III.

Les mêmes, JOCASTE.

JOCASTE.

Quel ſujet vous anime, infortunés Princes ? Quoi, tandis que la Patrie expire, vous ne rougiſſez point d'augmenter les calamités publiques par vos démêlés particuliers. Oedipe, & vous, Créon, rentrez dans votre appartement. Ceſſez d'aigrir nos maux, & gardez-

vous de porter vos diſſenſions à de fâcheuſes extrémités.

CRÉON.

Madame, ſoyez témoin de la maniere atroce dont le Roi traite Créon votre frere. Il me menace de l'exil ou de la mort.

OEDIPE.

Je l'avoue, Madame : mais il le mérite. Il a conjuré contre ſon Roi.

CRÉON.

Puiſſe-je être livré à toutes les furies, & périr par tous les ſupplices, ſi je ſuis coupable du crime qu'on m'impute !

JOCASTE.

Que voulez-vous de plus, Seigneur ? au nom des Dieux, reſpectez un ſerment ſi ſaint ; reſpectez les vœux de ce peuple & les miens.

LE CHŒUR.

Oui, Seigneur, j'oſe vous en conjurer ; calmez votre courroux, écoutez la Reine, & rendez-vous à nos vœux réunis.

OEDIPE.

Ah, que me demande-t-on ! faut-il fléchir devant un ſujet !

LE CHŒUR.

Ayez égard à ſa conduite paſſée, & à ſes proteſtations préſentes.

OEDIPE.

Sçavez-vous bien ce que vous exigez de moi ?

LE CHŒUR.

Oui, Seigneur.

OEDIPE.

Si vous ofez le redire, parlez.

LE CHŒUR.

Je ne rougirai point de le répéter ; confervez un ami, du moins ne le perdez pas fur une incertitude.

OEDIPE.

Me demander fa grace, c'eft demander mon exil ou ma mort.

LE CHŒUR.

Ah, j'attefte * le premier des Dieux ; oui, brillant foleil, fois témoin de mes fermens : que je périffe abandonné des hommes & du Ciel, fi cette affreufe penfée roule dans mon efprit. Hélas, Seigneur, c'eft l'intérêt public qui me touche. Senfible aux maux de ma Patrie, je fens mon cœur déchiré, quand je les vois redoublés par vos cruelles diffenfions.

OEDIPE.

Hé-bien, qu'il fe retire. Je lui pardonne, au péril de mourir ou de def-

* Le premier des Dieux, c'eft-à-dire, celui dont la préfence eft la plus fenfible.

cendre du thrône : mais qu'il ſçache que c'eſt à vos larmes, & non à aucun égard pour lui, que j'accorde ſa grace. En quelque lieu qu'il puiſſe être, il me ſera toujours odieux.

CRÉON.

* Cruelle faveur ! quelle ſeroit donc votre vengeance ? mais tel eſt votre caractère ; vous êtes puni par vos propres paſſions.

OEDIPE.

Ceſſe de m'inſulter, pars, évite mon courroux.

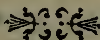
CRÉON.

Je me retire. J'ai eû le malheur de n'être pas connu de vous. Ce peuple me rend plus de juſtice.

LE CHŒUR.

Ah, Madame, qui vous arrête ! engagez le Roi à rentrer auſſi dans ſon Palais.

* Ce paſſage eſt difficile & obſcur. CAMERARIUS y donne ce ſens après le Scholiaſte, auſſi-bien que M. ORSATTO : *Vous pardonnez à regret, mais quand votre courroux ſera calmé, vous en rougirez.* L'autre ſens paroît plus naturel. M. DACIER l'a ſuivi, & M. BOIVIN.



SCENE IV.

JOCASTE, OEDIPE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Je veux auparavant ſçavoir le ſujet de leurs démêlés.

LE CHŒUR.

Ils ſe ſont pris de paroles ſur des ſoupçons. Les reproches injuſtes ſont ſenſibles.

JOCASTE.

Ces reproches ont-ils été réciproques ?

LE CHŒUR.

L'offenſe a été mutuelle.

JOCASTE.

A quel ſujet, je vous prie ?

LE CHŒUR.

Daignez, Madame, n'en pas demander davantage. Dans les malheurs qui nous environnent, il eſt juſte de ne pas réveiller des querelles aſſoupies.

OEDIPE *au Chœur.*

Voyez votre aveuglement ; malgré votre équité, vous abandonnez mes intérêts, & vous mettez le comble à mes maux.

LE CHŒUR.

Ah, Seigneur, je l'ai dit, & je le redis

encore, je ferois le plus insensé des hommes, si je séparois mes intérêts des vôtres. N'est-ce pas vous qui avez relevé notre Patrie chancelante, vous qui dans les malheurs présens serez notre libérateur, si la chose dépend de vos soins?

JOCASTE.

Au nom des Dieux, Seigneur, ne me cachez pas la cause de votre indignation.

OEDIPE.

Vous le voulez, Madame, j'y consens; mon respect & ma complaisance vont vous satisfaire. Ecoutez les complots de Créon....

JOCASTE.

Il est mon frere; mais j'écouterai vos plaintes, pourvû qu'elles soient fondées sur des indices assurés.

OEDIPE.

Il m'impute le meurtre de Laïus.

JOCASTE.

De lui-même, ou sur le rapport d'autrui?

OEDIPE.

Il a suborné l'artificieux Tirésias pour répandre ces bruits, & il ne tient pas à lui qu'il n'aigrisse & ne souléve mon peuple.

JOCASTE.

Ecoutez à votre tour, Seigneur. M'en

croirez-vous ? écartez cette vaine inquiétude, & méprisez les discours du Devin. Il n'en est point de véridique sur la terre. J'en dois être crue. En voici un exemple sensible. Laïus mon époux reçût jadis un Oracle, (je ne dirai pas d'Apollon, mais du moins de ses ministres.) On lui annonçoit qu'il seroit tué de la main de son fils. Tel étoit, disoit-on, l'ordre des destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinerent Laïus dans un chemin qui se divise en trois routes. Je mis au monde ce fils redouté, dont l'Oracle menaçoit mon époux; mais à peine trois jours s'étoient écoulés, que le Roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du pere. Les Oracles toutefois avoient parlé. Allez, Seigneur, rassurez-vous, ne les croyez pas. Ce qu'un Dieu détermine, il le dévoile sans obscurité.

OEDIPE.

Ah, Madame, que m'avez-vous dit! dans quel trouble & quelle agitation votre discours m'a jetté!

JOCASTE.

Quelle agitation, quel trouble, Seigneur?

OEDIPE.

Ne m'avez-vous pas dit que Laïus fut tué dans un chemin partagé en trois routes ?

JOCASTE.

Tel étoit le bruit commun ; tel eſt-il encore aujourd'hui.

OEDIPE.

Et en quel lieu, Madame, arriva ce terrible événement.

JOCASTE.

En Phocide, dans l'endroit où ſe réuniſſent les chemins qui conduiſent à Delphes & à Daulie. *

OEDIPE.

Et depuis quel tems cela eſt-il arrivé ?

JOCASTE.

On l'apprit peu de tems avant que vous vinſſiez regner ſur ces contrées.

OEDIPE.

O Jupiter, qu'ordonnez-vous de mon ſort ?

JOCASTE.

Ah, Ciel ! d'où vient, Seigneur, ce frémiſſement ?

OEDIPE.

Ne le demandez pas. Dites-moi plû-

* Delphes & Daulie ſont ſéparées par le mont Parnaſſe en Phocide, entre le Golfe Opuntien, & le Golfe de Criſſa.

tôt, Madame, quel étoit le port & l'âge de Laïus.

JOCASTE.

Sa taille étoit grande & majeſtueuſe. Sa tête commençoit à blanchir. Du reſte il avoit beaucoup de votre air.

OEDIPE.

Ah, Dieux! me ſerois-je lié moi-même, ſans le ſçavoir, par les plus horribles imprécations?

JOCASTE.

Que dites-vous, Seigneur? je n'oſe porter mes regards ſur vous.

OEDIPE.

Je tremble de frayeur que l'aveugle Prophéte n'ait été trop éclairé; dites encore un mot, & je ſerai éclairci.

JOCASTE.

Je ſuis ſaiſie d'horreur... Mais parlez; je dirai ce que je puis ſçavoir.

OEDIPE.

Laïus étoit-il peu accompagné, ou entouré d'une nombreuſe garde?

JOCASTE.

Cinq perſonnes faiſoient toute l'eſcorte de ce Roi populaire: encore le Héraut étoit-il de ce nombre, & Laïus n'avoit qu'un char.

OEDIPE.

Je ſuis perdu. Mon malheur n'eſt que

trop évident. Mais, Madame, qui vous a raconté cette hiſtoire ?

JOCASTE.

Un Officier de Laïus échappé ſeul de ce danger.

OEDIPE.

Eſt-il dans le Palais ?

JOCASTE.

Non. A peine de retour à Thébes, vous voyant ſur le thrône, & ſon Roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir les lieux qui lui rappelloient un triſte ſouvenir. Il me ſupplia de l'envoyer à la campagne pour avoir ſoin de mes troupeaux. Ce fidéle domeſtique méritoit cette récompenſe, & une meilleure fortune.

OEDIPE.

Faites le paroître au plûtôt, Madame.

JOCASTE.

Cela eſt aiſé. Mais pourquoi, Seigneur ?

OEDIPE.

J'appréhende qu'on ne m'ait dit trop vrai. * Je veux m'éclaircir; en un mot je veux le voir.

JOCASTE.

Hé-bien, vous le verrez. Mais ne

* Le texte eſt équivoque : d'autres traduiſent, *je crains d'en avoir trop dit.*

puis-je entrer dans votre confidence, & ſçavoir le ſujet de cette étrange inquiétude.

OEDIPE.

Je ne puis rien vous refuſer, Madame; ſur-tout après l'eſpérance dont vous me flattez. Dans la cruelle ſituation où je me trouve vous partagez mes peines; & à qui puis-je mieux les confier? Fils de Polybe, Roi des Corinthiens, & de la Reine Mérope ſon épouſe, j'ai tenu le premier rang à Corinthe. J'en étois l'eſpérance, lorſqu'il m'arriva une aventure propre à me ſurprendre, peu digne pourtant des ſoucis qu'elle me coûta. Un homme pris de vin eut l'audace de me reprocher à table que je n'étois point le fils du Roi & de la Reine. Outré d'un affront ſi ſanglant, j'eus peine à retenir ma colère. Toutefois je laiſſe paſſer ce jour-là. Le lendemain je vais trouver Polybe & Mérope, & je leur fais part de mon chagrin. Ils entrent en fureur contre celui qui m'avoit outragé. Ma tendreſſe pour eux luttoit avec mes ſoupçons. L'affront étoit gravé trop profondément dans mon cœur. Je pars, je vais au Temple de Delphes. Apollon interrogé, au lieu de répondre à mes demandes, m'annonce le plus horrible

avenir. » Les Destins portent, *dit-il*, „ qu'Oedipe sera l'époux de sa mere, „ qu'il mettra au jour une race exécra- „ ble, & qu'il sera le meurtrier de son „ pere.

Epouvanté, comme vous pouvez juger, d'un Oracle si effrayant, je prends le parti d'éviter pour toujours Corinthe, afin de me mettre hors d'état d'accomplir cette affreuse prédiction. * Je regle mon voyage sur les Astres, je prends une autre route, & j'arrive à l'endroit où vous dites que Laïus est mort. Je vous l'avouerai, Madame, à peine eus-je atteint le chemin qui se partage en trois, que le Héraut & un homme, tel à-peu-près que vous le peignez, monté sur un char se présentent devant moi, & veulent me faire retirer par force. Transporté de fureur je frappe l'insolent qui m'insultoit. Le maître prend son tems, & me porte deux coups. † Il n'en fut pas quitte pour la même peine. Atteint d'un seul coup, ¶ il est renversé de son

* Les Anciens, fort amateurs de l'Astronomie, se conduisoient par les Astres sur terre aussi-bien que sur mer.

† Grec, *deux coups d'*aiguillon *sur le milieu de la tête.*

¶ Grec, *de bâton :* ce qui montre que les

char. Il expire à mes pieds, auſſi-bien que ceux de ſa ſuite. Si donc cet étranger ſe trouve avoir quelque rapport à Laïus, ah, Dieux, eſt-il homme plus malheureux & plus haï du Ciel que je le ſuis? nul étranger, nul Thébain ne peut déſormais me recevoir, ni me parler: je ſuis contraint de fuir loin de ces lieux, par qui? par moi-même. Oui, c'eſt moi ſeul qui ai porté contre moi ce funeſte arrêt. O comble d'horreur! ô le plus abominable de tous les hommes, je ſouille la couche de celui-là même que j'ai cruellement maſſacré! mais quoi, obligé de fuir, reverrai-je les miens? retournerai-je à Corinthe? je m'expoſe à épouſer Mérope, à tuer Polybe, à porter mes mains criminelles ſur ceux à qui je dois le jour. O fortune ennemie, ô deſtins impitoyables, peut-on ne vous pas imputer toutes ces horreurs? ne ſouffrez pas, juſtes Dieux, que je voye jamais luire ce jour fatal: rayez-moi du nombre des humains avant que de marquer ma vie par ces exécrables traits.

LE CHŒUR.

Senſibles à vos malheurs, Seigneur, nous vous conjurons de ne pas bannir

anciens Grecs n'étoient pas même toujours armés en voyage.

la douce eſpérance juſqu'à ce que vous ayez vû le Berger.

OEDIPE.

Je l'attends. C'eſt l'unique eſpoir qui me reſte.

JOCASTE.

Et quand il ſera venu, que ferez-vous ?

OEDIPE.

Si ſes paroles s'accordent avec les vôtres, il calmera mes inquiétudes.

JOCASTE.

Que concluez-vous donc de mes paroles, Seigneur ?

OEDIPE.

Ce Berger aſſure, dites-vous, que Laius a été aſſaſſiné par des brigands; s'il perſiſte à le dire, je ſuis ſauvé : car on ne prend point un homme ſeul pour pluſieurs. S'il n'impute le meurtre qu'à un ſeul, je me tiendrai pour convaincu : évidemment je ſerai le coupable.

JOCASTE.

Raſſurez-vous donc, Seigneur. Il a parlé. Il ne peut changer de langage. Tout Thébes eſt témoin comme moi de ſon récit. Mais dût-il tenir un autre diſcours, ſon rapport ne ſera jamais conforme à l'Oracle. Apollon prédit que Laïus ſera tué par mon fils. Hélas ! In-

nocente victime de nos frayeurs, il reçût la mort, loin de la donner. Jugez, Seigneur, si votre Oracle mérite plus d'attention que le mien.

OEDIPE.

Vous appaisez mes frayeurs; mais, Madame, pour les dissiper, songez, je vous conjure, à faire venir le Berger, dont dépend mon sort.

JOCASTE.

J'y envoye: mais rentrons; que ne ferois-je point pour vous plaire.

III. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I. * Justes Dieux, faites-moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles & dans mes mœurs. Faites que je régle ma vie sur ces loix, ces divines loix descendues du plus haut des Cieux. Oui, l'Olympe en est l'auteur, & non pas notre foible nature. Leurs traits ne vieillissent point, l'oubli ne peut les effacer, la vérité elle-

* Le Chœur, suivant son caractère, repare ici l'impiété de Jocaste sans la nommer.

même

même y réſide ; elles ſont marquées à ſon coin.

La tyrannie doit ſon origine à l'orgueil. Si l'orgueil, après avoir entaſſé maux ſur maux arrive à ſon comble, il ne peut arrêter ſes pas chancelans, il ſe précipite dans un abyſme de malheurs. O Apollon, ne ſouffrez pas que ce vice retarde l'éclairciſſement de vos Oracles, & l'avantage que Thébes en attend. Songez, grand Dieu, que ſi d'autres vous abandonnent, je ne veux jamais me départir de la ſoumiſſion que je vous dois. *ANTI-STR. I.*

Périſſe tout mortel dont la ſacrilége main ou la langue criminelle viole les loix, la juſtice, & les Temples des Dieux! périſſe quiconque pour de coupables voluptés, & pour des tréſors trop deſirés, n'a pas horreur de ſouiller ſes mains impies dans le crime! Si l'impiété eſt récompenſée, qui voudra déſormais émouſſer les traits de ſes paſſions, & réprimer les mouvemens de ſon cœur? Que me ſeivira de conduire des danſes ſolemnelles en l'honneur des Dieux? *STROPHE II.*

A quoi bon irai-je, reſpectueux adorateur, offrir les vœux & l'encens des *ANTI-STR. II.*

mortels à Delphes, * en Phocide, † à Olympie, si les Oracles d'Apollon ne se vérifient à la face de l'univers? vous qui m'écoutez, Souverain maître du monde, grand Jupiter, dont l'empire est éternel, montrez-nous que rien n'échappe à vos regards pénétrans. Vous le voyez, les Oracles donnés à Laïus sont méprisés, Apollon est négligé, la religion n'est plus en honneur.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Seigneurs Thébains, vous me voyez en devoir d'aller au Temple des Dieux.

* En Phocide, il y a dans le Grec, οὐδ' εἰς τὸν Ἀβαῖσι ναὸν, *ni dans le Temple en Abes.* Cette ville, dit PAUSANIAS, est en Phocide. Elle a été bâtie par une colonie Argienne, & a tiré son nom d'Abas fils de Lyncée & d'Hypermnestre : Apollon y avoit un Temple. D'autres veulent que ce soit une ville de Lydie.

† Olympie, ou Pise, ville d'Elide dans le Peloponnèse, où se célébroient les jeux Olympiques, peu loin du Temple de Jupiter Olympien.

Ces guirlandes & cet encens que je porte vous annoncent le ſujet de mes vœux. C'eſt le trouble d'Oedipe. Agité de diverſes penſées, au lieu de juger de l'Oracle récent par l'ancien, comme le veut la raiſon, il n'écoute que ſes frayeurs, & ſe livre à quiconque les entretient. Puiſque mes conſeils & mes ſoins ſont inutiles, c'eſt vous que j'implore, * ô Apollon; voici votre Temple le plus proche, j'y cours, & l'unique priere que j'oſe vous adreſſer, c'eſt de jetter ſur nous un regard de compaſſion. Car enfin Oedipe, ſemblable à un Pilote éperdu au milieu de l'orage, fait paſſer ſes craintes juſques dans notre ſein.

SCENE II.

Un BERGER de Corinthe. Les mêmes.

LE BERGER.

De grace, Thébains, enſeignez-moi le Palais d'Oedipe; dites-moi où je puis le trouver lui-même.

* Grec, *O Apollon Lycien, ou du Lycée;* πρὸς σ' ὦ Λύκει' Ἄπολλον (ἄγχιστος γὰρ εἶ) ce n'eſt pas à dire que Jocaſte aille en Lycie ou au Lycée à Athènes; elle va au Temple d'Apollon le plus proche à Thébes, & l'appelle Lycien par ſon ſurnom. Elle commence par là ſes pelerinages en faveur d'Oedipe.

LE CHŒUR.

Vous voyez ſon Palais, ô étranger; vous l'y trouverez; & voici la Reine ſon épouſe.

LE BERGER.

Epouſe d'un ſi grand Roi, puiſſe-t-elle auſſi-bien que ſa famille être comblée de toutes ſortes de proſpérités!

JOCASTE.

Puiſſiez-vous éprouver vous-même tout le bonheur que vous me ſouhaitez! Vos paroles qui me ſont d'un heureux préſage, méritent de moi ce retour. Mais, dites-moi, je vous en conjure, quel ſujet vous améne, que venez-vous nous annoncer?

LE BERGER.

D'heureuſes nouvelles pour vous & pour le Roi.

JOCASTE.

Quel eſt ce bonheur, & d'où venez-vous?

LE BERGER.

De Corinthe; & pour ne rien céler, ce que je vais vous apprendre vous cauſera de la joie & du chagrin.

JOCASTE.

Comment? que ſignifie cette énigme?

LE BERGER.

Votre époux, ſi j'en crois les bruits

de Corinthe, doit être élû Roi de l'Isthme par le suffrage unanime des Corinthiens.

JOCASTE.

Quoi! le vieux Roi Polybe n'est plus sur le Thrône?

LE BERGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort! cela est-il croyable?

LE BERGER.

Puissai-je mourir moi-même, si mon rapport n'est sincère!

JOCASTE *à ses femmes.*

Allez, courez annoncer cette nouvelle au Roi. Oracles, qu'êtes-vous devenus? Oedipe s'exile volontairement dans la crainte de tuer Polybe, & Polybe meurt par les mains de la Parque.

SCENE III.

OEDIPE, les mêmes.

OEDIPE.

Chère épouse, qui vous intéressez si généreusement à mes malheurs, que voulez-vous? pourquoi m'obligez-vous de sortir?

JOCASTE.

Ecoutez, Seigneur, écoutez cet étranger, & jugez ce qu'il faut penser des Oracles.

OEDIPE.

Cet étranger ? quel est-il ? que vient-il m'apprendre ?

JOCASTE.

Il vient de Corinthe vous annoncer que Polybe votre pere n'est plus.

OEDIPE.

Que dites-vous ? ô Etranger ? ah, je vous conjure de parler vous-même.

LE BERGER.

Puisque vous souhaitez, Seigneur, que je commence par cette triste nouvelle, sçachez qu'en effet Polybe ne voit plus le jour.

OEDIPE.

Lui ! quel sort a fini sa destinée ? la trahison, ou la maladie ? parlez.

LE BERGER.

Hé, Seigneur, faut-il le demander ? le moindre accident précipite la vieillesse au tombeau.

OEDIPE.

C'est donc une langueur qui l'y a conduit ?

LE BERGER.

Oui, Seigneur, & son âge avancé.

OEDIPE.

* Ah, Madame, quel besoin à présent de recourir aux autels & de consulter le chant des oiseaux ? ils m'avoient prédit le meurtre d'un pere; & le voilà dans la région des morts, tandis que je vis paisible à Thébes sans avoir jamais armé mes mains contre ses jours. On ne peut sans doute m'imputer son trépas. Quoi ? dira-t-on que le regret de m'avoir perdu l'aura mis au tombeau ? alors je serois en quelque sorte l'auteur de sa mort. Mais non; Polybe est dans les enfers, & avec lui il a emporté tous ces vains Oracles.

JOCASTE.

Ne vous l'avois-je pas prédit, Seigneur ?

OEDIPE.

Il est vrai, Madame : mais quoi ? Mes frayeurs l'emportoient sur vos conseils.

* M. DACIER traduit : *Hélas, Madame, qui voudra désormais consulter les Oracles d'Apollon ? qui voudra*, &c. il me semble que ce n'est point là le sens véritable. Jocaste alloit consulter les Dieux en faveur d'Oedipe. Oedipe rassuré par le récit du Berger, dit à la Reine qu'il n'est plus besoin de recourir aux autels & aux oiseaux ; que d'ailleurs il a été trompé par sa crédulité, *&c.*

JOCASTE.

Ne laiſſez donc plus tyranniſer votre eſprit par ces craintes frivoles.

OEDIPE.

Ne dois-je pas encore apprĕhender de ſouiller la couche d'une mere ?

JOCASTE.

Que peut-on craindre quand on eſt guidé comme vous par une heureuſe fortune ? croyez-moi, trop de prudence nuit. Le plus sûr eſt de s'abandonner au hazard des événemens, & de joüir de la vie. Y a-t-il pour vous le moindre fondement de craindre un inceſte ? croyez-moi, n'y ayez pas plus d'égard qu'à un ſonge vain. Pour vivre heureux on doit négliger ces frivoles ſuperſtitions.

OEDIPE.

J'approuverois votre penſée, Madame, ſi ma mere ne joüiſſoit plus de la lumiere ; mais tant qu'elle reſpirera, j'ai ſujet de craindre, & je craindrai toujours.

JOCASTE.

Toujours ! quoi la mort d'un pere ne vous ouvre pas les yeux ! quel enchantement ?

OEDIPE.

Elle devroit me raſſurer, j'en conviens ; mais ma mere vit encore.

LE BERGER.

Puis-je ſçavoir, Seigneur, quelle eſt la perſonne que vous craignez ?

OEDIPE.

C'eſt Mérope épouſe du Roi mort.

LE BERGER.

Hé, que craindre d'elle, Seigneur ?

OEDIPE.

L'effet d'un Oracle terrible, épouvantable....

LE BERGER.

Eſt-il ſi affreux que vous ne puiſſiez le dire ?

OEDIPE.

Le voici : ſi j'en crois Apollon, je ſerai inceſtueux & parricide, époux d'une mere, & meurtrier d'un pere : & c'eſt pour éviter d'accomplir cette horrible prédiction que je me ſuis écarté de Corinthe : exil volontaire & aſſez heureux, comme vous le voyez ; mais toutefois fâcheux, puiſque je me ſuis privé de voir ce que j'avois de plus cher.

LE BERGER.

Quoi, Seigneur, cette unique crainte vous a éloigné de Corinthe ?

OEDIPE.

J'ai appréhendé, (je l'avoue,) l'inceſte & le parricide.

LE BERGER.

* Ah, Prince, il faut que je vous délivre de cette inquiétude, puiſqu'auſſibien je ne viens en ces lieux que pour votre bonheur.

OEDIPE.

Je ſçaurai reconnoître à mon tour cet important ſervice.

LE BERGER.

† L'avantage de vous ramener à Corinthe me ſuffit : c'eſt l'unique objet de mon voyage.

OEDIPE.

Non, je ne retournerai jamais dans les lieux où ma mere voit le jour.

* Voici le principe du dénouement qu'ARISTOTE, chap XI. Poët. cite comme un des plus ſurprenans. Rien en effet n'eſt mieux imaginé.

† Tel eſt le paſſage Grec, *καὶ μὴν μάλϛα τοῦτ' ἀφικόμην ὅπως σοῦ πρὸς δόμους ἐλθ όντος εὖ πράξαιμί τι.* Telle eſt la traduction de M. DACIER. *Je ne ſuis venu, Seigneur, qu'afin que quand vous ſerez de retour à Corinthe, je puiſſe mériter de vous quelque grace, & vivre heureux ſous votre protection.* Voilà ſans doute un compliment fort intéreſſé. J'oſe dire que ce n'eſt point là la penſée de SOPHOCLE. Le lecteur en jugera, & la note de M. DACIER, toute ingénieuſe qu'elle eſt d'ailleurs, ne paroît point ſauver cette incongruité. M. ORSATTO y a auſſi donné, & M. BOIVIN.

LE BERGER.

Il paroît bien, Seigneur, que vous ignorez qui vous êtes.

OEDIPE.

Comment ? au nom des Dieux, ô étranger, instruisez-moi de mon sort.

LE BERGER.

Si le motif qui vous empêche de retourner dans votre Palais....

OEDIPE.

Oui, c'est la crainte d'effectuer l'Oracle.

LE BERGER.

Si vous redoutez quelque souillûre de la part de vos proches....

OEDIPE.

C'est cela même. Voilà la source de mes inquiétudes mortelles.

LE BERGER.

Hé-bien, Seigneur, rien de plus frivole que ces inquiétudes.

OEDIPE.

Comment frivole, je suis fils de Polybe ?

LE BERGER.

Polybe ne vous touche en rien.

OEDIPE.

Quoi, Polybe ne m'a pas donné le jour ?

LE BERGER.

* Autant & aussi peu que moi.

OEDIPE.

Que veut dire cette énigme ? mon pere ne m'a pas plus donné le jour qu'un étranger ?

LE BERGER.

Non, encore une fois, il n'étoit pas plus votre pere que moi.

OEDIPE.

Mais il m'appelloit son fils.

LE BERGER.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

OEDIPE.

Auroit-il tant chéri un fils qui n'eût pas été le sien ?

LE BERGER.

Il n'avoit pas d'enfans ; en faut-il davantage ?

* M. DACIER n'a point voulu traduire à la lettre ce vers & les deux autres qui suivent, sans doute parce qu'il n'a pas fait attention à l'équivoque gracieuse de cet *autant & aussi peu que moi*. Il s'est contenté de mettre, *non, Seigneur*. Il y a pourtant une finesse dans le Grec, laquelle consiste en ce que le Berger de Corinthe étoit dans la vérité, *autant & aussi peu pere d'Oedipe que Polybe ;* le Berger lui avoit sauvé la vie : Polybe l'avoit adopté : mais ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné le jour.

OEDIPE.

Qui ſuis-je donc? m'avez-vous acheté, ou êtes-vous mon pere?

LE BERGER.

Je vous trouvai ſur le mont Citheron.*

OEDIPE.

Quel motif vous conduiſoit en ces lieux déſerts?

LE BERGER.

Le ſoin de quelques troupeaux.

OEDIPE.

Vous étiez donc Berger?

LE BERGER.

Oui, Seigneur, & je fus alors votre libérateur.

OEDIPE.

En quel état me trouvâtes-vous?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

OEDIPE.

Ah, de quel mal me rappellez-vous le ſouvenir!

LE BERGER.

Je détachai les liens qui traverſoient vos pieds.

OEDIPE.

Quelle barbarie on exerça ſur moi dès le berceau!

* Citheron, mont qui ſépare la Béotie de l'Attique.

LE BERGER.

C'eſt cette aventure qui vous a donné * le nom que vous portez.

OEDIPE.

Dites-moi, au nom des Dieux, qui de mon pere ou de ma mere m'accabla de cette malédiction ? qui des deux me condamna à périr ?

LE BERGER.

Je l'ignore ; celui des mains de qui je vous reçûs le ſçaura mieux.

OEDIPE.

C'eſt donc des mains d'un autre que vous m'avez reçû ?

LE BERGER.

Oui, des mains d'un autre Berger.

OEDIPE.

Quel eſt-il ? pourriez-vous me le déſigner ?

LE BERGER.

Il étoit, diſoit-on, à Laïus.

OEDIPE.

A Laïus ! au Roi de ces climats ?

LE BERGER.

A lui-même. Il avoit ſoin de ſes troupeaux.

OEDIPE.

Vit-il encore ? puis-je le voir ?

* Oedipe, οἰδίπες pieds enflés.

LE BERGER.

Il n'eſt ici perſonne qui ne puiſſe vous en inſtruire.

OEDIPE *au Chœur.*

Si quelqu'un d'entre vous connoît ce Berger, ſi on l'a vû à la ville ou à la campagne, qu'on ait à me l'indiquer. La ſituation où je me trouve veut que je l'interroge.

LE CHŒUR.

* Je ne penſe pas qu'il parle d'un autre que de celui que vous avez envoyé chercher : mais la Reine le ſçait mieux que perſonne.

OEDIPE.

Sçavez-vous, Madame, ſi l'homme que nous faiſons venir eſt le même que celui dont parle cet étranger !

JOCASTE.

Quoi ! de qui parle-t-il ? hé, Seigneur,

* Le Chœur a raiſon de parler ainſi ſur ce qu'avoit dit Jocaſte du Berger de Laïus. Il y a d'ailleurs une adreſſe infinie à intéreſſer dans cette recherche la Reine qui ſe taît d'étonnement, parce qu'elle ſçait déja tout le myſtère. Le reſte de cette Scène eſt plein d'art. Oedipe, toujours trop curieux pour ſon malheur, veut s'inſtruire malgré les prieres de la Reine, déja trop inſtruite ; & il attribue ſes conſeils à une crainte ſecrette, qu'elle ne ſe trouve l'Epouſe d'un Eſclave, d'un fils de Berger.

calmez vos craintes, & négligez ces téméraires discours.

OEDIPE.

Non, Madame; me préservent les Dieux de suivre vos conseils; ce que j'ai découvert m'engage trop à éclaircir ma naissance, & mon sort.

JOCASTE.

Au nom des Dieux, Seigneur, n'en faites rien. Si votre repos vous est cher, laissez ce fatal examen. Je ne suis déja que trop à plaindre.

OEDIPE.

J'entends, Madame; mais ne vous inquiétez point; dût-on par un triple affront me prouver que je descends de trois esclaves; cet outrage ne réjailliroit point sur vous.

JOCASTE.

Ah, Seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre esprit, je vous conjure de quitter ce fatal dessein.

OEDIPE.

Je ne le quitterai point que je n'aye mis en plein jour la vérité que je cherche.

JOCASTE.

Mais songez, je vous prie, que j'ai de fortes raisons pour vous en détourner.

OEDIPE.

Et ce sont ces raisons secrettes qui

redoublent mes craintes & ma curiosité.

JOCASTE *à part.*

Ah, Prince déplorable .... puiſſes-tu ignorer éternellement ta deſtinée.

OEDIPE.

Qu'on m'améne au plûtôt le Berger. Laiſſons la Reine rougir de ma naiſſance, & ſe glorifier de la ſienne.

JOCASTE.

O le plus infortuné des hommes.... Va, je ne puis rien dire de plus, & je te parle pour la derniere fois.

SCENE IV.

Les mêmes, hors JOCASTE.

LE CHŒUR.

Ah, Seigneur, où court la Reine éperdue, & plongée dans la plus profonde douleur ? que j'appréhende les ſuites funeſtes de cet affreux ſilence.

OEDIPE.

Funeſtes ou non, je veux connoître ma naiſſance, dut-elle être la plus vile. Je le vois, la Reine rougit de mon obſcurité. Tel eſt le génie ambitieux du ſexe, n'importe : je n'ai pas honte de ma deſtinée. Enfant de la fortune, j'en ai

reçû trop de biens pour être ingrat.* Oui, la Fortune eſt ma mere. Les années & le tems ſont mes proches. Témoins de ma baſſeſſe, ils m'ont élevé au faîte de la grandeur. † Né ce que je ſuis, ma naiſſance ne changera pas quand je ceſſerois de l'examiner.

LE CHŒUR.

STROPHE. ¶ Si je ſçai lire dans l'avenir, & ſi mes conjectures ne ſont pas vaines, ô Citheron, avant que le ſoleil recommence ſa carriere, tu dévoileras le ſort & la naiſſance d'Oedipe. Alors nous ménerons des danſes, & nous chanterons des hymnes, pour marquer notre joie à un Prince ſi cher. Daignez, ô Apollon, juſtifier notre eſpoir & nos vœux.

ANTISTR. Aimable Prince, quel Dieu, quelle Déeſſe vous ont donné le jour? ne ſeroit-ce point quelque Nymphe égarée dans les bois avec le Dieu Pan? ſeroit-

* HORACE a employé cette expreſſion, Sat. VI. l. 2. *Luſerat in campo fortunæ filius.*

† J'ai ſuivi en ceci le ſens de M. DACIER, qui véritablement eſt le plus fin & le plus naturel. C'eſt auſſi celui de M. ORSATTO & de M. BOIVIN.

¶ Cette Strophe & cette Antiſtrophe montrent que le Chœur s'avance & parle en corps.

ce * quelque amante d'Apollon : car ce Dieu aime les montagnes écartées ? Mercure & Bacchus, l'un † Dieu de Cyllene, l'autre amateur des forêts, font souvent la cour aux Nymphes d'Helicon : ¶ seriez-vous le fruit de leurs amours ?

OEDIPE *apperçevant de loin Phorbas.*

§ Si je puis juger de ce vieillard qui m'est inconnu, il me semble qu'il est ce Berger que j'attends. Son port, son air, son âge qui se rapporte assez à celui de cet étranger, tout me le persuade. Je crois même reconnoître mes Officiers qui l'aménent. (*au Chœur*) Vous qui l'avez connu vous en jugerez mieux que moi.

LE CHŒUR.

Il m'est connu, Seigneur : c'est en effet le fidéle Berger de Laïus.

* Je donne ici à θυγάτηρ la signification d'amante, comme elle semble l'être en effet. L'autre sens seroit celui de M. ORSATTO. *O d'Apollo la figlia, à cui son grati gli alti gioghi, e le rupi.*

† Cyllene, mont d'Arcadie, où nâquit Mercure de Jupiter & de Maïa.

¶ Hélicon, mont de la Phocide, d'où coule l'Hippocrene.

§ Il semble qu'il vaut mieux suivre le manuscrit dont parle HENRI ETIENNE, & lire πρέσβυν, *ce vieillard*, que πρέσβεις, *ô vieillards :* ainsi ce mot de vieillards ne marque point quel est le Chœur.

OEDIPE.

Dites-moi, ô étranger, eſt-ce là l'homme dont vous m'avez parlé ?

LE BERGER.

C'eſt lui-même, Seigneur.

SCENE V.

PHORBAS, les mêmes.

OEDIPE.

Approchez, Berger, répondez-moi ; N'étiez-vous pas à Laïus ?

PHORBAS.

Il eſt vrai, Seigneur : j'étois Officier de Laïus, né dans ſon Palais ; & non pas acheté à prix d'argent comme un eſclave ordinaire.

OEDIPE.

Quel étoit votre emploi ?

PHORBAS.

J'ai paſſé la meilleure partie de ma vie à conduire les troupeaux.

OEDIPE.

En quels lieux d'ordinaire les conduiſiez-vous ?

PHORBAS.

Sur le mont Citheron, & aux environs.

OEDIPE.

Regardez cet étranger, vous eſt-il connu ? ne l'avez-vous point vû en quelque lieu ?

PHORBAS *surpris.*

Qui... qu'a-t-il fait... de quel homme parlez-vous?

OEDIPE.

Je vous demande si vous n'avez point eû quelque commerce avec cet étranger que voici.

PHORBAS.

Lui? non que je sçache; au moins je ne puis m'en rappeller le souvenir.

LE BERGER.

Cela n'est pas surprenant, Seigneur: mais il me reconnoîtra bientôt: car il ne peut avoir oublié que nous passions sur le mont Citheron * les trois saisons de l'année, depuis le printems jusqu'à la fin de l'automne. L'hyver venu nous retirions, lui ses troupeaux chez Laïus, moi le mien dans mes étables. Cela n'est-il pas vrai?

PHORBAS.

Il m'en souvient: mais vous parlez d'un tems bien reculé.

LE BERGER.

Poursuivons. Vous souvient-il maintenant de cet enfant que vous me donnâtes, pour l'élever comme s'il eût été à moi?

* Telle est l'interprétation du Scholiaste, de Messieurs DACIER & ORSATTO.

PHORBAS.

Que me voulez-vous dire, & d'où vient cette queſtion ?

LE BERGER *en montrant Oedipe.*

Ami, cet enfant que tu m'avois confié... le voici.

PHORBAS.

Ah, miſérable, tais-toi. Puiſſent les Dieux t'exterminer.

OEDIPE *à Phorbas.*

Ne le maltraite pas. Plus que lui tu mérites d'être puni.

PHORBAS.

Et quel eſt mon crime, Seigneur ?

OEDIPE.

De ne pas répondre ſur le fait dont on te parle.

PHORBAS.

Ah, Seigneur, croyez-moi, il ne ſçait ce qu'il veut dire.

OEDIPE.

Je te ferai parler de gré ou de force.

PHORBAS.

Au nom des Dieux, n'outragez pas ma vieilleſſe.

OEDIPE.

Qu'on le charge de chaînes.

PHORBAS.

Malheureux que je ſuis !... Mais qu'allez-vous faire, & que me demandez-vous ?

OEDIPE.

Lui as-tu donné l'enfant?

PHORBAS.

Hé-bien... je l'ai donné. Que ce jour n'a-t-il été le dernier de mes jours! O mort....

OEDIPE.

Tes vœux seront exaucés, si tu ne réponds.

PHORBAS.

Ils le seront bien plûtôt, si je parle.

OEDIPE.

Cet homme, je le vois, ne cherche qu'à m'amuser par de vains détours.

PHORBAS.

Hélas: & je n'ai pas avoué que j'avois donné l'enfant?

OEDIPE.

Où l'as-tu pris? étoit-il à toi? l'as-tu reçû d'une autre main?

PHORBAS.

Je l'ai reçû d'une autre, il n'étoit pas à moi.

OEDIPE.

Et qui te l'a donné? de quelle maison est-il?

PHORBAS.

Seigneur,... au nom des Dieux, n'en demandez pas davantage.

OEDIPE.

Parle. Tu es perdu, ſi je le demande une ſeconde fois.

PHORBAS.

Il nâquit dans le Palais de Laïus.

OEDIPE.

D'un eſclave, ou du Roi ?

PHORBAS.

* Cruelle néceſſité : je meurs ſi je parle.

OEDIPE.

Et moi ſi je t'écoute. Parle toutefois.

* » La curioſité (dit PLUTARQUE, traité » de la *Curioſ.* traduct. d'Amyot) enveloppa » Oedipus en de très-grands maux ; parce que » voulant ſçavoir qui il étoit, comme n'étant » pas de Corinthe, en allant à l'Oracle pour » lui demander, il rencontra Laïus par le che- » min, qu'il tua, épouſa ſa propre mere, par » le moyen de laquelle il obtint le Royaume » de Thébes : & lorſqu'il ſembloit être très- » heureux, encore ſe voulut-il chercher ſoi- » même, combien que ſa femme l'en détour- » nât le plus qu'elle pouvoit ; & plus elle le » prioit de ne le faire pas, plus il en preſſa un » vieillard qui ſçavoit toute la vérité du fait, » en le contraignant par toutes voyes, tant » que le diſcours de l'affaire l'ayant déja mis » en ſoupçon, comme le vieillard ſe fut écrié,

Hélas, je ſuis ſur le point dangereux
De déclarer un cas bien malheureux.

» Toutefois étant déja ſurpris de ſa paſſion de

PHORBAS.

PHORBAS.

On le disoit fils de Laïus. Interrogez la Reine. Elle vous instruira mieux.

» curiosité, & le cœur lui en battant, il ré-
» pond,

Et moi aussi sur le point de l'entendre,
Mais toutefois il nous le faut apprendre.

» Tant est aigre-doux & malaisé à contenir
» le chatouillement de la curiosité, comme un
» ulcère, qui plus on le gratte, & plus il s'en-
» sanglante lui-même. Mais celui qui est en-
» tierement net & délivré de telle maladie,
» & qui est de nature paisible, quand il aura
» ignoré quelque mauvaise nouvelle, il dira,

O sainct oubli de l'ancienne tristesse
Tant tu es plein de très-grande sagesse.

» Et pourtant se faut-il, petit à petit, accou-
» tumer à ceci, qnand on nous apportera des
» lettres, de ne les ouvrir pas vîtement & à
» grande hâte, comme font la plûpart dont
» les mains demeurent un peu trop à leur gré
» à délier la ficelle : ils la mâchent à belles
» dents, & s'il arrive un messager de quelque
» part, de ne courir pas incontinent à lui, ni
» se lever à l'étourdie en sa place, soudain
» que quelqu'un viendra dire, J'ai quelque
» chose de nouveau à vous conter ; & lui ré-
» pondre : Mais bien eusses-tu quelque chose
» de bon & utile à m'apprendre. Un jour que
» je déclamois à Rome, Rusticus, celui que
» Domitien fit mourir depuis pour l'envie
» qu'il portoit à sa gloire, y étoit qui m'é-

OEDIPE.

Ce fut donc elle qui te le donna.

PHORBAS.

Elle-même.

OEDIPE.

Pourquoi te le livra-t-elle ?

PHORBAS.

Pour le faire mourir.

OEDIPE.

Pour le faire mourir : L'inhumaine ! & c'étoit ſon fils.

PHORBAS.

La tendreſſe fut étouffée par la crainte de certains Oracles.

OEDIPE.

Et qu'annonçoient-ils ces Oracles ?

PHORBAS.

Que cet enfant donneroit la mort à ceux dont il avoit reçû le jour.

» coutoit : au milieu de la leçon il entra un » ſoldat qui lui bailla des lettres de la part de » l'Empereur. Il ſe fit là un ſilence, & moi-» même fis une pauſe à mon diſcours juſques » à ce qu'il les eût lûes : mais il ne voulut » pas, ni n'ouvrit pas ſes lettres juſqu'à ce que » j'euſſe achevé mon diſcours, & que l'aſſem-» blée fut départie de l'auditoire, dont toute » la compagnie priſa & eſtima beaucoup la » gravité du perſonnage. Mais quand on nour-» rit la curioſité, &c. » Joignez l'emporte-ment à la curioſité, c'eſt le caractère d'Oedipe.

OEDIPE.

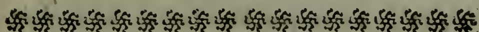
Pourquoi donc le mis-tu entre les mains de ce vieillard ?

PHORBAS.

La pitié l'emporta. Je crus qu'il l'éleveroit dans quelque terre écartée. Mais hélas ! il l'a ſauvé pour être un modéle du malheur. Car enfin, Seigneur, ſi vous êtes celui dont il parle, vous devenez le plus infortuné de tous les hommes.

OEDIPE.

Hé-bien, deſtins affreux, vous voici dévoilés. Je ſuis donc né de ceux dont jamais je n'aurois dû naître, je ſuis l'époux de celle que la nature défendoit d'épouſer, j'ai donné la mort à ceux à qui je devois le jour... mon ſort eſt accompli. O ſoleil, je t'ai vû pour la derniere fois.



IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Race mortelle des humains, que vous êtes peu de choſe à mes yeux ! toute votre félicité n'eſt qu'un vain fantôme né de l'opinion. Fut-il jamais homme plus fortuné qu'Oedipe ? qu'eſt devenu ſon bonheur ? un inſtant l'a vû naître & s'é-

vanouir pour toujours. Oui, Oedipe, inſtruit par votre funeſte deſtinée, je ne croirai aucun mortel véritablement heureux. Parvenu au faîte de la grandeur, vous avez joüi de la plus riante fortune. Quelle fut votre gloire quand vous triomphâtes du Sphinx, quand devenu l'appui de notre Patrie vous la délivrâtes de ce monſtre cruel, dont les artificieuſes queſtions nous coûterent tant de larmes & de ſang! Libérateur des Thébains vous devîntes leur Roi: & maintenant eſt-il au monde un homme plus à plaindre? en eſt-il aucun qui ait éprouvé de ſi effroyables revers? aucun qui ſoit plongé dans un plus affreux abyſme de crimes & de maux? Grand Roi, comment êtes-vous devenu le rival de votre pere: * comment ces murs & ce lit nup-

* Je m'étonne que M. DACIER ait traduit ainſi, *comment eſt-il poſſible que le même lit vous ait reçû tant d'années ſans vous reconnoître.* Il a crû, dit-il, devoir adoucir SOPHOCLE. Sa penſée eſt ſi belle & ſi naturelle, qu'on peut la rendre en François à-peu-près telle qu'elle eſt dans le Grec. Rien de plus ſemblable à ces vers de M. RACINE dans Phédre.

Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes,
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer
Attendent mon époux pour le déſabuſer.

tial, témoins d'un inceſte, n'ont-ils pas pris la parole pour vous confondre & vous déſabuſer? le tems, oui le tems ſeul, qui d'un œil éternel voit toutes choſes, a découvert malgré vous votre opprobre & votre confuſion. Dans vous il a montré un hymen & un inceſte, un époux & un fils de ſon épouſe. O enfant de Laïus, pourquoi vous ai-je connu? pourquoi ſuis-je témoin de vos malheurs? non, mes larmes & mes gémiſſemens ne peuvent exprimer ma douleur. Avouons-le, c'eſt vous qui nous avez rappellés à la vie, & c'eſt vous qui nous replongez dans d'épaiſſes ténébres.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

O vous que l'on reſpecte le plus dans cette contrée, ſages Thébains, de quels maux allez-vous être témoins, & que vais-je annoncer! Si vous avez encore un reſte de tendreſſe pour la déplorable

maiſon de Labdacus, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées ! non, je ne penſe pas que * les eaux du Danube & du Phaſe puiſſent laver toutes les horreurs de cette maiſon. Ses abominations ſecrettes vont être expoſées au grand jour. On y verra des malheurs, des crimes, & des ſupplices d'autant plus ſenſibles qu'ils ſont volontaires.

LE CHŒUR.

Et que peut-on ajouter aux horreurs que nous ſçavons déja ?

L'OFFICIER.

Jocaſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Déplorable Princeſſe ! & quelle main a coupé ſa trame ?

L'OFFICIER.

Elle-même. Ce ſpectacle affreux vous parleroit plus éloquemment : je ne laiſſerai pas de vous l'expoſer autant que la douleur pourra me le permettre. A peine cette malheureuſe Princeſſe livrée, com-

* Les Payens anciens, auſſi-bien que ceux de nos jours, ſur-tout les Indiens, ſe faiſoient un point de religion de croire que les eaux de la mer & des fleuves, avoient la vertu d'effacer les péchés. Le Danube eſt le fleuve le plus conſidérable de l'Europe, & le Phaſe eſt un fleuve de Colchide.

me vous l'avez vû, à ſes noires fureurs, eſt entrée dans le Palais, qu'elle vole à ſon appartement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux, & s'enferme. Alors s'abandonnant toute entiere à ſon déſeſpoir, elle appelle l'ombre de Laïus ſon époux ; elle lui reproche ce fruit de leur hymen, cet auteur de la mort d'un pere : elle ſe reproche à elle-même un autre hymen, ſource de tant d'horreurs. Elle arroſe de ſes larmes cette couche où elle eut des époux de ſon époux, & des enfans de ſes enfans : enfin elle meurt, & j'ignorois alors comment : car tandis qu'elle expire, Oedipe ſurvient en pouſſant d'effroyables gémiſſemens. Le déſeſpoir du Roi ne nous permet pas de ſçavoir la deſtinée de la Reine. Tous les yeux ſont attachés ſur Oedipe. Il exhale ſa rage ; il erre çà & là, * il demande des armes, il cherche Jocaſte. Où eſt, dit-il, celle que j'appellois ma femme, & qui ne l'eſt pas, cette mere, & de moi & de mes enfans, où s'eſt-elle retirée ? il la cherche vainement. Nul de nous ne veut ſervir ſes fureurs. Mais quelque noire Divinité ſans doute l'a conduit à l'appartement de la Reine : il

* Les Grecs ne portoient point d'armes dans les villes.

jette un horrible cri ; & comme s'il eût été enlevé par une furie, il se précipite sur les portes, elles se brisent sous ses efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial. Là, nous voyons la Reine suspendue au lien fatal qui avoit terminé ses jours. Dès qu'Oedipe l'apperçoit, il rugit comme un Lion, il délie le lien funeste, & se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vû un barbare spectacle. Le Roi, dans sa fureur, détache l'agraffe du manteau de la Reine, ornement destiné à un autre usage; il s'en sert pour se priver cruellement de la lumiere du jour. Non, dit-il, je ne reverrai plus le soleil, ni mes maux, ni mes crimes. Plongé dans d'épaisses ténébres, je déroberai à ma vûe ceux qu'il ne m'est plus permis de voir, ceux même dont j'ai besoin pour traîner une vie misérable. Tandis qu'il réitère ces tristes plaintes, il ouvre les paupieres, & se déchire impitoyablement les yeux. Ses joues sont ensanglantées. Les larmes mêlées avec les flots de sang noir ruissellent de toutes parts. Tel est le sort du Roi & de la Reine, sort affreux; calamité issue, non d'un seul, mais de l'un & de l'autre à la fois : leurs malheurs se sont confondus. Jusqu'ici leur félicité

ſut véritablement digne d'envie ; mais en ce jour, (ô cruel changement !) il ne reſte de cette félicité que les gémiſſemens, le déſeſpoir, l'opprobre, la mort, & l'aſſemblage de tous les maux.

LE CHŒUR.

En quel état eſt à préſent ce malheureux Roi ? ſa fureur ne ſe calme-t-elle point ?

L'OFFICIER.

Il crie qu'on lui ouvre les portes du Palais, & qu'on expoſe aux yeux des Thébains ce parricide, cet homme abominable, qui de ſa mere.... épargnez-moi le récit des choſes qui échappent à ſon déſeſpoir. Il dit enfin qu'il va s'exiler pour toujours de cette terre, qu'il ne demeurera plus dans ce Palais témoin des imprécations dont il s'eſt lui-même chargé. Hélas, que deviendra-t-il ? en l'état où il s'eſt mis, ſes maux ſont inſupportables. Il a beſoin de ſecours & de guides.... mais il va ſe montrer à vous. On ouvre. * Le ſpectacle qui s'offre à vos yeux attendriroit un ennemi.

* Le grand CORNEILLE & ſes ſucceſſeurs Tragiques, ont crû que ce ſeroit une choſe horrible d'expoſer Oedipe aveugle & ſanglant aux yeux des ſpectateurs. M. DACIER leur

SCENE II.

OEDIPE, les mêmes.

LE CHŒUR.

O calamité terrible ! ô ſpectacle le plus triſte qui ſe ſoit jamais préſenté à mes regards ! ah, Prince infortuné, quelle fureur vous a tranſporté ! quelle Divinité ennemie a fait tomber ſur vous ce poids énorme de maux plus affreux les uns que les autres ! ah, malheureux Roi... mais je ne puis jetter les yeux ſur vous. Malgré le deſir de vous voir, de vous parler, & de vous entendre, l'effroi qui me ſaiſit à votre aſpect me fait frémir d'horreur.

OEDIPE.

Hélas, hélas, où ſuis-je, malheureux ! où vais-je ! en quel lieu irai-je perdre mes plaintes, & traîner mes malheurs ? ô fortune, hélas, qu'es-tu devenue ?

répond très-bien par ces vers de DESPREAUX, art. poët. chant 2.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux :
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable !
Ainſi pour nous charmer la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

LE CHŒUR.

Elle s'est changée en des infortunes inoüies.

OEDIPE.

Epaisses ténébres, nuit éternelle où je suis plongé sans retour, état cruel que je ne puis exprimer, hélas, vous êtes le supplice de mes crimes; mais les pointes dont ma fureur s'est servie pour me percer les yeux, me sont moins sensibles que les remords qui me déchirent.

LE CHŒUR.

Accablé de ce double malheur, vos plaintes ne sont que trop justes.

OEDIPE.

Quoi, fidéles amis, après tant d'horreurs vous daignez encore me plaindre, & me secourir. Vous n'abandonnez pas ce coupable privé de la lumiere du jour. Ne me trompai-je point? non, c'est vous, chers amis, j'entends votre voix, & je vous reconnois, quoiqu'enseveli dans de profondes ténébres.

LE CHŒUR.

Quelle barbarie avez-vous exercé sur vous! comment avez-vous pû vous défigurer d'une maniere si inhumaine? quel Dieu vous a inspiré cet attentat.

OEDIPE.

Apollon, chers amis, oui Apollon est

la cauſe de mes maux. Mais ma main ſeule m'a puni. Devois-je conſerver la lumiere du jour, moi qui ne pouvois rien voir que de triſte & d'affligeant ?

LE CHŒUR.

Ce que vous dites n'eſt que trop vrai, Seigneur.

OEDIPE.

Que me reſte-t-il en effet que je puiſſe voir, que je puiſſe aimer ou entendre ? tout m'eſt interdit. O mes amis, que ne chaſſez-vous au plûtôt de votre patrie ce monſtre, ce parricide exécrable, chargé de la haine des hommes & des Dieux.

LE CHŒUR.

Hélas, toutes vos lumieres redoublent le ſentiment de vos maux & ma compaſſion ! plût aux Dieux que jamais vous ne les euſſiez connus !

OEDIPE.

Périſſe celui qui dans les forêts délia les cordons funeſtes dont mes pieds furent percés. Il m'arracha des bras de la mort. Barbare pitié ! pour prix de ce cruel ſervice, puiſſe-t-il périr ! qu'en mourant alors j'aurois épargné de maux à moi & à mes amis !

LE CHŒUR.

Maux déplorables, qui m'obligent de ſouſcrire à vos vœux !

OEDIPE.

Je n'aurois pas été parricide & inceſtueux à la face de l'Univers, & maintenant me voilà malheureux & coupable, iſſu d'une race ſouillée, pere de mes freres, & mari de ma mere. Enfin ſi jamais il y eut des fléaux épouvantables, ils ſont tombés ſur Oedipe.

LE CHŒUR.

Quels que ſoient vos malheurs, je ne puis approuver le châtiment que vous avez tiré de vous-même. Ce ſupplice eſt plus affreux que la mort.

OEDIPE.

Je n'écoute ſur cela ni raiſons, ni conſeils. Hé de quels yeux, dites moi, deſcendu dans les enfers, regarderois-je un pere & une mere dont la mort eſt l'effet de mes crimes? je m'en ſuis puni: & mon ſort eſt plus dur que celui de Jocaſte. Il m'eût été bien doux de voir croître ſous mes yeux des enfans chéris: le plaiſir de les voir auroit crû avec eux. Je l'avoue; mais depuis mes fatales imprécations il n'étoit plus pour moi ni d'enfans, ni de patrie que je pûſſe voir. Thébes même, & ce Palais où je ſuis né, ces murs, ces tours, ces temples, ces ſimulacres des Dieux, tout cela étoit interdit à mes regards. J'ai renoncé à la

douceur de les voir en prononçant l'arrêt d'exil contre * l'ennemi declaré des Dieux & de la race de Laïus. Je ſuis ce coupable. Mon opprobre eſt découvert. Comment pourrois-je jouir d'une ſi chère vûe ; de quel front oſerois-je ſoutenir leur aſpect : ah, que ne puis-je encore me priver de l'uſage des oreilles ; auſſi-bien que des yeux ! que bientôt également ſourd & aveugle, je fermerois cette entrée à de nouvelles douleurs ! il eſt doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le ſentiment. O Citheron, pourquoi me reçûtes-vous dès le berceau, ou pourquoi ne me donnâtes vous pas la mort après m'avoir reçû dans votre ſein ! que ne dérobiez-vous mon ſort à la connoiſſance des hommes ! ô Polybe, ô Corinthe, ô Palais, que je crus la maiſon de mon père, quel monſtre, quel aſſemblage de maux avez-vous nourri ſous l'apparence d'un fils de Roi ! de cette ancienne ſplendeur que reſte-t-il ? le plus méchant des hommes, iſſu de la plus abominable race qui fut jamais. O chemin de Daulie, ô forêts, ô buiſſon, ô ſentier étroit, vous

* M. Dacier met, *ce ſcélérat* ... ce fils de Laïus. Il faut pour cela qu'il ait lû γένος au lieu de γένους.

qui avez bû le ſang d'un pere qui couloit par mes mains, avez-vous marqué par des traits ineffaçables le ſouvenir des forfaits que je commis alors, & que je devois commettre en allant à Thébes? * ô hymen, trop funeſte hymen, tu me donnas la vie; mais après me l'avoir donnée,

* C'eſt là le beau morceau cité par LONGIN, pour montrer que les pluriels ont je ne ſçai quoi de magnifique par la multiplicité d'objets qu'ils offrent à l'eſprit. M. DESPREAUX l'a traduit ainſi.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie,
Mais dans ces mêmes flancs où je ſuis renfermé
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé,
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Je n'ai fait que rompre la meſure des vers; & j'oſe dire que M. DACIER eût bien fait d'en uſer de même. Il eſt pourtant bon de remarquer que ni l'un ni l'autre n'a fait ſentir le *αἷμ' ἐμφύλιον ſanguinem cognatum*, qui ſépare les peres, les fils & les freres, pour marquer Oedipe, d'avec les épouſes & les meres, pour indiquer Jocaſte. Voilà ce que n'ont pas obſervé Mrs. BOILEAU, DACIER & BOIVIN, qui ont confondu ces mots, *fils*, *peres*, *freres*, *maris*, *femmes*, *meres*, choſes qui ſont le fruit de tous les mariages. Je dois mon interprétation au R. P. TOURNEMINE.

tu fis rentrer mon ſang dans le ſein d'où j'étois ſorti, & par-là tu produiſis des peres freres de leurs enfans, des enfans freres ou ſœurs de leurs peres, des épouſes meres de leurs époux, & tout ce que les hommes peuvent concevoir d'abominations & d'horreurs. C'en eſt trop : rougiſſons de prononcer ce qu'il eſt horrible de faire. Au nom des Dieux, chers amis, cachez-moi dans quelque terre écartée, ou donnez-moi la mort, & précipitez-moi dans les gouffres de la mer, pour ne plus profaner vos regards. Approchez donc, rendez-moi par pitié ce dernier office. Oſez toucher un malheureux. Que craignez-vous ? mes maux ne retomberont point ſur vos têtes, & je ſuis le ſeul mortel qui puiſſe jamais en être accablé.

LE CHŒUR.

Seigneur, voici Créon, qui déſormais conſervateur de ce Royaume peut ſeul écouter vos demandes, & vous aider de ſes conſeils.

OEDIPE.

Créon ! hélas, hé que dois-je lui dire ? injuſte & coupable à ſon égard, puis-je eſpérer d'en être favorablement écouté ?

SCENE III.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON.

Seigneur, je ne viens point ici insulter à des maux que je déplore, ni vous accabler de reproches injurieux. Je plains votre infortune. Pour vous, Thébains, si vous ne craignez pas les hommes, au moins respectez cette vive lumiere du soleil, de ce Dieu qui vous voit. * Rougissez d'exposer ainsi à tous les yeux cette victime chargée de nos malheurs, ce Roi déplorable que cette terre ne peut plus porter, que les eaux sacrées n'arroseront plus, & que le jour n'éclairera jamais. C'en est assez ; qu'on raméne Oedipe dans le Palais. Il est juste que ceux qui sont liés par le sang soient les seuls témoins des opprobres d'une famille malheureuse.

OEDIPE.

Généreux Créon, puisque, contre mon

* GEORGES RATALLERUS, ORSATTO, & depuis M. BOIVIN, ont mis ce sens qui est le véritable, comme la suite le marque : au lieu que celui de M. DACIER est forcé. *Respectez cette vive lumiere du soleil qui éclaire la terre, & qui nous a montré la victime*, &c.

attente, vous vous montrez meilleur que je ne ſuis méchant, ſouffrez que je vous demande encore une faveur. C'eſt moins mon intérêt que le vôtre, qui m'engage à vous la demander.

CRÉON.

Quelle eſt donc cette faveur ſi ardemment ſouhaitée ?

OEDIPE.

Exilez-moi au plûtôt de Thébes, & faites-moi conduire en un lieu où je puiſſe n'avoir commerce avec aucun mortel.

CRÉON.

* Prince, à ne vous rien céler, l'Oracle a parlé; j'aurois obéi. Mais le reſpect, la tendreſſe, tout m'engage à faire expliquer les Dieux encore une fois.

OEDIPE.

Ils ſe ſont expliqués. L'Oracle eſt

* J'ai mis ici plus le ſens que les expreſſions, qui ſont telles, ſuivant la traduction de M. DACIER. *Je l'aurois déja fait;* c'eſt-à-dire, je vous aurois chaſſé déja, *ſi, &c.* Le reſpect infini des Anciens pour les Oracles, peut ſeul juſtifier cette parole crue, que j'ai adoucie ſans m'écarter du ſens de SOPHOCLE. Ce préjugé pour les Oracles exigeoit que Créon obéît; mais, dit le Scholiaſte, la compaſſion pour Oedipe, & la crainte d'être regardé comme un ambitieux qui vouloit profiter du malheur du Roi, demandoit qu'il conſultât les Dieux derechef.

éclairci. Ne ſuis-je pas le monſtre & l'impie qu'il faut exterminer.

CRÉON.

Il n'eſt que trop vrai, Seigneur ; mais votre ſituation & la mienne exigent que j'interroge encore les Dieux.

OEDIPE.

Les croirez-vous, du moins en faveur de ce malheureux?

CRÉON.

Vos malheurs ne nous montrent que trop qu'il faut les croire.

OEDIPE.

Ecoutez-moi, Seigneur : l'unique grace que je deſire, & que je vous conjure de ne me pas refuſer, c'eſt de rendre les derniers devoirs à cette Princeſſe infortunée, dont le corps eſt étendu dans le Palais. Hélas ! c'eſt votre ſœur. La juſtice & la tendreſſe, tout l'exige de vous. Pour moi, opprobre de ma patrie, je ne dois plus habiter ces lieux tant que durera le reſte de mes déplorables jours. Laiſſez-moi errer ſur les montagnes. Souffrez que j'aille chercher ma véritable patrie, Citheron, ce mont fatal que Laïus & Jocaſte avoient marqué dès ma naiſſance pour être mon tombeau. Souffrez que j'accompliſſe leur volonté & mon ſort, que je meure dans les lieux

où ils ordonnerent que je finirois mes jours à peine commencés. Je ſçai trop que ni la maladie, ni aucun autre accident, ne terminera cette vie infortunée.* Je n'ai été dérobé au trépas que pour être réſervé à des maux plus affreux que la mort. Hé-bien, je m'abandonne à ma deſtinée, & je l'accomplirai. Mais hélas, je ſuis pere. Je ne vous recommande point mes fils. Leur âge & leur valeur feront leur reſſource en quelque lieu du monde qu'ils ſe trouvent. Mais je laiſſe de triſtes filles dont l'enfance réveille ma tendreſſe & ma pitié. Elevées avec tant de ſoin ſous mes yeux, † nourries de mes mains à la table d'un pere tendre, hélas, que vont-elles devenir? généreux Prince, j'oſe vous les recommander, & vous les remettre entre les mains. Ah,

* Voyez l'Oedipe à Colone.

† Le Grec dit mot à mot, *elles n'ont jamais mangé qu'à ma table, & je ne touchois aucun mêts dont je ne leur fiſſe part.* M. DACIER met en général. *Mais pour mes filles, pour ces pauvres malheureuſes qui ont été élevées avec tant de ſoin, & tant de tendreſſe, & qui ſont accoutumées à goûter toutes les douceurs que peut donner l'éclat d'une haute naiſſance*, &c. J'ai crû devoir exprimer plus particulierement le détail où entre un pere du vieux tems. C'eſt un retour de tendreſſe.

qu'il me ſoit permis, ſi ce n'eſt de les voir, du moins de les embraſſer pour la derniere fois, de les arroſer de mes larmes, & de pleurer avec elles des maux dont elles portent le poids. Digne race de tant d'illuſtres ancêtres, donnez-moi cette triſte conſolation. Satisfait de les tenir entre mes bras, je croirai joüir encore de leur vûe... mais quelle voix a frappé mon oreille! n'entends-je point les cris de mes deux filles éplorées? Créon, ſenſible à la pitié, a-t-il déja exaucé mes vœux?

SCENE IV.

Les mêmes, & les filles d'Oedipe.

CRÉON.

Oui, Prince, c'eſt moi-même qui ai prévenu vos deſirs, & qui vous procure cette conſolation que vous avez ſi ardemment deſirée.

OEDIPE.

Daignent les Dieux, pour récompenſe de cette faveur, vous accorder un regne plus heureux que le mien.... Où êtes-vous, chers enfans, approchez & embraſſez votre... frere, baiſez ces mains, miniſtres de mes fureurs, ces mains qui ont réduit votre pere à l'état où vous

le voyez. Reconnoiſſez celui qui, ſans le ſçavoir, vous a engendrées dans les flancs de celle qui l'a enfanté. Chères filles, que je plains votre ſort! je pleure (c'eſt l'unique uſage des yeux qui me reſte,) je ſonge au triſte héritage que je vous laiſſe. Chargées des crimes d'un pere, quelle vie allez-vous mener déſormais? à quelles aſſemblées, à quelles fêtes oſerez-vous paroître? hélas, au lieu de goûter ces innocens plaiſirs, combien de fois ſerez-vous contraintes de retourner dans vos maiſons les yeux baignés de larmes, & le cœur ſerré de douleur! Quand l'âge aura amené le tems de l'hymen, quelle mere, quel pere aimeront aſſez peu leurs fils pour permettre qu'ils partagent l'opprobre répandu ſur les miens & ſur vous! car enfin que manque-t-il à vos calamités? nées d'un pere qui a tué ſon pere, qui a épouſé ſa mere, qui vous a formées dans le ſein où il fut lui-même formé, tels ſont les outrages dont on fera rougir votre front. Qui voudra ſe réſoudre à vous épouſer? non, mes filles, vous ne trouverez point d'appui. Les deſtins veulent que mépriſées de tout le monde vous languiſſiez dans une éternelle ſolitude. O fils de Menecée, elles n'ont de reſ-

ſource qu'en vous ſeul ; vous ſeul êtes leur véritable pere : car hélas, leur mere & moi nous ne ſommes plus. Elles ſont votre ſang, ne les dédaignez pas, & ne les laiſſez pas errer ſans retraite, ſans biens, ſans amis, ſans époux : ne ſouffrez pas que le ſort de ces innocentes Princeſſes ſoit pareil à celui d'un pere coupable. Jettez ſur elles un regard de pitié. Que leur jeuneſſe vous touche ! abandonnées de tout ſecours, elles n'ont que vous pour aſyle. Généreux Prince, donnez-moi votre main pour garant que mes vœux ne ſont pas rebutés. Et vous, chers enfans, ſi votre âge vous rendoit capables d'entendre mes leçons, j'aurois bien des conſeils à vous donner. Ecoutez au moins ce dernier avis d'un pere qui vous quitte pour toujours. Priez les Dieux qu'ils terminent bientôt * ma carriere, & demandez pour vous des jours moins infortunés que les miens.

CRÉON.

C'eſt trop nourrir vos douleurs. Retirez-vous, Seigneur, dans le Palais.

OEDIPE.

Dans ce Palais ! où j'ai . . . j'y conſens,

* M. DACIER a très-bien ſubſtitué *οὗ καιρὸν* qui fait un beau ſens à *οὗ καιρὸς* qui n'en fait pas un raiſonnable.

puisque vous le voulez; mais j'obéis contre mon gré.

CRÉON.

Il le faut. Vous avez trop déploré vos malheurs. Chaque chose a son tems.

OEDIPE.

Sçavez-vous, Prince, ce qui m'occupe présentement?

CRÉON.

Quoi?

OEDIPE.

Le desir de sortir promptement de cette terre fatale.

CRÉON.

C'est aux Dieux de prononcer.

OEDIPE.

Aux Dieux! & ne suis-je pas pour eux un objet d'exécration?

CRÉON.

Hé-bien, Seigneur, vous obtiendrez d'eux ce que vous demandez.

OEDIPE.

Me l'assurez-vous?

CRÉON.

Mes paroles sont toujours conformes à mes pensées.

OEDIPE.

Il suffit. Faites-moi donc conduire hors de ces lieux.

CRÉON.

Allons, Seigneur; mais quittez ces enfans.

OEDIPE.

Non, je ne puis m'en séparer. Ah, ne me les arrachez pas tous.

CRÉON.

Seigneur, * ne vous obstinez point à les retenir. Vous sçavez ce que vous ont coûté vos † trop ardens desirs.

LE CHŒUR.

Vous voyez ce Roi, ô Thébains, cet Oedipe dont la pénétration développoit les énigmes du Sphinx, cet Oedipe dont la puissance égaloit la sagesse, & dont la grandeur n'étoit point établie sur la faveur ou les richesses; vous voyez en quel précipice de maux il est tombé : apprenez, aveugles mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie des humains, ¶ à n'appeller heureux que ceux qui sont arrivés sans infortune à ce terme fatal.

* Creon, (dit excellemment M. DACIER,) appréhende avec raison qu'en l'état où il est, un moment de désespoir ne le porte à ajouter le meurtre de ses enfans à ses autres crimes.

† Les desirs opiniâtres de se connoître.

¶ C'est le mot de Solon, qu'OVIDE a tourné ainsi.

Sed scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.



RÉFLEXIONS
SUR
L'ŒDIPE.

L'OEDIPE de Sophocle a été regardé dans tous les tems, jusqu'à nos jours, comme le chef-d'œuvre du Tragique ancien, de même que le Laocoon, & la Venus de Medicis en genre de sculpture, où Homère en fait de poëme Epique.

Cette estime universelle, immémoriale & non interrompue, est justifiée par les imitateurs & par les critiques même de cet ouvrage. S'avise-t-on d'imiter ou de critiquer ce qu'on n'estime pas ? il mérite donc bien que nous recherchions les causes les plus secrettes de cet applaudissement général, sans déguiser toutefois ce que la critique peut y trouver de défectueux, & en comparant le modéle avec les copies qu'en ont faites ceux qui ne vivent plus, desquels

ſeuls il eſt permis de parler. Voilà les trois objets de ces réflexions.

Pour pénétrer les raiſons du plaiſir qu'a toujours cauſé cette Piéce, il n'eſt pas néceſſaire d'entrer fort avant dans les profondeurs des recherches d'Ariſtote, ni d'examiner ſi elle eſt *ſimple & implexe*, & en quel ſens; comment elle n'a qu'une ſeule Cataſtrophe; & comment elle unit la reconnoiſſance avec la *péripétie.* Parlons françois à des François, & ſuivons les idées & les ſentimens que la nature nous inſpire, ſans nous aſtreindre à des expreſſions étrangères. On voit d'abord que rien n'eſt plus régulier que l'Oedipe: que l'unité de lieu y eſt exacte & naturelle: que l'unité d'action ne l'eſt pas moins: & que l'unité de tems y eſt ſi ſcrupuleuſement gardée, qu'il n'a pas fallu plus de tems pour exécuter la choſe, que pour la repréſenter. Il ſeroit encore inutile de faire obſerver à des lecteurs éclairés le fil inimitable qui lie les Scènes les unes aux autres, & les moindres morceaux entr'eux avec tant d'artifice, que ſi quelque choſe en étoit détaché, tout s'écrouleroit comme un édifice voûté, dont les pierres s'entre-ſoutiennent mutuellement. Venons à quelque choſe de plus important. Car quel-

qu'importantes que ſoient les qualités dont nous venons de parler, & qui ſe rencontrent ſi rarement dans les piéces de Théâtre, il faut avouer qu'elles ne ſont pas les ſeules qui conſtituent une bonne Tragédie, & que même une Tragédie peut avoir tout cela ſans être tout-à-fait bonne. Un édifice en effet peut être d'une extrême régularité, & d'une batiſſe très-liée, ſans avoir ni une ſituation avantageuſe, ni un aſpect agréable, ni un air majeſtueux, ni de riches ameublemens, ni l'aſſortiment de ce qui pourroit contribuer à le rendre parfait. Autre choſe eſt l'art, autre choſe les fineſſes de l'art. M. d'Aubignac fit, dit-on, une Tragédie dans les regles qui ne valoit rien : c'eſt qu'il n'avoit pris que la marche du jeu ſans en ſaiſir l'eſprit.

Le ſujet d'Oedipe eſt un des plus heureux qui ait jamais été imaginé. On en convient même aujourd'hui. Quoi de plus grand & de plus intéreſſant que le ſalut d'un Royaume entier qui dépend de la révélation d'un ſecret, & de la punition d'un crime dont l'auteur ſe trouve à la fin être un grand Roi qui travailloit à découvrir l'un & à punir l'autre ? quoi de plus capable de piquer la curioſité que la recherche de ce ſecret & de

ce crime ? quoi enfin de plus frappant que la découverte de l'un & de l'autre, par les moyens même dont on ne devoit attendre qu'une plus grande obscurité ? entrons dans le détail, & suivons le plan.

L'ouverture est si surprenante, qu'il est également impossible de n'en pas sentir la beauté, & de l'exprimer. C'est un de ces magnifiques tableaux dignes du pinceau de Raphaël. Cette place qui laisse voir plusieurs rues dans le lointain, ce Palais & ce Vestibule qui forment l'arriere-fonds du tableau, cet Autel qui fume d'encens, ce bon Roi qui vient au-devant d'une troupe d'enfans, de jeunes hommes, & de Sacrificateurs, qui tous avec des branches en main tâchent d'émouvoir sa pitié, ces corps morts dispersés çà & là dans l'éloignement, ces Temples, ces statues des Dieux, & ces groupes de peuple qui les environnent ; voilà un spectacle parlant, & un tableau si bien ordonné, que la seule attitude du Sacrificateur & d'Oedipe déclareroit sans autres paroles, que l'un expose les maux dont la ville est affligée, & que l'autre attendri à cette vûe témoigne son impatience du retardement de Créon, qu'il a envoyé consulter l'Oracle. Créon

pouvoit-il ſurvenir plus à propos ? il eſt attendu : on compte les momens : le ſalut de l'Etat dépend de ſa réponſe : il paroît. On le preſſe de parler ; il veut qu'on ſe raſſure. Mais l'ambiguité de l'Oracle diminue un peu la joie. Cependant Oedipe part réſolu de le ſatisfaire, s'il eſt poſſible, & de chercher l'auteur du meurtre de Laïus. Cette Scène eſt le commencement de l'intrigue. C'eſt l'entrée du labyrinthe Théatral, où Oedipe va ſe perdre pour ſe retrouver le plus malheureux de tous les hommes. L'invocation du Chœur qui finit l'Acte, devroit ſans doute nous réconcilier avec les Chœurs : du moins achéve-t-elle de faire voir que Sophocle a étalé dans ce premier tableau toutes les richeſſes d'une ordonnance achevée, & toute la vivacité du plus beau coloris.

Autre ordonnance dans l'Acte ſuivant. Elle eſt une ſuite de la premiere. Oedipe reparoît, non plus en Roi ſimplement compatiſſant, mais en Roi agiſſant, en légiſlateur, qui pour commencer d'obéir à l'Oracle, oblige tous ſes ſujets raſſemblés, à lancer avec lui ſur le coupable inconnu les plus horribles malédictions. Quel retour, quand le dénouement découvrira que c'eſt lui-même qui a pro-

noncé sa sentence ! on consulte, on délibère, on examine les moindres lueurs. Tirésias vient, non sans avoir été appellé; car Oedipe a songé à tout. Il semble que la Piéce est sur le point de finir, & que le Devin va tout déclarer. Il le fait effectivement. Mais quelle apparence qu'il soit crû d'Oedipe, du peuple, & des spectateurs ! Oedipe passe pour fils de Polybe, & non de Laïus. De-là, cette belle contestation entre le Roi & le Devin. Le caractère fier, curieux, & emporté d'Oedipe s'y fait connoître. Les paroles de Tirésias fondent une affaire d'Etat. Le dénouement qu'on croyoit prochain est plus éloigné que jamais, & le Chœur replongé dans l'incertitude ne sçauroit deviner quel doit être le coupable qu'on cherche avec tant de soin.

Troisiéme peinture. Créon accusé de complot avec Tirésias a beau se justifier. Oedipe s'emporte de plus en plus. Jocaste l'appaise. Elle l'exhorte à se mocquer des discours du Devin qui lui impute le meurtre de Laïus; & pour decréditer les Oracles & les Devins, elle lui raconte la prédiction qui portoit que Laïus seroit tué par son fils, le sort de cet enfant, & la maniere dont Laïus fut

tué dans le chemin de Daulie. Quelle finesse dans ce ressort ! car le discours de Jocaste produit un effet tout contraire. Oedipe, loin de se rassurer, frémit. Il se rappelle qu'il a tué un vieillard dans les mêmes conjonctures que Jocaste a désignées. Il commence à soupçonner qu'il pourroit être le meurtrier qu'il cherche ; & voilà de quelle maniere le dénouement se mêle à l'intrigue avec tant d'art, que ce qui noue celle-ci la dénoue en même tems pour la renouer encore par un double effet tout opposé. C'est ce qu'on entrevoit dans l'arrêt porté contre le criminel inconnu, dans l'entrevûe de Tirésias, & dans celle de Créon, puis de Jocaste, & ce qu'on voit enfin s'achever par le Berger sur qui Oedipe fonde tout son espoir ; car il passe éternellement de la crainte à l'espérance, tantôt consterné, tantôt à demi rassuré, jamais guéri de ses soupçons, toujours curieux d'éclaircir sa destinée ; ce qui fait les grands mouvemens de la balance Théatrale.

Dans le quatriéme dessein l'on voit que le trouble d'Oedipe s'est accru, & que ses scrupules sur le meurtre de Laïus ont pris de si profondes racines dans son cœur, que Jocaste pour l'en délivrer devient tout-à-fait pieuse d'impie qu'elle

avoit d'abord paru. Elle va consulter les Dieux : caractère admirable. Elle est esprit fort dans le premier Acte, & dévote dans celui-ci : c'est que les circonstances ont produit l'un & l'autre effet. Voilà le cœur humain. Elle rencontre en allant au Temple un Berger de Corinthe qui la rassure sur le sort d'Oedipe. Adieu sa piété : elle oublie les Dieux. Oedipe lui-même interroge le Berger. Ses soupçons s'évanouissent par la fausseté apparente de l'Oracle, qui lui avoit prédit qu'il tueroit son pere : car on lui apprend que Polybe est mort. Quels fonds doit-il donc faire sur l'accusation de Tirésias? mais à force d'interrogations, suivant son principal caractère, qui est la curiosité, voilà qu'il apprend du Berger que ce Polybe n'est pas son pere. Il est replongé dans tous ses soupçons. Le Corinthien s'explique peu à peu. Mais Oedipe n'est point instruit du nom & de la qualité de celui qui lui a donné le jour. Il a été exposé, c'est tout ce qu'on lui dit. Jusques-là il se croit fils de ce Berger ou de quelqu'autre esclave : erreur qui l'empêche de prendre garde à la retraite & au trouble de la Reine déja désabusée en son cœur. Il faut recourir à Phorbas, Berger de Laïus. Celui-ci paroît enfin,

& développe tout le ſecret par le refus même qu'il fait de parler. Ainſi Oedipe, à force de ſonder le myſtère, le découvre tout entier pour ſon malheur. Il ſe reconnoît meurtrier de ſon pere, & mari de ſa mere. Quelle intrigue & quel dénouement : mais quelle complication de l'un & de l'autre, & quelle chaîne d'événemens qui ſe bouleverſent les uns les autres comme les flots ſans ſe confondre !

Cinquiéme & dernier tableau. C'eſt d'un côté le récit de la mort funeſte de Jocaſte qui a terminé elle-même ſes jours. De l'autre, Oedipe tout ſanglant qui vient faire parler ſes douleurs. Il dévoile, en rugiſſant, l'excès de ſes crimes, ou plûtôt l'horreur de ſa deſtinée par le ſupplice qu'il en a tiré. Il veut qu'on meſure l'un & l'autre, & il peint même ſes crimes plus grands que ſes infortunes. Puni par ſes propres mains, & lié par la ſentence qu'il a prononcée, il compte pour rien ſa chûte du faîte de la proſpérité dans un abyſme de maux. Son coupable deſtin eſt toujours préſent à ſes yeux. Les expreſſions les plus vives lui ſemblent trop foibles pour le repréſenter, & le contraſte d'un Roi devenu en un jour l'exécration de ſon peuple, & le rebut de la terre, quoique plaint, n'eſt

pas capable à ſon gré de donner une légère idée de ce qu'il ſent. Laïus, Jocaſte, Citheron ſont les ſeuls noms qu'il appelle ſans ceſſe. Il craint de prononcer ceux de pere & d'époux. Mais un retour de tendreſſe lui fait encore ſouhaiter de dire un éternel adieu à ſes filles. On lui préſente ces petits enfans. Il les tient ſerrés entre ſes bras, & les arroſe de ſes pleurs enſanglantés. Quelle impreſſion de triſteſſe ne devoit pas produire un pareil ſpectacle ! Créon enfin, pour dernier trait l'engage à rentrer dans le Palais, & ne peut ſuſpendre ſa douleur qu'en lui promettant, comme une faveur, d'obtenir des Dieux l'exil auquel Oedipe s'eſt lui-même condamné.

Reprenons cette ſuite de tableaux, & réuniſſons-les en un ſeul. Auſſi-bien ne forment-ils enſemble qu'un tableau tragique. La peinture ordinaire ne ſçauroit repréſenter qu'un unique inſtant. La Tragédie en réunit pluſieurs dans un point de vûe. C'eſt le même tableau diverſifié. De part & d'autre même ordonnance, mêmes proportions, même but. Or dans l'Oedipe de Sophocle l'ordonnance générale eſt au-deſſus de toute critique ; les proportions y ſont exactes juſqu'au ſcrupule ; & le but en eſt ſi grand,

qu'il devient la véritable ſource du plaiſir que procure cette piéce. J'entends par le but, cet intérêt inexplicable qui pique d'abord la curioſité, & qui la fait croître à chaque pas à meſure qu'il la ſatisfait. Pour peu qu'on s'étudie ſoi-même en liſant Oedipe, l'on obſerve qu'on paſſe ſans interruption de la crainte à l'eſpérance, & de l'eſpérance à la crainte, pour aboutir enfin à la pitié confondue avec la terreur; heureux effet de l'intérêt répandu dans cet ouvrage, comme la vie dans le corps. Les caractères de chaque perſonnage ſont ſi marqués & ſi ſoutenus, qu'ils concourent tous de concert à ce mouvement alternatif, au moyen de deux Oracles, reſſort très-ſimple d'une machine qui paroît par ſon jeu infiniment compoſée, & qui ne l'eſt nullement. Rien en effet d'inutile, nul épiſode, nulle ſcène ſuperflue, nul morceau même qu'on puiſſe retrancher. En un mot c'eſt un tout-enſemble intéreſſant. Hé quelle autre choſe touche les cœurs dans les beautés de la nature ou de l'art! L'intérêt bien conduit eſt la grace & l'ame de la beauté tragique; & voilà ce qui a réuni tous les ſuffrages en faveur d'Oedipe, excepté ceux peut-être de quiconque n'a pas la force de

ſe tranſporter au Théâtre d'Athènes, & d'oublier pour un moment celui de Paris.

Entrons à préſent dans le détail des choſes qu'on trouve à redire dans la Tragédie de Sophocle. Je n'alléguerai point certaines objections qui roulent ſur le texte mal entendu, ou ſur les mœurs des Grecs, ou ſur des choſes frivoles. Ces objections ne méritent aucun examen; & la ſeule réponſe qu'on y doive faire, c'eſt de renvoyer ceux qui les propoſent, ou au Texte, ou au Parterre Athénien. Il ſuffit d'en rapporter une de ce genre, qui eſt la plus apparente. Pourquoi Oedipe ne ſe tue-t-il pas? la réponſe eſt aiſée. Il n'étoit pas armé. L'uſage ne vouloit pas qu'il le fût. Il cherche des armes: on lui en refuſe, & l'on s'oppoſe à ſa fureur. Réduit à prendre pour armes tout ce qui ſe préſente, il détache une éguille ou agraffe des habits de ſa femme morte, & il ſe créve les yeux, ſupplice d'autant plus conforme à ſon malheur, qu'il lui paroît plus affreux que la mort même qu'il envie à Jocaſte. La ſolution eſt toute ſimple, & Sophocle a grand ſoin de la fournir.

Un reproche plus eſſentiel, c'eſt celui qu'Ariſtote lui fait, à ſçavoir, de ſuppoſer qu'Oedipe a pû ignorer ou ne pas

venger la mort de Laïus. Etant marié depuis ſi long-tems avec Jocaſte, n'auroit-il pas dû être inſtruit de cette hiſtoire, & rechercher les auteurs du crime? Ariſtote * excuſe à la vérité cette faute qu'il a remarquée, & dit qu'elle eſt étrangère à la piéce, qu'elle n'entre point dans la compoſition du ſujet, & que ſi l'on ne peut s'empêcher de faillir, il faut imiter Sophocle, en mettant hors de l'action, ſoit avant, ſoit après, tout ce qui eſt déraiſonnable. Mais cette excuſe même fait voir qu'il vaudroit encore mieux ne rien mettre de déraiſonnable, ni avant, ni après l'action. Ainſi ce défaut, pour être canoniſé par Ariſtote, n'en eſt pas moins un défaut. Mais on le paſſe d'autant plus aiſément, qu'il eſt la ſource de tout le merveilleux de la piéce, puiſque tout dépend de cette heureuſe ignorance d'Oedipe, qui en cherchant ce qu'il a ignoré, trouve plus qu'il n'auroit voulu ſçavoir.

M. Dacier ne voit que cette faute dans l'Oedipe. D'autres moins paſſionnés pour Sophoche y voyent de plus un Acte poſtiche. C'eſt le cinquiéme. La Piéce, diſent-ils, eſt finie au quatriéme Acte,

* *Poëtique, chant* 16. *&* 25.

après l'éclairciſſement de Phorbas & du Corinthien. Il eſt vrai que cela paroît ainſi. Oedipe connoît ce qu'il eſt. Le coupable eſt découvert. Son arrêt retombe ſur lui. Mais ne peut-on pas dire que bien qu'à cet égard l'action ſemble terminée, elle ne l'eſt pourtant pas tout-à-fait, pour trois raiſons. 1°. L'Oracle d'Apollon n'eſt pas ſatisfait. Car il s'agit non-ſeulement de découvrir le coupable, mais encore de le bannir. Or c'eſt au Roi & au peuple de le faire, puiſque ce ſont eux qui ont porté la Loi. Il faut donc attendre la déciſion du peuple & de Créon, qui ſe voit Roi par la chûte d'Oedipe. 2°. On s'attend ſi peu que le coupable ſera le Roi même, qu'on ne ſçauroit ſuppoſer que la ſentence s'exécute derriere le Théâtre après l'action, comme on l'eût dû faire, s'il eût été queſtion d'un ſimple particulier. La nature du crime & du criminel ſuſpend certainement, & prolonge en quelque ſorte l'action. 3°. Enfin outre le crime du meurtre de Laïus, dont l'auteur eſt découvert, il ſe trouve encore une complication de choſes fatales qu'il a fallu découvrir pour arriver à ce premier crime, je veux dire l'inceſte & le parricide, choſes qui ayant fait partie de l'intrigue,

doivent auſſi faire partie du dénouement. Le ſpectateur en effet ſeroit-il content s'il ignoroit le ſort de Jocaſte, d'Oedipe & de ſa famille, qui ſe trouve enveloppée dans le même malheur, par la découverte de plus de choſes qu'on n'en cherchoit? Le dénouement doit toujours répondre à l'intrigue. Celle-ci ayant donc été formée par l'enchaînement de deux Oracles & de deux crimes, dont l'un méne à la connoiſſance de l'autre, il a fallu tout délier, ce qui n'a pû ſe faire d'une maniere complette, qu'en apprenant au ſpectateur que Jocaſte s'eſt punie; qu'Oedipe devenu le plus malheureux de tous les hommes, va ſubir l'arrêt qu'il a porté; que lui-même s'eſt privé de l'uſage des yeux pour ne plus voir le jour, & qu'enfin ſa déplorable poſtérité eſt entraînée dans le précipice qu'il s'eſt creuſé. J'ajoute pour ſurcroît, que le but de la Piéce étant une double affaire d'Etat, où il s'agit du ſalut des ſujets & de la perte du thrône pour la race de Laïus, il a fallu que l'iſſue fût conforme à ce but, comme le dénouement à l'intrigue. Après tout, ſi l'on s'obſtine à ſoutenir que ce cinquiéme Acte peut abſolument être retranché, ſans que le tout en ſouffre, on ne ſçauroit nier au

moins qu'il n'y ſoit adroitement enchaſſé. D'ailleurs, il eſt ſi pathétique, & il met tellement le comble à toute l'agitation du Théâtre, qu'il mérite bien qu'on ait l'indulgence de ne pas examiner à la rigueur, ſi ſa liaiſon avec le reſte eſt néceſſaire, ou ſimplement utile au tout. On auroit fait grace aux deux derniers Actes des Horaces de Corneille, s'ils euſſent été auſſi heureuſement liés au ſujet, que cet Acte l'eſt au ſien.

La premiere choſe qui frappe, & que j'ai réſervée pour la derniere, c'eſt le ſujet même, dont le fonds paroît répréhenſible à bien des gens. Quel eſt le crime d'Oedipe, demande-t-on? un brutal lui reproche en face qu'il n'eſt pas fils de Polybe. Il va conſulter l'Oracle: le Dieu, au lieu de répondre à ſa queſtion, lui prédit qu'il tuera ſon pere, & qu'il épouſera ſa mere. Oedipe confirmé par le ſilence d'Apollon, dans l'opinion que Polybe eſt ſon pere, eſt tellement vertueux que pour éviter d'accomplir une ſi terrible prédiction il s'exile de ſon pays. Il erre à l'aventure; il arrive à Thébes; la fortune lui rit; il confond le Sphinx. Le voilà Roi de Thébes & mari de Jocaſte. Il ignore aſſurément que ſa mere eſt devenue ſa femme. En tout

cela, s'il y a du crime, c'eſt Apollon qui eſt coupable, & non Oedipe. C'eſt pourtant Oedipe qui paye le crime, & de quel ſupplice ! répondons par articles. Il eſt certain d'abord que ſans égard à aucune Théologie, ſoit payenne, ſoit chrétienne, Sophocle fait Oedipe criminel. En quoi? le voici. Il a tué un homme dans le chemin de Delphes à Thébes. A la vérité il ſe croyoit inſulté; il eſt moins coupable par cette conjoncture : mais il ne laiſſe pas de l'être, & un homme modéré auroit examiné de quoi il étoit queſtion, & ſe ſeroit informé du rang de la perſonne à qui on exigeoit qu'il donnât le pas. De plus, quoiqu'il aime ſon peuple en bon Roi, il a les défauts d'un méchant particulier, & même d'un Roi imprudent. Il eſt colère, orgueilleux, & curieux à l'excès. Telle eſt la peinture qu'en fait Sophocle. Oedipe n'eſt donc pas un Prince irréprochable. Auſſi l'art ne veut-il pas qu'un homme parfaitement vertueux ſoit accablé de malheurs. Je conviens qu'Oedipe paroît ne pas mériter tous les maux auſquels il s'eſt condamné lui-même ſans le ſçavoir; mais c'eſt cela même qui fait la fineſſe de l'art, qui conſiſte à mettre en ſpectacle un homme peu coupable &

beaucoup malheureux. Quant aux crimes involontaires d'Oedipe, Apollon les a prédits, & le Destin les a ratifiés. Telle est la Théologie payenne. Le destin inévitable en est le grand pivot. Ce seroit faire injure au lecteur, de charger ces Réflexions d'un nombre infini de morceaux de l'antiquité, qu'il seroit trop aisé de compiler, & trop ennuyeux de lire. Une connoissance même superficielle des Grecs & des Latins, suffit pour le sçavoir; & sans sortir des Poëtes Tragiques Grecs, qui se commentent mieux les uns les autres que ne le font leurs propres Commentateurs, on ne verra aucune Tragédie où le Destin ne soit regardé comme l'ame de tout ce qui se passe ici bas. Toutefois la liberté ne laissoit pas d'avoir lieu dans cette étrange Théologie; car on y distingue très-bien les crimes volontaires & consentis, d'avec ceux qui viennent du Destin. Il peut même être, & il est vrai, que les termes étant réduits à leur juste valeur, les Grecs reconnoissoient une liberté réelle, & un Destin imaginaire, sur-tout quand ils parloient en Philosophes & d'une maniere précise. Leur pratique dans les récompenses & les punitions, le montre plus nettement encore que leurs

écrits, & ces écrits même le font voir. Il n'y a qu'à consulter Platon. Mais comme dans les Tragédies les Poëtes parloient au peuple, & par conséquent d'une façon populaire, ils donnoient beaucoup au Destin, & peu à la liberté, sans trop songer à la difficulté de concilier l'un & l'autre. En effet, malgré le Christianisme, nous voyons que l'amour de nous-même nous aveugle au point de justifier nos fautes par ce langage populaire. *C'est ma destinée, c'est mon étoile qui l'a voulu.* Il faut donc mettre quelque distinction entre les manieres de parler, soit précises, soit communes. Mais sans entrer dans cet examen, mettons pour principe que la fatalité étoit parmi les Anciens le grand mobile des principaux événemens. Dans cette supposition, si nous voulons joüir d'un spectacle Grec, nous sommes obligés d'épouser pour un moment leur systême. Il est insensé à la vérité; mais nous devons faire effort pour ne le pas trouver tel, puisqu'il ne paroissoit pas tel aux spectateurs Grecs, avec qui nous nous mêlons. Qu'un Prince François représenté sur notre Théâtre s'avisât de donner dans les idées du Paganisme, on le siffleroit. Mais qu'un Auguste s'y livre, cela nous paroît dans

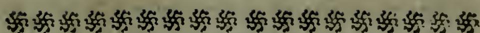
l'ordre. Rendons la même juſtice à Oedipe, & ne le condamnons pas par l'endroit même qui le rend le plus intéreſſant.

Qu'il ſoit par-là très-attachant, on le ſent. Il ne faut que développer, s'il eſt poſſible, ce ſentiment intérieur. Si Oedipe étoit un ſcélérat qui ſe fût abandonné de lui-même à toutes les horreurs qui lui arrivent, ſans qu'il ait pû les éviter, il nous cauſeroit une indignation égale à celle qu'on ſent au récit des crimes atroces de ces malheureux que l'on condamne à périr, & dont on voudroit effacer la mémoire parmi les hommes. S'il étoit un Saint, l'indignation ne ſeroit pas moindre; mais elle retomberoit ſur les Dieux, auteurs des maux qu'il n'auroit pas mérités. Mais Oedipe n'étant qu'aſſez peu coupable, & extrêmement malheureux avec d'excellentes qualités, fait naître un ſentiment mixte, ou plûtôt un ſentiment d'une eſpéce particuliere. Car cette double indignation, dont je viens de parler, ſe convertit alors en pitié pour Oedipe, & en crainte pour les Dieux, qui puniſſent juſqu'aux crimes involontaires dans une perſonne peu criminelle: d'où naît encore un retour ſur nous-mêmes; retour attaché à la com-

passion, qui nous porte à éviter les mêmes fautes que nous voyons traîner après elles de si funestes suites. C'est la pure doctrine d'Aristote, ou, pour mieux dire, c'est celle de la nature ou du bon sens. Nous avons au reste quelques Tragédies Françoises de ce genre, entr'autres la Phédre de Racine, dont nous parlerons en son lieu. Racine n'a pas manqué de mettre l'amour incestueux de Phédre sur le compte de la destinée, par les raisons que je viens de dire. Passons aux autres Oedipes.

Euripide en a fait un. Mais il ne nous en reste que peu de fragmens, qui ne suffisent pas pour le faire connoître.





L'OEDIPE DE SENEQUE.

DEux Seneques ont fleuri en même tems ſous l'Empire de Néron. L'on n'en ſçauroit douter après le témoignage de Martial,

Duoſque Senecas, unicumque Lucanum
Facunda loquitur Corduba.

Cordouë ſe glorifie de deux Seneques & d'un Lucain. Il ſeroit tout-à-fait inutile d'examiner ſi ces trois célébres perſonnages étoient parens, & à quel degré; choſe qui ne ſçauroit être bien éclaircie. Il eſt certain qu'ils étoient du moins alliés par le caractère d'eſprit. La lecture de la Pharſale, des Tragédies Latines, & des œuvres Philoſophiques qui ſont ſorties de leur plume, montrent bien que leur génie étoit formé ſur le même moule. Il eſt auſſi peu néceſſaire, & encore plus difficile, d'éclaircir auquel des deux Seneques on doit attribuer

les Tragédies, & si plusieurs des dix ne sont point de quelqu'autre main. Ni Tacite, ni Juvenal, ni Martial, ni Quintilien, c'est-à-dire les sources, ne nous apprennent rien qui puisse fixer ces points d'érudition. Seneque le Philosophe a fait des vers; voilà tout ce qu'on sçait par eux. Il vaut mieux s'en tenir à cette connoissance générale, sans entrer dans des minuties de discussions avec les Sçavans, pour attribuer tantôt une Tragédie à Seneque le Philosophe, tantôt une autre à l'autre Seneque, son fils, ou son frere, ou son neveu, tantôt quelques-unes à des Auteurs incertains. Car voilà comment les Heinsius & beaucoup d'autres ont fait le partage des Tragédies Latines, chacun à sa mode. Rien de tout cela n'est solide, ni ne satisfait. Ainsi nous nous bornerons à considérer les Piéces en elles-mêmes, sans égard aux Auteurs. Mais avant que de parler de l'Oedipe, je crois devoir avertir en général, qu'il y a autant de différence entre les Tragédies Grecques & les Latines qui nous restent, qu'entre le goût sain de l'architecture Ionienne, Dorique, ou Corinthienne, & le goût dégénéré de l'architecture Gothique; comparaison d'autant plus exacte, que tout l'art des Auteurs

Auteurs Latins, que j'appellerai désormais du seul nom de Seneque, consiste, & dans de grandes peintures outrées, semblables à ces piliers à perte de vûe, & dans des sentences & des brillans qui ont véritablement le mérite des ouvrages délicats, & des étoiles que l'on voit dans les édifices Gothiques.

Pour marquer au reste que je ne suis pas seul de mon sentiment, qui d'ailleurs pourroit sembler hardi à des personnes éclairées, dont Seneque a gagné le suffrage, je citerai un passage de Juste Lipse: * » Je regarde, dit-il, comme » des chefs-d'œuvre deux Tragédies » des deux Seneques. Je suis leur panégyriste, & non leur censeur. (Il entend Médée & la Thébaïde. Louange » outrée, comme on le verra.) Dans les » autres Piéces je vois de bonnes cho» ses; mais non sans mélange de défauts. » Scaliger les loue à perte d'haleine, » jusqu'à les préférer aux Grecs. Y a-t-il » du vrai si ce n'est dans les deux dont » j'ai parlé? » (Juste Lipse est bien modéré d'en dire si peu sur ce jugement insensé de Scaliger.) » Car les autres » Piéces, continue Juste Lipse, sont bien

* J. Lips. *animad. in Trag. quæ* L. Ann. Senecæ *tribuuntur.*

» éloignées de mériter cet éloge. A la
» vérité on y remarque de la grandeur
» & du ton tragique. Mais n'y a-t-il
» point souvent de l'affectation & de l'en-
» flûre ? le style & la diction en sont-ils
» toujours châtiés ? des sentences saines
» & spirituelles au prodige, on y en
» trouve. Mais n'y trouve-t-on pas sou-
» vent des avortons de sentences, je
» veux dire des pensées manquées, pe-
» tites, obscures & frivoles, dont le pre-
» mier coup d'œil frappe, & qu'une vûe
» plus tranquille rend ridicules. Car ce
» ne sont pas des traits de lumiere, mais
» des étincelles : ce ne sont pas de ces
» coups vigoureux d'une belle imagina-
» tion ; mais de vains efforts de songes
» & de rêveries. Ajoutez que ces traits
» s'offrent éternellement & jusqu'au dé-
» goût. Car le Poëte les saisit où il peut ;
» il ne les attend pas. Après tout, c'est
» peut-être moins sa faute que celle de
» son siécle, à qui le goût écolier & dé-
» clamateur imposoit tellement, (dit
» Quintilien,) qu'il faisoit consister la
» beauté des ouvrages de tout genre
» dans les sentences.

Voilà, si je ne me trompe, le vrai portrait des Tragédies Latines que nous avons. Seneque a suivi, ou plûtôt il a

crû ſuivre la même route que Sophocle dans la conduite de l'Oedipe. Mais on reconnoîtra bientôt combien il s'eſt écarté de ſon guide.

ACTE PREMIER.

Oedipe, accompagné de Jocaſte, ouvre la Scène par une tirade de plus de 80. vers, plûtôt ampoullés que magnifiques. Pourquoi paroît-il? on l'ignore; que dit-il? le voici. » Le jour va paroî- » tre & éclaircir les déſaſtres de la nuit.» Il y a cinq vers pour exprimer cette penſée, qui ceſſe d'être belle à force d'être embellie. Puis vient un lieu commun ſur la ſituation des Rois, auſſi expoſés ſur le Thrône qu'un vaiſſeau en pleine mer. Par-là Oedipe entre en matiere, & raconte à Jocaſte l'Oracle qui lui a fait fuir Corinthe. Malgré ſa ſuite, & ſes précautions, pour ne pas tuer ſon pere, ni épouſer ſa mere, il ne ſçauroit être tranquille. Mille ſoucis viennent le troubler. On ne devine pas pourquoi; car outre qu'il n'eſt plus à Corinthe, il ſe peint ſi vertueux, qu'effrayé de l'Oracle d'Apollon il ne ſe fie pas à lui-même; *meque non credo mihi* : & un moment après il va s'imaginer que la peſte & les malheurs de Thébes ſont la punition d'un

crime prédit qu'il n'a pas accompli. Il dit qu'il eſt chargé d'exécuter cet affreux Oracle, *Phœbi reus*; & qu'il a rendu le Ciel même coupable. *Fecimus cœlum nocens*. Cela s'appelle outrer la fatalité. C'eſt du Seneque. Il décrit la peſte plûtôt en rhéteur attaché à ſa deſcription, qu'en grand Roi. Quelle différence entre la premiere Scène du Poëte Grec, & celle du Latin, à ne les conſidérer même que par cette deſcription! l'une eſt une belle ſtatue, l'autre un coloſſe monſtrueux. J'épargne aux lecteurs la traduction de celle-ci; non pas qu'il n'y ait des traits ſublimes, tels que celui-ci. *L'excès de la douleur a ſéché les larmes; quodque in extremis ſolet, periere lacrymæ.* Mais ces traits ſont-ils à leur place? concluſion: Oedipe las d'un Thrône environné de maux, dont il ſe croit la cauſe, quoiqu'innocente, veut le quitter & s'enfuir chez ſes proches: *vel ad parentes.* Jocaſte l'exhorte très-philoſophiquement à prendre patience, & ſemble l'accuſer de manquer de fermeté: reproche qui donne lieu au Roi de ſe donner les violons, & de raconter ſes proueſſes. Enfin il n'attend plus de reſſource que d'Apollon qu'il a fait conſulter. Le Chœur dit enſuite ſon rôle en très-beaux

vers ſur la peſte; & voilà le premier Acte.

ACTE II.

Au ſecond Acte la vûe de Créon trouble d'abord Oedipe, mais moins naturellement que dans Sophocle, où ce Prince impatient de revoir Créon, lui dit ſimplement en le voyant : *Ah, cher Créon, quelle eſt la réponſe de l'Oracle. Parlez.* Cela étoit trop ſimple pour Seneque. Après quelques ſentences qui s'entrechoquent, Créon parle tout de bon, & fait une deſcription fleurie pour énoncer un Oracle. Cet Oracle eſt double, & déſigne obſcurément que le meurtrier de Laïus eſt un étranger, & que cet étranger eſt l'époux de ſa mere. Oedipe là-deſſus prononce tout de ſuite une ſentence d'excommunication contre le coupable, & cela dans le ſtyle de la Pharſale. Puis il s'aviſe, comme par hazard, de demander à Créon en quel lieu s'eſt commis le crime. Reconnoît-on ici le procédé de Sophocle ?

Tiréſias vient avec ſa fille Manto pour faire un ſacrifice. C'eſt Apollon qui l'améne ſans autre préparation, *ſorte Phœbeâ excitus.* L'Auteur n'y regarde pas de ſi près quand il s'agit de faire entrer

ou ſortir ſes perſonnages. Cette Scène eſt toute action & ſpectacle. Elle pourroit paſſer pour belle, ſi le ſtyle enflé ne la gâtoit. Elle eſt de l'invention de Seneque. Tiréſias, pour connoître le criminel, fait faire par ſa fille toutes les cérémonies d'un ſacrifice pompeux. L'exécution ſur le Théâtre en ſeroit impoſſible. La priere précéde, puis on voit la fumée de l'encens, puis les libations, d'où l'on tire des augures. On immole des victimes, une Geniſſe & un Taureau. La Geniſſe tombe du premier coup. Le Taureau craint la lumiere : il reçoit deux coups, rend le ſang par les yeux, & traîne un reſte de vie plus affreux que la mort. C'eſt la deſtinée de Jocaſte & d'Oedipe, que le Poëte a voulu figurer énigmatiquement. Voilà le beau. Le reſte ou l'aſſaiſonnement eſt une peinture hideuſe d'entrailles qui palpitent d'une façon extraordinaire. Ici c'eſt le cœur qui s'affaiſſe & diſparoît. Là c'eſt un ſang noir qui trouve de nouvelles iſſues. En un mot c'eſt un détail d'anatomie payenne, dont le ſeul récit feroit frémir. L'énigme continue, & on y peint tout figurément juſqu'à l'inceſte d'Oedipe & de Jocaſte. Mais, comme ſi ce ſpectacle étoit encore trop peu pour l'enthouſiaſ-

me Espagnol du Poëte, Tirésias peu instruit par ce sacrifice, qui n'instruit que trop les spectateurs, se réserve à consulter les enfers, & à évoquer toutes les Ombres. Cependant il ordonne au Chœur de chanter une hymne à Bacchus, apparemment parce que Bacchus étoit un des Dieux tutélaires de Thébes; & le Chœur ne manque pas d'obéir.

ACTE III.

Créon revient après la cérémonie magique, & fait beaucoup de façon avant que d'en raconter l'issue au Roi. C'est un combat de sentences dont quelques-unes sont assez belles. Voici le commencement de la Scène.

OEDIPE.

Quoique cette tristesse m'annonce des malheurs, parlez. Par quelle victime devons-nous appaiser les Dieux?

CRÉON.

Vous m'ordonnez de parler, & la crainte m'oblige à me taire.

OEDIPE.

Si vous n'êtes pas touché à l'aspect de Thébes expirante, l'intérêt du sceptre de votre sœur doit vous fléchir.

CRÉON.

Vous voudrez bientôt ignorer ce

que vous desirez si passionnément de sçavoir.

OEDIPE.

L'ignorance des maux est un reméde stérile. Quoi, vous vous obstinez à cacher un mystère dont dépend le salut de la Patrie !

CRÉON.

La guérison est odieuse, quand le reméde est honteux.

OEDIPE.

Parlez, vous dis-je : ou redoutez la vengeance d'un Roi courroucé.

CRÉON.

Les Rois haïssent la vérité, lors même qu'ils la demandent.

OEDIPE.

Vous serez la victime, si vous ne vous expliquez sur le sacrifice secret.

CRÉON.

Souffrez que je me taise. C'est l'unique liberté qu'on puisse obtenir des Rois.

OEDIPE.

Un silence trop libre est souvent plus nuisible au Roi & à l'Etat, que la liberté dans les paroles.

CRÉON.

Que reste-t-il donc, s'il n'est pas permis de se taire ? &c.

OEDIPUS. Etsi ipse vultus flebiles præfert, notas,
Expone cujus capite placemus Deos.
CREON. Fari jubes, tacere quæ suadet metus.
OEDIPUS. Si te ruentes non satis Thebæ movent,
At Sceptra moveant lapsa cognatæ domûs.
CREON. Nescire cupies, nosse quæ nimiùm expetis.
OEDIPUS. Iners malorum remedium ignorantia est.
Itane & salutis publicæ indicium obrues?
CREON. Ubi turpis est medicina: sanari piget.
OEDIPUS. Audita fare: vel malo domitus gravi
Quid arma possint Regis irati scies.
CREON. Odere Reges dicta quæ dici jubent.
OEDIPUS. Mitteris Erebo vile pro cunctis caput,
Arcana sacri voce nî retegis tuâ.
CREON. Tacere liceat. Nulla libertas minor
A rege petitur. OEDIP. nempè vel lingua magis
Regi atque Regno muta libertas obest.
CREON. Ubi non licet silere, quid cuiquam licet? &c.

Ensuite de ce début Créon fait une description plus qu'infernale de tout ce qu'il a vû. Encore s'arrête-t-il long-tems à décrire le lieu de la magie avant que

de venir au fait. Il y vient, & en quels termes? la terre s'ouvre, & que n'en ſort-il pas! le bel endroit, s'il n'étoit gâté par le ſtyle dominant dont j'ai parlé, ce ſeroit celui où l'on croit voir les Ombres des Rois de Thébes qui s'apparoiſſent à Tiréſias. Laïus paroît à ſon tour, & révéle toute l'abomination de l'hymen & du crime d'Oedipe. Mais celui-ci, qui ſe croit fils de Polybe, entre en fureur contre Tiréſias & Créon, qu'il accuſe de complot pour le déthrôner. Créon s'en défend comme chez Sophocle. Mais tout cela eſt étranglé, ſans liaiſon & ſans goût. Les ſentences terminent la Scène comme elles l'ont commencée; & le Chœur fait ſon office à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'il chante des vers qui ne diſent pas grand choſe.

ACTE IV.

Oedipe revient avec quelqu'effroi ſur la mort de Laïus, que le Ciel & l'enfer lui imputent, quoiqu'il ne ſe ſente point coupable: apparemment qu'il a fait ſes réflexions. Il raconte donc à Jocaſte l'aventure du chemin de Daulie où il avoit tué un homme. Il interroge ſa femme ſur les circonſtances du meurtre de Laïus, & il trouve qu'elles ſe rapportent

à ſon aventure. Je tiens le coupable, dit-il, *teneo nocentem*, il croit donc l'être, & le voilà déja convaincu. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a uſé Sophocle. Chez lui Oedipe n'eſt convaincu du meurtre de Laïus que quand il ſçait que c'étoit ſon pere. Continuons, & revenons à Seneque. Un vieillard de Corinthe annonce à Oedipe que Polybe eſt mort. C'eſt la Scène Grecque, mais ſubtiliſée. Ce vieillard apprend de plus au Roi qu'il n'eſt point le fils de Polybe, & qu'il l'a reçû enfant d'un Berger de Laïus. Oedipe ordonne qu'on faſſe venir ce Berger; mais tout cela d'un air qui énerve, ou plûtôt qui traveſtit l'art inimitable du Poëte Grec. Phorbas arrive : Oedipe le contraint de parler, & Phorbas lui léve le voile de deſſus les yeux par ce mot. *L'enfant dont vous parlez eſt né de votre épouſe. Conjuge eſt genitus tuâ.* Enſuite le Chœur déclame.

ACTE V.

Le cinquiéme Acte conſiſte en deux Scènes, dont l'une eſt le récit des fureurs d'Oedipe. Rien n'eſt plus tragicomique. Car Oedipe tire ſon épée, (il n'en devoit point avoir,) & au lieu de ſe la plonger dans le ſein, il s'exhorte

théatralement à mourir. Mais il fait réflexion, heureusement pour lui, qu'une mort ne suffit pas pour ses crimes, & qu'il vaut mieux multiplier son trépas en vivant malheureux, c'est-à-dire, *vivre, mourir, & renaître toujours.*

... Iterum vivere, atque iterum mori.
Liceat, renasci semper : ut totiès nova
Supplicia pendas, utere ingenio miser,
Quod sæpè fieri non potest, fiat diu.

Il veut donc pour cela se servir de tout son esprit, & il le met, comme on voit, en usage. Il y a apparence qu'il remit son épée dans le fourreau : car il n'en est plus parlé. Il songe à s'arracher les yeux; autre cérémonie décrite du même ton. » Car il faut, dit-il, que mes » yeux suivent mes larmes, & pleurer » c'est trop peu. Ses yeux lui obéissent; » ils se tiennent à peine dans leur lieu, » & ils courent au-devant de ses mains.» *Vulneri occurrunt suo.* Ce n'est pas assez pour Oedipe d'avoir ses yeux dans ses mains; il en déchire jusqu'à la place.

.... Hæret in vacuo manus,
Et fixa penitùs unguibus lacerat cavos
Altè recessus luminum & inanes sinus;
Sævitque frustrà, plusque quàm sat est, furit.

Cela paroît bien ſuffiſant. C'eſt encore peu. Oedipe craint tant le jour, qu'il léve la tête pour éprouver s'il ne verra rien ; & dans la crainte de voir le jour, il arrache juſqu'aux moindres fibres. C'eſt ainſi qu'on extravague, quand on veut aller au-delà du naturel & du vrai pour courir après l'eſprit.

Après un mot du Chœur, Jocaſte fait ſa Scène avec Oedipe. C'eſt la ſeconde & la derniere de l'Acte. Jocaſte ne ſçait ſi elle doit appeller Oedipe ſon fils, ou ſon mari. Elle rafine là-deſſus, auſſi-bien qu'Oedipe, qui s'imagine voir Jocaſte parce qu'il l'entend. Celle-ci rejette tout le paſſé ſur ſa deſtinée, & elle a raiſon. Pourquoi donc ſe tuer? car elle ſe tue un moment après, en déclamant beaucoup ; tandis qu'Oedipe, qui s'accuſe de l'avoir tuée, & d'être doublement parricide, dit quelques injures à Phœbus, auteur de l'Oracle, & ſe condamne bruſquement à l'exil. Il emporte avec lui la famine, la maladie & la douleur. Cette derniere idée, qui ſe trouve deux fois dans la même Piéce, eſt fort belle.

On voit aſſez par ce court détail, le génie & la maniere de Seneque. La verſification eſt d'ordinaire d'une grande beauté ; mais elle eſt toujours remplie, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme,

d'une certaine hydropisie poëtique qui rebute. Il doit y avoir à la vérité de la différence entre la versification, soit tragique, soit comique, mais non pas au point d'outrer le langage jusqu'à le bouffir. Par exemple, Térence fait très-bien dire à Chremes, * *Lucescit hoc jam. Le jour commence à paroître.* Seneque de son côté a raison dans l'Oedipe de commencer ainsi.

Jam nocte pulsâ dubius affulsit dies.

La lumiere encore incertaine vient dissiper les ténébres. L'un est le langage de la Comédie, & l'autre celui de la Tragédie. Mais cet autre est outré dans les vers suivans :

Et nube mœstum squallidâ exoritur jubar,
Lumenque flamma triste luctifera gerens, &c.

L'astre du jour attristé, sort à peine d'une nuée qui marque son deuil; & sa flamme qui annonce des pleurs ne rend qu'une lueur sombre & affligeante. Il faut aimer extrêmement Lucain pour approuver de tout point Seneque.

† *Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mævi.*

* TERENT. *Heautontim. Act. 3. S. 1. v. 1.*
† VIRG. *Ecl. 6. v. 90.*



OEDIPE
DE
PIERRE CORNEILLE.

CETTE Piéce eſt trop connue pour en faire une exacte analyſe. Il ſuffira d'en ſuivre légèrement le fil pour ſe la rappeller, & pour faire voir en quoi elle differe de Sophocle, & quel genre différent de beauté elle contient.

Corneille avoue qu'il a crû devoir s'écarter entierement de l'Oedipe Grec & Latin, » * parce qu'il a reconnu, dit-il, „ que ce qui avoit paſſé pour merveilleux „ dans le ſiécle de Sophocle & de Seneque, (il auroit fallu excepter ce dernier,) pourroit ſembler horrible au „ nôtre ; que cette éloquente & ſérieuſe „ deſcription de la maniere dont ce malheureux Prince (Oedipe) ſe créve „ les yeux, ce qui occupe tout le cinquiéme Acte, feroit ſoulever la délicateſſe de nos Dames, dont le dégoût „ attire aiſément celui du reſte de l'au-

* *Examen d'Oedipe.*

„ ditoire ; & qu'enfin l'amour n'ayant „ point de part à cette Tragédie, elle „ étoit dénuée des principaux agrémens „ qui ſont en poſſeſſion de gagner la „ voix publique. » La mauvaiſe humeur que cauſoit au grand Corneille l'eſpéce de néceſſité où le jettoit le goût dominant de Paris, l'a fait ſans doute parler ainſi, & s'applaudir d'avoir renverſé le plus beau ſujet de l'antiquité Tragique, pour y faire entrer l'amour comme le reſſort principal.

ACTE PREMIER.

Théſée, Roi d'Athènes, épris des charmes de Dircé, fille de Jocaſte & de Laïus, fait avec elle la premiere Scène. Ce n'eſt qu'un étalage de ſentimens d'amour en beaux vers. Dircé ſouffre de voir ſon amant expoſé à la malignité de la contagion qui déſole Thébes. Elle veut qu'il s'écarte ; il s'en excuſe ſur l'exemple de ſon amante, que la bienſéance oblige à ne pas ſe ſéparer de ſa famille. Puis il trouve un moyen de mettre à couvert & ſa maîtreſſe & lui, des attaques de la peſte ; c'eſt de preſſer l'hymen & d'en parler à Oedipe. Ce peu de matiere, entre les mains d'un grand maître, produit une Scène galante, mais dé-

placée, quelque précaution qu'il prenne pour ſauver un ſi viſible défaut. Voilà pourtant l'ouverture qui fera une partie de l'intrigue, & qui influera dans toute la Piéce, ouverture & intrigue bien différentes de celles de Sophocle. Corneille a bien raiſon de vanter l'art de ſon Oedipe. Il faut en effet qu'il en ait employé beaucoup pour faire un peu diſparoître un contraſte auſſi choquant que celui des amours & de la peſte.

La propoſition de Théſée eſt mal reçûe d'Oedipe; mais par des raiſons d'Etat. Théſée découvre qu'il a un rival dans Æmon, fils d'un frere de Jocaſte, & qui n'eſt pas Roi. Cette Scène, toute ſtérile qu'elle paroît, eſt encore traitée en maître; &, généralement parlant, l'art ſurpaſſe, ou plûtôt rend ſupportable la matiere dans toute cette Piéce. Car on ne voit guère de Scène dont le fonds ne ſoit, ou frivole, ou défectueux; mais où il n'y ait en même tems une gradation de penſées & de ſentimens, avec un effort de génie qui crée & fait éclorre preſque de rien ces belles conteſtations, dont Corneille ſçavoit ſeul le ſecret.

Théſée rebuté parle en Roi à Oedipe, qui ſoutient auſſi ſa dignité. Celui-ci, dans la Scène ſuivante, explique à ſon

confident le ſecret de ſa politique. Il craint que Dircé, cette fière Princeſſe, dont le caractère eſt bien marqué, n'engage ſon amant à joindre au Sceptre d'Athènes celui de Thébes, qu'elle ſe croit injuſtement enlevé par un étranger tel qu'Oedipe.

Jocaſte, pour mettre en jeu cette politique dont Corneille fait l'ame de ſa Piéce, vient dire à Oedipe qu'elle a inutilement preſſé la Princeſſe ſa fille d'épouſer Æmon, qu'elle hait ce Prince, & veut Théſée pour époux. Qu'après tout, l'on ne doit pas la trouver trop blamable. C'eſt une mere qui excuſe ſa fille. Car enfin, dit Jocaſte,

La condamneriez-vous, ſi vous n'étiez ſon Roi.

C'eſt là une de ces Scènes dont le fonds eſt peu de choſe, & qui ſe ſoutiennent par l'art de Corneille. Durant cet entretien, arrive Dymas qu'on avoit envoyé conſulter Apollon au ſujet de la peſte. Il n'en apporte aucune réponſe. Les Dieux ont été ſourds & muets. Oedipe attribue leur ſilence à l'inhumanité de Jocaſte, qui avoit expoſé ſon fils; & celle-ci l'impute à la négligence qu'on a

eue de venger Laïus. Cet artifice eſt ſingulier : ſur quoi Oedipe dit,

Pouvions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais dans ces lieux on n'a vûs.
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le Diadême,
Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du royaume ſombre
Faiſons par Tiréſie évoquer la grande Ombre, *&c.*

Voilà un tour dont Corneille ſe ſçait gré, & qui eſt en effet bien artificieux, comme on le verra par la ſuite.

A C T E I I.

Comme il falloit que Dircé fût le pivot de toute la Piéce, dans la néceſſité où s'eſt mis Corneille de ſubſtituer un Epiſode au fond du Tableau de Sophocle, Dircé a une entrevûe avec Oedipe, & cela étoit préparé par Jocaſte. La

jeune Princeſſe parle avec une hauteur qu'elle ſoutient juſqu'à la fin, & qui la rend preſque le perſonnage dominant, tant elle brille. Comme Oedipe la preſſe encore ſur ſon mariage avec Æmon, elle répond fièrement :

Je vous ai déja dit, Seigneur, qu'il n'eſt pas
Roi.

Penſée qui ſe multiplie & s'accroît tellement entre les mains du Poëte, qu'elle forme une des plus riches Scènes. Mais on l'a déja dit depuis long-tems de tout l'épiſode, c'eſt-à-dire, de preſque toute la Piéce ; *non erat his locus.* Au reſte il y a dans cette magnifique Scène une maxime qui paroît démentir le caractère de Dircé, qu'on va bientôt voir s'offrir au trépas pour ſauver Thébes.

Le peuple eſt trop heureux quand il meurt
pour ſes Rois.

La Scène ſuivante de cette Princeſſe avec ſa confidente pouſſe au plus haut degré les ſentimens de la précédente, & achéve de faire voir que Dircé n'eſt pas duppe de la politique d'Oedipe. Elle a deviné ſon ſecret ; & cela ſuffit pour la juſtifier d'ingratitude envers le Roi de Thébes.

Vient ensuite le récit de l'Oracle prononcé par l'Ombre de Laïus. Cet Oracle est fort ambigu. Laïus dit que *le sang de sa race* doit effacer le crime impuni par les hommes, & faire cesser la punition qu'en a tiré le Ciel. Dircé prend pour elle l'Oracle; & il est vrai qu'on la croit le seul rejetton de Laïus. Cependant il n'est pas évident que l'Oracle la regarde plus que la branche collatérale. Voilà pourtant le grand nœud de l'intrigue à démêler. L'orgueil de Dircé, au récit de l'Oracle qu'elle prend pour elle, se tourne en fermeté, & produit ces sentimens héroïques si dignes de Corneille. Elle commence ainsi, en parlant d'Oedipe & d'Æmon.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité:
Mais ma flâme à la mort m'avoit trop résolue
Pour ne pas y courir quand les Dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler s'ils ne veulent que moi.

Ils m'ouvrent une porte à ſortir d'eſclavage
Que tient trop précieuſe un généreux courage.
Mourir pour ſa Patrie eſt un ſort plein d'appas,
Pour quiconque à des fers préfére le trépas.
Admire, peuple ingrat qui m'as deshéritée,
Quelle vengeance en prend ta Princeſſe irritée.
Et connois dans la fin de tes longs déplaiſirs
Ta véritable Reine à ſes derniers ſoupirs.
Voi, comme à tes malheurs je ſuis toute aſſervie :
L'un m'a coûté mon Thrône, & l'autre veut ma vie :
Tu t'es ſauvé du Sphinx aux dépens de mon rang ;
Sauve-toi de la peſte aux dépens de mon ſang.
Mais après avoir vû dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas ſemble doux à ta Reine,
Fais-toi de ſon exemple une adorable Loi :
Il eſt encor plus doux de mourir pour ſon Roi.

Rien n'eſt plus beau, & ne ſeroit plus ferme, s'il ne portoit ſur un fondement ruineux. Théſée qui vient auſſitôt feroit encore une belle ſituation, ſi tout cela

n'étoit étranger au ſujet, & n'avoit l'air un peu Romaneſque. Ces vers ſont-ils bien placés dans la bouche de Théſée?

Périſſe l'univers pourvû que Dircé vive !
Périſſe le jour même avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la peſte ou le ſalut de tous ?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous ?

A C T E III.

Au commencement de cet Acte, Dircé ſoupire des Stances fort ſpirituelles qui ne ſont plus à la mode, & qui n'auroient jamais dû y être, tant cela ſort du vraiſemblable. Elle demande à Jocaſte, qui l'interrompt dans ſa rêverie, ſi tout eſt prêt pour le ſacrifice. On lui apprend que le peuple ne veut point être ſauvé à ſi haut prix, & qu'on remet au lendemain à conſulter de nouveau les Dieux; qu'Oedipe ſur-tout ne ſçauroit conſentir à laiſſer périr une ſi grande Princeſſe; qu'enfin l'Oracle eſt trop incertain pour y ſouſcrire, & qu'elle doit vivre, ſinon pour elle, du moins pour Théſée. C'eſt une mere qui parle. Cependant Dircé, non-ſeulement conſerve ſa fierté, mais oubliant un peu qu'elle eſt fille de Jocaſte, & que de plus elle

doit quelque chose à une mere, qui, contre la politique, lui permet d'aimer Théſée, elle porte la hauteur juſqu'à perdre le reſpect, & à ſaiſir l'occaſion de la bonté de Jocaſte, pour lui reprocher en face ſon mariage avec Oedipe. Il eſt bien difficile d'excuſer cette Scène, quoi qu'en diſe Corneille, qui prétend, *que ce ne peut être une faute de Théâtre*, puiſqu'on n'eſt pas obligé de rendre parfaits ceux qu'on y fait voir, outre que Dircé doit conſidérer dans Jocaſte une mere uſurpatrice de ſon Thrône, par ſon mariage avec Oedipe, & ne laiſſe pas de lui demander pardon en ces termes :

> Pardonnez cependant à cette humeur hautaine.
> Je veux parler en fille & je m'explique en Reine.
> Vous qui l'êtes encor, vous ſçavez ce que c'eſt, *&c.*

La même fierté anime la Scène ſuivante de Dircé avec Oedipe. Car c'eſt toujours Dircé qui met le Théâtre en mouvement, & il ſemble qu'Oedipe ne ſoit qu'un perſonnage ſubalterne. Il apporte à la Princeſſe une nouvelle raiſon de ne pas s'obſtiner à mourir, & lui dit qu'il

qu'il a de fortes raiſons de penſer que les Dieux ne l'ont pas choiſie pour victime. Elle ſe retire pour laiſſer le Roi en liberté d'expliquer cette énigme à la Reine. L'énigme conſiſte en ce qu'il ſçait par un bruit confus, & par Tiréſie, que le fils de Laïus, qu'on a crû mort, eſt plein de vie, & que même il eſt dans le Palais. Ceci eſt fort adroit. Mais on n'y reconnoît pas la même liaiſon que dans Sophocle. Car ce diſcours de Tiréſie vient ici à propos de rien, ainſi que le ſujet de la plûpart des Scènes. La Reine, avant que d'aller trouver Phorbas, (comme elle en eſt convenue avec Oedipe,) eſt arrêtée par Théſée, qui lui déclare que c'eſt à lui de mourir, & non à Dircé; qu'en un mot il eſt fils de Laïus. Quelle ſurpriſe pour Jocaſte! néanmoins, généreux comme il eſt, il ne veut point ſe charger du meurtre de Laïus. C'eſt un ſtratagême d'amant, comme il eſt viſible; & Jocaſte, revenue de ſa premiere ſurpriſe, le devine aſſez. Mais Théſée perſiſte dans ſon déguiſement, juſqu'à s'en rapporter à Phorbas. Cette feinte au reſte, qui tient un peu des Romans, ouvre un beau champ, & donne lieu à une des plus belles Scènes de

cette Piéce. Voici un morceau de Jocaſte.

Prince, renoncez donc à toute votre eſtime.
Dites que vos vertus ſont crimes déguiſés ;
Recevez tout le ſort que vous vous impoſez ;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceſte & de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le Ciel m'a preſcrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

Et la réponſe de Théſée.

Quoi ! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions,
Au plus bizarre effet de ſes prédictions !
L'ame eſt donc toute eſclave : une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir
De cette liberté qui n'a rien à choiſir,
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime ! *&c.*

ACTE IV.

L'artifice de Théſée, qui veut paſſer pour fils de Laïus, & l'arrivée de Phorbas, font toute la matiere du quatriéme Acte. D'abord c'eſt un entretien fort ſubtiliſé de Théſée avec ſon amante. Elle concevoit quelque joie de ſe voir rendue à Théſée ; mais s'il devient ſon frere, elle perd, & la gloire du trépas, & la douceur de vivre pour lui. Le frere & l'amant, l'amour & la gloire, font ici un de ces combats ſi recherchés de Corneille. Mais enfin Théſée ſe démaſque & avoue ſon ſtratagême d'autant plus volontiers, qu'il croit Dircé hors de danger, depuis qu'il a appris que Tiréſie & Phorbas s'accordent à dire qu'un fils de Laïus vit encore. Rien n'eſt plus ingénieuſement trouvé. Mais ce double reſſort, (à ſçavoir la feinte de Théſée & les paroles de Tiréſie,) joint à un troiſiéme reſſort, je veux dire, à l'Oracle qui paroît condamner Dircé au trépas ; ces reſſorts, dis-je, ſont-ils auſſi naturels qu'ingénieux ? valent-ils le ſimple développement d'un ſeul fait que ſuppoſe Sophocle ? n'y trouve-t-on point la même différence qu'entre un Roman & une hiſtoire, un beau payſage & un jardin

fort ajusté, une machine très-simple & une autre extrêmement composée ?

Le Roi d'Athènes, après avoir désabusé Dircé, entretient Jocaste dans l'incertitude où il l'a jettée. Elle a vû Phorbas, & voudroit persuader à Thésée d'éviter cet homme, qui pourroit le convaincre du meurtre de Laïus : mais en vain : Thésée l'attend, & Phorbas paroît. Il ne reconnoît point dans ce Roi d'Athènes le meurtrier de Laïus, & il le lave de ce crime : mais il avoue que l'assassin lui est connu, & qu'il vit dans un rang élevé. Il exhorte même Thésée à le punir, s'il est fils de Laïus ; belle suspension, mais bien peu vraisemblable. Car si Phorbas sçait qu'Oedipe a tué Laïus, (comme on le suppose,) que n'a-t-il parlé plûtôt, ou que ne garde-t-il le silence jusqu'au bout, sçachant qu'il est seul dépositaire de cet important secret ? cette faute mise à part, il faut avouer que le Poëte le contraint habilement de parler. Car Oedipe, par son interrogatoire, prétend convaincre Phorbas d'avoir été un de ces brigands qui ont tué Laïus, & par-là il se convainc lui-même d'être l'assassin ; chose qui seroit parfaitement bien imaginée, s'il étoit naturel de penser qu'Oedipe a crû tuer

un brigand en tuant un Roi. Tout cet édifice tragique manque d'un bout à l'autre par la vraiſemblance, dont le défaut eſt voilé par un eſprit ſupérieur.

Voilà donc Oedipe convaincu d'avoir donné la mort à Laïus, qu'il ne ſçait pas encore avoir été ſon pere. Ce ſera la matiere du cinquiéme Acte. Le quatriéme eſt terminé par les menaces de Théſée, (ſont-elles à propos ?) & par une Scène entre Oedipe & Jocaſte. Elle étoit bien difficile à ſoutenir. Car puiſque Jocaſte ſçait qu'un Oracle attribue à ſon fils le meurtre de Laïus, dès qu'elle voit qu'Oedipe eſt le meurtrier, ne doit-elle pas le ſoupçonner d'être ſon fils, elle qui en a ſoupçonné Théſée, elle qui vient d'apprendre que ce fils vit encore, & qu'il eſt dans le Palais ? Pour déguiſer ce défaut de vraiſemblance, Corneille fait dire à Jocaſte,

> Oracles décevans, qu'oſiez-vous me prédire !
> Si ſur notre avenir nos Dieux ont quelque empire,
> Quelle indigne pitié diviſe leur courroux ;
> Ce qu'elle épargne au fils retombe ſur l'époux,

Et comme si leur haine impuissante ou ti-
mide,
N'osoit le faire ensemble inceste & parri-
cide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

A quoi Oedipe répond :

O partage inégal de ce courroux céleste !
Je suis le parricide, & ce fils de l'inceste.
&c.

Certainement, au lieu de subtiliser ainsi leurs pensées, ils auroient dû avoir l'un & l'autre d'étranges inquiétudes sur leur état.

ACTE V.

Sur les murmures du peuple, ou plûtôt sur l'injustice que trouve Oedipe à garder le sceptre & le lit de celui qu'il a tué, il se détermine à retourner à Corinthe. Cependant il veut sortir en Roi, & pour s'assurer si Thésée, Dircé & Phorbas ne trament point quelque intrigue contre lui, il veut qu'on les fasse venir, & s'apprête à lire dans leurs ames : car il conserve le caractère de politique. Sur cela Iphicrate vient de Corinthe lui apprendre, ou plûtôt lui détailler, les

circonſtances de la mort de Polybe, qu'il ſçavoit déja en général. A cette nouvelle Iphicrate en ajoute encore une autre bien plus importante, à ſçavoir que le Roi de Corinthe, en mourant, a rendu ſon thrône au légitime héritier, & qu'Oedipe n'étoit point fils de ce Roi.

Je ne ſuis point ſon fils! hé qui ſuis-je ?

Dit Oedipe. Iphicrate lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il l'a reçû enfant des mains d'un Thébain ſur le mont Citheron. Tout dépend de la confrontation d'Iphicrate avec Phorbas. Oedipe commence à ſoupçonner ſa deſtinée. Il étoit tems.

Dieux ſeroit-il poſſible? approchez-vous, Phorbas.

Phorbas approche, & la reconnoiſſance ſe fait pleinement. Votre fauſſe prudence, leur dit le Roi,

...Fait voir en moi par un mélange infâme
Le frere de mes fils, & le fils de ma femme.
Le Ciel l'avoit prédit; vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez ſauvé.

Ces reproches ne ſemblent guère de

ſaiſon dans la conſternation où devoit être Oedipe. Sophocle le fait diſparoître après qu'il s'eſt reconnu ; & cela eſt bien plus judicieux : au lieu que chez Corneille ce malheureux Prince, qui devoit être frappé comme d'un coup de foudre, reſte encore long-tems ſur la Scène. Pourquoi ? pour régler une affaire d'amour. Dircé même & Théſée, au lieu d'entrer dans les ſentimens d'horreur que la reconnoiſſance d'Oedipe doit inſpirer, s'amuſent à le conſoler ſur la plus frivole raiſon du monde. C'eſt que l'Oracle n'a parlé que du ſang de Laïus en général : deſorte que Dircé veut encore faire croire à Oedipe que dans le ſacrifice du lendemain le Ciel pourra épargner le Roi, & tourner ſon courroux contr'elle.

L'intérêt des Thébains & de votre famille
Tournera ſon courroux ſur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'Etat doive conſidérer,
Et qui contre ſon Roi n'a fait que murmurer.

Oedipe même attend ce lendemain, en aſſurant que les Dieux puniront dans lui leur propre injuſtice. Car il ne croit pas devoir prévenir les Dieux, parce qu'il ſe

juge innocent. En vérité cela n'eſt dans le génie d'aucun ſiécle. Oedipe n'eſt ici ni Grec, ni François, & tous les Acteurs ſont une eſpéce d'hommes à part.

Après que le Roi s'eſt retiré, on vient faire le récit de la mort de Jocaſte & de Phorbas. Ce récit eſt encore gâté par le ſoin que la Reine prend en mourant des intérêts amoureux de Dircé & de Théſée. C'étoit bien là le tems. Mais il falloit que tout ſe rapportât à cet Epiſode, & l'aventure d'Oedipe & de Jocaſte devoit s'y ajuſter bien ou mal.





OEDIPE ITALIEN DE MR. ORSATTO GIUSTINIANO.

COMME l'Auteur n'a donné cette Piéce qu'en qualité de traduction de Sophocle, je n'en dirai rien autre chose, sinon qu'elle est très-belle. La langue Italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux graces & aux finesses Grecques, il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avoient point d'ailleurs de Tragédies considérables de leur fonds, ayent goûté celles que leurs habiles Ecrivains ont traduites des Grecs, & qu'ils les ayent encouragés par le succès à les traduire presque toutes. Au reste, l'Oedipe de l'illustre Venitien, M. Orsatto Giustiniano, fut joué avec beaucoup d'appareil & de pompe à *Vicenze*, par les Académiciens, l'an 1585. & imprimée la même année à Venise.

ELECTRE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

SUJET DE LA TRAGÉDIE D'ELECTRE.

AGAMEMNON, Roi de Mycènes & d'Argos, élû Généraliſſime de l'armée Grecque pour l'expédition de Troye, ſe trouva contraint de ſacrifier ſa fille Iphigénie, pour contenter la ſuperſtition des Grecs, qui croyoient ne pouvoir obtenir les vents favorables qu'à ce prix. Clytemneſtre ſa femme prit ce prétexte pour ſe défaire d'un époux qu'un amant lui avoit rendu odieux. Cet amant étoit Egiſthe, fils de Thyeſte, comme Agamemnon étoit fils d'Atrée.

Ainſi ils étoient fils des deux freres. Cette conſidération, loin d'arrêter Egiſthe, ne fit que l'animer davantage à uſurper le Thrône de celui qu'il avoit déshonoré par un adultère. Clytemneſtre & lui, voyant Agamemnon revenu du ſiége de Troye, cacherent le parricide qu'ils méditoient, ſous de feintes careſſes. Lorſqu'il ſortoit du bain, ils lui firent donner une robbe fermée par en-haut, & comme il en étoit enveloppé, ils ſe jetterent ſur lui, & le maſſacrerent. Tout ce que pût faire Electre, fille d'Agamemnon, ce fut de ſauver le jeune Oreſte, pour réſerver un vengeur à ſon pere. Elle fut long-tems la victime de la cruauté de ſes Tyrans. Mais enfin, vingt ans après cet attentat, Oreſte re-

parut tout-à-coup, & tua ſa mere avec l'uſurpateur.

Ce Sujet a été traité par les trois Poëtes Grecs. On verra dans une Analyſe de quelle maniere Eſchyle & Euripide l'ont tourné. Mais on a crû devoir mettre ici dans ſon entier la Tragédie de Sophocle, comme plus réguliere que les deux autres, où l'on trouvera toutefois de ſublimes beautés.



ACTEURS.

EGISTHE, Roi de Mycènes, couſin-germain d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE, femme d'EGISTHE.

ORESTE, fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre.

ELECTRE, ſœur d'ORESTE.

CHRYSOTHEMIS, ſœur d'ORESTE & d'ELECTRE.

LE GOUVERNEUR d'ORESTE.

PYLADE, ami d'ORESTE.

Suites.

LE CHŒUR compoſé de Dames de Mycènes.

La Scène eſt devant le Palais du Roi à Mycènes.





ELECTRE, TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, ſon GOUVERNEUR, & PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

ILLUSTRE rejetton de ce Roi qui conduiſit l'Armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous eſt donc permis de revoir l'objet de vos deſirs. Vous voyez * à droite l'antique ville d'Argos,

* Ils voyent à droite la ville d'Argos, une des plus anciennes du Péloponnèſe dans ſa partie Orientale. C'eſt qu'ils arrivoient par le chemin de Corinthe.

le bois de la fille * d'Inachus, & † le Lycée consacré à Apollon. A gauche vous voyez le célébre Temple de Junon. La ville où vous arrivez, c'est ¶ Mycènes, & ce Palais, témoin de tant de sanglantes aventures, est le Palais des descendans de § Pélops. Ce fut moi qui vous y reçûs des mains de votre sœur, après la mort funeste de votre pere. Je vous dérobai à la cruelle destinée qui vous menaçoit. Enfin, chargé du soin de votre enfance, je vous ai conduit heureusement jusqu'à l'âge qui vous met en état de venger un pere. Voici le jour, Oreste; & vous, fidéle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets. Ne perdons point le tems en inutiles discours. Déja le soleil naissant ranime les oiseaux, tout résonne de leurs chants. La nuit s'est évanouie avec les astres. N'attendons pas qu'on sorte du Palais: conférons promptement. Au point où nous

* C'étoit Io qui fut changée en Genisse, & gardée par Argus tout couvert d'yeux.

† Place dédiée à Apollon *tueur de loups*.

¶ Ville voisine d'Argos, & souvent confondue avec elle dans les Tragédies, parce qu'Agamemnon fut le premier Roi de l'une & de l'autre. Il y tenoit sa Cour.

§ Il donna son nom au Péloponnèse.

en sommes il n'est plus question de différer, il faut agir.

ORESTE.

O le plus cher de ceux qui sont attachés à ma fortune, que ces marques de votre tendresse me sont précieuses ! semblable à un généreux coursier, dont les années n'ont point rallenti l'ardeur, vous êtes le premier à nous animer par vos conseils & par votre exemple. Ecoutez donc mes sentimens, & daignez me redresser, si je m'égare.

Résolu de venger la mort de mon pere, j'eus recours, vous le sçavez, à l'Oracle de Delphes. » Vengez-vous, me » dit-il, mais sans bruit. Que l'adresse » & le secret vous tiennent lieu d'armes » & de troupes. » Telle fut la réponse d'Apollon. Sous les auspices de cet Oracle, allez, (*à son Gouverneur*,) saisissez le moment heureux quand il s'offrira ; insinuez-vous dans ce Palais. Observez ce qui s'y passe, & venez nous en instruire. Votre âge avancé, & l'équipage où vous êtes, empêcheront sans doute que vous ne soyez reconnu ou suspect. Vous leur direz que vous êtes de la Phocide, * envoyé par un ami qu'ils ont

* Phocide, canton au Nord de la Béotie vers le Golphe de Corinthe.

à Panope, * pour leur annoncer la mort d'Oreste. Vous assurerez avec serment qu'il est tombé de son char dans les jeux † Pythiens. Voilà votre rôle. Pour

* Ou Phanotte, ville voisine de Delphes.

† » Le Poëte doit tâcher de ne rien mettre » dans son sujet qui n'ait sa raison, & si cela » est entierement impossible, il faut que ce » qu'il y a de déraisonnable soit hors du sujet; » comme dans l'Oedipe, l'ignorance où est » ce Prince de la maniere dont Laïus a été » tué. Cela ne doit pas se trouver dans ce qui » paroît sur le Théâtre, & qui fait le corps de » l'action, comme dans l'Electre, où l'on vient » annoncer la nouvelle de la mort d'Oreste, » qui s'est tué dans les jeux Pythiques, &c. » Arist. *Poët. ch.* 25. M. Dacier dit qu'Aristote se choque ici de l'anachronisme des jeux Pythiens, qui ne furent établis, dit-il, que plus de cinq cens ans après la mort d'Oreste. En effet, ceux qui font remonter le plus haut leur institution, ne la fixent qu'à la 48e. Olympiade. Mais rien ne nous montre pourtant que les jeux en question, avant leur grande célébrité, n'ayent pas été établis, au moins en ébauche, par Apollon même, après qu'il eût tué le serpent Python. Il n'est guère croyable que, si cette derniere opinion n'eût été répandue parmi les Grecs, Sophocle se fût avisé de feindre qu'Oreste fût mort à ces jeux, sur-tout pouvant si aisément éviter cet anachronisme. En ce cas, Aristote reprocheroit seulement à Sophocle d'avoir fait raconter comme inconnue, une chose dont Clytemnestre auroit pû sçavoir d'ailleurs la vérité ou

nous, après avoir fait des libations, & * répandu nos cheveux sur le tombeau de mon pere, suivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous sçavez en quel endroit nous avons caché le vase d'airain au milieu des broussailles. Nous l'irons chercher, & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. Nos barbares assassins joüiront du vain plaisir de me croire réduit en cendres. Mais ils payeront chèrement cette cruelle satisfaction. † Que m'importe après tout de passer pour mort? je vis, & je serai bientôt couvert de gloire. Une feinte si utile peut-elle être un présage funeste? combien de Sages se sont mis au-dessus de ces frivoles superstitions? on les avoit cru morts; ils ont reparu plus glorieux. J'aurai le même sort. A l'abri de ce bruit avantageux je paroîtrai à la vûe de mes ennemis comme un astre brillant dont les yeux seront éblouïs. Chère Patrie, Dieux tutélaires, recevez-moi, secondez mon en-

la fausseté, sur-tout s'agissant d'Oreste qu'elle craignoit.

* Coutume Grecque dont il sera souvent fait mention dans ces Tragédies.

† Reste de superstition qu'Oreste veut vaincre.

treprife, & rendez mon retour fortuné. Et toi, Palais de mes peres, toi, dont je viens laver l'opprobre & les horreurs par ordre des Dieux, ne permets pas que je m'en retourne couvert de confufion. Aide-moi plûtôt à remonter fur le Thrône, & à te rendre ton premier éclat. C'en eft affez. Allez, fage vieillard, faites votre devoir. Pylade & moi nous ferons le nôtre. Partons : voici l'occafion favorable ; c'eft elle qui décide de tout : ne la laiffons pas échapper.

SCENE II.

Les mêmes.

ELECTRE *dans le Palais.*

Ah, que je fuis malheureufe.

LE GOUVERNEUR.

Prêtons l'oreille. Je crois entendre une efclave fe plaindre dans le Palais.

ORESTE.

Ne feroit-ce point l'infortunée Electre ? voulez-vous que nous demeurions un moment pour nous en affurer ?

LE GOUVERNEUR.

Non ; Prince, croyez-moi, rien ne doit nous arrêter, fuivons fans délai les ordres du Dieu qui nous guide. Commencez par les libations dûes à Aga-

memnon. A ce pieux devoir eſt attachée la victoire & la force dont nous avons beſoin dans l'exécution de nos projets.

SCENE III.

ELECTRE *ſeule.*

Lumiere pure, Ciel qui environnes la terre, témoins aſſidus de mes plaintes, combien de fois avez-vous entendu les coups dont j'ai frappé mon ſein enſanglanté ! hélas, vous n'avez vû que les reſtes de mes cruelles nuits. Car durant les ténébres ma couche, ma triſte couche, ſeule dépoſitaire de mes maux, a vû couler mes larmes ſur le ſort affreux d'un pere chéri. Le Dïeu de la guerre l'avoit épargné dans une terre étrangère. Ma mere & ſon perfide Egiſthe ont été plus inhumains que Mars. Ils l'ont fait expirer ſous leurs coups redoublés, comme on voit un chêne tomber ſous la coignée des bucherons : & tandis qu'un pere éprouve une deſtinée ſi horrible, je ſuis la ſeule qui lui paye le tribut de mes pleurs. Non, je ne ceſſerai point de le pleurer tant que les aſtres de la nuit & du jour m'éclaireront. Semblable à * Philoméle privée de ſes enfans, je

* Fille de Pandion, & ſœur de Procné,

ferai retentir ce Palais de mes gémiſſemens, & j'oſerai en ſortir pour publier mes douleurs. Royaume ſombre de Pluton, & de Proſerpine, ô Mercure, qui conduiſez les ames aux enfers, ô * Déeſſe des Imprécations; & vous, Filles des Dieux, terribles Euménides, vous qui regardez avec horreur le meurtre & l'adultère, venez, volez à mon ſecours, & ſoyez les vengeurs de mon pere. Daignez du moins me renvoyer mon frere Oreſte. Seule & ſans reſſource, je ne puis plus ſupporter le poids de mes infortunes.

SCENE IV.

ELECTRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O fille d'une mere dénaturée, déplorable Electre, languirez-vous toujours dans le deuil? ne ceſſerez-vous point de

femme de Terée. Le Poëte prend ici & dans la Scène ſuivante, le Roſſignol pour Procné. Car ce fut Procné, & non Philoméle, qui ſervit ſon fils Itys à Terée, pour venger l'outrage qu'il avoit fait à ſa ſœur. *Voyez* OVID. *Metam. l. 6. v.* 413. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, & ARISTOPHANE ſuppoſent que ce fut Procné qui fut changée en Roſſignol.

* Nemeſis.

gémir

gémir sur le sort d'un pere trahi par une épouse impie, & tué par un indigne rival? ah! il doit m'être permis de former ces souhaits, puissent périr les auteurs de cet attentat?

ELECTRE.

Chères Mycéniennes, vous venez me consoler dans mes maux. Votre tendresse compatissante m'est assez connue, & je sçai tout ce que vous me direz. Vous ne gagnerez rien. Je veux pleurer mon malheureux pere. Hélas, chères compagnes, puisque vous êtes sensibles à mon amitié, par cette amitié même, je vous en conjure, laissez-moi, oui, laissez-moi me consumer en regrets.

LE CHŒUR.

Vos larmes ni vos prieres ne rappelleront point votre pere des sombres bords où tout doit aboutir. * Pourquoi chercher un reméde à des maux qui n'en souffrent pas? pourquoi vous abandonner à une douleur au-dessus de vos forces? modérée d'abord, elle croîtra toujours, & vous en serez la victime.

ELECTRE.

Insensé qui peut oublier la mort fu-

* J'ai hazardé ici une légère transposition, qui ne change rien au sens, & qui m'a paru avoir plus de grace en François.

neste de ceux dont il reçût le jour ! Philoméle m'anime à pleurer, elle qui annonce la lumiere en répétant aux forêts, Itys, son cher Itys. * O Niobe, que vous êtes heureuse d'être changée en marbre, & de pleurer toujours ! votre destin est à mon gré plus desirable que celui des Dieux.

LE CHŒUR.

Songez, Princesse, que vous n'êtes pas la seule qui ait lieu de gémir. Seriez-vous donc la seule à vous laisser accabler ? que n'imitez-vous ceux qui vous sont liés par le sang ? voyez Chrysothemis, † Iphianasse, Oreste ; enfans d'Agamemnon comme vous, ils supportent leur affliction.

ELECTRE.

Trop heureux Oreste ! Mycènes le reverra un jour triomphant : Oui, Jupiter le raménera avec éclat. Hélas, je l'attends sans cesse comme mon unique res-

* Niobe, fille de Tantale, Reine de Thébes. Apollon tua ses sept fils & ses sept filles. Les Poëtes feignent qu'elle fut changée en statue. *Voyez* OVID. *Metam. l. 6. v.* 144.

† Ce n'est pas l'Iphigénie qui a été sacrifiée. EURIPIDE, en parlant des enfans de Clytemnestre, ne nomme qu'Oreste, Iphigénie & Electre. Il ne parle point des deux autres, à sçavoir Iphianasse & Chrysothemis.

ſource. Seule, ſans époux, ſans amis, livrée en proye à mon déſeſpoir, & toujours baignée de mes larmes, je traîne une vie languiſſante, tandis qu'Oreſte, le tranquille Oreſte, oublie ſes maux & les miens, mes bienfaits & mes lettres. De combien de réponſes trompeuſes a-t-il amuſé mes empreſſemens! il brûle, ſi je l'en crois, de ſe rendre à Mycènes, & malgré ſes deſirs il ne ſonge point à preſſer ſon retour.

LE CHŒUR.

Ne vous laiſſez point abattre, Princeſſe. Rappellez votre courage. Il eſt un Dieu vengeur de l'innocence. Jupiter du plus haut des Cieux voit tout & gouverne tout. Dépoſitaire de vos peines & de votre vengeance, il aura ſoin de vous. Confiez-lui l'un & l'autre, & ſongez à vos ennemis, moins pour vous affliger, que pour vous en venger, quand le tems ſera venu. Le tems eſt un Dieu dont rien ne peut arrêter la courſe. Comptez ſur le retour d'Oreſte, * & ſur un prompt ſecours du Souverain des Enfers.

* Grec, *d'Oreſte qu'on éleve à Criſſa, ville ſituée ſur le rivage dans la Phocide.* Strophius, pere de Pylade, en étoit Roi.

ELECTRE.

Cependant mes jours s'évanoüiffent. Mes plus belles années fe paffent à efpérer. Frivole efpoir! je ne puis même en conferver les triftes reftes. Privée de parens, de protecteurs, de tout; efclave jufques dans la maifon paternelle; avilie fous ces habits indignes de ma naiffance, je reçois à peine de quoi foutenir une vie miférable, & je dépéris de chagrin.

LE CHŒUR.

Que vous payâtes chèrement la nouvelle du retour d'Agamemnon! retour fatal! cruelle nuit, où il vit fon lit profané, & où il devint lui-même la victime d'une horrible intrigue. La fraude ofa la tramer : l'amour l'exécuta. Dieux, ou mortels, quels qu'en furent les auteurs, l'adultère fut l'avant-coureur & le miniftre de la cruauté.

ELECTRE.

O jour le plus funefte de ceux qui ont éclairé ma deftinée! ô nuit! ô feftin exécrable où périt mon pere par les mains de deux furies! hélas! les coups dont on perça le pere retomberent fur la fille. Daigne le Souverain des Dieux écarter de ces perfides la fource de fes biens, & répandre fur eux un torrent de calamités!

LE CHŒUR.

Gardez-vous, Princeſſe, dans la ſituation où vous êtes, de réitérer ces imprécations. Avez-vous oublié combien elles vous ont attiré de maux? oui, vos plaintes éternelles ont produit trop de querelles & de malheurs. Eſt-il prudent d'irriter l'injuſtice armée de la puiſſance?

ELECTRE.

La prudence céde à l'atrocité de mes maux. Je connois mes fureurs, je les avoue: mais tant que je reſpirerai je ne donnerai point de bornes à mon déſeſpoir. Dites-moi, chères compagnes, répondez à votre tour, eſt-on ſage de vouloir me conſoler ſur de pareilles infortunes? Ah, puis-je écouter des conſolateurs! laiſſez-moi, vous dis-je, laiſſez-moi gémir & me plaindre toujours. Ma douleur ſera ſans bornes, & mon déſeſpoir ſans meſure.

LE CHŒUR.

La tendreſſe ſeule me fait parler. Semblable à une * mere tendre, je ſouffre de vous voir mettre le comble à vos peines.

* Ce terme de *mere*, (comme l'a fort bien remarqué M. DACIER,) marque aſſez, outre le titre de *femme*, qu'on donne dans la ſuite au Chœur, qu'il étoit compoſé de matrones, & non de filles.

ELECTRE.

* Mais, dites-moi, je vous conjure; quelles bornes puis-je mettre à mes larmes, puisqu'il n'y en a point à mes malheurs? puis-je avec honneur oublier des morts si chéris? est-il un cœur assez dur pour effacer un si doux souvenir! ce n'est point par grimace & par pure bienséance, que je me livre à mon affliction. Je n'attends point d'éloge des morts. La tendresse seule est mon guide. Ma destinée fût-elle attachée à celle d'un tendre époux, jamais il ne me feroit oublier mon devoir & mes douleurs pour un pere déplorable. En effet, si ses cendres & son ombre sont sans honneur, si les auteurs du crime ne sont pas punis, il faut convenir qu'il n'y a plus ni pudeur, ni piété dans l'Univers.

LE CHŒUR.

Princesse, votre intérêt & le nôtre nous portent à vous consoler. Si pourtant nos raisons vous semblent peu équitables, parlez, nous voici prêtes à nous rendre.

* Toute cette réponse d'Electre est constamment très-difficile dans le Grec. J'ai crû avoir saisi le sens qui paroît avoir été ignoré. Les Connoisseurs jugeront si j'ai bien ou mal réussi.

ELECTRE.

Je l'avouerai, chères compagnes, je rougis de paroître si foible. Mais pardonnez une foiblesse que la nature avoue. Je ne puis lui résister. Est-il une Princesse bien née qui ne m'imitât pas, en voyant, comme moi, nuit & jour des maux qui, loin de diminuer, ne sont que parvenir à leur comble ? quoi! ce qu'il y a de plus affreux m'arrive par la main d'une mere, c'est peu. J'habite dans mon Palais ; disons mieux, dans celui des bourreaux de mon pere : ils sont mes maîtres, & c'est de ces Tyrans que je suis contrainte de recevoir de quoi prolonger une triste vie. Quels jours pensez-vous que je passe, quand je vois Egisthe assis sur le Thrône paternel, & revêtu des habits d'Agamemnon, sacrifier aux Dieux * Lares, dans le même endroit où le barbare l'immola ; quand je le vois, pour surcroît d'opprobre, dans le lit de mon pere avec ma détestable mere, si pourtant je dois encore appeller de ce nom celle qui partage sa couche avec l'assassin de son époux ? insensée, elle ne craint aucune des Furies. Elle se rit des Dieux, & triomphe de

* Dieux des Foyers.

leur courroux. Le jour, témoin de son attentat, est à peine revenu chaque année, qu'elle méne des danses solemnelles. Elle ose tous les mois sacrifier aux Dieux libérateurs. Je vois ces abominations, & j'ai recours à mes larmes. Eplorée, j'erre dans le Palais. Quels sont mes gémissemens à la vûe de ces exécrables festins, qu'ils nomment festins * d'Agamemnon? je pleure: c'est tout ce que je puis. Encore me faut-il cacher mes pleurs; car il ne m'est pas permis de goûter en public cette foible consolation. J'entendrois aussitôt les clameurs ordinaires de Clytemnestre. » Malheu-„ reux objet de la colère des Dieux, me „ dit-elle, c'est pour toi seule qu'Aga-„ memnon doit passer pour mort. Nul „ autre mortel ne le pleure en ces lieux. „ Puisses-tu périr de dépit! puissent les „ Divinités infernales ne mettre aucun „ terme à tes lamentations! » Tels sont ses emportemens; & quand elle entend quelque bruit sourd du retour prochain d'Oreste, alors sa fureur redouble. Elle se présente devant moi, & m'accable de ses cris. » Ne voila-t-il pas la cause uni-„ que de mes maux? n'est-ce pas là

* Insultante allusion au souper où ils tuerent Agamemnon.

„ ton ouvrage ? Oui, c'eſt toi qui enle- „ vas furtivement Oreſte de mes mains, „ pour le faire paſſer dans une terre „ étrangère : mais je ſçaurai bien t'en pu- „ nir ! » Tandis qu'elle exhale ainſi ſa rage, ſon indigne époux, cet effeminé, cet opprobre du monde, ce lâche, qui n'oſe rien entreprendre que par le ſecours des femmes, ſe tient près d'elle pour l'animer encore contre moi. Cependant j'attends Oreſte, je languis dans cette vaine attente : ſon fatal délai ruine mes eſpérances. Vous le voyez, chères compagnes ; dans une ſituation pareille il eſt bien difficile de ſe modérer, & de ne pas éclatter contre le Ciel. Non, il n'eſt pas poſſible de n'en pas venir aux plus fâcheuſes extrémités.

LE CHŒUR.

Mais, dites-moi, je vous conjure, tandis que vous vous emportez de la ſorte, Egiſthe n'eſt-il point dans ce Palais ? en ſeroit-il ſorti ?

ELECTRE.

Hélas ! s'il y étoit, oſerois-je en ſortir moi-même ? ne craignez rien. Il n'eſt point à Mycènes.

LE CHŒUR.

Si cela eſt ainſi, raſſurons-nous. Il nous eſt donc permis d'entrer dans votre

confidence, & de vous parler plus librement.

ELECTRE.

Cessez de vous contraindre. Parlez; il est absent.

LE CHŒUR.

Hé-bien, Madame, dites-nous donc d'abord des nouvelles d'Oreste. Doit-il arriver, ou non?

ELECTRE.

Arriver! hélas! Il le dit. Il promet beaucoup: mais il ne tient point ce qu'il promet.

LE CHŒUR.

Madame, quand on roule un grand projet, faut-il s'étonner qu'on délibère?

ELECTRE.

Ai-je délibéré, moi, quand il a été question de lui sauver le jour?

LE CHŒUR.

Prenez courage, Princesse. Né généreux, Oreste est incapable d'abandonner ses amis.

ELECTRE.

Je veux bien le croire encore. Autrement, je cesserois de vivre.

LE CHŒUR.

Ah, Dieux, taisons-nous. Je vois paroître votre sœur Chrysothemis. Elle porte les offrandes qu'on a coutume de faire aux morts.

SCENE V.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE, LE CHŒUR.

CHRYSOTHEMIS.

A quoi ſongez-vous, ma ſœur, de faire retentir de vos cris le veſtibule de ce Palais ? Quoi ? le tems n'a-t il pû encore guérir vos maux ? n'a-t-il pû vous apprendre à ne plus vous livrer à d'inutiles plaintes ? non moins ſenſible que vous à nos malheurs communs, je ſens tout le poids de ma douleur : & que ne ſuis-je en état de faire voir à nos Tyrans quels ſont mes ſentimens pour eux ! mais dans l'état où je ſuis, j'ai crû devoir accommoder mes vœux à ma fortune, & ne pas tenter une vengeance qui me fût pernicieuſe. Je voudrois, ma ſœur, vous amener doucement au point d'en uſer de la même façon, non que votre conduite ne ſoit peut-être plus juſte que la mienne; mais enfin, ſi la liberté a pour vous des appas, il faut céder de bonne grâce, & ne pas ſe roidir vainement contre ſes Souverains.

ELECTRE.

Eſt-ce la fille d'Agamemnon que j'en-

tends? Dieux, quelle indignité ! la fille d'Agamemnon oublie son pere. Pour qui? pour Clytemnestre. Car enfin ce que vous venez de me dire pour adoucir mes peines, part d'elle & non de vous. Avouez-le, ma sœur ; ou vous manquez de tendresse pour un pere, ou s'il vous en reste encore, vous l'étouffez par une lâche complaisance. » Si vos forces ré-
„ pondoient à votre courage, vous leur
„ montreriez, dites-vous, jusqu'où va
„ votre haine pour eux. » Toutefois vous me voyez soupirer après la vengeance, &, loin de me prêter du secours, vous cherchez à me désarmer : n'est-ce pas joindre une lâcheté inexcusable à des maux sans mesure ? dites-moi, je vous prie, ou daignez l'apprendre de moi, quel fruit retirerai-je de vos conseils ? que gagnerai-je à modérer mes pleurs ? je vis, ma sœur, je vis, malheureuse à la vérité, mais satisfaite de les tourmenter par le tribut de mes larmes que je rends à ce cher mort, si pourtant il y a quelque sensibilité chez les morts. Pour vous, qui vous vantez de haïr les parricides, c'est de parole que vous les haïssez, & vous êtes en effet d'intelligence avec eux. On auroit beau m'offrir ces dons précieux, dont vous faites la vaine, je

n'aurois pas la bassesse de trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes. Votre table délicatement servie n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes. Il suffit. Les honneurs dont vous êtes comblée ne me flattent point, & devriez-vous en être ébloüie vous-même ? Quoi ? pouvant être appellée la fille du meilleur des peres, vous renoncez à ce nom pour vous renommer d'une mere ! allez, cruelle, vous méritez de passer pour une fille dénaturée, puisque vous trahissez un pere qui a dû vous être si cher.

LE CHŒUR.

Au nom des Dieux, Princesse, ne vous emportez point. Vos conseils mutuels peuvent être profitables, si vous déférez aux siens, & si elle écoute les vôtres.

CHRYSOTHEMIS.

Non, cessez de la contraindre. Je suis faite depuis long-tems à ses invectives, & je me serois bien gardée de me les attirer, si je n'avois eu avis d'un malhèur horrible qui la menace, & qui pourra bien mettre fin à ses plaintes trop libres.

ELECTRE.

Hé, quel est donc ce malheur effrayant ?

Parlez. Que pouvez-vous m'annoncer de plus affreux que ce que je vois ?

CHRYSOTHEMIS.

Je ne ferai nulle difficulté de vous dire tout ce que je sçai. Apprenez donc qu'ils ont résolu, si vous ne modérez vos regrets éternels, de vous envoyer dans des lieux où vous ne verrez plus la lumiere du jour. Oui, on vous ensevelira toute vive dans une tour, où vous pourrez à loisir lamenter vos infortunes. Songez à vous, ma sœur; je vous en avertis : profitez de l'avis tandis qu'il en est tems encore, & ne m'imputez pas dans la suite vos calamités.

ELECTRE.

Voilà donc leur derniere résolution?

CHRYSOTHEMIS.

Oui, & elle s'accomplira au retour d'Egisthe.

ELECTRE.

Ah, qu'il revienne donc au plûtôt.

CHRYSOTHEMIS.

Malheureuse, que dites-vous ?

ELECTRE.

Qu'il revienne, dis-je, si tel est son dessein.

CHRYSOTHEMIS.

Quoi, pour vous faire souffrir ? quel souhait ! quelle fureur !

ELECTRE.

C'eſt pour m'écarter loin d'eux & de vous.

CHRYSOTHEMIS.

Cruelle, avez-vous donc perdu tout-à-fait le ſoin de votre vie ?

ELECTRE.

La vie en effet que je méne, mérite bien qu'on vante ſes douceurs.

CHRYSOTHEMIS.

Elle ſeroit agréable, ſi vous prêtiez l'oreille aux ſages conſeils.

ELECTRE.

Ne me conſeillez point de trahir la tendreſſe paternelle.

CHRYSOTHEMIS.

Non : mais on vous conſeille de céder au tems & au pouvoir ſouverain.

ELECTRE.

Hé-bien, adorez les Tyrans. Ce n'eſt pas là mon caractère.

CHRYSOTHEMIS.

Eſt-il beau de s'abandonner à ſon déſeſpoir, & de périr par ſa faute ?

ELECTRE.

Périſſons, s'il le faut, & vengeons un pere en mourant.

CHRYSOTHEMIS.

Croyez-moi, ma ſœur, l'ombre d'A-

gamemnon vous pardonnera aiſément une ſoumiſſion néceſſaire.

ELECTRE.

Il n'y a que des lâches qui puiſſent approuver vos conſeils.

CHRYSOTHEMIS.

Vous êtes donc déterminée à ne les pas ſuivre ?

ELECTRE.

Me préſervent les Dieux d'être aſſez inſenſée pour les écouter !

CHYSOTHEMIS.

Je pourſuis donc ma route, & je vais où l'on m'envoye.

ELECTRE.

Peut-on ſçavoir où vous allez, & où vous portez ces libations ?

CHRYSOTHEMIS.

Au tombeau d'Agamemnon, par ordre de Clytemneſtre.

ELECTRE.

Au tombeau d'Agamemnon ! par ordre de Clytemneſtre ! quoi, à l'homme qu'elle déteſte le plus. . . .

CHRYSOTHEMIS.

Achevez ; qu'elle a tué de ſes mains, vouliez-vous dire.

ELECTRE.

Quoi donc ? qui l'engage à ceci ? quel eſt l'auteur de ce deſſein ?

CHRYSOTHEMIS.

* Une terreur nocturne, autant que j'en puis juger.

ELECTRE.

Dieux de mes peres, ſoyez-moi favorables en ce jour.

CHRYSOTHEMIS.

Quel eſpoir tirez-vous de-là, ma ſœur ?

ELECTRE.

Dites-moi ſon ſonge, & je vous dirai ma penſée.

CHRYSOTHEMIS.

J'en ſçai fort peu de choſe.

ELECTRE.

Dites ce peu : Parlez. Peu de choſe ſuffit ſouvent pour abattre ou relever notre eſpoir.

CHRYSOTHEMIS.

On dit que Clytemneſtre a vû cette nuit votre pere & le mien ſortir du fonds des enfers ; que dans ce Palais même il a planté à terre ce Sceptre qui a paſſé de ſes mains dans celles d'Egiſthe ; qu'enfin du Sceptre eſt ſorti tout-à-coup un rameau floriſſant qui ombrageoit toute la ville de Mycènes. J'ai ap-

* Ceci & la ſuite marquent la ſuperſtition de ces tems-là. On n'eſt plus recevable aujourd'hui à imaginer de pareilles ſituations.

pris ceci d'une personne qui l'a entendu d'elle-même, tandis qu'elle racontoit cette aventure au * Soleil; voilà tout ce qu'on en sçait, & que dans sa frayeur elle m'a envoyée au tombeau de son époux. Encore une fois, ma sœur, au nom des Dieux de nos peres, je vous conjure de me croire, & de ne pas vous perdre par une imprudente tendresse: car si vous rebutez à présent mes conseils, vous y reviendrez dans la suite malgré vous, & peut-être trop tard.

ELECTRE.

Ah, ma sœur, je vous supplie vous-même de me croire, & de ne pas souiller le tombeau de mon pere par ces infâmes libations. Quelle horreur, quelle impiété de lui porter des dons profanés par les mains de sa barbare épouse! Allez, jettez-les aux vents, ou cachez-les sous terre, afin que rien de tout cela n'approche d'Agamemnon, & que ce trésor soit réservé pour elle-même quand elle aura fini sa destinée. Non, si elle n'étoit la plus dénaturée des femmes, jamais elle n'eût eû le front d'offrir à un mari, qu'elle a égorgé, ces détestables présens:

* Coutume des Anciens de raconter leurs songes au Soleil, pour écarter par-là les malheurs dont ils se croyoient menacés.

car de quel œil pensez-vous que mon pere, du fonds de son sépulchre, reçoive ces sacrifices présentés par une main qui l'a si inhumainement massacré, & qui a crû laver son crime en lavant les playes du mort dans un bain? pensez-vous que ces offrandes puissent expier ce forfait? Non, non, il n'en sera rien. Laissez là ces dons stériles. Faites mieux : coupez vous-mêmes ces boucles de cheveux, & joignez-les aux miens. Hélas, il m'en reste peu : je les ai déja sacrifiés. Mais enfin, j'en offre le reste, & leur dérangement montre assez mes douleurs. Voilà un présent digne d'Agamemnon. Allez le lui offrir. Tenez, voici encore ma ceinture : elle n'est pas riche : mais elle peut servir de bandelette. Chargée de ces dons chéris, courez vous prosterner sur ce sacré tombeau, & conjurez l'ombre de mon pere, qu'elle ouvre la terre, & qu'elle s'arme pour notre défense : qu'elle fonde sur nos ennemis; que du moins elle envoye son fils, triste reste de son sang; qu'il montre à nos Tyrans qu'il vit encore; qu'enfin, désormais vengé, Agamemnon reçoive de nous de plus magnifiques présens. Car, à ne vous rien céler, je vois d'où part le songe qui trouble Clytemnestre. Un pere a jetté sur

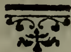
nous ses regards. C'est au soin qu'il prend encore de nous, que j'attribue ces affreux présages, dont il effraye Clytemnestre. Allons, ma sœur, unissons-nous : aidez-vous, aidez-moi, travaillez pour le meilleur des mortels, pour ce cher mort, en un mot pour votre pere & le mien.

LE CHŒUR.

Les sentimens de la Princesse sont pleins de la plus tendre piété : si vous m'en croyez, Madame, vous les seconderez.

CHRYSOTHEMIS.

Je le ferai : le dessein en est pris : la chose est trop juste pour nous diviser. Je vais accomplir au plûtôt ce qu'elle veut; mais tandis que je m'y prête, je vous conjure, vous autres, au nom des Dieux, de me garder un secret inviolable : car si ma mere venoit à le sçavoir, je sçai trop combien me coûteroit une action si hardie.





PREMIER INTERMEDE.

LE CHŒUR *avec* ELECTRE *qui ne dit rien.*

Si mes lumieres ne ſont pas tout-à-fait incertaines, je vois Nemeſis qui s'avance à grands pas. Elle porte en ſes mains la juſte punition qui ſuit le crime. Oui, ma chère fille, elle vient, elle s'approche : mon eſpoir ne m'abuſe pas. Il eſt fondé ſur l'heureux ſonge dont nous avons entendu le récit. Le Roi des Grecs votre pere, ſi cruellement maſſacré, n'aura pas oublié ce forfait, & (dût-il l'oublier,) l'inſtrument de ſon ſupplice, cette horrible hache qui a ſervi leur barbarie, crie vengeance en ſa faveur. *STROPHE.*

Elle vient, cette infatigable Furie, cette Déeſſe à cent pieds & à cent mains ; elle vient couverte de nuages épais, pour punir l'exécrable hymen qui ſut précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me ſont garands que ce ſonge ne ſera pas vain, & que l'effet en retombera ſur les auteurs & les complices du crime : car quel fonds peut-on faire déſor- *ANTISTR.*

mais ſur les ſonges & ſur les Oracles, ſi ce phantôme nocturne n'eſt favorable pour vous ?

EPODE. Malheureuſe courſe de Pélops, que vous avez été funeſte à cette terre ? hélas ! depuis l'aventure de * Myrtil, depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer, la déplorable maiſon des Pélopides s'eſt vûe inondée d'un torrent de maux.

* Myrtil étoit le Cocher d'Oenomaüs. Ce Prince, pere d'Hippodamie, pour ſe diſpenſer de la marier, à cauſe de l'Oracle qui lui avoit dit de ſe garder d'un gendre, la promettoit à quiconque le ſurpaſſeroit dans une courſe de chars, à condition toutefois de faire mourir le prétendant s'il étoit vaincu. Ceux qui hazarderent cette entrepriſe y perdirent la vie, excepté Pélops; celui-ci gagna le Cocher d'Oenomaüs par de grandes promeſſes, de façon que Myrtil trahit ſon maître, & n'arrêta point les roues de ſon char avec des chevilles. Le char fut briſé : & Pélops devenu poſſeſſeur d'Hippodamie, ſe dégagea de ſes promeſſes, en précipitant dans la mer le Cocher qui l'avoit ſi bien ſervi ; ce qui fut cauſe que Mercure, pere de Myrtil, vengea la mort de ſon fils ſur les deſcendans de Pélops.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

* Vous ſortez de ce Palais avec aſſez de liberté. Vous profitez, je le voi, de l'abſence d'Egiſthe. Car il ſçait bien vous retenir & vous empêcher de nous déshonorer par vos plaintes publiques. Cette abſence eſt cauſe ſans doute que vous n'avez nul reſpect pour moi. Je n'ignore pas les bruits que vous ſemez. Je ſuis, à vous entendre, une mere impérieuſe & hautaine, qui me fais un plaiſir barbare de vous traiter outrageuſement vous & les vôtres. Non, Electre, je ne ſuis point telle que vous me peignez. Si je vous ai chagrinée, ce n'eſt

* Toute cette Scène d'une mere avec ſa fille, eſt tellement dans les mœurs Grecques, qu'il n'y a point d'art capable de la rendre exactement & agréablement pour nous. Je crains que le trop d'exactitude ne faſſe tort à l'agrément.

qu'après y avoir été forcée par vos fréquens reproches. J'ai immolé votre pere; (car voilà votre unique prétexte,) hé-bien, je l'ai immolé, j'en conviens; & pourquoi le désavouerois-je? croyez-moi, c'est l'équitable Déesse de la vengeance qui l'a sacrifié par mes mains: action si juste, que vous auriez dû vous-même y prêter votre secours. Car enfin ce pere tant déploré n'a-t-il pas eû la cruauté, lui seul de tous les Grecs, de sacrifier sa * fille votre sœur. Pere dénaturé, il ne sentoit pas comme moi ce qu'il en coûte à une mere: car, dites-moi, je vous prie, pour qui l'a-t-il immolée? pour les Grecs, direz-vous. Pour les Grecs! hé de quel droit les Grecs exigeoient-ils qu'on versât mon sang! seroit-ce en faveur de Menelas? mais cette affreuse complaisance devoit-elle donc demeurer impunie? quoi, Menelas n'avoit-il pas † deux gages de son hymen? d'où vient ne pas livrer plûtôt les enfans de celui pour qui seul on avoit entrepris cette fatale navigation? Pluton, avide de sa proie, en vouloit il aux

* Iphigénie.

† Hermione & Nicostratus, suivant HESIODE; car HOMERE ne lui donne qu'Hermione.

miens plus qu'à ceux d'Hélene? Non. Mais mon cruel époux oublioit que j'étois ſon épouſe, & qu'Iphigénie étoit ſa fille, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il étoit frere de Menelas. N'eſt-ce pas être le plus inſenſé & le plus dénaturé de tous les peres? Tels ſont mes ſentimens. Je ſçai que vous penſez d'autre façon; mais ſi Iphigénie qu'il a égorgée, pouvoit reparoître & prendre la parole, parleroit-elle autrement que moi? je ne puis donc me repentir d'une vengeance légitime. Si toutefois vous trouvez que j'aye tort, montrez-le moi avec modération. A ce prix, je conſens que la fille oſe reprendre la mere.

ELECTRE.

Au moins ne direz-vous pas cette fois, que la premiere je vous aye donné ſujet de me chagriner, puiſque je vous ai écoutée en ſilence; mais, ſi vous me permettez de répondre, j'oſerai prendre en main les intérêts d'un pere & d'une ſœur.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, je le permets, & ſi vous aviez toujours eû les mêmes égards, vous n'auriez reçû de moi aucun ſujet de plainte.

ELECTRE.

Daignez donc m'écouter. Vous avez

tué mon pere, & vous l'avouez ! que ç'ait été justement ou injustement, peut-on rien imaginer de plus horrible ? mais sans m'arrêter à l'énormité de cette action, je veux vous en faire voir l'injustice en elle-même, & la source dans les conseils du traître qu'on appelle aujourd'hui votre époux. Demandez à Diane pourquoi la flotte des Grecs fut arrêtée par les vents contraires en Aulide, ou plûtôt souffrez que je vous le dise pour elle. Mon pere se promenant un jour dans le bois de cette Déesse, (ainsi me l'a-t-on raconté autrefois,) fit fuir par hazard une Biche qu'elle chérissoit. * Il la perce, & ravi de joie, il laisse échapper, dit-on, quelques paroles peu respectueuses pour la Déesse. Diane, transportée de colère, punit incontinent l'armée Grecque. Elle l'attache au port sans espoir d'en sortir, si mon pere ne paye la mort de la Biche par celle de sa fille. La Déesse fut obéie, & le moyen de s'en dispenser ? y avoit-il une autre route à frayer pour le retour des Grecs en leur patrie, ou pour leur passage à Troye ? c'est ainsi qu'un pere au désespoir, après avoir long-tems inutilement résisté, lutté,

* Grec, *A peau mouchetée.*

combattu, se vit contraint d'immoler sa fille à la cause commune, & non à Menelas: cessez de lui imputer cette barbare complaisance. Mais je veux même qu'il l'ait eue, (car je consens d'entrer dans vos raisons!) Hé-quoi, devoit-il pour cela périr par vos mains? par quelle loi attentiez-vous à ses jours? prenez garde que si vous établissez parmi les hommes une loi si détestable, vous ne prononciez vous-même votre arrêt. Vous m'entendez, Madame, si pour venger une fille, il vous est permis de tuer un époux, ne viendra-t-il point quelqu'autre vengeur que vous aurez autorisé? n'alléguez point d'excuse frivole. Il ne faut pas s'aveugler. Répondez-moi, (si pourtant ma franchise ne passe pas les bornes,) de quel œil l'épouse d'Agamemnon voit-elle son lit souillé par le dernier des humains, par l'infâme complice d'un parricide? De quel front, non contente de donner des freres & des sœurs à ceux qui sont les fruits légitimes d'un saint nœud, les traitez-vous en esclaves? le moyen d'approuver un semblable procédé? direz-vous que par-là vous vengez la mort d'une fille? hé, Madame, y pensez-vous? peut-on venger une fille par un adultère? c'en est trop. Je rentre

dans le silence : aussi-bien n'ose-t-on vous dire ses sentimens librement ; qu'on ne vous voye prendre feu à l'instant, & publier qu'une fille a l'audace d'insulter une mere : avouez-le toutefois, Madame, ce titre ne convient plus. Vous êtes moins mere que marâtre pour moi. Ma situation le montre assez. On sçait à quel excès de misère me réduit votre intelligence cruelle avec votre tyran d'époux. On sçait encore qu'Oreste, à peine échappé de vos mains, traîne une vie déplorable. Vous me reprochez souvent que je l'ai sauvé pour me servir de vengeur. Sçachez, (pour porter la franchise au comble,) que si la foiblesse de mon sexe ne mettoit un obstacle à mon courage, je l'aurois déjà prévenu. Voilà pour vous, Madame, un ample sujet de divulguer que mon humeur est aigre, médisante, inflexible. Hé-bien, plaignez-vous, j'y consens. Au moins si j'ai ces rares qualités, je serai excusable de les tenir de vous, & je ne rougirai pas de vous ressembler.

LE CHŒUR.

La Princesse se livre à la colère, il est vrai ; mais enfin examine-t-on si sa colère est sans fondement ?

CLYTEMNESTRE.

Tout est examiné. Quoi, une * fille traiter ainsi une mere ! ces préludes montrent trop qu'elle est capable de tout oser, & qu'elle a perdu toute honte.

ELECTRE.

Toute honte ! non, Madame ; quoi que vous disiez, je connois mes fureurs, & j'en suis confuse. Ces emportemens ne conviennent, ni à mon âge, ni à ma naissance, je le sçai, je l'avoue : mais qu'y faire ? vos discours & votre procédé me forcent malgré moi à vous imiter. Vous me justifiez par votre exemple. Prenez-vous-en à vos leçons.

CLYTEMNESTRE.

Quelles leçons, malheureuse ? ce sont donc mes discours, c'est ma conduite qui vous forcent à tenir ce langage ?

ELECTRE.

Vous l'avez dit, Madame. Vous sçavez comment vous en usez à mon égard ; & les discours qui vous déplaisent en sont le fruit.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! j'en jure par Diane, le retour d'Egisthe me vengera de cette audace.

ELECTRE.

Hé, Madame, ne voyez-vous pas que

* Grec, *A cet âge.*

vous vous emportez ? oubliez-vous que vous m'avez permis de dire librement ma pensée ? Je le fais, & vous ne pouvez m'écouter !

CLYTEMNESTRE.

Quoi, parce que je vous ai permis de parler sans déguisement, vous aurez droit de troubler mon sacrifice par un triste présage ? *

ELECTRE.

Allez, Madame, faites votre sacrifice : je n'y mets point d'obstacle, & même vous m'obligerez. N'appréhendez plus ma franchise : je me tais.

† CLYTEMNESTRE *s'approche de l'Autel.*

Venez, vous, (*à une de ses femmes*,)

* Les Anciens portoient la superstition jusqu'à regarder comme un présage funeste ce qu'ils entendoient de triste durant leurs sacrifices. D'où vient le mot *favete linguis.*

* Il y a dans ce morceau un jeu de Théâtre qui mérite d'être expliqué. Clytemnestre se retire vers un côté où est l'Autel, elle y fait sa priere & son sacrifice, tandis qu'Electre reste sur le Théâtre peu éloignée d'elle. Il faut donc supposer que cette Reine parle tantôt à voix haute, & tantôt à voix basse. La suite de ses paroles le montre assez ; car elle craint d'être entendue de sa fille. Elle ne veut pas, comme dit JUVENAL, (*aperto vivere voto*) publier les vœux qu'elle forme ; & c'est pour

& apportez-moi cette offrande de différens fruits, pour la brûler en l'honneur d'Apollon. Puisse-t-il écouter mes prieres, accepter mon sacrifice, (*Elle parle bas*,) & dissiper mes frayeurs. (*Haut.*) Grand Dieu, protecteur de ce Palais,* prêtez une oreille favorable à mes voeux secrets. (*Bas.*) Vous voyez un témoin fâcheux dans Electre, & il est des voeux qu'on ne doit pas publier. Vous n'ignorez pas sa haine & son audace. Elle iroit inonder la ville de faux bruits. Daignez donc entendre le sens plus que l'expression de mes desirs. (*Haut.*) Si le double songe que j'ai eû cette nuit est un présage heureux, Roi de Lycie, ratifiez-le; mais s'il est de mauvais augure, faites-en retomber l'effet sur mes ennemis. Si quelques-uns d'eux, jaloux de mon

cela qu'elle prie Apollon d'entendre plûtôt le sens que l'expression de ses desirs, de peur qu'Electre ne vienne à les entendre, s'ils étoient trop nettement exprimés. D'un autre côté elle doit dire cette crainte assez bas, pour ne pas donner de soupçon à Electre. Quant au reste elle ne le cache point, par un rafinement d'artifice, afin de laisser croire à Electre qu'il n'y a rien de mystérieux dans sa priere.

* Grec, *A la porte duquel votre Autel est placé.*

bonheur, me dreſſent des embuches, ne permettez pas qu'ils me renverſent du faîte de la proſpérité où je me vois arrivée. Maintenez-moi dans cette vie tranquille dont je joüis, dans la poſſeſſion du Sceptre des Atrides, & des douceurs que je goûte avec des perſonnes qui me ſont chères. Faites que je paſſe des jours ſerains, avec ceux de mes enfans qu'une aveugle haine n'a pas animés contre moi. Tels ſont les vœux que je vous conjure d'exaucer en faveur de ceux que j'entends, & de la façon que je les conçois en ſecret. Etant Dieu comme vous êtes, vous comprenez juſqu'à mon ſilence. Eſt-il rien de caché aux enfans de Jupiter?

SCENE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Dites-moi, je vous prie, Meſdames; ne feroit-ce point ici le Palais du Roi Egiſthe?

LE CHŒUR.

Vous ne vous trompez point: voici ſon Palais.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas auſſi ſon épouſe? cet

air & ce regard ſemblent annoncer une Reine.

LE CHŒUR.

Vous dites vrai. C'eſt elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Je vous apporte, Madame, auſſi-bien qu'à Egiſthe, une nouvelle agréable pour tous les deux, de la part d'une perſonne qui vous eſt chère.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte avec joie cet augure. Hé-bien, qui vous envoye ? Parlez.

LE GOUVERNEUR.

Un Phocéen de Panope, pour vous faire part d'une nouvelle importante.

CLYTEMNESTRE.

De quoi ? parlez librement : car de la part d'un ami on ne peut rien attendre que d'heureux.

LE GOUVERNEUR.

Madame, Oreſte eſt mort. J'en dis beaucoup en deux mots.

ELECTRE.

Oreſte eſt mort ! ah, malheureuſe, je ſuis perdue.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? de grace, ô étranger, que dites-vous ? continuez, & n'écoutez point ſes cris.

LE GOUVERNEUR.

Je le redis, Madame, Oreſte n'eſt plus.

ELECTRE.

Ah! je ſuis perdue, c'en eſt fait.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ceſſez d'être importune. Pour vous, ô étranger, dites-moi, ſans me rien cacher, quel genre de mort a enlevé ce Prince.

LE GOUVERNEUR.

Je vous en dirai juſqu'au moindre détail, & c'eſt pour cela que je ſuis envoyé vers vous. Oreſte étoit parti pour l'aſſemblée célébre de toute la Gréce, pour les jeux Delphiques. Déja le bruit des trompettes s'étoit fait entendre, & le Héraut avoit proclamé le premier de ces jeux, (c'étoit la Courſe,) lorſqu'Oreſte parut dans la carriere avec un éclat qui ravit d'admiration tous les ſpectateurs. Le ſuccès répondit à l'attente qu'on avoit conçûe de lui. Il parcourut la carriere, il remporta le prix, & ſortit couronné de gloire. En un mot, Madame, il ne me ſouvient pas d'avoir jamais vû tant de force & tant de valeur. Il ſortit vainqueur des cinq combats. * On

* *La courſe, le ſaut, le diſque, le javelot, la lutte.*

l'élevoit aux Cieux. Le titre de Prince d'Argos, le nom d'Oreste retentissoient de toutes parts. On n'entendoit par-tout que ces cris de joie : » Vive le fils d'A- » gamemnon, le fils de ce grand Géné- » ral de l'armée Grecque. » Telle étoit la gloire de son triomphe : mais quand quelque Divinité a juré notre perte, nul mortel, fût-ce un Héros, ne peut échapper à ses coups. Le lendemain, jour marqué pour les combats équestres, le Soleil étoit à peine au commencement de sa course, qu'Oreste parut au milieu d'un grand nombre de concurrens. * Un d'eux étoit d'Achaïe, † un autre de Sparte, deux de Libye, tous habiles dans l'art de conduire des chars. Oreste monté sur le sien, que traînoient des coursiers de Thessalie, ¶ faisoit le cinquiéme. On en voyoit encore un d'Ætolie § avec des chevaux isabelles, un

* Imitation du 23. livre d'HOMERE.

† Province considérable de la Gréce, étendue en-deçà & au delà de l'Isthme de Corinthe, & comprenant presque tout le tour du Golphe au Nord, à l'Est, & au Sud.

¶ Grande Province de Gréce, au Nord de l'Achaïe.

§ Autre Province étendue depuis le fleuve Acheloüs, jusqu'au détroit du Golphe Corinthien.

autre de Magnésie, * un Enien † aux coursiers blancs, un neuviéme venu d'Athènes; enfin un Béotien ¶ conduisoit le dixiéme char, & fermoit la marche. Ces dix combattans ayant pris leurs places assignées par les arbitres qui les avoient tirées au sort, partirent incontinent au son des trompettes. On les entend animer leurs coursiers; on les voit agiter les rênes. Le bruit sourd des chars roulans fait retentir toute la lice. Un nuage de poussiere les couvre, & s'éleve dans les airs: les concurrens confondus ensemble n'épargnent rien pour devancer les roues & l'haleine des chevaux. (Car on voyoit l'écume fumante, & le nuage formé par leur haleine, blanchir les roues & le derriere des chars.) Oreste étoit déja arrivé à la derniere borne, & tâchant d'y faire tourner l'essieu, il lâchoit les rênes au cheval qui étoit § sous sa main, tandis qu'il arrêtoit l'autre. Jusques-là tous les chars avoient couru sans

* Canton de Thessalie, qui avance dans la mer Egée.

† Ænie, ville des Perrhebes, entre le Sperchius & l'Asopus.

¶ Béotie, Province de Gréce au Nord de l'Attique; entre l'Euripe & le Golphe de Corinthe.

§ A sa droite.

accident fâcheux, quand tout-à-coup les coursiers du Guerrier d'Ænie s'emporterent, & au sixiéme ou septiéme tour, ils allerent donner contre le char du Lybien. Ce fut là l'origine du désordre, qui croissant par les chars culbutés les uns sur les autres, devint bientôt général. Le débris dont étoit couvert le champ de bataille, avoit l'air d'un véritable naufrage. * L'Athénien, en habile conducteur, sçût éviter le danger. Il s'écarta de côté, & arrêta l'impétuosité de sa course, laissant les chars qui le suivoient à la file se confondre pêle-mêle, & se fracasser dans cette espéce d'orage universel. Oreste, parvenu à la derniere borne, & finissant les derniers détours, se flattoit de l'espoir d'une prochaine victoire. Mais voyant le seul adversaire qui lui restoit, il pousse ses chevaux avec plus d'ardeur & moins de ménagement. Il le poursuit si vivement qu'il l'atteint. Déja leurs chars paroissent voler sur la même ligne. Tantôt les chevaux de l'Athénien passent de toute la tête ceux d'Oreste; tantôt ceux d'Oreste

* Allégorie flatteuse pour les Athéniens, dont le Poëte prétend louer la politique. Voyez ce que nous avons dit au troisiéme Discours.

paſſent de même les courſiers de ſon concurrent. Enfin l'infortuné Prince d'Argos avoit déja fourni toutes ſes courſes ſans que ſon char fût endommagé, lorſque laiſſant flotter les rênes du côté gauche, tandis que le char tournoit, il heurta malheureuſement la borne. A l'inſtant l'eſſieu ſe briſe: le Prince eſt renverſé & embarraſſé dans les rênes. Les courſiers, au bruit de ſa chûte, s'effrayent & s'échappent ſans tenir de route certaine. A la vûe de ce triſte ſpectacle, il s'éléve un cri dans l'aſſemblée. Tous plaignent le ſort de ce Héros enlevé à la fleur de l'âge. » Quels exploits, s'é-» crie-t-on, & quelle deſtinée! » Cependant Oreſte, traîné dans la pouſſiere la tête panchée & les pieds en l'air, fait de tems en tems de vains efforts pour ſe débarraſſer. On arrêta enfin, quoiqu'avec peine, ſes fougueux courſiers: mais on le reléve ſans mouvement, ſans vie, & tellement baigné de ſon ſang, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable. On érige auſſitôt un bucher. On brûle le cadavre. On enferme dans le contour étroit d'une urne d'airain, les cendres de ce corps autrefois ſi grand & ſi majeſtueux; & l'on en charge des hommes en Phocide, afin de lui procurer au moins le triſte avan-

tage de trouver un tombeau dans ſa terre natale. Telle eſt, Madame, la funeſte aventure que j'avois à vous raconter, aventure dont le récit eſt véritablement affligeant; mais dont le ſpectacle, (j'en parle comme témoin,) m'a paru le plus affreux qui ſe ſoit jamais préſenté à mes yeux.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas! la tige de nos anciens maîtres eſt donc coupée entierement par la racine.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter, que penſerai-je de cette mort? dois-je l'appeller heureuſe, ou déplorable? elle m'eſt à la vérité avantageuſe: mais après tout il m'eſt douloureux d'acheter la conſervation de mes jours par des infortunes.

LE GOUVERNEUR.

Hé, Madame, que trouvez-vous donc de ſi affligeant pour vous dans ce récit?

CLYTEMNESTRE.

Je ſuis mere, & par-là malheureuſe. Une mere, quoiqu'outragée, ne ſçauroit haïr ſon ſang.

LE GOUVERNEUR.

Vous ſoupirez. Je le vois. C'eſt en vain que je ſuis venu.

CLYTEMNESTRE.

Non, ne le penſez pas. Je ſuis contente d'avoir des indices aſſurés de la mort d'un fils, qui oubliant les entrailles dont il étoit ſorti, le ſein qui l'avoit allaité, & les ſoins que m'avoit coûté ſon enfance, n'a pas eû honte de me fuir, de vivre dans une terre étrangère, d'éviter ma préſence depuis ſon départ, de me reprocher la mort de ſon pere, & de me menacer d'une vengeance cruelle. Ses menaces préſentes nuit & jour à mon eſprit, ne me permettoient pas de joüir d'un ſommeil paiſible. La crainte de la deſtinée qu'il me préparoit, me pourſuivoit ſans ceſſe comme une victime dévouée à la mort. Ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter, ni de lui, ni de cette ennemie domeſtique, plus dangereuſe encore que lui. Elle ſembloit déja me percer les entrailles pour aſſouvir la ſoif qu'elle a de mon ſang : mais enfin déſormais, libre de mes frayeurs, & à couvert de ſes menaces, je puis vivre avec tranquillité.

ELECTRE.

Malheureuſe Electre, c'eſt bien à juſte titre que tu dois pleurer Oreſte, puiſqu'enlevé par une mort fatale, tu le vois

encore outragé par une mere. Dieux, étoit-ce donc là ce que j'attendois de vous?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'étoit pas là ce que vous en attendiez; mais c'étoit ce qu'Oreſte en devoit attendre.

ELECTRE.

Déeſſe de la vengeance, écoutez le ſang répandu qui crie vers vous.

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle a dû entendre; elle eſt équitable.

ELECTRE.

Continuez, cruelle: ajoutez l'inſulte au malheur. La fortune vous rit.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc, Oreſte & vous, prétendez-vous encore me faire la loi?

ELECTRE.

Ni Oreſte, ni moi ne ſommes plus en état de vous nuire, exhalez en liberté vos fureurs.

CLYTEMNESTRE.

En vérité, ô étranger, vous m'avez rendu un ſervice que je dois reconnoître, ne fût-ce que pour avoir mis fin à d'importunes clameurs.

LE GOUVERNEUR.

Il ſuffit, Madame, je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Non. Je me reprocherois mon ingratitude envers vous & envers celui qui vous envoye, si je vous laissois ainsi partir. Entrons dans ce Palais, & laissons-la (*Electre*) en ce lieu déplorer ses malheurs & ceux des personnes qu'elle regrette.

SCENE III.

ELECTRE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

Que dites-vous de la douleur, des gémissemens, & des larmes dont cette mere honore les funérailles de son fils? l'inhumaine! sa joie l'a trahie en partant: elle a osé même outrager son Ombre par des ris. O malheureuse Electre! ô mon cher frere, quelle perte je fais en vous perdant! votre mort ravit de mon sein l'unique espérance qui me restoit. Hélas! je m'attendois que vous seriez quelque jour le vengeur de mon pere & le mien. Vain espoir! que vais-je devenir seule & réduite à moi-même, privée d'un pere & de vous? faudra-t-il encore que je m'avilisse à me rendre l'esclave de mes plus cruels ennemis, des meurtriers de mon pere? Dieux, étoit-ce là ce que

j'avois eſpéré de vous ? non, je ne puis me déterminer à demeurer plus longtems ſous le même toiđt avec eux. Le deſſein en eſt pris. Languiſſante à la porte de ce Palais, puiſque mes amis m'abandonnent, je me laiſſerai conſumer par ma douleur. Si quelqu'un des maîtres de ce Palais, fatigué de mes larmes, les trouve importunes, qu'il me délivre du jour. La mort me ſera un bienfait. Auſſibien la vie m'eſt-elle un ſupplice, & dans la ſituation où je ſuis, comment pourrois-je deſirer de prolonger mes triſtes jours ?



SCENE IV.

II. INTERMEDE.

ELECTRE *jointe au* CHŒUR.

LE CHŒUR.

Jupiter, où ſont tes foudres? Soleil, que ſont devenus tes feux? Dieux, témoins de ces horreurs, pouvez-vous demeurer tranquilles? *STROPHE I.*

ELECTRE.

Ah Ciel! ah!

LE CHŒUR.

Ma fille, pourquoi vous livrer ainſi à votre douleur ?

ELECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Gardez-vous de vous abandonner au déſeſpoir.

ELECTRE.

Ah ! vous me faites mourir.

LE CHŒUR.

Comment Princeſſe ?

ELECTRE.

Hé, ne voyez-vous pas qu'en me propoſant d'eſpérer encore, & en qui ? en des morts, vous r'ouvrez mes playes, & redoublez mon déſeſpoir.

LE CHŒUR.

ANTI-STR. I. Le Roi * Amphiaraüs, que la trahiſon de ſa femme, gagnée par un collier d'or, fit périr, & qui eſt dans les enfers....

* Le Chœur, pour conſoler Electre, lui apporte l'exemple d'un mari trahi par ſa femme, comme Agamemnon l'a été par Clytemneſtre. C'eſt Amphiaraüs. Comme il étoit Devin, il ſçavoit qu'il périroit au ſiége de Thébes qu'entreprenoit Polynice. Pour éviter ſa deſtinée il ſe cacha. Mais Eriphile ſa femme, ſéduite par les préſens de Polynice, découvrit la ruſe & l'aſyle de ſon époux, qui en effet fut englouti dans la terre au ſiége de

ELECTRE.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

Y regne pour toujours.

ELECTRE.

Ah!

LE CHŒUR.

Vous gémissez avec raison sur le crime de son épouse Eriphile. Il est exécrable.

ELECTRE.

Mais ne fut-elle pas punie ?

LE CHŒUR.

Elle en fut la victime.

ELECTRE.

Je le sçai, il se trouva un * vengeur qui prit en main les intérêts du mort : & moi, je n'ai plus d'appui. Le seul qui me restoit a disparu ; il s'est évanoüi comme une ombre ; il n'est plus.

LE CHŒUR.

Infortunée Princesse, quels sont vos malheurs !

ELECTRE.

Malheurs inoüis, sans nombre, sans

Thébes. Son fils Alcmæon le vengea, en tuant sa mere Eriphile ; & il fut agité par les Furies comme Oreste. OVID. *Métam. l. 9. v. 406.*

Seductâque suos manes tellure videbit
Vivus adhuc vates...

* Alcmæon, fils d'Amphiaraüs.

adouciſſement, ſans fin, je ne le ſçai que trop ; je les ai aſſez éprouvés.

LE CHŒUR.

Ah, je n'ignore pas que vous avez ſujet de pleurer.

ELECTRE.

N'entreprenez donc point de me conſoler, puiſque vous ſçavez....

LE CHŒUR.

Puiſque nous ſçavons ?

ELECTRE.

Que les eſpérances que je fondois ſur un frere ſi cher ſont enſevelies avec lui.

LE CHŒUR.

Le Deſtin le veut ainſi. Tout mortel eſt réſervé à la mort.

ELECTRE.

Mais le Deſtin veut-il que tout mortel périſſe dans les combats, & qu'embarraſſez dans les rênes d'un char tous ſoient déchirés comme ce déplorable frere.

LE CHŒUR.

C'eſt un malheur qu'on n'a pû, ni prévoir, ni éviter.

ELECTRE.

Hé, qui l'auroit prévû, qu'il mourût dans une terre étrangère, ſans qu'une ſœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs....

LE CHŒUR.

Hélas !

ELECTRE.

Sans qu'elle pût l'enſevelir, & l'arroſer de ſes pleurs !

ACTE III.

SCENE UNIQUE.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE, LE CHŒUR.

CHRYSOTHEMIS.

Excuſez, chère Electre, les tranſports de joie qui me font voler vers vous. Si je paſſe en ceci les bornes de la bienſéance, c'eſt par l'empreſſement que j'ai de vous annoncer une félicité ineſpérée, & la fin des maux qui vous ont coûté tant de pleurs.

ELECTRE.

Hé, comment trouverez-vous un reméde à des maux qui n'en ſouffrent point ?

CHRYSOTHEMIS.

Oreſte eſt en ces lieux. Soyez-en auſſi aſſurée que vous l'êtes de me voir de vos yeux.

ELECTRE.

Ah, malheureuſe, y ſongez-vous ? quelle folie de me jouer, & de nous abuſer l'une & l'autre dans nos malheurs communs !

CHRYSOTHEMIS.

Non, ma ſœur, j'en atteſte ce Palais de nos peres, ce n'eſt point pour inſulter à votre douleur que je vous parle ainſi. Je le redis encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Hélas ! & qui vous l'a dit ? quel diſcours ſéducteur vous a ſi aiſément perſuadée ?

CHRYSOTHEMIS.

Ce n'eſt point pour l'avoir oui-dire que je l'aſſure. J'ai vû ; oui, j'ai vû des indices certains de ſon retour. Voilà le fondement ſur lequel je m'appuye.

ELECTRE.

Vous avez vû, ô Ciel ! & quoi ? ſur quoi fondée oſez-vous concevoir un eſpoir ſi inſenſé ?

CHRYSOTHEMIS.

Ecoutez, au nom des Dieux, & vous jugerez enſuite ſi je ſuis dépourvûe de raiſon.

ELECTRE.

Parlez, j'y consens, puisque vous le voulez ainsi.

CHRYSOTHEMIS.

Je ne vous dirai rien que je n'aye vû. A peine suis-je arrivée au tombeau d'Agamemnon, que je vois tout-à-coup des ruisseaux de lait récemment versé, couler du haut du sépulchre, & le sépulchre même paré de toutes sortes de fleurs. Surprise à cette vûe, je regarde de toutes parts si personne n'étoit caché aux environs. Nul ne paroît à mes yeux. Tout étoit tranquille. Je m'avance plus près du tombeau, & à l'extrémité je découvre des cheveux fraîchement coupés. Aussi-tôt l'idée précieuse de la personne du monde qui nous est la plus chère, le souvenir d'Oreste me revient à l'esprit. Je me rappelle ses traits & son air qui me sont toujours présens, & plus je touche ces monumens de sa piété, plus un pressentiment secret m'avertit que je ne me suis pas trompée. Je verse des larmes de joie, & je demeure alors convaincue de la vérité de mes conjectures. Oui, ma sœur, je le suis encore. Et de quel autre un don pareil pourroit-il être venu à ce tombeau? seroit-ce de vous ou de moi? ce n'est pas de moi, j'en suis

sûre. De vous encore moins. Comment l'auriez vous porté, vous qui n'avez pas même la liberté de ſortir pour aller au Temple des Dieux, ſans l'acheter par quelque mauvais traitement? pour Clytemneſtre, on ſçait aſſez qu'elle n'eſt pas d'humeur à faire de pareilles offrandes; & auroit-elle pû les faire à notre inſçû? Elles viennent d'Oreſte: il n'en faut plus douter. Prenez donc courage, ma ſœur; les Dieux ne s'attachent pas à pourſuivre toujours les malheureux. Celui qui nous fut contraire ceſſe de l'être aujourd'hui, & ce jour va peut-être devenir pour nous la ſource fortunée d'une longue félicité.

ELECTRE.

Pauvre Chryſothemis, que je plains votre erreur!

CHRYSOTHEMIS.

Quoi donc! mon récit ne vous comble-t-il pas de la plus douce joie?

ELECTRE.

Ah, ma ſœur, croyez-moi, vous ne ſçavez ni où vous êtes, ni où s'égare votre eſprit.

CHRYSOTHEMIS.

Que voulez-vous dire? je ne ſerai pas sûre de ce j'ai vû de mes yeux!

ELECTRE.

Il eſt mort, malheureuſe ſœur, & votre eſpérance s'eſt évanouie avec lui. N'attendez plus rien d'Oreſte.

CHRYSOTHEMIS.

Oreſte eſt mort! hé de qui, je vous prie, l'avez-vous oui dire?

ELECTRE.

D'un homme témoin de ſon trépas.

CHRYSOTHEMIS.

Et où eſt ce témoin? Dieux! quel étonnement eſt le mien!

ELECTRE.

Il eſt dans ce Palais. Clytemneſtre, dont il a rempli les vœux par cette nouvelle, l'y retient.

CHRYSOTHEMIS.

Ah, Ciel, & qui donc aura porté ces offrandes ſur le tombeau de mon pere?

ELECTRE.

Que voulez-vous? je m'imagine que quelqu'un ſe ſera chargé d'y porter ces triſtes monumens d'Oreſte.

CHRYSOTHEMIS.

Que je ſuis à plaindre, hélas! & que m'ont ſervi mes empreſſemens! inſenſée, j'accourois vers vous tranſportée de la plus vive joie pour vous en faire part, & j'ignorois l'abyſme de maux où nous étions précipitées. J'arrive, & je trouve

à mon retour les malheurs que j'y avois laiſſés, &, pour ſurcroît, des diſgraces plus cruelles que je n'attendois pas.

ELECTRE.

Il n'eſt que trop vrai, chère ſœur : mais, ſi vous voulez me croire, vous nous délivrerez de ce fardeau de calamités.

CHRYSOTHEMIS.

Ferai-je revivre les morts ?

ELECTRE.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Je ne ſuis pas inſenſée.

CHRYSOTHEMIS.

Qu'ordonnez-vous dont je ſois capable ?

ELECTRE.

Je ne veux de vous que du courage à exécuter ce que je vais vous propoſer.

CHYSOTHEMIS.

Hélas, je ferai, moi, tout ce que vous jugerez avantageux à notre affreuſe ſituation.

ELECTRE.

Prenez garde, Chryſothemis, à ce que vous me promettez. Songez qu'on n'achéte qu'au prix du travail un heureux ſuccès.

CHRYSOTHEMIS.

J'en conviens, & me voici prête d'y contribuer de tout mon pouvoir.

ELECTRE.

Ecoutez donc mes projets. Vous ſçavez que nous n'avons plus d'appui ni de défenſeur. Le Dieu des enfers a moiſſonné nos amis. Bornées à nous ſeules, nous n'avons de reſſource qu'en nous. Tant que j'ai ſçû qu'Oreſte jouiſſoit de la lumiere, j'ai eſpéré qu'il reviendroit un jour venger Agamemnon. Aujourd'hui qu'il n'eſt plus, je m'adreſſe à vous. Une main barbare, (vous le ſçavez,) a porté le coup mortel à notre pere. Il s'agit de le venger. Que ſert de diſſimuler & de vous tenir en ſuſpens ? il s'agit, ma ſœur, d'immoler Egiſthe.... Vous reculez ! ah, lâche, qu'attendez-vous ? ſur quel eſpoir tournez-vous encore les yeux ? vous à qui il ne reſte plus en partage que le regret de votre bonheur paſſé, vous qu'on a dépouillée de l'héritage paternel, vous qui déſormais ſans époux, & ſans eſpoir d'un heureux hymen, vous voyez condamnée à vieillir & à ſécher de douleur. Car n'eſpérez pas d'hyménée. Egiſthe, croyez-moi, n'eſt pas aſſez aveugle ni aſſez peu politique, pour ſouffrir qu'il ſorte de vous ou de moi des vengeurs du ſang qu'il a verſé. Suivez donc mes généreux conſeils. En les ſuivant, vous acquérez une double gloire.

Vous acquittez d'abord votre piété du tribut qu'elle doit à un pere & à un frere; & de plus, née libre, comme vous l'êtes, vous conservez cette précieuse liberté pour allumer un jour le flambeau d'un hymen digne de vous : car l'honneur est le principal ornement qui attire les yeux des mortels. Or considérez, je vous supplie, quelle gloire réjaillira sur vous & sur moi, si vous me secondez. Quels éloges ! quels honneurs ! qui des citoyens ou des étrangers, en nous voyant, ne s'écriera pas rempli d'admiration ? » Voyez-vous ces deux généreuses sœurs ? elles ont lavé l'opprobre du Palais de leurs Ancêtres : elles ont sauvé les restes de leur maison au péril de leurs vies : par elles leurs fiers ennemis ont été écrasés dans le sein d'une brillante fortune. Elles méritent l'amour & la vénération de l'univers. Pour couronner leur immortelle valeur, il est juste qu'elles soient distinguées dans les fêtes d'éclat, & dans les assemblées du peuple. » Voilà ce qu'on dira de nous tant que nous respirerons. Mais après le trépas, notre gloire nous survivra & ne mourra jamais. Par un intérêt si glorieux, je vous conjure, chère sœur, de suivre mes conseils. Ven-

gez un pere, succédez à un frere, délivrez-moi, délivrez-vous de nos malheurs communs, & songez que la lâcheté est un vice bas & indigne des ames bien nées.

LE CHŒUR.

Dans des conjonctures si délicates, l'on doit appeller à son secours la prudence. Elle est nécessaire pour donner ou recevoir un conseil.

CHRYSOTHEMIS.

Il est vrai, aussi vous voyez comme moi, que si la douleur ne troubloit ses esprits, elle parleroit avec plus de retenue & moins de témérité. Car, dites-moi, ma sœur, sur quelle espérance vous armez-vous d'une audace inoüie, & prétendez-vous m'engager à servir votre rage? oubliez-vous qui vous êtes, & quel est celui que vous voulez opprimer? oubliez-vous votre sexe, votre foiblesse, & la force de vos ennemis? ne voyez-vous pas que la fortune se déclare de jour en jour pour eux, tandis qu'elle nous abandonne sans retour? hé, quelle main seroit capable de percer impunément un Prince tel qu'Egisthe? Croyez-moi, Electre, défiez-vous de vos paroles mêmes; & déja trop malheureuse, craignez de vous attirer de plus grands

malheurs, ſi quelque ennemi ſecret venoit à ſurprendre de pareils diſcours. Que nous ſervira la gloire dont vous me vantez tant l'éclat, ſi nous la terniſſons par une mort honteuſe ? que dis-je, par la mort ! elle n'eſt pas le plus grand des maux. Le ſupplice réſervé à notre conjuration, ce ſeroit de ſouhaiter le trépas & de ne pouvoir l'obtenir. Je vous conjure donc, chère ſœur, de modérer du moins vos fureurs, avant que de nous condamner nous & notre race à périr par les plus horribles ſupplices. Quant à vos diſcours impuiſſans, je les couvrirai, (je le promets,) d'un ſilence éternel. Pour vous, s'il eſt poſſible, rappellez vos eſprits & votre raiſon, meſurez vos forces, & apprenez enfin de votre foibleſſe & du tems à céder à ceux qui vous ſurpaſſent en pouvoir.

LE CHŒUR.

Croyez Chryſothemis, Madame. La prudence & la modération ſont le préſent le plus avantageux que les Dieux puiſſent faire aux hommes.

ELECTRE.

Ce diſcours n'a rien qui m'étonne. Je m'attendois à vos refus, ma ſœur, & je vous connoiſſois trop pour ne m'y attendre pas. Hé-bien, je me réſerve à moi

ſeule l'exécution de ce projet. Cette main ſçaura bien l'accomplir, & je ne l'aurai pas formé en vain.

CHRYSOTHEMIS.

Ah, que n'aviez-vous ces généreux ſentimens, lorſqu'on aſſaſſinoit mon pere ! que vous nous auriez épargné de malheurs !

ELECTRE.

Je les avois dans mon ſein; mais la force ne répondoit pas à mon courage.

CHRYSOTHEMIS.

Hé-bien, puiſque vous le voulez, conſervez des ſentimens ſi généreux, j'y conſens.

ELECTRE.

Vous ne parlez ainſi, cruelle, que pour vous diſpenſer de vous joindre à moi.

CHRYSOTHEMIS.

Il eſt beau d'oſer de grandes choſes, dût-on s'expoſer à perdre le jour par les derniers ſupplices.

ELECTRE.

J'approuve votre maxime; mais je déteſte votre lâcheté.

CHRYSOTHEMIS.

J'écouterai volontiers vos louanges, quand vous approuverez mes conſeils.

ELECTRE.

Et c'eſt ce que jamais vous ne gagnerez ſur moi.

CHRYSOTHEMIS.

Le tems en viendra peut-être à bout.

ELECTRE.

Allez, retirez-vous; auſſi-bien ne trouvai-je en vous nulle reſſource.

CHRYSOTHEMIS.

Vous vous trompez, Electre; mais moi, je ne trouve en vous nulle docilité.

ELECTRE.

Allez, vous dis-je, & ne manquez pas de redire à votre mere ce que vous avez entendu.

CHRYSOTHEMIS.

Non, je ne ſuis pas aſſez votre ennemie, pour être capable d'un trait ſi noir.

ELECTRE.

N'eſt-ce pas être mon ennemie que de me conſeiller une lâcheté?

CHRYSOTHEMIS.

Ce qu'on vous conſeille n'eſt point lâcheté, c'eſt prudence.

ELECTRE.

Quoi donc, à vous entendre, c'eſt à moi de ſouſcrire à vos déciſions!

CHRYSOTHEMIS.

Quand vous aurez rappellé votre raiſon, je conſentirai à me ſoumettre aux vôtres.

ELECTRE.

Qu'il eſt honteux de parler ſi bien, & d'agir ſi mal !

CHRYSOTHEMIS.

Vous dites vrai, & tel eſt votre malheur.

ELECTRE.

Mais, dites-moi, je vous prie, que trouvez-vous d'injuſte dans mon projet ?

CHRYSOTHEMIS.

Les plus juſtes deſſeins ſont ſouvent pernicieux.

ELECTRE.

Non, de pareilles maximes ne ſeront jamais de mon goût.

CHRYSOTHEMIS.

Si vous perſiſtez dans votre entrepriſe, le ſuccès les juſtifiera, & vous les approuverez trop tard.

ELECTRE.

J'y perſiſte, & je la pouſſerai juſqu'au bout, ſans égard à vos prédictions.

CHRYSOTHEMIS.

C'eſt donc une choſe arrêtée, & vous n'écoutez plus mes conſeils ?

ELECTRE.

Rien de plus odieux pour moi que des conſeils lâches.

CHRYSOTHEMIS.

C'en eſt donc fait, & rien de ce

que je vous dis n'entre dans votre esprit ?

ELECTRE.

J'ai tout pesé, ma sœur. Sçachez que ce n'est pas d'aujourd'hui que mon parti est pris.

CHRYSOTHEMIS.

Je me retire donc : aussi-bien ne pouvez-vous goûter mes pensées, ni moi votre conduite.

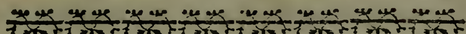
ELECTRE.

A la bonne heure, partez : mais dussiez-vous revenir vers moi, je romps tout commerce avec vous. Aussi-bien faut-il être insensée pour entreprendre de déterminer un courage aussi mou que le vôtre.

CHRYSOTHEMIS.

Suivez donc vos lumieres, puisque vous les croyez plus sûres que les miennes : mais, je vous en avertis encore, quand vous serez plongée dans un abysme de maux, vous louerez malgré vous mes conseils.





III. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

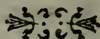
D'où vient que les oiſeaux du Ciel, plus ſages que les mortels, ont ſoin de nourrir ceux dont ils ont reçû la vie & l'éducation, tandis que nous, ingrats que nous ſommes, peu touchés d'un ſi bel exemple, ſemblons rougir de l'imiter. Mais j'atteſte les foudres de Jupiter, & la Juſtice vengereſſe qui habite dans les Cieux, que cette ingratitude n'eſt jamais impunie. O Renommée, qui rempliſſez toute l'étendue de la terre, pénétrez juſqu'aux enfers, troublez par vos cris le repos des Atrides morts, & portez-leur les triſtes nouvelles des crimes de leur maiſon. *STROPHE I.*

Découvrez-leur le déſordre qui y regne. Dites-leur que deux Princeſſes, unies par les liens les plus étroits du ſang, ſont diviſées par la plus cruelle diſcorde, & ne peuvent plus vivre enſemble. J'excuſe toutefois Electre. Seule, & privée de tout appui, elle ſe voit noyée dans la douleur, comme dans les flots de la mer. Semblable à la plaintive *ANTISTR. I.*

Philoméle, elle ne cesse de pleurer son pere. La mort même n'a rien qui l'effraye. Résolue d'affronter le trépas, elle ne songe qu'à perdre deux horribles Furies. Est-il en effet un cœur bien situé qui puisse supporter de pareilles disgraces ?

STROPHE II. Non, un cœur généreux, dans le sein de l'adversité, ne peut voir sa gloire se changer en infamie. O Princesse, ô ma fille, il faut en convenir, accablée jusqu'à présent sous le poids d'une vie insupportable, & maintenant armée contre le crime pour vous mettre à couvert du déshonneur, vous méritez le double éloge de fille sage & généreuse.

ANTISTR. II. Puissiez-vous survivre au coup que vous méditez ! puissions-nous vous voir surpasser autant vos ennemis en force & en pouvoir, que vous en êtes aujourd'hui opprimée ! ce prix est dû à votre piété constante envers les Dieux, malgré l'injuste & cruelle destinée que vous éprouvez.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE, ELECTRE, LE CHŒUR.

ORESTE *au Chœur*.

Dites-moi, je vous prie, ne ſerions-nous point dans l'erreur ? ſommes-nous en effet arrivés au lieu que nous cherchons ?

LE CHŒUR.

Que ſouhaitez-vous ?

ORESTE.

Je cherche depuis long-tems le Palais d'Egiſthe.

LE CHŒUR.

Le Palais d'Egiſthe ? le voici, l'on ne vous a pas trompé.

ORESTE.

Qui de vous veut bien ſe charger de lui annoncer notre arrivée en ces lieux ? elle ne peut qu'être agréable, & pour lui, & pour nous.

LE CHŒUR.

* Ce ſera la Princeſſe. Il faut que ce ſoit une perſonne du Palais même.

* Détour du Chœur, qui ne veut pas cha-

ORESTE.

Allez donc, Madame, & dites que quelques perſonnes de la Phocide ſouhaiteroient de voir Egiſthe.

ELECTRE.

Ah, malheureuſe que je ſuis! De quoi me chargez-vous? ne feriez-vous point envoyés pour confirmer la triſte nouvelle que nous avons reçûe?

ORESTE.

J'ignore la nouvelle dont vous parlez: mais * Strophius m'a chargé d'en porter ſur ce qui touche Oreſte.

ELECTRE.

Sur Oreſte? & quoi, ô étranger? Dieux, de quelle frayeur je me ſens ſaiſie!

ORESTE.

Nous apportons dans cette urne que vous voyez, les triſtes reſtes de ce Prince mort.

griner Electre en ſe chargeant d'un meſſage qui ne devoit pas lui être agréable. C'eſt en même tems une adreſſe du Poëte, qui par-là empêche Oreſte d'entrer ſi-tôt dans le Palais, & qui ménage ainſi cette belle reconnoiſſance du frere & de la ſœur.

* Roi de Criſſa, & pere de Pylade, chez qui Oreſte étoit demeuré caché après avoir été ſauvé par Electre.

ELECTRE.

Ah, infortunée, je ne ſuis que trop aſſurée de mon malheur.

ORESTE.

Si vous vous intéreſſez à la deſtinée d'Oreſte, apprenez que ſon corps eſt renfermé dans ce monument.

ELECTRE.

Donnez, cher étranger, donnez-moi cette urne, au nom des Dieux, puiſqu'il y eſt renfermé : laiſſez-moi l'embraſſer & pleurer ſur ſa cendre mes infortunes, & celles de toute ma maiſon.

ORESTE *à quelqu'un de ſa ſuite.*

Approchez. Donnez-lui cette urne. Ce n'eſt pas par un eſprit de haine qu'elle la demande. Il faut qu'elle ſoit unie de ſang ou d'amitié à Oreſte.

ELECTRE.

Déplorable monument de la perſonne du monde que j'aimai le plus, reſtes infortunés de mon frere, ô combien les eſpérances dont je m'étois flattée, quand je vous envoyai hors de ce Palais, ſont différentes des ſentimens que j'éprouve en vous recevant aujourd'hui ! Je vous envoyai, cher Prince, plein de gloire & de vie, & je ne reçois entre mes bras que votre ombre & vos cendres. Hélas ! puiſque vous deviez m'être ravi, que ne

le fûtes-vous, avant que je vous fisse passer dans une terre étrangère, après vous avoir soustrait de mes mains au glaive qui vous menaçoit ! du moins, si la mort vous eût enlevé alors, vous auriez trouvé place dans le tombeau de votre pere. Mais, hélas, loin de ce Palais, séparé de votre sœur, & rélégué dans une terre écartée, vous avez été la proie d'une mort cruelle, sans qu'une main chérie ait pû vous rendre les honneurs du tombeau. Car, malheureuse que je suis, je n'ai pas même eû le triste avantage de laver moi-même votre cadavre, ni de porter sur le bucher ce précieux fardeau : des mains étrangères vous ont rendu ce dernier service, & vous ne revenez dans les miennes que comme un poids léger renfermé dans le contour d'une urne. Frivole & funeste succès des soins que je pris d'élever votre enfance ! soins si doux pour moi, qu'êtes-vous devenus ! car enfin, vous le sçavez, cher Prince, vous ne fûtes pas plus chéri d'une mere ; vous dormiez dans mon sein. Je vous tenois lieu de mere en effet ; &, quoique je ne fusse que votre sœur, vous me donniez un plus tendre nom. Tout cela est mort avec vous dans le jour fatal qui vous a vû périr. Semblable à un orage

affreux, la mort m'a tout ravi en vous enlevant. J'ai perdu mon pere, vous n'êtes plus, & je meurs avec vous. Cependant nos ennemis triomphent : notre mere, ou plûtôt notre marâtre, se livre aux transports d'une folle joie. Vous deviez l'en punir un jour : ainsi me le faisiez-vous espérer dans vos lettres secrettes : mais le génie contraire, qui présidoit à vos jours & aux miens, a bien sçu renverser nos projets, en ne me rendant, au lieu de vous, qu'une Ombre vaine, & qu'une inutile poussiere. Hélas, hélas ! dépouilles trop malheureuses, malheureuse moi-même ! hélas, ô mon cher Oreste ! ô voyage fatal ! c'est lui qui m'a perdue. Il m'a perdue, vous dis-je, pour toujours. O le plus chéri des mortels, recevez-moi dans le sein de cette urne : unissez une sœur morte à un frere mort. Que désormais rendue à vous sur les sombres bords, rien ne puisse m'en séparer. Tant que vous avez vécu j'ai partagé votre destinée avec vous ; souffrez que je partage aussi votre tombeau. La mort est l'objet de mes desirs, & je ne vois pas à l'aspect de cette urne, que les morts soient sensibles & malheureux.

LE CHŒUR.

Songez, Electre, que vous avez reçû

le jour d'un pere mortel. Orefte l'étoit de même. Moderez donc vos regrets, puifque la mort eft inévitable pour tous les mortels.

ORESTE *émû.*

O Ciel! que vais-je lui dire? parlerai-je fans déguifement, & par où commencer? non, je ne puis plus retenir mes tranfports.

ELECTRE.

Quel tranfport de douleur vous faifit? que dites-vous?

ORESTE.

Eft-ce donc Electre que je vois? eft-ce là cette beauté....

ELECTRE.

C'eft elle-même, hélas! mais dans quel état la voyez-vous!

ORESTE.

O Ciel! quel accablement de misère!

ELECTRE.

D'où viennent, ô étranger, ces foupirs en ma faveur?

ORESTE.

O beauté trop indignement flétrie par d'affreux traitemens.

ELECTRE.

Ne feroit-ce point fur la deftinée de quelqu'autre que vous gémiffez?

ORESTE.

O jours trop malheureusement écoulés, sans appui, sans consolateur !

ELECTRE.

Généreux étranger, encore une fois; dites-moi ce qui vous fait soupirer ainsi, en fixant sur moi vos regards.

ORESTE.

Hélas, je ne connoissois pas encore tous mes malheurs.

ELECTRE.

Est-ce par mes paroles que vous commencez à les connoître ?

ORESTE.

C'est en voyant la grandeur de vos maux.

ELECTRE.

Vous n'en voyez que la moindre partie.

ORESTE.

Et que puis-je voir de plus affligeant ?

ELECTRE.

Le voici. Je suis obligée de demeurer avec les meurtriers...

ORESTE.

Quels meurtriers ? de qui ?

ELECTRE.

Avec les meurtriers de mon pere, & pour surcroît je me vois contrainte d'être leur esclave.

ORESTE.

Leur esclave ! & qui vous réduit à cette cruelle extrémité ?

ELECTRE.

C'est un ennemi barbare, qu'on appelle ma mere : mais elle n'a de mere que le nom.

ORESTE.

Comment ? & que fait-elle pour vous y contraindre ? est-ce par la violence, ou par la misère ?

ELECTRE.

Par la misère, par la violence, & par tout ce qu'elle peut imaginer de cruautés.

ORESTE.

Et vous n'avez personne qui s'oppose à sa rage ? personne qui vous tende une main secourable ?

ELECTRE.

Personne. Le seul appui qui me restoit n'est plus, & c'étoit ce frere dont vous m'apportez les cendres.

ORESTE.

Pauvre Princesse, que la situation où je vous vois excite ma compassion !

ELECTRE.

Hé-bien, vous êtes le seul ici qui soyez touché de mes misères.

ORESTE.

Aussi suis-je le seul qui vienne vous

témoigner combien j'y suis sensible.

ELECTRE.

Mais ne seriez vous point quelqu'un de mes proches ?

ORESTE.

Je pourrois vous confier un secret, s'il m'étoit permis de compter sur la fidélité de vos Compagnes.

ELECTRE.

Elles sont fidelles, j'en réponds : parlez.

ORESTE.

Mettez donc bas cette urne. A ce prix vous sçaurez tout.

ELECTRE.

Au nom des Dieux, ô étranger, ne me l'arrachez pas.

ORESTE.

Laissez-la : croyez-moi ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

ELECTRE.

* Par votre sacré visage, que je touche, ne m'enlevez pas un si cher dépôt.

ORESTE.

Non, vous dis-je, je ne permettrai pas que vous gardiez cet aliment de vos regrets.

ELECTRE, *embrassant l'urne.*

Je serois doublement misérable, mon

* Maniere de supplier.

cher Oreſte, ſi l'on me privoit de ce qui me reſte de vous.

ORESTE.

Concevez de meilleures eſpérances ; & comptez que votre douleur n'eſt pas raiſonnable.

ELECTRE.

Quoi ! j'ai tort de pleurer un frere ?

ORESTE.

Ce n'eſt point à vous de tenir ce triſte langage.

ELECTRE.

Suis-je donc indigne de ce cher mort ?

ORESTE.

Non ; mais, encore une fois, ce n'eſt pas à vous de le pleurer.

ELECTRE.

Je ne pleurerois pas Oreſte, & je tiens ſes cendres dans mes mains ?

ORESTE.

Ce n'eſt pas Oreſte : ce n'eſt là qu'un tombeau feint.

ELECTRE.

Où donc eſt le véritable tombeau de ce malheureux Prince ?

ORESTE.

Il n'en a point : il eſt plein de vie.

ELECTRE.

Que dites-vous, cher étranger ?

ORESTE.

ORESTE.

La vérité.

ELECTRE.

Oreſte vit encore?

ORESTE.

Il vit.... puiſque je vis.

ELECTRE.

Vous, Oreſte!

ORESTE.

Moi-même. Regardez cet anneau. C'eſt celui de mon pere. Jugez ſi je vous trompe.

ELECTRE, *après avoir examiné le cachet.*

O le plus doux & le plus ſerain de mes jours!

ORESTE.

O jour véritablement heureux!

ELECTRE.

Quoi, c'eſt vous? c'eſt votre voix que j'entends, cher Oreſte!

ORESTE.

C'eſt moi, vous dis je. N'en cherchez point d'autres preuves.

ELECTRE.

C'eſt donc vous que je retrouve enfin! vous que j'embraſſe!

ORESTE.

Oui, & pour ne plus nous ſéparer.

ELECTRE.

O chères Compagnes, ô mes Conci-

toyennes, voyez, voyez cet Oreſte, qu'une feinte mort m'avoit ravi, & qu'elle me rend aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous le voyons, Princeſſe; & un bonheur ſi peu eſpéré fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ELECTRE.

Rejetton précieux de mes peres, cher Oreſte, vous voici donc de retour! Vous me retrouvez, je vous retrouve; vous revoyez ce que vous avez tant ſouhaité de revoir!

ORESTE.

Oui, ma ſœur, me voici; mais modérez vos tranſports, & attendez un autre tems pour les faire éclatter.

ELECTRE.

Comment?

ORESTE.

Ne parlez plus, vous dis je; de peur d'être entendue de ce Palais.

ELECTRE.

Non, non, j'en atteſte la chaſte Diane, je ne ferai pas déſormais l'honneur aux femmes de ce Palais, de craindre ce vil troupeau qui n'eſt qu'un poids inutile ſur la terre.

ORESTE.

Prenez-y garde, Electre; Mars arme

quelquefois leurs foibles mains : vous ne le ſçavez que trop.

ELECTRE.

Ah, de quels malheurs me rappellez-vous le cruel ſouvenir ! vous touchez nos maux, maux horribles, maux inexplicables, maux que jamais l'oubli ne peut effacer...

ORESTE.

Je ſçai tout ; quand il en ſera tems, je ſçaurai m'en rappeller la mémoire, & vous m'en parlerez.

ELECTRE.

Ah ! tout tems m'eſt propre pour parler d'une choſe ſi intéreſſante. Et n'ai-je pas recouvré ma liberté ?

ORESTE.

Oui, vous êtes libre : toutefois je vous conjure de vous modérer.

ELECTRE.

Hé-bien, qu'allons-nous entreprendre ?

ORESTE.

Ce n'eſt pas ici le tems ni le lieu d'en parler.

ELECTRE.

Hé, qui pourroit m'empêcher d'éclatter, tandis que je vous vois de retour par un prodige ineſpéré ?

ORESTE.

Vous m'avez revû quand les Dieux m'ont ordonné de reparoître.

ELECTRE.

Les Dieux ont inſpiré ce retour ! ah, vous me comblez d'un ſurcroît de plaiſir. Quel heureux préſage, & que n'en dois-je pas attendre !

ORESTE.

C'eſt à regret, chère Electre, que je contrains votre joie. Mais j'en appréhende les ſuites.

ELECTRE.

Hélas, que voulez-vous ? ſouhaité ſi long-tems, ſi impatiemment attendu, après avoir daigné m'honorer de votre chère préſence, après m'avoir retrouvée dans l'affliction, dans les larmes, feriez-vous....

ORESTE.

Quoi ! qu'exigez-vous de moi ?

ELECTRE.

Seriez-vous aſſez cruel pour me ravir l'innocente joie que j'ai de vous revoir ?

ORESTE.

Non certes ; & je ſerois indigné qu'un autre en ma place vous la ravît.

ELECTRE.

Vous ſouffrez donc que j'en goûte la douceur.

ORESTE.

Et le moyen de vous en empêcher ?

ELECTRE *au Chœur.*

Chères amies, vous le ſçavez, quand le bruit fatal de la mort imprévûe d'Oreſte a frappé mon oreille, réduite à une douleur muette, je n'ai point fait retentir ces lieux de mes cris. Mais à préſent, ô mon frere, que je vous embraſſe, à préſent que je joüis de votre préſence, de cette vûe que de nouveaux malheurs ne pourroient jamais effacer de mon eſprit, puis-je ne pas éclatter? puis-je ? . . .

ORESTE.

Laiſſez les diſcours frivoles. Ne me dites point que ma mere eſt la plus dénaturée de toutes les meres, qu'Egiſthe devenu l'uſurpateur de notre héritage, dévore cette infortunée maiſon. Tandis que vous me raconteriez en détail ces horreurs, un tems précieux nous ſeroit enlevé. Dites-moi ſeulement ce que la conjoncture me permet d'exiger, comment croyez-vous que nous puiſſions écraſer nos ennemis dans le ſein de leur félicité. Sera-ce à main armée, ou par la ruſe ? Pour vous, ma ſœur, prenez garde qu'à notre arrivée dans le Palais, Clytemneſtre n'apperçoive ſur votre vi-

ſage la moindre trace de gayeté. Cela nous perdroit. Efforcez-vous plûtôt d'affecter la même douleur dont vous fûtes pénétrée au bruit de mon feint trépas. Quand nous aurons conſommé notre entrepriſe, libres alors de toute inquiétude, nous ne ſerons plus gênés dans notre allégreſſe mutuelle.

ELECTRE.

O mon cher frere, votre volonté ſera toujours la régle de la mienne. J'ai conçû, il eſt vrai, une vive joie : mais c'eſt de vous que je la tiens. Je vous la ſacrifie, & fallût-il vous ſacrifier davantage, je ne voudrois pas au prix du plus grand intérêt vous cauſer le moindre chagrin. Ce feroit d'ailleurs bien mal répondre à la fortune qui nous favoriſe. A l'égard de ce Palais, vous ſçavez ce qui s'y paſſe. Egiſthe en eſt abſent. Il n'y reſte que Clytemneſtre : & ne craignez pas qu'elle ſurprenne ſur mon viſage aucun ſigne de joie. La haine que je lui porte eſt trop invétérée pour ne pas toujours m'attriſter : du moins ma joie ne me trahira pas dans la ſurpriſe où me jette votre retour. Elle ne paroîtra que par mes pleurs. Et comment ne pleurerois-je pas de tendreſſe, moi qui vous ai vû en proie à la mort, & rendu à la vie dans le mê-

me jour? Oui, ma ſurpriſe eſt telle, que ſi mon pere revoyoit inopinément la lumiere, ce ne ſeroit plus un prodige pour moi, je le croirois ſans héſiter. Et votre retour n'a-t-il pas auſſi l'air des miracles? conduiſez donc votre entrepriſe, comme vous le jugerez à propos. Je m'en décharge ſur vous. Sçachez ſeulement que ſi j'avois été ſeule, j'aurois pris l'un de ces deux partis, ou de me délivrer avec honneur de la ſervitude, ou de périr glorieuſement.

ORESTE *ou* LE CHŒUR.

Ah, Princeſſe, ne parlez plus. J'entends du bruit à la porte du Palais.

ELECTRE, *changeant d'air & de ton.*

Entrez, ô étrangers, entrez, ce que vous portez ne peut manquer d'être reçû favorablement; (*à part*) mais cette joie ſera de courte durée.

SCENE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

O Ciel! quelle eſt votre imprudence? avez-vous donc perdu tout le ſoin de votre vie? Inſenſés, vous ne voyez pas que vous êtes non-ſeulement environnés

de périls, mais au milieu du danger même, & dans un Palais ennemi : & certes, si je n'avois toujours veillé à cette porte durant votre entretien, nos projets y auroient plûtôt parû que vous-mêmes. J'y ai heureusement pourvû, graces au Ciel. Laissez donc ces discours inutiles, & ces témoignages éternels d'une joie qui ne tarit point. Entrez promptement. Dans une affaire de cette importance, tout délai est funeste. Il n'est plus question que d'agir.

ORESTE.

Entrons ; mais en quel état sont nos affaires dans ce Palais ?

LE GOUVERNEUR.

Dans le plus heureux état qu'on puisse souhaiter. Personne ne vous y reconnoîtra.

ORESTE.

Vous m'y avez donc fait passer pour mort ?

LE GOUVERNEUR.

Croyez qu'on vous y regarde comme un habitant des sombres bords.

ORESTE.

Leur joie est-elle parfaite ? quels sont leurs sentimens ?

LE GOUVERNEUR.

Vous le sçaurez après. Il suffit de dire

que tout leur ſemble conſpirer à leurs deſirs, dans le tems même que tout ſe diſpoſe à les renverſer.

ELECTRE.

Au nom des Dieux, mon frere, dites-moi quel eſt cet homme ?

ORESTE.

Quoi, vous ne reconnoiſſez pas...

ELECTRE.

Non.

ORESTE.

Le fidéle dépoſitaire, entre les mains de qui vous me remîtes autrefois ?

ELECTRE.

Celui.... que dites-vous ?

ORESTE.

Oui, celui qui par un effet de vos ſoins me transporta dans la Phocide.

ELECTRE.

O Ciel ! c'eſt là ce dépoſitaire... ce ſeul homme fidéle que j'aye trouvé lorſqu'on aſſaſſinoit mon pere ?

ORESTE.

C'eſt lui-même, n'en doutez plus.

ELECTRE.

Agréable vûe ! ô unique libérateur de la maiſon d'Agamemnon, quel heureux hazard vous améne en ces lieux ? êtes-vous en effet celui qui nous avez l'un & l'autre ſauvés de tant de maux ? oui,

voilà les mains chéries qui me conſerverent un dépôt ſi précieux. Voilà celui dont la fuite heureuſe déroba Oreſte à la mort. Mais comment, dites-moi, avez-vous pû vous cacher ſi long-tems à mon impatience? comment, en venant me rendre la vie, avez-vous eû la cruauté de me donner mille morts par vos diſcours trompeurs? ô mon cher pere (car en vous revoyant je crois revoir mon véritable pere,) apprenez que vous êtes l'homme du monde que j'aye le plus haï & aimé dans un jour.

LE GOUVERNEUR.

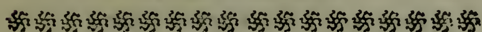
C'en eſt aſſez, Madame: réſervons ces diſcours à un autre tems. Les jours entiers & les longues nuits ſuffiront à peine au récit mutuel de nos aventures. Allons, (*à Oreſte & à Pylade*,) Princes, il eſt tems d'agir. Clytemneſtre eſt ſeule: ce Palais n'eſt rempli que de femmes; mais pour peu que vous différiez, attendez-vous de voir fondre ſur vous avec elles une foule bien plus redoutable.

ORESTE *à Pylade*.

Allons, cher Pylade, ne perdons plus le tems en diſcours ſtériles: entrons, mais ſaluons auparavant les Dieux tutélaires qui veillent au veſtibule de ce Palais.

ELECTRE.

O Apollon, jettez un regard favorable, & ſur eux, & ſur moi. Hélas, vous le ſçavez, ma main libérale a répandu ſur vos autels tous les dons que mon indigente piété m'a permis d'y porter. Je n'ai plus rien à vous offrir que des vœux, des prieres, & des adorations. Daignez les recevoir : aſſiſtez-nous dans cette grande entrepriſe, & montrez aux mortels effrayés de quel prix les Dieux ſçavent récompenſer l'impiété.



IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Dieux ! quelle fureur reſpire le Dieu Mars ! il brûle de ſe baigner dans le ſang ennemi. Déja les inévitables Furies, compagnes des crimes horribles, ſe ſont emparées du Palais : je l'avois prédit en tremblant ; mais l'événement va juſtifier mes prédictions. STROPHE.

Oui, le Prince vengeur des morts eſt entré furtivement dans le Palais de ſes ancêtres. Déja l'épée nue, & prête à être trempée dans le ſang, brille entre ANTISTR.

ſes mains. Le fils de Maïa, le Dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage; il voile ſon entrepriſe. L'exécution ſuivra de près le projet.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

Apprenez, chères amies, que les Princes ſont ſur le point d'exécuter leur entrepriſe. Pour vous, demeurez dans un profond ſilence.

LE CHŒUR.

Comment? que ſont-ils?

ELECTRE.

Tandis qu'elle (*Clytemneſtre*) employe tous ſes ſoins aux préparatifs des funérailles d'Oreſte, ils l'environnent, & ne la quittent point.

LE CHŒUR.

Mais vous, Princeſſe, pourquoi ſortez-vous?

ELECTRE.

C'eſt pour empêcher qu'Egiſthe ne nous ſurprenne par un retour imprévû.

SCENE II.

Les mêmes.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Ha! ha! ha! mes amis, où êtes vous? le Palais eſt rempli d'aſſaſſins.

ELECTRE.

On crie. Entendez-vous?

LE CHŒUR.

J'en frémis de ſrayeur.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Ah, cher Egiſthe, où êtes-vous?

ELECTRE.

J'entends de nouveaux cris.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

O mon fils, ayez quelque pitié de celle qui vous a mis au monde.

ELECTRE.

Hé, en avez-vous eû, cruelle, pour le fils & pour le pere?

LE CHŒUR.

O Ville, ô race infortunée, ce déplorable jour met le comble à vos malheurs.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Aye, je ſuis bleſſée.

ELECTRE.

Frappez, redoublez, s'il eſt poſſible.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Encore! ô Ciel!

ELECTRE.

Qu'Egifthe n'éprouve-t-il auffi le même fort ?

LE CHŒUR.

L'effet des imprécations eft accompli. Les morts revivent. Ils fortent de leurs tombeaux pour fe baigner dans le fang des vivans.

SCENE III.

ELECTRE, LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE, Suite.

ELECTRE.

Les voici qui paroiffent. Leurs mains dégoûtent encore du fang qu'ils ont verfé au Dieu Mars. Hé-bien, mon frere, en quel état font les chofes ?

ORESTE.

Tout eft en sûreté dans le Palais, fi l'Oracle d'Apollon ne nous trompe pas. Du moins votre ennemie expire. Vous n'avez plus rien à craindre de fes indignes traitemens.

LE CHŒUR.

Arrêtez. J'apperçois Egifthe.

ELECTRE.

Ah, mes amis, rentrez dans le Palais. Ne voyez-vous pas ce fier ennemi qui approche de la ville comblé de joie ?

LE CHŒUR.

Allez, retirez-vous promptement à l'entrée du veſtibule. Puiſſe la fin de votre entrepriſe, répondre à cet heureux commencement.

ORESTE.

Que rien ne vous inquiéte. Vos ſouhaits ſeront accomplis.

ELECTRE.

Ne perdez point le tems.

ORESTE *à l'entrée du Palais.*

Me voici retiré.

ELECTRE.

J'aurai ſoin du reſte en ce lieu.

LE CHŒUR.

Il ſeroit en effet à propos de tromper la victime par quelques douceurs apparentes, pour la faire plus aiſément tomber dans le piége que la Déeſſe de la vengeance lui a dreſſé.

SCENE IV.

Les mêmes, EGISTHE.

EGISTHE.

Qui de vous me dira où ſont ces Phocéens qu'on dit avoir apporté la nouvelle du trépas d'Oreſte, qui a péri dans un combat de chars ? c'eſt à vous, Electre, oui, c'eſt à vous à me l'enſeigner, &

vous le ferez malgré vos hauteurs passées : car cet événement vous intéresse trop pour ne pas en être bien instruite.

ELECTRE.

Vous dites vrai ; comment pourrois-je ignorer ce qui touche une personne si chérie ?

EGISTHE.

Où sont ces étrangers ? daignez me l'apprendre.

ELECTRE.

Ils sont dans le Palais, où ils ont trouvé une personne qui ne pouvoit manquer de les bien recevoir.

EGISTHE.

Ils l'ont donc bien assurée de la mort d'Oreste ?

ELECTRE.

Si bien, qu'ils l'ont instruite, & de paroles, & d'effets.

EGISTHE.

Quoi, le corps d'Oreste est ici ? je puis voir moi-même...

ELECTRE.

Oui, vous pouvez repaître vos yeux de cet horrible spectacle.

EGISTHE.

Il faut en convenir : vous me dites aujourd'hui, contre votre coutume, des choses qui me flattent infiniment.

ELECTRE.

Allez donc goûter ce plaisir, puisqu'il vous paroît si flatteur.

EGISTHE.

Peuple, qu'on fasse silence, & vous, (*à quelqu'un de sa suite*,) qu'on ouvre les portes du Palais à tous ceux de Mycènes & d'Argos. Approchez tous, & si quelqu'un nourrit encore de frivoles espérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreste; qu'il tremble à la vûe de ce spectacle; qu'il apprenne à subir le joug; &, s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il cesse de s'élever contre son légitime Roi.

ELECTRE.

Pour moi, j'ai déja fait mon devoir sur ce point. Le tems m'a enfin appris à céder à ceux qui ont le pouvoir en main.

SCENE V.

Les portes s'ouvrent, on voit paroître dans l'enfoncement un cadavre voilé.

ORESTE, PYLADE, LE GOUVERNEUR, Suite.
ELECTRE, LE CHŒUR, EGISTHE.

EGISTHE.

O Jupiter, quel spectacle pour Egisthe! Que cette mort satisfait ma haine! j'igno-

re ſi Néméſis * ne s'en vengera point. N'importe. Levez (*à Oreſte*) promptement ces voiles qui le cachent à mes yeux, afin que le ſang qui nous lie lui attire de moi le tribut de larmes que je lui deſtine.

ORESTE.

Levez vous-même ce voile. C'eſt à vous, non à moi, de voir ce cadavre, & de le pleurer.

EGISTHE.

Vous dites vrai : je vais ſuivre votre conſeil. Vous (*à quelqu'un de ſa ſuite*) qu'on cherche par-tout Clytemneſtre, & qu'on la faſſe venir.

ORESTE, *après que le voile eſt levé.*

La voici. Ne la cherchez point ailleurs.

EGISTHE.

Ah Ciel ! quel objet....

ORESTE.

Que crains-tu ? quel eſt cet objet que tu feins de ne pas reconnoître.

EGISTHE.

Ah, malheureux ! quels ennemis m'aſſiégent ! dans quelles embûches je ſuis tombé !

ORESTE.

Tu ne t'apperçois pas encore que plein de vie tu as affaire à des morts.

* Déeſſe de la vengeance.

EGISTHE.

Hélas, je ne le vois que trop. Ce ne peut être qu'Oreſte qui me parle ainſi.

ORESTE.

Tu le devines enfin : mais trop tard pour ton malheur.

EGISTHE.

Je ſuis perdu. Mais, Prince, ſouffrez que je vous diſe quelques paroles.

ELECTRE.

Non, mon frere, ne l'écoutez pas. Gardez-vous de vous laiſſer ſurprendre par ſes diſcours. Que ſert à une victime chargée d'imprécations, & dévouée à la mort, le délai de quelques momens? livrez-le plûtôt à ſa mauvaiſe deſtinée, &, après l'avoir immolé, abandonnez loin de nous ſon corps aux ſépulchres * qui lui conviennent. Voilà l'unique reméde dont vous puiſſiez ſoulager les maux que j'ai trop long-tems ſoufferts.

ORESTE.

Allons, paſſe dans ce Palais : il n'eſt plus queſtion de t'entendre. Ta ſentence eſt prononcée ; viens la ſubir.

EGISTHE.

Pourquoi dans l'intérieur de ce Palais ?

* Il entend les oiſeaux. Cette punition étoit pire que la mort même, eû égard à la ſuperſtition des Grecs.

ſi l'action que vous méditez eſt ſi belle; ne cherchez point les ténébres, me voici; vous pouvez me donner la mort.

ORESTE.

Ce n'eſt plus à toi de parler en maître. Va, malheureux, va, dis-je, dans cet appartement où tu égorgeas mon pere; voilà le lieu deſtiné à être le témoin de ton ſupplice, & de ma vengeance.

EGISTHE.

Tel eſt donc l'ordre du Deſtin. Il faut que ce Palais ſoit le témoin des malheurs préſens des Pélopides, * & des maux que je leur prédis pour l'avenir.

ORESTE.

Il le ſera du moins de ta mort. Cette prédiction eſt plus sûre que la tienne.

EGISTHE.

Tu me fais mourir en ſecret. Ce n'eſt pas imiter ton pere, † qui immola...

ORESTE.

C'eſt trop diſcourir. Vainement prétends-tu reculer la peine qui t'eſt dûe. Entre.

EGISTHE.

Sers moi de guide; je te ſuis.

* Les Anciens redoutoient les imprécations des mourans.

* Il reproche à Agamemnon le meurtre d'Iphigénie.

ORESTE.

Entre, dis-je ; c'eſt à toi de m'obéir.

EGISTHE.

Crains-tu que je ne t'échappe ?

ORESTE.

* Non : mais je ne veux pas te laiſſer joüir de la moindre conſolation dans ton ſupplice.

Derriere le Théâtre.

Tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.

Il reparoît.

Ainſi devroit périr ſur le champ, quiconque oſe violer la ſainteté des loix. Le nombre des forfaits en ſeroit moins grand.

LE CHŒUR.

O maiſon d'Atrée, c'eſt par cet heureux effort qu'après avoir eſſuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre premiere liberté.

* Il lui refuſe la ſatisfaction de paroître mourir volontairement. Il le traite en eſclave qu'on traîne au ſupplice, & non en perſonne libre. On délioit les coupables après l'arrêt prononcé. Cette judicieuſe remarque qui ſauve le Comique qu'on pourroit attacher à la difficulte que fait Egiſthe de paſſer le premier, eſt de M. DACIER.



RÉFLEXIONS SUR L'ELECTRE DE SOPHOCLE.

ELECTRE, comme l'a très-bien remarqué M. Dacier dans la Préface de sa traduction, est un sujet qui produit une Tragédie d'une autre espéce que l'Oedipe. Tout ce qu'il cite d'Aristote à cette occasion, se réduit à distinguer deux sortes de Tragique, par deux impressions différentes qui en résultent. L'une est *simple*, quand le héros, qui n'est ni très-bon, ni fort méchant, est conduit de degrés en degrés au dernier malheur, comme l'infortuné Roi de Thébes. L'autre qu'Aristote appelle *composée*, consiste en ce que les bons deviennent heureux, & les méchans malheureux. Le Philosophe regarde cette derniere espéce comme beaucoup moins parfaite que n'est la premiere. Celle-ci

lui paroît plus réellement Tragique, & celle-là plus approchante de la Comédie, à en juger par l'impreſſion diverſe qu'elles laiſſent. * » Ceux, ajoûte-t-il, qui ont „ préféré la ſeconde à la premiere, l'ont „ fait apparemment à cauſe de la foi-„ bleſſe des ſpectateurs, au goût & aux „ ſouhaits deſquels les Poëtes ſe confor-„ ment d'ordinaire. » Quelque fineſſe qu'il y ait dans cette ſubtile obſervation, il ſemble que ce n'eſt point préciſément par cet endroit qu'il faut juger du prix des Tragédies. Si l'ordonnance & la conduite ſont égales de part & d'autre, les impreſſions, quoique différentes, n'en ſont pas moins agréables au gré du cœur humain; du moins la préférence ne dépendra que de la ſituation préſente, ou, ſi l'on veut, du caractère plus ou moins ferme des ſpectateurs, que les Poëtes ont intérêt d'étudier & de ſatisfaire.

Il faut donc conſidérer Electre telle qu'elle eſt en elle-même, ſans égard à la différence des ſentimens qu'elle produit, avec l'impreſſion qui réſulte d'Oedipe. Si l'attente du ſpectateur eſt remplie, l'un & l'autre ouvrage ont atteint leur but. La triſteſſe Tragique n'eſt pas vé-

* Poët. *d'*ARIST. *de* DACIER, *c.* 13.

ritablement la même. Mais le plaisir n'est ni moins vif, ni moins exquis d'une & d'autre part. Le passage du trouble au calme, & de la tempête à la sérénité, a peut-être des avantages qui peuvent contrebalancer un trouble porté à son comble.

Attachons-nous d'abord à ce qui paroît choquant dans Electre. C'est sans contredit l'horreur de voir un fils & une fille plonger le poignard dans le sein d'une mere. Plusieurs raisons semblent un peu justifier Sophocle. La premiere, c'est le soin qu'il prend de marquer dès la premiere Scène, qu'Oreste ne forme cette entreprise que par l'ordre précis, & sous les auspices d'Apollon. Il a soin de le rappeller toujours aux spectateurs, & de faire bien comprendre que ce meurtre est en quelque sorte un acte de religion & d'obéissance aux Dieux. Mais c'est là corriger un crime contre la nature par une horrible impiété contre les Dieux. Les Grecs la passoient aisément dans leurs idées bizarres de Paganisme. Mais nous ne sçaurions la supporter suivant les principes de la véritable Religion, & les vûes d'une raison plus épurée.

Alcméon, autre sujet semblable de Tragédies Grecques que nous n'avons plus,

plus, & dont parle Ariſtote, eſt dans le même cas qu'Oreſte. Amphiaraüs, pere d'Alcméon, preſſé par Polynice, gendre d'Adraſte Roi d'Argos, d'aller au Siége de Thébes pour déthrôner Etéocle, s'en défendit long-tems par un eſprit prophétique, qui lui fit voir que les ſept Chefs y périroient, excepté un ſeul. Mais, pour ſe délivrer de l'importunité de Polynice, il s'engagea à ſuivre les conſeils de ſa femme Eriphile, où, ſelon d'autres, il ſe cacha. Polynice gagna Eriphile par un riche préſent. Elle découvrit Amphiaraüs, & le força de partir. Ce Prince, en partant, ordonna à ſon fils Alcméon, encore fort jeune, de venger un jour la mort de ſon pere, en tuant Eriphile ſa mere : ce que le fils ne manqua pas d'exécuter. A la vérité l'ordre d'un pere n'étoit pas d'un poids comparable à celui d'un Oracle. Toutefois les Anciens s'en ſont contentés, & nous ſommes également révoltés de l'un & de l'autre. Après tout, quoique les Grecs fuſſent plus indulgens en ceci que nous ne pouvons l'être, ſur-tout, eû égard à l'Oracle d'Apollon, ils ont dû ſouhaiter que les choſes ſe paſſaſſent autrement, à en juger par les ſages régles que donna depuis Ariſtote ſur ces ſortes de meur-

tres. Il eſt croyable du moins qu'ils déſapprouverent le mot affreux qui échappe à Electre, tandis qu'on égorge ſa mere. *Frappez, redoublez, s'il eſt poſſible.* Ce mot fait frémir.

Il eſt vrai, (& c'eſt la ſeconde raiſon,) qu'outre l'ordre d'un Dieu, les traitemens cruels que Clytemneſtre avoit faits à Electre, le maſſacre de ſon époux, & le ſort qu'elle deſtinoit à Oreſte, méritoient un ſupplice pareil, ſi jamais une mere peut mériter de périr par les mains de ſon fils. Enfin il eſt vrai que Sophocle met en quelque ſorte Oreſte & Electre dans la néceſſité de vaincre par un forfait, ou de mourir par vertu. Mais ni tout ſon art, ni l'énormité des crimes d'une mere, ni les mauvais traitemens, ni la mort, ni même l'ordre abſolu d'un Dieu, ne peuvent étouffer les cris de la nature dans des ſpectateurs qui ont de l'humanité. On voudroit qu'Oreſte fût vengé, mais par une autre main, ou s'il tue ſa mere, qu'il le fît ſans le ſçavoir & malgré lui. On n'a pas même fait grace à Horace, qui tue ſa ſœur. C'eſt pourtant là le fondement du Tragique étonnant qu'on voit regner dans les trois Electres. Comment accorder des ſentimens ſi oppoſés dans le cœur des hom-

mes? car Eſchyle & Euripide, en ſuivant une autre route, ont abouti au même but, ou, ſi l'on veut, échoué au même écueil. Ils ont bien ſenti qu'ils ne pouvoient déguiſer ce fait à des ſpectateurs inſtruits, ou que s'ils venoient à l'adoucir, cet aſſaiſonnement feroit évanouir le Tragique. L'idée ſeule qu'on avoit alors de la fatalité, ſuffiſoit pour diminuer l'horreur & l'atrocité d'un parricide médité & commis de ſang froid.

Du reſte, toute la Piéce de Sophocle eſt admirable. L'ouverture eſt un chef-d'œuvre d'adreſſe à marquer le tems, le lieu & le fil qui doit former tout le tiſſu de la Tragédie. La douleur d'Electre eſt la plus belle & la plus touchante du monde. Son caractère eſt achevé dans la Scène qu'elle fait avec Chryſothemis. Mais la plus brillante ſituation, & le coup de Théâtre le plus ſurprenant, c'eſt la reconnoiſſance du frere & de la ſœur. Ce fut principalement cette Scène qui fit verſer tant de larmes aux ſpectateurs, lorſqu'au rapport d'Aulugelle, * » un

* *Polus lugubri habitu Electræ indutus urnam è ſepulchro tulit filii, & quaſi Oreſtis amplexus, opplevit omnia non ſimulacris neque incitamentis, ſed luctu atque lamentis veris.* AUL. GELL. *Noct. Attic. l.* 7. *c.* 5.

» certain Polus qui faiſoit le rôle d'E-
» lectre, pour ſe pénétrer mieux de l'eſ-
» prit de ſon perſonnage, tira du tom-
» beau d'un fils qu'il avoit perdu, l'urne
» qui contenoit ſes cendres, & l'embraſ-
» ſant ſur le Théâtre, comme ſi ç'eût été
» l'urne d'Oreſte, il remplit toute l'aſ-
» ſemblée, non pas d'une ſimple émotion
» de douleur bien imitée, mais de cris
» & de pleurs véritables. » La conduite en un mot de toute cette Piéce eſt ſi naturelle, ſi nette, ſi noblement ordonnée, ſi remplie de ſurpriſes Théatrales, que tout intéreſſe de plus en plus juſqu'au dénouement. Mais ſans nous arrêter à des réflexions qui n'auront pas échappé aux Lecteurs, celles qui réſulteront des deux autres *Electres*, comparées avec l'Electre de Sophocle, ſeront plus agréables & plus utiles. Par ce paralléle on jugera mieux du différent génie des trois Rivaux, & de l'allure diverſe des Eſprits qui traitent un même ſujet.

Fin du Tome premier.

1-11-27
10.00 - 6 v.



